

**MEDDTL-Programme MOVIDA**

(n° chorus : 2100 606 829)

**MODERATO**

(MOdes DE RAalentissement du Temps quOtidien)

**Modes de vie innovants et tactiques de résistance à l'accélération du rythme quotidien**

**Rapport final du projet de recherche  
MODERATO**

**Michelle Dobré, Aldo Haesler, Julien Onno (Caen)  
Nicolas Hossard (Nice)**

**Mai 2014**

**Responsable / Coordinatrice scientifique :  
Michelle Dobré, Professeur de sociologie**

Université de Caen Basse-Normandie  
CERReV (Centre d'Etudes et Recherches  
sur les risques et les vulnérabilités)  
Bâtiment Lettres, bureau LE 173  
Esplanade de La Paix – BP 5186  
14032 Caen Cedex 5  
Courriel : [michelle.dobre@unicaen.fr](mailto:michelle.dobre@unicaen.fr)  
Tél. : 02 31 56 64 47



<b><u>TABLE DES MATIERES</u></b>	<b>5</b>
<b><u>RESUME DE LA RECHERCHE MODERATO</u></b>	<b>5</b>
<b><u>ENGLISH ABSTRACT : MODERATO (ALTERNATIVE LIFESTYLES AND SLOW LIFE STRATEGIES AS ORDINARY RESISTANCE TO TIME CONSTRAINTS)</u></b>	<b>6</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>7</b>
I.1. Les enquêtes « Emploi du temps » de l'INSEE	10
I.1.1. La définition des enquêtes « Emploi du temps » de l'INSEE	10
I.1.2. Synthèse : Les enquêtes « Emploi du temps » montrent-elles une accélération des rythmes de vie ?	16
I.2. La littérature sur l'accélération et la résistance à l'accélération	18
I.3 Les thèses de H. Rosa sur l'accélération et les cinq formes de décélération	22
I.3.1. Le contexte historique du traitement du thème du temps dans les sciences sociales	22
I.3.2. Les thèses de Rosa sur l'accélération / décélération	25
<b>II. PROBLEMATIQUES DU RALENTISSEMENT ET STYLES DE VIE ALTERNATIFS</b>	<b>29</b>
II.1. Les tactiques de ralentissement	29
II.1.1. Définition provisoire du ménage adepte du style de vie « alternatif »	30
II.1.2. Styles de pensée, styles de vie et styles de temps : mise en chantier de la problématique du ralentissement	32
Tableau récapitulatif : définition des styles de temps / styles de pensée/visions de la nature/styles de consommation	36
II.2. Protocoles de terrain (Echantillons, guide d'entretien)	38
II.2.1. Le recrutement des interviewés	38
II. 2.1.1. Etude des mouvements Slow	38
II.2.2. Le guide d'entretien	39
II. 3. Bilan des terrains réalisés	39
III.1. Pistes d'interprétation	40
III.1.1. Les temporalités sont structurées par l'opposition entre le temps du travail et le temps du non-travail	42
III.1.2. Tactiques de décélération	44
III. 1.3. Multiplication des « anthropomoments »	45
III.1.4. Grille d'analyse des tactiques de résistance à l'accélération	48
IV.1. Quand la société accélère	51
IV. 1.1. Les représentations de l'accélération	51
IV. 1.2. Le multitasking	55
IV.1.3. Les TIC et leurs paradoxes	56
IV.2. Temporalités et étapes de vie	61

<b>IV. 2.1. Gestion du temps et interactions</b>	<b>62</b>
<b>IV. 2.2. L'ennui</b>	<b>65</b>
<b>IV.2.3. Âge et temps (vieillesse)</b>	<b>68</b>
<b>IV. 2.4. Sacrifices opérés</b>	<b>71</b>
<b>IV. 2.5. Le corps qui dit « stop »</b>	<b>72</b>
<b>IV.3. LE TEMPS A L'EPREUVE DU QUOTIDIEN</b>	<b>74</b>
<b>IV.3.1. Manger et dormir</b>	<b>74</b>
<b>IV.3.2. Les femmes premières victimes de l'accélération pressentie.</b>	<b>77</b>
<b>IV.3.3. Le manque de temps</b>	<b>80</b>
<b>IV.3.4. Les pertes de temps et les anthropomoments.</b>	<b>83</b>
<b>IV.3.5. L'organisation et le gain de temps</b>	<b>87</b>
<b>IV.3.5. Que faire de plus de temps ?</b>	<b>89</b>
<b>IV.3.5. Du temps pour soi</b>	<b>91</b>
<b>IV.3.6. Faire soi-même</b>	<b>94</b>
<b>IV.3.7. Les stratégies de décélération : virgules, bifurcations, parenthèses</b>	<b>97</b>
IV.4.6. Le dénuement	109
IV.4.7. Des objets indispensables ?	110
IV. 4.8. Des objets mangeurs de temps : les « pollueurs temporels »	116
IV.4.9. La machine à créer des besoins	122
<b>IV.5. Les espaces du temps</b>	<b>129</b>
<b>V. TYPOLOGIE DES STYLES DE TEMPS ET TACTIQUES DE RALENTISSEMENT</b>	<b>161</b>
<b>V.1. Une commune culture de résistance à l'hétéronomie du temps</b>	<b>161</b>
<b>V.2. Les quatre cultures du temps</b>	<b>164</b>
Schéma 1 : La carte culturelle des styles de pensée	166
Schéma 2 : La carte des cultures du temps et tactiques de décélération	168
<b>CONCLUSION ET RECOMMANDATIONS</b>	<b>171</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>174</b>
<b>ANNEXE 1. GUIDE D'ENTRETIEN MODERATO</b>	<b>184</b>

<b>ANNEXE 2A. TABLEAUX D'ENTRETIENS A NICE</b>	<b>186</b>
<b>ANNEXE 2B. TABLEAU DES ENTRETIENS A CAEN</b>	<b>187</b>

## Table des matières

### Résumé de la recherche MODERATO

La recherche MODERATO entreprend de passer en revue et d'analyser les tactiques quotidiennes de réappropriation du temps dans l'hypothèse de l'accélération du quotidien. Dans un contexte général de reconfiguration des structures temporelles (désynchronisation des temps sociaux, individualisation des usages, poursuite de l'urbanisation des modes de vie et métropolisation, rationalisation et extension des procédures, via les NTIC, d'occupation des temps de travail et des temps libres), nous avons interrogé les pratiques qui vont à contre courant des tendances à l'accélération.

Le matériau empirique (50 entretiens et observations, comparaisons Nord/Sud, Caen/Nice), a été mis à l'épreuve d'une analyse culturelle *grid/group* (Mary Douglas). Quatre cultures du temps se partagent l'espace mental de notre culture. Quatre styles qui coexistent tout en s'opposant, et qui correspondent aux quatre styles de pensée de notre organisation sociale, situés à l'articulation de deux dimensions : celle de la structuration normative (*grid*), et celle de l'intégration sociale (*group*). Les Fatalistes (« Fil de l'eau ») ont une vision du temps orientée vers le passé, tandis que le présent et l'avenir leur échappe, soumis à de nombreuses contraintes que l'individu ne peut maîtriser autrement que par son retrait de la course. Les Individualistes (« Formule 1 ») courent plus vite que l'instant, recherchent et apprécient la vitesse ; leurs pratiques constituent aussi la coloration dominante de notre culture (et l'impression d'accélération qui s'en dégage). L'instantanéité qui est valorisée par les Formule 1, gage de succès dans la compétition généralisée, se distingue du *présent prolongé* des Egalitaristes (« Carpe Diem »), qui recherchent eux, au contraire, des moyens de se réapproprier le temps et une qualité de la vie à l'abri des impératifs du marché et de la consommation. Ce sont les « Carpe Diem » qui déploient les pratiques les plus variées de ralentissement de leur quotidien, qu'il s'agisse d'une moindre consommation marchande, de stratégies de relocation pour échapper au rythme urbain, de limitation de leur temps de travail et pouvoir d'achat (*downshifting*), d'auto production, de faire soi-même, de récupération et de substitution de formes concrètes de sociabilité à l'emprise des NTIC. Les « Formule 1 » développent également des pratiques de décélération dans un esprit plus utilitariste : la décélération fonctionnelle sert à augmenter les atouts dans la compétition. Les Hiérarchiques (« Quo Vadis ») ont eux une gestion rationnelle, organisée et ritualisée du temps, qui les place en position d'acteurs face à l'accélération, qu'ils provoquent plus qu'ils ne subissent dans leur besoin d'anticipation.

Nous avons appelé la méthode la plus communément utilisée dans les tactiques de décélération la tactique de la « substitution artisanale ». Elle procède par « micro ruptures progressives » à des réformes du style de vie que les gens ont l'habitude d'entreprendre constamment.

L'action politique pourrait s'appuyer sur les aspirations à l'équilibre dans la vie quotidienne, à une meilleure qualité de la vie et au bien-être qui traversent l'ensemble des pratiques de rupture avec l'accélération que nous avons étudiées. Loin d'être vécus comme des *privations* ou des sacrifices, les renoncements que l'on pratique au nom de ces valeurs sont des sources de *confort* et se situent sur le chemin de la transition écologique des modes de vie. Les pratiques de la substitution artisanale et les micro-ruptures progressives constituent un véritable modèle d'action pour la transition écologique des modes de vie.

**English Abstract: MODERATO (Alternative Lifestyles and Slow Life strategies as Ordinary Resistance to Time constraints)**

## Introduction

**Le temps, c'est indéniable, est un sujet qui intéresse.** Ce que devient le temps, notre temps, l'air du temps, est un thème constant de réflexion, voire d'inquiétude. Le livre collectif dirigé par J. Birnbaum et S. Roch, intitulé *Où est passé le temps ?* (2012), s'appuie sur Kant pour rappeler que le temps « structure notre façon d'aller à la rencontre de ce qui est ». « Or », disent les éditeurs de ce livre d'essais, « *selon nombre d'observateurs, la modernité semble désormais compromettre les conditions de cette rencontre. Tout va de plus en plus vite : entre fast-food, speed dating et haut débit, notre époque se distingue par la toute-puissance de la vitesse. Ce qui est en jeu, ici, ce n'est plus seulement l'emballage de l'innovation technique, mais l'accélération du réel lui-même. Telle est l'une des désillusions du progrès : plus nous sommes équipés de machines, d'appareils censés nous faire gagner du temps, et plus nous avons le sentiment d'en manquer* » (quatrième de couverture de l'ouvrage cité).

### « Tout va de plus en plus vite... » Est-ce vrai ? Et si oui, comment ?

Cette sentence, « tout va de plus en plus vite... », pourrait être inscrite au fronton de la modernité. N'est-elle pas, comme le fameux « mais où sont les neiges d'antan ? », une antienne liée au vieillissement de ceux-là mêmes – plus instruits, mais souvent aussi plus âgés – qui proposent des lectures du présent ? S'agit-il d'un phénomène « objectif », ou d'un sentiment, certes partagé par de nombreux contemporains, mais non moins subjectif, de manque de temps – qui serait dû à l'accroissement des possibilités (objectives) de l'employer ? Un décalage que l'on pourrait nommer, à la suite de Simmel (1918/1988), une « tragédie du temps », que nous serions tous à même d'éprouver donc de comprendre. Tout au moins un « conflit » central de notre temps, si l'on voulait éviter la dramatisation sensible dans la traduction française du conflit dans la culture, en tragédie.

### Le conflit du temps, une tragédie de notre culture ?

Le Conseil économique, social et environnemental, dans un colloque tenu au Palais d'Iéna en novembre 2012, sur le thème du « vivre-ensemble », brasse, lui aussi, cette pressante question du temps, des temporalités sociales et de la vitesse – avec, à l'appui, une enquête d'opinion (IPSOS, 2012) qui permet de situer l'actualité du sujet<sup>1</sup>.

Sur la question du **temps de travail**, la comparaison avec la situation d'il y a vingt ans peut surprendre. Alors que la réduction du temps de travail a eu lieu pendant cette période (les 35 heures), 44% des interviewés estiment qu'ils passent **plus** de temps à travailler aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Ce sont les relations aux autres qui en pâtiraient : aujourd'hui on consacre, suivant le sentiment des interviewés, **moins de temps qu'il y a 20 ans à la famille** (65%) **à aller à la rencontre des gens** (77%). La famille étant l'une des valeurs centrales de notre société, il n'est pas surprenant de trouver une opinion aussi conforme à la

---

<sup>1</sup> L'étude citée a été réalisée par Ipsos pour le Conseil économique, social et environnemental et KPMG dans le cadre du Colloque Vivre Ensemble qui s'est tenu le 29 novembre 2012 au Palais d'Iéna à Paris. Enquête par téléphone auprès d'un échantillon de 1.018 personnes représentatif de la population française âgée de 15 ans et plus (du 9 au 12 novembre 2012.) La représentativité de l'échantillon a été assurée par la méthode des quotas appliquée aux variables de sexe, d'âge, de catégorie socioprofessionnelle de la personne de référence du ménage, de région et de catégorie d'agglomération. Résultats présentés dans un dossier du journal *Le Monde* du 29 novembre 2012.

norme dans cette enquête. En revanche, ce qui est plus surprenant, c'est lorsque l'on met en balance la vie familiale et les nouveaux outils de communication, dans une autre question de l'enquête. En effet, 61% des Français estiment ne pas consacrer assez de temps à la vie familiale (ce qui est cohérent avec ce que nous venons de noter sur la « valeur » familiale) – mais 63% estiment qu'ils ne consacrent pas assez de temps aux nouveaux outils de communication (et 44% aux loisirs, en général). Le temps de veille d'un individu n'étant pas indéfiniment extensible (limite naturelle à notre activisme) – on peut se demander comment l'individu concilie-t-il deux regrets aussi contradictoires (famille ou NTIC ?). Surtout si l'on y songe aux 58% qui estiment qu'ils n'accordent *pas assez de temps* à leur vie professionnelle ! On peut s'exclamer, avec les auteurs du livre cité plus haut, *Où est passé le temps ?*, car lorsqu'on demande à l'interviewé s'il se décrirait lui-même comme « quelqu'un de pressé » (45%) ou « quelqu'un qui prend son temps » (55%), c'est la deuxième image qui l'emporte – probablement aussi parce qu'elle est plus valorisée socialement. Ainsi, en France, si nous tendons à affirmer prendre notre temps, nous ne vivons pas moins avec le regret de ne pas accorder plus de temps à la famille, aux autres en général, au travail, aux NTIC... L'« accélération » serait-elle simplement le nom que l'on donne au regret de ne pouvoir tout faire ?

## La recherche MODERATO

L'**enjeu de la maîtrise du temps** nous projette dans la maîtrise (réelle ou supposée) que nous avons sur notre style de vie. Du point de vue de l'individu, cette maîtrise du temps quotidien est désirable. Du point de vue social, elle est souhaitable. Car si l'on accorde aux **modes de vie** une incidence croissante sur l'état de l'environnement et sur le changement climatique, il faut également entrevoir par quelles voies le changement des styles de vie peut avoir l'incidence inverse, **en participant à la transition écologique par une redéfinition des valeurs, des pratiques, de la consommation**, bref par une réappropriation de la maîtrise du quotidien qui soit orientée par les valeurs de la sensibilité. Dans les esprits, la transition écologique a déjà eu lieu (Dunlap, 1992). Le « *New Ecological Paradigm* », qui infère que l'écosystème est fragile et que l'activité humaine le met en danger, l'emporte dans les enquêtes sur le *Dominant Western Worldview* (DWW), plus ancien, ou bien le *Human Exceptionalism* (HE), qui crédite l'homme de la possibilité de résoudre, par son ingéniosité et par la science, tous les problèmes qu'il a bien pu créer dans l'écosystème. La « révolution dans la tête » n'est pourtant pas suivie d'effets immédiats dans la pratique. Dans les instances orientant les politiques publiques, se pose toujours la question comment orienter les comportements individuels et collectifs vers plus de sobriété, plus de durabilité, une attitude plus responsable à l'égard de l'environnement ? Il est d'autant plus important de comprendre les tensions, les contradictions et les actions qui modèlent le quotidien urbain de l'individu-consommateur-citoyen contemporain. Car c'est à partir de ces pratiques, de ces tactiques pour se réapproprier le temps et redéfinir son style de vie, que peuvent se bâtir des impulsions politiques nouvelles.

Dans le programme MOVIDA 1, la recherche MODERATO se propose de rassembler des éléments de compréhension du rapport au temps et à l'accélération et des tactiques de ralentissement quand elles existent, à partir de l'idée que **les pratiques qui tentent de réformer les modes de vie et les styles de vie peuvent avoir un impact positif** sur les orientations que les autres acteurs vont proposer (notamment sur le marché, mais aussi en termes de politiques publiques).

La transition écologique ne saurait se faire sans une transformation des *modes de vie* (Juan, 1991 ; 1995 ; 2011). Parmi les déterminants des modes de vie, la *gestion du temps* joue un rôle déterminant. En effet, avec la modernité, on voit apparaître un certain nombre de mutations temporelles inconnues dans les sociétés traditionnelles. Alors que ces dernières connaissent un temps cyclique, déterminé par les tâches à accomplir, une évolution lente des rythmes de vie et une affectation univoque des tâches par séquence temporelle, la modernité bouleverse radicalement ces cadres. Parmi ces bouleversements, le phénomène **d'accélération** est le plus visible. Il s'agit là d'une augmentation de la vitesse d'exécution de toutes les tâches de la vie quotidienne qui, à un moment donné du développement de la modernité a fini par poser problème. Hartmut Rosa (2010 ; 2012) définit l'accélération comme une intensification des activités dans une même unité de temps, une multiplication de leur nombre (du point de vue objectif), et une amplification de *l'expérience* de l'accélération (du point de vue subjectif). Avec la publication de ses ouvrages, *Accélération* (2010) et *Aliénation et accélération* (2012) Hartmut Rosa s'attache non seulement à cerner cette problématique, mais fait du phénomène d'accélération le vecteur fondateur de la modernité.

L'accélération entraîne des modifications souvent dommageables à la vie quotidienne des personnes, avec un impact important sur leur santé mentale et physique. La surconsommation, la rotation rapide des objets, l'obsolescence du côté des usages, mais aussi le *stress*, le mal-être, la dépression, la surconsommation de médicaments psychotropes, l'insatisfaction vis-à-vis de la qualité de la vie et le sentiment de perte de contrôle de la conduite de sa propre vie, sont autant de conséquences de l'accélération qui méritent d'être interrogées à la lumière de la réforme des modes de vie vers plus de sobriété / durabilité.

Mais en plus de ces effets, par ses aspects *contre-productifs* l'accélération entraîne une allocation non efficiente des ressources. La « transition écologique » vers des styles de vie plus sobres s'en trouve dès lors directement affectée. Le temps socialement et individuellement nécessaire à l'établissement de formes sociales plus compatibles avec la durabilité fait défaut. Il est d'autant plus important de mettre en lumière ce qui se joue dans des possibles stratégies de ralentissement du rythme de la vie quotidienne, que ces stratégies sont autant de portes ouvertes sur un infléchissement d'ordre social et culturel de nos styles de vie vers plus de durabilité. Certes, il est difficile de définir la **durabilité** en quelques mots, mais on peut retenir sans dommage deux critères simples : *seront dites plus « durables » des pratiques qui utilisent moins de matières premières (non renouvelables) et d'énergie et / ou qui polluent moins (dans la pollution on peut inclure l'émission massive de CO<sub>2</sub>)* (Dobré, 2002). Avec ces deux critères, il est possible de distinguer en première approximation ce qui s'approche de l'idéal de la durabilité, et ce qui s'en éloigne, dans les pratiques des individus et des ménages liées à la consommation et à la vie quotidienne. Etant donné que dans notre recherche présente ce sont les stratégies et les tactiques *sociales* de ralentissement de l'accélération au quotidien qui nous intéressent au premier chef, cette définition brute de la durabilité (alliée à la sobriété) est satisfaisante. Des recherches plus spécialisées sauront déterminer avec une précision vouée au calcul d'autres critères de la durabilité pour décrire la transformation écologique des modes de vie.

Les tactiques de résistance à l'accélération que nous investiguons dans cette recherche devraient renvoyer à des tentatives de réformer les styles de vie en rupture avec le modèle surconsommatoire, qu'il concerne le rapport aux objets ou le rapport à autrui (par exemple dans le « voyage » lent s'opposant au « tourisme » rapide, auquel il est reproché d'être indifférent aux êtres qui vivent dans les espaces « consommés » par le touriste. Encore que

cette distinction factice, voire élitiste, entre tourisme et voyage, peut susciter le malaise. Ces tactiques de résistance à l'accélération du temps quotidien devraient nous ouvrir l'accès, avec un angle novateur, à la compréhension de la *cohérence* des pratiques écologiques (consommation engagée, simplicité volontaire, vivre « sans », faire soi-même) – s'il s'avère que la réforme du style de vie implique une telle cohérence. Inversement, si la cohérence ne se retrouve pas dans les pratiques de décélération et des pratiques écologiques, cela ouvre de nouveaux champs d'investigation sur les modes de vie du point de vue de la durabilité.

Dans la première partie de ce rapport nous faisons le point sur les principaux objectifs de notre recherche (parties I à III). Dans la seconde partie (IV et V) nous analysons les résultats des terrains (entretiens à Caen et à Nice) et formulons les conclusions de notre analyse.

Nous rappelons les deux principaux objectifs de MODERATO :

1) le bilan et diagnostic des outils permettant (ou non) de décrire *l'émergence de styles de vie alternatifs* dans les enquêtes statistiques « Emploi du temps » de l'INSEE, et à partir de leur exploitation significative dans les publications scientifiques ;

2) une enquête comparative Nord/Sud de la France, une monographie qualitative socio-anthropologique, qui permettrait de mettre en évidence et de faire la typologie de pratiques de résistance à l'accélération des rythmes du quotidien, toujours dans une perspective de repérage des styles de vie alternatifs émergents.

## **I. Etat de l'art et définitions**

### **I.1. Les enquêtes « Emploi du temps » de l'INSEE**

#### **I.1.1. La définition des enquêtes « Emploi du temps » de l'INSEE**

Les enquêtes « Emploi du temps » de l'INSEE existent depuis 1966 et sont menées à peu près tous les dix ans. L'enquête de 2009-2010 est la cinquième enquête réalisée depuis 1966. Ces enquêtes ont pour objectif de décrire les emplois du temps des ménages et de faire progresser la connaissance des comportements dans le domaine de la vie quotidienne. Elles permettent ainsi de quantifier le nombre d'heures passées au travail professionnel ou domestique, ou de référencer les différences d'emplois du temps pour des populations particulières (emplois du temps des chômeurs, des personnes âgées, des étudiants, des femmes au foyer...). L'enquête permet d'aborder de nombreux thèmes : organisation familiale, rapport entre loisirs et famille ou encore rapport entre loisirs et travail. Elle permet aussi de traiter de questions plus spécifiques : rôle de la télévision, production domestique, impact de la réduction du temps de travail et usage d'Internet.

L'enquête 2009-2010 a porté sur environ 12 000 ménages. Au niveau de la méthodologie, l'enquête « Emploi du temps » s'effectue par le remplissage de carnets journaliers. Les répondants sont tout d'abord interrogés par un questionnaire sur leurs pratiques quotidiennes et activités irrégulières. Le carnet consiste en un véritable journal de bord où l'individu est invité à noter ses activités toutes les dix minutes au cours d'une journée de 24 heures. Ces activités sont ensuite codées dans une nomenclature en 128 postes, puis regroupées en quatre groupes agrégés : le temps physiologique, le temps professionnel, le temps domestique et le temps libre. La méthodologie a peu évolué depuis les premières enquêtes de 1966, mais les 128 postes ont changé de nature au fil du temps, ce qui rend les comparaisons inter-enquêtes difficile, notamment sur les « temps interstitiels » (des temps

entre deux activités). Les résultats eux-mêmes sont marqués par les dernières évolutions françaises, que ce soit le plus grand accès au marché de l'emploi des femmes, l'application des 35 heures ou encore l'accès aux ménages aux technologies de l'information et de la communication. La méthodologie aussi a été critiquée et nous rendrons compte de ces critiques dans ce bilan.

Il est indéniable que les analyses des résultats des enquêtes « Emploi du temps » ont été polarisées par la répartition des tâches domestiques et des tâches parentales entre hommes et femmes qui est à la fois un sujet d'importance et un enjeu sociétal. Si notre objectif principal n'est pas d'analyser l'évolution de cette répartition, nous tenterons de lier ce phénomène à l'accélération. Les journées des femmes sont toujours concernées par les tâches parentales et domestiques pour l'heure encore inégalement réparties entre les deux sexes.

## **Thème 1 : L'évolution du rapport au travail et aux loisirs**

### **a) Le temps de travail diminue**

De manière globale les traitements des enquêtes « Emploi du temps » montrent une diminution générale du temps de travail depuis 1974. Le temps de travail moyen des actifs a baissé de quatorze minutes par jour entre 1986 et 1999. Entre 1999 et 2010, le temps de travail a diminué de onze minutes par jour pour les hommes et est resté stable pour les femmes. Mais ces chiffres restent des moyennes rapportées à l'ensemble de la population, la réalité de cette diminution est plus complexe. En effet, en 1999, lorsque l'on prenait en compte les actifs à temps complet, on constatait que leur temps de travail avait augmenté de huit minutes par jour. En 1999, c'est bien en moyenne que le temps de travail a baissé de quatorze minutes par jour mais c'est surtout dû à la montée des contrats à temps partiel, à la baisse de la part des agriculteurs dans la population (agriculteurs qui ont un temps de travail élevé), et à l'augmentation de la part des femmes dans le marché du travail expliquent essentiellement cette tendance (Dumontier, Pan Ké Shon, 1999). L'entrée en vigueur de la loi sur les 35 heures a permis une diminution de vingt minutes du temps de travail par jour, comme rapporté par l'enquête « Emploi du temps » de 2009. Il est à noter que cette baisse du temps de travail est « rattrapée » par le temps de transport jusqu'au lieu de travail qui a augmenté en moyenne de dix minutes pour les hommes et de seize minutes pour les femmes (pourquoi cette différence ? cela tient certainement au fait que le lieu de travail de l'homme pèse davantage que celui de la femme pour le choix du logement). La dernière enquête semble alors confirmer la tendance à la diminution du temps de travail et à l'augmentation du temps de détente, ou plutôt de non travail. Il faut cependant contrebalancer ces constats par l'augmentation du temps de transport vers le lieu de travail.

Au niveau du temps de loisirs, il faut noter les différences entre les enquêtes de 1974, 1986, 1999 et 2009. L'évolution des loisirs a été plus forte entre 1974 et 1986, alors qu'entre 1986 et 1999, on observe un ralentissement de l'augmentation de ce temps. La durée du temps de travail par semaine a aussi légèrement augmenté entre 1986 et 1999 (28h42 en 1986 à 29h en 1999). Pour les actifs à temps plein, le temps de travail a diminué de trois heures par semaine entre 1974 et 1986, mais a augmenté d'une heure entre 1986 et 1999. De même le temps de loisirs ne s'est accru que de 8 minutes par jour pour les actifs entre 1986 et 1999. C'est bien la montée du chômage, la progression des emplois à temps partiel, des CDD, de l'intérim et la diminution du temps de travail des jeunes et des plus âgés qui contribuent finalement à la baisse globale du temps de travail. Ce constat semble alors aller à l'encontre des analyses qui prévoient une société du loisir ou du temps libre. En 2010, le

temps libre a augmenté de sept minutes par jour, en moyenne, par rapport à 1999 et de dix minutes pour les actifs ayant un emploi.

## **b) Emploi du temps et catégories socio-professionnelles**

L'évolution à la baisse du temps de travail touche aussi différemment les catégories socioprofessionnelles. Déjà dans l'enquête de 1999 (et dans les enquêtes plus anciennes) on voyait les différences d'emplois du temps en fonction de la profession. Le sentiment d'avoir du temps libre n'est alors pas indépendant d'avoir des horaires fixes sur cinq jours ou au contraire d'être responsable de son propre emploi du temps. Alain Chenu (2002 : 352-353) identifie alors six types d'organisation du temps de travail des actifs occupés à temps plein :

-Les **entrepreneurs** jouissent d'une certaine autonomie dans l'organisation de leur temps de travail (certains travaillent uniquement à domicile), mais se plaignent du manque de temps et ont des *horaires lourds*. C'est aussi dans ce groupe que les horaires varient beaucoup en fonction des individus.

-Les **enseignants** forment le deuxième groupe, dont les horaires de travail sont atypiques. Ces horaires se divisent entre les heures d'enseignement statutaires qui s'imposent à l'enseignant et le temps de préparation de cours ou de correction de copies qui est plus « libre » et autonome.

-Le troisième groupe est composé **des ingénieurs, des cadres administratifs des entreprises et de la fonction publique, des cadres commerciaux et des professions intermédiaires administratives et commerciales des entreprises**. Ce groupe possède aussi une latitude en ce qui concerne l'organisation de leur temps de travail, mais il arrive fréquemment selon Alain Chenu (2002) que leur vie professionnelle déborde sur leur vie domestique et familiale.

- Le quatrième groupe, qui se compose des professions **de services à la personne**, est davantage concerné par la flexibilité de l'emploi. Ces professionnels obéissent à la demande de la clientèle et peuvent avoir des horaires très fluctuants.

- Les **employés administratifs, les ouvriers de type artisanal, les professions intermédiaires de la fonction publique, les techniciens et agents de maîtrise** sont davantage concernés par la semaine « typique » de cinq jours régulière. La séparation, ici, entre sphère professionnelle et sphère domestique est bien tranchée.

- les **chauffeurs, les ouvriers de l'industrie, les ouvriers de manutention, du magasinage et du transport** sont davantage concernés par le travail de nuit, s'étendant souvent sur une longue plage horaire. On intègre de même les militaires et les policiers qui ont des horaires irréguliers.

Au niveau des horaires, en 2009, les cadres et professions libérales travaillent en moyenne 35h52, les ouvriers 33h05, les professions intermédiaires 31h24 et les employés 30h25. Mais les enquêtes EDT ne mesurent pas le travail « hors bureau » ni celui rapporté au domicile *grâce* aux technologies le facilitant (Internet, *Smartphones*...). L'imbrication complexe du temps de travail et du temps au domicile est un champ d'investigation à dégager. L'enquête de 1999 faisait remarquer à Alain Chenu que « le sentiment d'être débordé (de manière générale) et celui de manquer de temps au travail sont d'autant plus répandus que les niveaux de formation et de qualification sont élevés » (Chenu 2002 :158). De même, des horaires irréguliers favorisent l'impression de se sentir débordé par le travail. Les horaires de travail *lourds* favorisent de manière naturelle le sentiment de fatigue après une journée de travail. Les femmes expriment aussi davantage le sentiment d'être

débordées par la charge de travail domestique et parentale. L'autonomie dans le travail, c'est-à-dire la possibilité d'organiser sa journée, se paie le plus souvent du sentiment d'être débordé. Un niveau de formation élevé va de pair avec une autonomie accrue et donc le fait de rapporter du travail à la maison.

### **c) Des loisirs différenciés**

La baisse relative du temps de travail depuis les années 1970 ne permet pas d'affirmer l'avènement d'une société du temps libre ou d'une société du loisir. Le travail reste la plage horaire fondamentale d'une journée et l'organisation de la vie des ménages gravite autour de ce temps contraint. L'augmentation du temps de loisirs s'est d'ailleurs décalée vers les classes populaires qui sont plus exposées au chômage. Si, dans les enquêtes EDT de 1974, les classes supérieures avaient plus de temps de loisirs, le rapport en 1999 s'est inversé. Les plus diplômés travaillent plus et ont moins de temps pour les loisirs : « Chez les chômeurs, les étudiants, les retraités, les femmes au foyer, la durée du temps de loisirs s'est accrue davantage que chez les personnes en emploi » (Chenu, Herpin, 2002 : 16). Depuis 1974, les chômeurs ou les détenteurs du seul certificat d'études ont gagné dix heures hebdomadaires de temps de loisirs. Ainsi cette progression est davantage imputable à l'augmentation du chômage. Les chômeurs possèdent effectivement deux fois plus de temps libre que les actifs.

Cette progression montre aussi la plus grande spécialisation des emplois du temps en fonction des catégories sociales. Il paraît évident de dire que l'usage que l'on fait du temps est en partie déterminé par le milieu social. On rappelle ici que le temps est aussi une ressource dont l'utilisation varie en fonction des ressources monétaires (Bouhia *et al.*, 2009). Ceux dont les ressources financières sont les plus importantes peuvent investir dans des sorties coûteuses ou des voyages. Le type de sortie est aussi influencé par le niveau d'instruction. Cependant, ceux dont les ressources monétaires sont les plus faibles conservent une marge de manœuvre pour moduler leurs loisirs. Parmi les populations à faibles ressources monétaires, s'opère une sélection des activités. Au niveau du temps quotidien, le temps de loisirs apparaît comme un temps *résiduel* dont l'organisation dépend des contraintes objectives qui pèsent sur les individus. Le temps long de loisirs demande au contraire une organisation où l'effet des ressources sociales, économiques et culturelles se fait véritablement sentir (Coulangeon *et al.*, 2002). Les loisirs quotidiens sont souvent des loisirs d'intérieur tels que la radio, la lecture, la télévision, l'écoute de musique et tout simplement la détente. Le nombre de pratiques de sorties (sorties au cinéma, sorties culturelles ou sorties sportives) sépare clairement les catégories supérieures des catégories populaires. Ainsi les cadres, qui sont assez nettement contraints par leur temps de travail, sont cependant parmi les plus importants consommateurs de loisirs culturels. Au contraire, les ouvriers, qui ont plus de temps libre au quotidien, en sont les plus faibles consommateurs. Il s'agit ici de bien différencier le temps quotidien libre qui ne nécessite pas de prévision, et le temps de loisirs appréhendé à long terme. Le premier temps est dépendant de nombreuses contraintes et est donc peuplé de loisirs d'intérieur qui concernent les classes populaires. Les loisirs sur le temps long concernent les classes supérieures qui ont la capacité d'organiser leur emploi du temps et se tournent vers les loisirs extérieurs. Les catégories les plus dotées en temps libre, tels que les demandeurs d'emploi, sont aussi celles qui sont le plus dépourvues en ressources culturelles, économiques et sociales leur permettant d'organiser leur temps libre de manière élaborée et structurée.

Si la propension à avoir du temps de loisirs est plus grande dans les classes populaires, c'est bien quant à la nature et à l'utilisation de ce temps que se situe la différence entre positions sociales. A côté de l'explication par les ressources financières, l'influence du milieu culturel semble aussi déterminante. Il y a une pression du milieu social dans le choix des pratiques culturelles (Degenne *et al.*, 2002). Ainsi les individus au niveau d'instruction plus élevé ont-ils tendance à maximiser leur temps et à accumuler des activités. L'enquête EDT a dessiné la tendance à la cumulativité des activités. Le « bain culturel » dans lequel on évolue importe autant dans le cumul d'activités que les ressources monétaires. La tendance à cumuler, à travailler plus, à sortir plus, à avoir plus de relations sociales se dessine chez les classes supérieures. Par exemple, on connaît le phénomène cumulatif en matière de relations sociales. Le lieu de résidence a aussi une importance dans le choix des activités culturelles et à ce titre les Parisiens, grâce à leurs ressources monétaires et à leur lieu d'habitation, sont privilégiés en la matière.

Ensuite, le temps étant une ressource, les personnes disposant de ressources monétaires faibles ou en situation de pauvreté ont tout de même la possibilité de moduler, d'ajuster leur emploi du temps (Bouhia *et al.*, 2009). Ainsi les personnes en situation de pauvreté ont-elles un emploi du temps différent du reste de la population pour les activités quotidiennes. Ces catégories privilégient les activités peu coûteuses (comme le bricolage) ou s'attèlent davantage aux tâches ménagères ou à s'occuper des enfants, ne pouvant monnayer ces services auprès d'agences ou d'autres personnes. Les femmes en situation de pauvreté consacrent ainsi par exemple dix-huit minutes de plus en moyenne aux tâches ménagères. Les personnes en situation de pauvreté passent ainsi trente minutes de plus en moyenne devant la télévision. On rappelle ici qu'il s'agit de moyennes qui ne font état qu'imparfaitement des différences significatives des emplois du temps. Au niveau des repas, les pauvres prennent davantage de repas au domicile que le reste de la population. Ils consacrent généralement plus de temps aux activités extérieures peu coûteuses telles que les promenades, les sorties à la plage, à la pêche ou à la chasse et moins de temps aux sports, à la pratique de la musique, de jeux ou aux spectacles. A noter que les ouvriers dorment en moyenne vingt minutes de plus que les cadres. La population pauvre effectue ainsi une sélection relativement « rationnelle » des activités. Elle privilégie les activités peu dépensières et ne délègue pas les tâches domestiques. En toute logique, les activités qui demandent un coût monétaire sont beaucoup moins représentées que pour le reste de la population.

## **Thème 2 : L'évolution de la répartition des tâches domestiques et parentales entre les hommes et les femmes**

Si l'on se réfère pour l'instant à l'enquête EDT de 1998-1999, s'occuper des enfants et gérer les tâches domestiques restent une prérogative essentiellement féminine. Les femmes passent en moyenne deux fois plus de temps aux tâches domestiques que les hommes (Brousse, 2000). Les hommes passent en moyenne deux fois moins de temps à s'occuper des enfants et trois fois moins de temps pour les tâches domestiques. Pour les femmes actives, on constate qu'elles sont confrontées à une « double journée de travail ». Les tâches parentales et domestiques épousent la journée de travail, sont repoussées aux extrémités de la journée et en fin de soirée notamment. En cas d'inactivité, les femmes

dépendent des rythmes des conjoints et des enfants. Les femmes sont aussi plus concernées par le temps partiel lorsqu'elles ont des enfants, alors que les hommes restent majoritairement actifs à plein temps même lorsqu'ils ont des enfants. **Cependant l'enquête EDT doit être analysée avec recul car elle mesure des activités « contraintes » dues à l'implication de la mère aux premiers âges des enfants, relevant du maternage** (Algava, 2002). Ainsi l'écart de temps consacré aux enfants se réduit lorsque les enfants grandissent. Depuis les années 1970-80, l'objectif de mesure des activités domestiques a aussi changé, et l'accent est mis sur la conciliation entre vie familiale et vie professionnelle. Dans ce cadre, la journée des femmes est allongée par le travail domestique. Elles commencent leurs journées plus tôt dans le cadre des tâches parentales du matin et finissent plus tard avec les dernières tâches domestiques de la journée, dernières tâches réalisées en moyenne vers 21h00. Les femmes inactives ont aussi des contraintes horaires qui sont davantage liées aux rythmes du conjoint et des enfants mais en contrepartie ont plus de temps libre l'après-midi. Les journées non travaillées représentent aussi une somme de travail pour les femmes actives. Les hommes semblent plus jouir d'une alternance entre jours travaillés et jour non-travaillés, alors que les femmes restent actives : « Tous ces éléments semblent montrer une plus grande similarité entre journées d'activité professionnelle et de repos pour les mères, alors que les hommes conservent mieux l'opposition dans leur emploi du temps hebdomadaire entre jours travaillés et jours de repos » (Algava, 2002 : 11). D'une manière générale, selon l'enquête, les femmes apparaissent plus « disponibles » que les hommes, la répartition « traditionnelle » des rôles entre hommes et femmes imprègne donc encore la répartition des tâches domestiques et parentales.

**Il est à noter que les activités en commun ou en coprésence sont mal représentées dans les enquêtes « Emploi du temps ».** La massification de l'entrée sur le marché du travail des femmes durant la fin des années 1990 n'a pas réduit cette inégalité de répartition des tâches domestiques : « Le « noyau dur » cuisine-vaisselle-ménage-linge demeure ainsi majoritairement du ressort des femmes, et relève davantage du quotidien que le duo bricolage-jardinage, seuls types de tâches pour lesquelles le taux de participation des hommes excède celui des femmes » (Brousse, 2000).

La dernière enquête EDT confirme les tendances précédentes. L'inégalité dans la répartition des tâches domestiques persiste, mais tend à se réduire. Mais elle se réduit non pas par une augmentation du temps consacré par les hommes, mais par la baisse de celui des femmes. Depuis 1986, les femmes ont augmenté leur temps de travail de quinze minutes en moyenne et 57% des femmes de 15 à 65 ans sont en emploi contre 51% en 1999 et 1986. Depuis 2009, les femmes passent en moyenne quatre heures aux tâches domestiques soit une demi-heure de moins qu'en 1999. La baisse du temps passé à la cuisine peut être raisonnablement attribuée à l'augmentation de l'équipement ménager et à la commercialisation de plats semi-préparés ou assimilés. Les hommes quant à eux passent en moyenne 2h13 par jour aux tâches domestiques, c'est-à-dire le même temps qu'en 1999. Ils passent cependant un peu plus de temps à cuisiner et à s'occuper des enfants (Ricroch, 2012). Si d'une manière générale le temps de travail domestique s'est équilibrée, la composition familiale du ménage a une forte influence sur la répartition des tâches.

La double journée des femmes nous semble assez intéressante à noter lorsque l'on analyse le phénomène de l'accélération. En effet, l'accès au marché de l'emploi n'a pas réglé les problèmes d'inégalités de partage des tâches au sein du ménage. Ainsi les femmes actives sont-elles objectivement plus occupées que les hommes.

### **Thème 3 : Nouvelles technologies (NTIC) et l'équipement des ménages**

La place de la télévision est un élément important qui nous permet de parler de l'équipement des ménages et de leur impact sur l'emploi du temps ou les loisirs. De 1986 à 1999, le temps passé devant la télévision a augmenté de vingt et une minutes. La télévision absorbe une grande partie du temps libre, comme loisir d'intérieur. Mais elle s'inscrit aussi au niveau des ménages dans une sociabilité, dans un contexte collectif qui réunit plusieurs membres de la famille. L'usage est ritualisé, on pense aux repas autour du journal télévisé de 20 heures par exemple. Mais si la télévision pouvait apparaître comme une activité collective au sein du ménage, l'écoute de la télévision a tendance à s'individualiser du fait de la multiplication des écrans dans notre quotidien : « Au cours de la période étudiée, les usages solitaires de la télévision ont augmenté plus vite que les usages collectifs liés au cadre familial, et sont passés, à l'échelle de la population française, de 28% du temps global en 1986 à 37% en 1998 » (Donnat, Larmet, 2003 : 72). Mais cet usage plus individualisé participe d'un mouvement général qui touche aussi l'écoute de la musique et de la radio par exemple, avec la multiplication des formats transportables. Les usages familiaux progressent en fait moins vite que les usages individuels. Le multiéquipement, c'est-à-dire, dans ce cas, le fait de posséder dans un ménage plusieurs téléviseurs, n'est pas à proprement parler le déclencheur de cette individualisation des usages, mais cela a contribué à l'amplifier. Cette tendance peut se comprendre en tant que recherche d'autonomie au sein de la famille – ne plus être contraint à choisir son programme –, mais peut aussi être entendu comme symptôme **d'une certaine désynchronisation des temps sociaux** (Donnat, Larmet, 2003). De la même manière, le temps dévolu à la télévision a augmenté lorsque cette activité est « secondaire » au sens de lui donne Olivier Donnat et Gwénael Larmet, c'est-à-dire lorsque la télévision accompagne l'exécution d'une autre tâche principale. Ce type d'écoute nous semble caractéristique de ce qu'a décrit Hartmut Rosa dans *Accélération* (2010), où les séquences d'activités se superposent les unes aux autres (*multitasking*).

En 2010, la situation a un peu évolué du fait de la généralisation de l'équipement en ordinateur et de l'accession massive à Internet. L'écoute de la télévision est restée stable à environ deux heures par jour. Cependant, les plus jeunes, étudiants et lycéens, ont remplacé la télévision par les écrans d'ordinateurs. Il est à noter que la télévision n'est pas jugée comme un loisir particulièrement agréable, malgré le fait qu'elle représente 42% du temps libre et que les individus déclarent préférer les activités de plein-air (Ricroch, 2011). Il est aussi reconnu que l'usage de la télévision comme activité secondaire permet de créer une « ambiance » qui sert en quelque sorte de substitut à la présence des autres pour les personnes en situation de solitude. La télévision (mais aussi Internet) apparaît aussi comme une manière de rester « connecté » au monde pour ces mêmes personnes. De manière générale, le temps de travail ou le temps de transport pour se rendre au travail sont aussi des moments désagréables – dont le sens peut être détourné. Le fait de pouvoir écouter de la musique ou de lire dans les transports en commun ne change pas ce jugement. Au niveau des tâches ménagères, les divers équipements participent du gain de temps des femmes en la matière. On ne peut pas statuer sur les causes directes de ce gain de temps. Un raccourcissement des tâches ménagères peut être issu d'un même processus d'accélération puisque c'est l'une des tactiques utilisées pour accroître le nombre d'actions accomplies en une unité de temps donnée (Rosa, 2012).

### **I.1.2. Synthèse : Les enquêtes « Emploi du temps » montrent-elles une accélération des rythmes de vie ?**

Les enquêtes « Emploi du temps » ne permettent pas réellement de comprendre certains phénomènes relevant de l'accélération. Ainsi, elles ne permettent pas de voir l'empiètement de la sphère professionnelle sur la sphère domestique. **Elles ne permettent pas de mesurer l'emprise du temps total accordé aux activités de consommation**<sup>2</sup> (en centre commercial où se déroule la majorité des achats, ou encore, de plus en plus, sur Internet). Il est difficile en effet encore aujourd'hui de mesurer les changements profonds apportés par la multiplication des écrans et supports permettant l'échange d'informations et la communication. Recevoir des mails de son travail à son domicile peut apparaître comme une activité de loisirs associée à l'utilisation d'Internet. *A contrario*, le temps de transport peut devenir un temps de loisirs grâce à l'écoute de musique ou à l'utilisation de *Smartphones*.

Cependant, une tendance peut être identifiée lorsque l'on constate la cumulativité des activités. Ce sont les plus diplômés qui travaillent le plus (donc disposent de moins de temps de « loisirs ») mais qui ont aussi le plus de loisirs extérieurs ou de liens de sociabilité. Ce temps gagné est déduit des temps de repas, de sommeil, des temps physiologiques – qui se trouvent de la sorte raccourcis, alors même qu'ils étaient considérés par définition, comme incompressibles. Ce constat est intéressant car il **montre l'accélération par la baisse de notre temps « naturel »**. Un sentiment de manque de temps, qui recouvre des situations extrêmement différentes, est exprimé dans les dernières enquêtes EDT, celles de 1999 et de 2010. Parallèlement à cela, il est indéniable que la charge de travail a augmenté à mesure que le temps de travail a été réduit. Pour les cadres, une population qui cumule les activités, les objectifs se sont intensifiés, diversifiés : « D'une part, le travail semble s'être intensifié pour la plupart des catégories (Bue et al., 2003), y compris celles qui maîtrisent le plus leurs horaires de travail (les cadres) : les délais semblent avoir été raccourcis, les objectifs accrus, y compris lorsque les salariés ont bénéficié d'une réduction du temps de travail » (Méda, 2003). Le stress au travail déborde aussi sur la vie privée qui devient une extension de la vie professionnelle. L'accélération de l'information demande ainsi une constante connexion. Il semble alors que le travail galvanise de plus en plus la vie sociale. Il semble que nous manquons de temps pour des activités « simples » telles que s'occuper des enfants, rencontrer ses amis ou s'investir dans la vie sociale. Le moyen de réponse adopté n'est pas alors un rééquilibrage entre temps libre et temps professionnel mais, paradoxalement, dans une accumulation d'activités, où le temps de travail ne se réduit pas, ce qui s'avère stressant au moins pour certaines catégories de la population.

On peut tirer une autre conclusion des enquêtes « Emploi du temps » : ce que certains sociologues ont appelé une **désynchronisation des temps sociaux** peut être « diagnostiquée ». Cette désynchronisation est particulièrement visible pour les couples bi-actifs, où le lien familial peut se fragiliser. S'il ne s'agit pas de revenir en arrière en remettant en cause l'accès des femmes au marché de l'emploi, cette question demeure centrale. La désynchronisation concerne en effet les salariés peu qualifiés qui ont peu de contrôle sur leur temps de travail et font souvent face à des horaires décalés et fragmentés. Ce type d'horaires crée plus de fragilité pour les ménages. L'articulation entre des temps professionnels, les congés, les temps scolaires, les temps de transports, les temps consacrés aux enfants semble de plus en plus complexe tant ces temporalités semblent s'enchevêtrer et devenir contradictoires. La question de l'articulation de ces temporalités

---

<sup>2</sup> Le changement des nomenclatures est à ce titre un obstacle. Pour mesurer l'évolution du temps consacré aux activités de consommation tout compris (déplacement, parking, traversée du centre commercial, transport des courses, rangement, gestion des emballages, etc.) – il faudrait un projet de recherche de longue durée qui devrait confronter et établir des équivalences entre des sous-catégories des nomenclatures qui ont été modifiées au fil du temps.

sociales est ainsi une question fondamentale. Pour les catégories concernées par la flexibilité de l'emploi, les normes temporelles de l'emploi semblent avoir éclaté. Les horaires décalés, imprévisibles, eux-mêmes résultants d'une concurrence temporelle mondialisée, où l'économie est en marche 24 heures sur 24, peuvent avoir des effets, dont il faut encore mesurer l'importance sur les arrangements familiaux et sur l'économie domestique. Il est à gager que diverses tactiques se mettent en place pour regagner le contrôle du quotidien en « ralentissant » lorsque cela semble nécessaire, sur fond général d'accélération. Ce que notre recherche se propose de saisir en complément qualitatif de l'enquête « Emploi du temps ».

## 1.2. La littérature sur l'accélération et la résistance à l'accélération

L'accélération et ses thèmes inhérents (la vitesse, la décélération ou le ralentissement, les résistances à l'accélération et le temps) sont abordés par de nombreux auteurs de divers champs disciplinaires.

Eminemment philosophique, le temps a été une préoccupation de nombreux penseurs depuis Platon. Sur le temps substantiel, un débat bien connu *oppose* deux courants de pensée : ceux qui considèrent que le présent n'existe pas (car déjà passé et pas encore venu), et ceux qui considèrent que le présent est *total*. Cette *opposition* schématique du temps et de ses trois *ek-stases* (passé, présent, futur) ne saurait cependant faire l'économie de la théorie kantienne selon laquelle le temps n'a de réalité que subjective. C'est donc ce que l'on met dans le temps qui détermine le temps. Les réflexions philosophiques contemporaines s'intéressent de près à cette question de l'usage du temps au quotidien. Parmi celles-ci, certains travaux sont notables. *Philosophie Magazine*, dans son numéro de mars 2012 a d'ailleurs consacré au temps un dossier intitulé : « L'Homme débordé. Peut-on retrouver le temps ? ». Les interventions de Françoise Dastur (« Une révolution du temps qui donne priorité du faire sur l'être »), de Frédéric Gros (qui énumère les mouvements Slow), d'Alexandre Lacroix (qui propose une approche du temps par la philomusicologie) ou de Michel Eltchaminoff apportent des éclairages à la question posée. Avant eux, Michel de Certeau (1980) affirmait « l'invention du quotidien » et de ses temporalités, discutant ainsi la dimension épicurienne bien connue du « cueille l'instant ». Le temps comme art de vivre est récurrent dans la pensée de Nicolas Grimaldi (1993 ; 2003) qui situe le temps comme indispensable au désir. Cette question anime également François Jullien (2001) ou Michael Ignatieff (1986). Temps pour soi, temps de soi et temps à soi ne sont pas sans motiver la réflexion d'autres philosophes utiles à notre étude, à l'image d'André Comte-Sponville (1999) ou Helga Nowotny (1992). Enfin, pensé par le spectre collectif, le temps se fait mémoire (avec les travaux de Pierre Janet, 2006), inscrit dans la durabilité et avec une perspective environnementale (Dominique Bourg, 2006 ; 2010 ; Hans Jonas, 1990 ; 1998 ; Edwin Zaccaï, 2010 ; 2011), ou instantané (Pascal Josèphe, 2008 ; Lipovetsky, 1987 ; Jean-Pierre Dupuy et Jean Robert, 1976). Les travaux de ces derniers (Dupuy et Robert) prennent en compte le phénomène de contre-productivité, thème également développé par Ivan Illich dans les années 1970, et de l'**obstruction temporelle**. L'accélération diachronique et l'accélération synchronique (de plus en plus de tâches dans un laps de temps donné) sont des « temps mêlés » (Michel Serres) qui révèle deux aspects : la *compression* (ou la concaténation) et le mélange (l'action de mixer des choses de nature différente).

Les écrits de Marcel Lecomte (1943), Pierre Sansot (1998 ; 1999) ou du collectif Critical Art Ensemble (1997) s'intéressent quant à eux à la nécessité de la lenteur, terreau fertile de la réflexion – ou moyen de résister à l'air du temps.

A ces philosophes, on peut ajouter deux écrivains qui interrogent (et valorisent) la lenteur dans leurs romans (Milan Kundera, 1994 ; Sten Nadolny, 1985), et un poète (Stéphane Partiot, 2008) qui consacre un article à la notion de temps chez Gaston Bachelard.

Des psychologues se sont également consacrés au sujet, plus particulièrement sur les conflits générés par l'accélération. Nicole Aubert (2009) postule que la dépression est la réponse apportée par la nature pour exiger un ralentissement, ce que Paul Sivadon (1983), et son étude sur les temps du travail et du non-travail, répertoriait déjà comme une « psychopathologie du temps ». Paul Fraisse (1967) et André Green (2000) interrogent les temporalités et l'éclatement du temps, tandis que Marie Moscovici (1994) s'intéresse à la lenteur et sa mise en perspective dans nos sociétés actuelles. Repenser le temps d'un point de vue psychologique est l'œuvre de Philippe Cruellas (1999) qui milite pour « le temps autrement ». On bascule déjà avec ce dernier dans les ouvrages que l'on peut désigner comme « art de vie » et que de nombreux journalistes et essayistes ont développé. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer James Gleick (2001) qui constate l'accélération accrue de nos temporalités, et tous ceux qui suggèrent l'urgence d'un ralentissement pour mieux vivre, tous dans les dix dernières années : François Bocquet (2010), Carl Honoré (2007), Bruno Jarrosson (2004), Frédéric Lenoir (2011), Kai Romhardt (2005), Stéphane Szerman et Isabelle Gravillon (2007). Le temps du travail est pointé du doigt par tous ces auteurs, et deux d'entre eux suggèrent avant tout de repenser la place du travail dans nos vies : François Plassard (1997) et le très intéressant ouvrage (bien documenté) de Pascale de Lomas (2006).

Egalement politique, la question du temps anime Gilles Finchelstein (2011) qui propose un essai politique sur l'urgence à renouer avec le long terme en politique, ce que Zaki Laïdi (2000) annonçait brillamment avant lui dans son *Sacre du présent*. A ranger également dans le chapitre des sciences politiques, l'ouvrage de Michael Ignatieff (1986), un homme politique libéral canadien, sur le désir et le besoin, une réflexion menée à l'aide de l'histoire de la littérature, qui nous fait comprendre le caractère socialement construit, socialement validé et toujours socialement délimité, du besoin, à l'aide de l'exemple du Roi Lear.

La question du temps anime encore de nombreux économistes, parmi lesquels François-Xavier Devetter (2006), qui se penche sur les temporalités générées et constate indubitablement une plus grande disponibilité (contrainte) des femmes en milieu professionnel. John Kenneth Galbraith (1986 ; 1993) nous éclaire quant à lui sur le couple accélération et capitalisme. Le modèle de croissance qui est le nôtre repose sur la longue histoire de la structure des inégalités, qui demeure, alors que la quantité des richesses à redistribuer augmente. Ainsi, dans les pays développés, les plus pauvres le restent (et dans le même rapport aux plus riches), tout en jouissant d'un meilleur niveau de vie prélevé sur les fruits de la croissance. On comprend également avec Galbraith la difficulté proprement *politique* à rompre avec ce modèle. La décroissance (comme tant d'autres handicaps socio-économiques) toucherait d'abord les plus pauvres. Elle toucherait une répartition des inégalités que l'on ne peut remettre en cause que dans la grande politique. Et qui, de toute manière, s'inscrit dans la longue durée.

En physique, nous retiendrons les travaux de Stephen Hawking qui, dans *Une brève histoire du temps* (1988), énonce sa théorie du « Big Crunch ». Grossièrement dit, l'univers avait une chance sur deux de connaître un Big Bang (explosion des particules) ou un Big Crunch (implosion des particules). Dans ce second cas de figure, tout laisse présager que le

temps aurait ainsi été inversé : nous commencerions alors notre vie par la fin... Plus près de nous, le physicien Etienne Klein (2012) se fait philosophe et observe que nous devons « apprendre à coloniser l'éphémère ». Enfin, en ce domaine, il serait impensable d'ignorer les travaux actuels du CERN de Genève qui cherche, dans un accélérateur de particules monumental, à trouver trace de la « particule de Dieu ». L'équipe du CERN aurait même récemment trouvé le moyen théorique de modifier le passé...

Sur terre, cette fois-ci, dans le champ de la géographie, nous sommes guidés par les très intéressantes réflexions de Jean Ollivro (2000 ; 2006) qui postule que l'accélération de nos déplacements modifie le territoire. Après avoir conquis l'espace, nous serions en train d'achever la conquête du temps...

Or, si nos rapports à l'espace se modifient, il nous faut réapprendre à « habiter le temps ». C'est là l'une des inspirations majeures de l'historien Jean Chesneaux (1986) qu'il nous faut prendre en compte. Un autre historien, classiciste celui-là, peut aussi nous éclairer : Paul Veyne (1978) défend l'idée que l'histoire est née d'un changement de focale. En se détachant des activités vitales quotidiennes, les contemporains d'Hérodote ont pu porter un regard critique sur le monde.

Dans les temps *présents*, les ingénieurs, architectes et urbanistes qui s'intéressent au temps sont également prolifiques. Pour l'architecte Patrick Bouchain (2011), « construire dans la continuité » nous permettrait d'avancer « dans une sorte de lenteur continue ». C'est dire, avec André Pény et Serge Wachter (2000), que nos villes prônent la vitesse des circulations et des échanges ; des propos que confirme l'urbaniste François Ascher (2010) en calculant que nos déplacements urbains en Europe ont augmenté de 30% dans les quinze dernières années. Bien sûr, il est un urbaniste devenu philosophe qui se consacre à la question du temps depuis une trentaine d'années : Paul Virilio (1993 ; 2009 ; 2010).

Malgré une vision pessimiste des conséquences de l'accélération multiple, cet auteur nous offre de nombreuses pistes de réflexion. Suivant Virilio, à la différence de la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre est une guerre de la *vitesse*. Dans le même esprit, le futurisme italien consacre la course automobile, l'aviation et la mobilisation des formes et n'est pas sans intéresser les fascistes, pour lesquels la vitesse est l'un des piliers de la modernisation. Prendre de vitesse et de court l'adversaire, dissoudre tout ce qui est fixe dans un mouvement permanent, vivre intensément, franchir les limites de l'espace et du temps – tous ces phénomènes inscrits dans le futurisme dès les années 1920 participent d'une **politique de la mobilisation permanente** qui maintient le quotidien dans un *état d'exception*. Or, si l'on suit le juriste allemand Carl Schmitt, est souverain celui qui décide de l'état d'exception. L'instaurer comme un état permanent grâce à une *politique de la vitesse* consacre une nouvelle forme du politique où la négociation cède le pas sur le coup de force, la représentation démocratique sur la mobilisation des foules, bref où le temps long de la délibération et de la formation de structures constitutionnelles est court-circuité par une politique du scoop, des effets d'annonce, des effets de surprise, par la maîtrise du temps de celui qui va plus vite que son adversaire et qui, par ce biais, saura mieux le faire attendre. D'emblée, les enjeux de la « **dromologie** », la science de la vitesse que Virilio appelle de ses vœux, sont politiques. Et cette politique est tout sauf démocratique. En tant qu'urbaniste, Virilio s'intéresse évidemment à la manière dont l'aménagement de l'espace a contribué à une vitesse sans cesse croissante de nos rythmes de vie. Mais pour lui, la vitesse s'est autonomisée et s'est émancipée de ses cadres spatiaux. Pour comprendre ce rapport entre

vitesse et politique, Paul Virilio invoque la peur et son gouvernement qui en serait en quelque sorte l'élément médiateur. Dans une interview récente (juillet 2010), il déclare<sup>3</sup> :

« On ne peut pas comprendre la terreur sans comprendre la vitesse, l'effolement, le fait qu'on soit pris de vitesse, occupés par une information. Pour cela, la phrase d'Hannah Arendt est capitale : « La terreur est l'accomplissement de la loi du mouvement ». C'est ce qui se passe en ce moment à travers l'accélération de l'information, qu'il s'agisse de l'effondrement du World Trade Center, du krach boursier, de la tempête Xynthia ou de la coupe du monde de football, ..., nous vivons une synchronisation de l'émotion, une mondialisation des affects. Au même moment, à l'échelle de la planète, on peut ressentir la même terreur, la même inquiétude pour l'avenir ou ressentir la même passion. C'est quand même incroyable. Ce qui me porte à croire que nous sommes passés de la standardisation des opinions – rendue possible grâce à la liberté de la presse – à la synchronisation des émotions. La communauté d'émotion domine désormais les communautés d'intérêt des classes sociales qui définissaient la gauche et la droite en politique, par exemple. Nos sociétés vivaient sur une communauté d'intérêt, elles vivent désormais un communisme des affects ».

Pour Virilio, l'écologie doit tenir compte de ce « communisme des affects ». Il parle à ce sujet d'« écologie grise », qui est un concept intéressant la sociologie du temps. En effet, « pour être complète, l'écologie doit aussi devenir **l'écologie du temps**. L'écologie verte traite la pollution des substances, de la faune, de la flore, de l'atmosphère, bref de tous les écosystèmes. **L'écologie grise devrait traiter la pollution des distances, des échelles, de la grandeur nature**. Les choses existent à travers des proportions : au-delà de 2,5 mètres, nous ne sommes plus homme, mais fantôme ou sycamore si l'on fait 18 mètres de haut. Or, **la vitesse des transports et des transmissions instantanées réduit le monde à rien**. Nous vivons une époque singulière, notre appréciation des échelles de temps et de distances est bouleversée et **la terre est devenue trop petite pour le progrès**. Les sociétés anciennes n'ont pas vécu ce que nous vivons, ce monde réduit à presque rien à travers la vitesse des transmissions, et à pas grand-chose à travers la vitesse supersonique. Il ne s'agit pas de croire à la fin du monde et à l'apocalypse, mais nous sommes devant une singularité absolue. Il faut une vision révélationnaire, et non plus révolutionnaire. (...) Si l'écologie veut être une science utile à l'humanité, à la démocratie, à la liberté, elle doit être à la fois ouverte à la techno-science mais aussi à la philo-science. L'écologie a fait son entrée dans la politique démocratique, mais les théoriciens manquent sur le terrain de la post-modernité. Il n'y a qu'un constat et le constat, aujourd'hui, ne suffit pas. Il faut une pensée philosophique que nous sommes peu nombreux à développer. Surtout, nous sommes traités de pessimistes, de catastrophistes, ..., et nous ne sommes pas pris au sérieux ».

Mais qu'en est-il du **ralentissement** ? A ce propos, Virilio se range au rejet quasi-universel de la notion de « décroissance » : « Quand on me parle de décroissance, je ne joue pas le jeu. Nous n'en sommes pas là : comment dire non à ce qui nous augmente ? Avant de ralentir, il faut d'abord comprendre de quoi il s'agit. Il faut un travail universitaire nouveau, à l'échelle du monde. Pourquoi ne pas envisager **un ministère du temps et du tempo**, pourquoi ne pas réfléchir à **une pensée politique de la vitesse**, qui à l'instar de la musicologie, composerait des rythmes pour former une mélodie ? »

---

<sup>3</sup> <http://environnement.blogs.liberation.fr/noualhat/2010/07/paul-virilio-la-terre-est-devenue-trop-petite-pour-le-progr%C3%A8s.html>, on trouvera une bonne synthèse de ses idées dans le documentaire *Penser la vitesse* : <http://www.youtube.com/watch?v=vK8TGPNxhtM>

Enfin, bien sûr, notre réflexion pour cette étude, se nourrit de celle de nos pairs : anthropologues, sociologues et ethnologues sont nombreux à s'être consacrés au temps. Marcel Mauss (1905) a fait figure de pionnier en étudiant les variations saisonnières dans les sociétés eskimos. Avec et après lui, ceux qui ont été amenés à étudier les « sociétés traditionnelles » convergent vers un fait marquant : pour vivre en harmonie avec les siens, chaque individu de ces sociétés travaille quatre à cinq heures hebdomadaires pour la collectivité. Si nous ramenons d'emblée la question du temps au seul travail, c'est que nous postulons que nos temporalités quotidiennes sont guidées par le travail (et quand la temporalité n'est pas inhérente au travail, elle l'est au temps du non-travail, comme l'illustrent les travaux de Bruno Maresca [2001 ; 2003] sur les loisirs). Dans nos sociétés « occidentales », le temps (qui n'est, pour Norbert Elias [1984] qu'un symbole social longuement élaboré à travers un processus civilisationnel) est un pouvoir à part entière (Michail Lianos, 2001). La logique productiviste du capitalisme ne peut donc que solliciter une accélération du temps, du moins de ce que l'on y fait. Cette accélération, ou plutôt cette accélération généralisée qui touche tous les domaines du quotidien, est le constat de nombreux auteurs utiles à notre recherche : Henri Lefebvre (1992), Philippe Zarifian (2001), Xavier Molénat (2012) et le désormais célèbre Hartmut Rosa (2010 ; 2012) sont de ceux-là. La crise actuelle des sociétés « occidentales » semble exacerber cette accélération. C'est un point de vue que partagent Claude Dubar (2011), Carmen Leccardi (2011), mais qui était prévisible (du moins est-ce toujours plus facile de l'affirmer *a posteriori*...) dès l'avènement de la « troisième révolution industrielle » (Rifkin 2012 ; Sennett, 2001), elle qui avait accouché du développement du *multitasking* (Degenne, Lebeaux, Marry, 2002). Les femmes, à en croire volontiers et parmi d'autres les travaux de Chantal Nicole-Drancourt (2009) et Marc Bessin et Corinne Gaudart (2009) en seraient les premières victimes, avec, globalement, un temps de travail domestique de plusieurs dizaines d'heures hebdomadaires.

La sociologie de la consommation est un bon indicateur de cette accélération généralisée. Les écrits de Stephen Edgell *et al.* (1996), de Régis Bigot et Simon Langlois (2011) ou de Michelle Dobré (2002) sont éclairants à ce niveau, d'autant plus quand il s'agit de nos consommations de technologie (Olivier Donnat, 2009 ; Alain Gras, 1992)

Certains chercheurs en sciences humaines et sociales voient une urgence (sic) à la décélération. Mais, *a contrario* des auteurs de manuels « d'art de vie » cités plus haut, la préconisation est collective, politique, organisationnelle (Pierre-André Taguieff, 2001 ; Jérôme Bindé, 1997 ; Paul Bouffartigue, 2011 ; Patrick Cingolani, 2012 ; Déborah Corrèges, 2012 ; Jean-François Dortier, 2012 ; Christophe Rymarski, 2012). Les styles de vie (ou de pensée) alternatifs peuvent constituer autant d'exemples sur lesquels appuyer notre réflexion (Mary Douglas, 1988 ; 1996 ; Michelle Dobré et Salvador Juan, 2009 ; Robert A. Stebbins, 1997). Les sociologues s'intéressant aux circulations urbaines et appropriations de l'espace public constituent d'autres pistes prolifiques pour penser la décélération collective (Nicolas Hossard et Magdalena Jarvin, 2005 ; Salvador Juan *et al.*, 1997).

### **I.3 Les thèses de H. Rosa sur l'accélération et les cinq formes de décélération**

#### **I.3.1. Le contexte historique du traitement du thème du temps dans les sciences sociales**

La question du temps dans les sciences sociales ne date pas d'aujourd'hui – et avec elle, celle de l'accélération (mais celle-ci est pour plus tard) – c'est le moins que l'on puisse dire.

Voici ce que dit Durkheim dans *La division du travail social* : « Or, pour que les sociétés puissent vivre dans les conditions d'existence qui leur sont maintenant faites, il faut que le champ de la conscience tant individuelle que sociale s'étende et s'éclaire. En effet, comme les milieux dans lesquels elles vivent deviennent de plus en plus complexes, par conséquent, de plus en plus mobiles, **pour durer il faut qu'elles changent souvent**. D'autre part, plus une conscience est obscure, plus elle est réfractaire au changement, parce qu'elle ne voit pas assez vite qu'il est nécessaire de changer ni dans quel sens il faut changer » (Durkheim, 1893).

Dans ce passage, se trouve résumé tout l'enjeu de la temporalité dans les sociétés modernes. C'est la question du décalage entre le « changement culturel » et le « changement socio-économique », dont les rythmes ne sont pas accordés. Rosa le dira à son tour, avec Simmel, le système socio-technique change plus vite, et il impose ses rythmes – tout en laissant l'impression aux individus de ne pas pouvoir s'y adapter en temps voulu.

Retournons un bref instant à l'histoire, au XIX<sup>e</sup> siècle. Déjà, Marx, dans plusieurs textes, appréhende au passage (sans approfondir l'analyse), la question du temps, mais aussi celle de l'accélération, en lien direct avec la dynamique du capitalisme qu'il met à jour : « **L'économie du temps, c'est là que réside le sens ultime de toute l'économie** »<sup>4</sup> (Marx, 1953 : 89, traduit par nous).

Nous pouvons dire, avec Marx, que **l'économique** (sans le réduire à l'économie de marché) **a partie liée avec le temps**. Mais l'économie de marché, en ayant contribué à la séparation et à l'autonomisation relative des sphères économique, politique, sociale, culturelle, etc. – a exacerbé les tensions dans ce que Durkheim appelle précisément, dans l'extrait cité plus haut, « **les conditions d'existence qui [nous] sont maintenant faites** ». Dans le *Capital*, Marx montrera comment l'accélération de la circulation fait disparaître l'espace au profit du temps – toujours dans l'esprit de ce qu'il dit dans l'extrait plus haut : « toute économie est avant tout économie du temps ».

Ce processus de séparation de l'économique, du politique et du social, dimensions imbriquées (« *embedded* », en anglais) dans la société avant que le modèle du marché ne devienne dominant, a été décrit par K. Polanyi : « La maîtrise du système économique par le marché a des effets irrésistibles sur l'organisation tout entière de la société : elle signifie tout bonnement que la société est gérée comme auxiliaire du marché. Au lieu que l'économie soit encadrée dans les relations sociales, ce sont les relations sociales qui sont encadrées dans le système économique. (...) Car, une fois que le système économique s'organise en institutions séparées, fondées sur des mobiles déterminés et conférant un statut spécial, **la société doit prendre une forme telle qu'elle permette à ce système de fonctionner selon ses propres lois**. C'est là le sens de l'assertion bien connue qui veut qu'une économie de marché ne puisse fonctionner que dans une société de marché » (1983 : 88).

Il faut préciser que, pour Polanyi, l'économique ne se confond pas avec le marché. L'économie est la base (matérielle) de toute société. Ce qui lui paraît exceptionnel dans l'économie de marché en tant que forme spécifique d'économie (et donc de société), c'est qu'elle soit fondée sur la prééminence de l'intérêt personnel sur toute autre forme d'intérêt.

Une deuxième dimension, celle de l'inscription temporelle du développement économique et social, est, depuis longtemps au centre de la réflexion sur le changement social, et, d'une certaine manière, de la sociologie – pour autant que cette discipline tente de comprendre les conséquences « morales » des **nouvelles structures soumises au changement rapide**.

---

<sup>4</sup> « *Ökonomie der Zeit, darein löst sich schließlich alle Ökonomie auf* »

La rapidité et l'accélération du changement qui caractérisent les sociétés prises dans le mouvement de la modernité rend nécessaire la connaissance sociologique « réflexive » (Giddens, 1994) qui participe ainsi à l'adaptation des structures sociales au changement devenu « normal » (Wallerstein, 1995). Cette conception de la « conscience » sociale est cependant déjà présente chez Durkheim (1893), lorsqu'il relie la nécessité de la connaissance (sociologique aussi) à la **complexité** croissante et au changement rapide qui caractérisent les sociétés modernes. Mais il ajoute une remarque très subtile : la rapidité du changement, indique Durkheim, est également une condition de la **durée** dans ces sociétés. Durkheim ne pense pas, au moment où il écrit *La division du travail social*, que l'accélération du changement fût en elle-même destructrice des formes sociales. Il a foi en la sociologie, en ce qu'elle peut apporter dans cette situation nouvelle, qui est le savoir nécessaire à l'élargissement du champ de conscience – qui permettrait, à terme, de s'engager le changement « moral » (des valeurs) d'un même pas que celui du développement.

Toute société doit « durer » pour simplement exister en tant que telle. La durée a souvent été assimilée à la **stabilité** (des structures politiques, sociales), et cette dernière, à la question de l'**ordre**. Probablement de manière abusive – car les conditions de la durée et celles de l'ordre ne sont pas les mêmes (les régimes sociaux qui ont duré le plus longtemps dans l'histoire de l'humanité avaient aussi les systèmes d'« ordre » les plus simples – à se demander si la sophistication, la complexification des instances politiques (cf. Hobbes) censées procurer l'ordre et la stabilité ne sont pas en réalité les symptômes d'une corruption des manières proprement sociales de régler la question, à l'écart de l'appropriation du pouvoir dans le politique). Le fait est que la question de l'ordre est moins sociologique que politique, mais elle a préoccupé bon nombre de sociologues fondateurs.

Pour les modernes, la durée ne signifie plus « permanence », mais **changement supportable pour la structure sociale**. Mais cette conception dialectique de la **durée comme capacité de changement permanent** a été supplantée, dans les sociétés d'après la Seconde Guerre mondiale, par le triomphe du temps linéaire, temps fléché du « devenir », du « développement » du « progrès » et de la « croissance » illimitée.

Le mérite de l'approche historique et culturelle de Norbert Elias (1984) fut d'introduire une dimension supplémentaire dans la réflexion sur l'avènement de la conception du temps linéaire. Le temps linéaire peut être envisagé autant comme une condition du développement économique capitaliste, que son effet. Elias part du postulat que le temps est une construction sociale. Il ne se réfère pas au temps subjectif (individuel ou social), mais au temps « objectif », le temps mesuré par les horloges, le temps qui, par exemple, sert d'étalon aux expériences de laboratoire – pour affirmer que ce temps « objectif » est une construction sociale. Qu'il n'existe pas, donc, de « temps objectif ». Pour étayer cette proposition, qui paraît presque aller de soi (c'est l'homme qui invente l'horloge), Elias ne fait pas référence aux différentes conceptions du temps mises en évidence par les anthropologues dans les autres cultures pour relativiser la conception occidentale – et en cela sa démonstration est plus originale que la plupart des analyses du caractère socialement construit du temps. Elias décrit comment la société occidentale a lentement **naturalisé** l'origine sociale du temps, en projetant du côté de la mesure objective et physique la dimension encore méconnue de cette expérience humaine. Cela signifie que la croyance en un temps « physique » ou « réel » auquel nous avons l'habitude de faire référence, repose sur une occultation de la nature instituée et conventionnelle du temps. La normalisation du temps social – qui consiste à mesurer les mêmes actions à l'aune des mêmes repères – amènerait, selon Elias, les rythmes sociaux à devenir comparables aux rythmes naturels « objectivés ». Ainsi, la mesure du temps, constituée par l'apprentissage historique dans la longue durée – des

dispositifs de synchronisation des activités sociales concomitantes à l'affinement des instruments d'observation du mouvement des astres – est-elle considérée, chez Kant par exemple, comme une compétence *a priori* à vivre dans le temps. Elias insiste pour prouver le caractère conquis, appris, institutionnel et institutionnalisé, ancré dans la connaissance et l'expérience, des repères temporels. Ensuite, de manière exemplaire, les contraintes du dispositif temporel sont intériorisées au point d'en oublier la source sociale, instituée et conventionnelle. La sociologie et les sciences humaines considèrent aujourd'hui qu'il est du ressort de la physique théorique de s'occuper de la question du temps, parce que les sciences de la nature semblent (la distanciation étant valorisée) disposer du savoir le plus fiable sur le monde, à l'exclusion du monde social, qui est celui de l'expérience. Cela a pour résultat une « déshumanisation » du temps social, par le biais de la réification du temps objectif.

Cette critique se distingue assez nettement des autres mises en question du temps linéaire pour être mentionnée. Elias rencontre d'ailleurs beaucoup de difficultés, tout au long de son essai sur le temps, à établir la nature sociale, non pas du « temps industriel » ou du temps des activités humaines, mais celle du « temps objectif de l'horloge ». Mais sa critique de la réification du temps social reste entièrement ouverte : à travers la mesure de la normalisation des activités sociales, il se pourrait que nous mesurions le degré d'emprise du « système » objectivé sur les rythmes de la vie quotidienne. Texte important parce qu'il montre que la normalisation des activités sociales (la synchronisation des sphères) est le résultat d'un « oubli » de la nature sociale (donc négociable, au fond) du temps.

Les recherches sur les transformations de la temporalité dans les sociétés contemporaines sont très nombreuses. Elles ont inspiré nombre de critiques de la « négation du temps » que provoque(ra)it l'extension de la logique de marché. Nous ne pouvons pas en rendre compte dans le cadre limité de ce travail. Mais tentons une synthèse des directions de ces travaux critiques sur le temps – sachant que Hartmut Rosa reprendra à son compte chacune de ces directions critiques pour lui accorder un rôle fondamental dans la modernité contemporaine.

Sans entrer dans les détails des différentes critiques du « temps linéaire » dans la littérature relativement abondante sur le sujet, nous pouvons en retenir ici trois dimensions qui portent, chacune d'une manière particulière, sur les implications sociales et culturelles de l'accélération du temps. Il s'agit de trois niveaux qui s'emboîtent souvent dans les analyses des effets actuels de la transformation moderne du rapport au temps : a) la destruction de **l'espace** par l'intensification de la circulation ; b) la distorsion de la **conception temporelle** de l'avenir, du présent et du passé ; c) les effets du « morcellement » du temps sur **la structuration de la vie sociale**, et en particulier sur la civilisation urbaine, mais aussi, les relations interindividuelles, les formes sociales...

### **I.3.2. Les thèses de Rosa sur l'accélération / décélération**

Le travail de Hartmut Rosa s'inscrit dans cette histoire du thème dans les sciences sociales. Il continue, en quelque sorte, à partir du constat de Norbert Elias, à tirer les conséquences du caractère socialement construit (donc socialement négociable) du temps linéaire en accélération.

Hartmut Rosa est un jeune (né en 1965) sociologue allemand, professeur à l'université d'Iéna. Il développe **quatre thèmes de recherche majeurs** :

1 La sociologie du temps et de la modernité au centre de laquelle se trouvent l'accélération et le phénomène du *slippery-slope* (« sentiment d'être sur des pentes qui s'éboulent ») : un thème goethéen de l'impossibilité d'une vie accomplie sous le signe de l'accélération qui est un processus qui s'est autonomisé et qui donne à l'individu de plus en plus de possibilités alors qu'il a de moins en moins l'occasion de les accomplir.

2 Le débat sur le communautarisme (sa thèse portait sur les travaux de Charles Taylor, devenu l'un de ses grands inspirateurs).

3 Des études sur des « ressources de mobilisation » : l'importance de l'engagement civique, plus particulièrement en Allemagne de l'Est où le citoyen s'est détaché de la chose publique.

4 Des études épistémologiques dans le sillage de l'École de Cambridge.

Dans ses travaux, la thèse centrale qu'il défend est que **ce n'est pas l'argent ni le pouvoir qui gouvernent le monde, c'est l'accélération.**

Le **diagnostic** sur le régime de modernité en cours est le véritable enjeu de la lecture critique de l'approche du temps dans la théorie sociale contemporaine que propose H. Rosa.

On peut mettre en évidence un double aspect de ce diagnostic, qui combine deux phénomènes opposés :

- dans le « système social » :
  - 1 **Accélération** : incertitude du futur, impossibilité à prévoir
  - 2 (en sous-texte, Weber) cage d'acier, fin de l'histoire, post-histoire (Fukuyama) et aussi post-modernité (**pétrification**)
- dans l'expérience des individus, dans la vie quotidienne, ces deux tendances se manifestent également :
  1. **accélération** : pénurie de temps, pénurie de vie, surmenage, doublés d'un autre phénomène concomitant et contradictoire, en apparence :
  2. **pétrification** / immobilité : dépression, perte du sens de la vie

La question qui se pose, pour Rosa, c'est de savoir pourquoi et comment, à un moment donné, l'accélération l'emporte. Il s'efforce en réalité à démontrer que l'accélération ne peut que l'emporter (c'est le sens profond de sa thèse). Pour lui, l'accélération est l'élévation du rythme de vie qui peut être caractérisée comme **l'augmentation du nombre d'épisodes d'action ou de vécu par unité de temps.**

Rosa détaille quelques tactiques pour augmenter l'intensité du vécu et combattre la pénurie subjective de temps – comme par exemple, mener plusieurs tâches en parallèle, raccourcissement de la durée des relations... tactiques qui, toutes, à leur façon, contribuent dans le quotidien à renforcer le sentiment d'accélération – tout en « augmentant » la vie vécue : l'**intensification** du temps, ou la capacité de faire plus dans le même laps de temps ; l'**abrègement** des tâches, par exemple les repas, les rencontres, les discussions téléphoniques, la longueur des mails, mais aussi le temps de sommeil (nous l'avons relevé dans l'enquête « Emploi du temps » de l'INSEE) ; le « **rebouchage des pores** », ou la suppression des temps morts et des pauses (par exemple, les commerces sur les lieux de travail, ou encore les activités de communication et de planification du temps dans les temps de pause permettent d'optimiser l'utilisation du temps) ; le **multitasking**, ou la superposition temporelle des activités. La multiplication des tâches et la rationalisation du temps poussent à accomplir les tâches en parallèle de manière simultanée plutôt que successivement. Les jeunes générations sont plus aisément « polychrones », tout en étant bien plus rapides que les anciennes générations. De ce fait, des ressources temporelles internes à la durée d'une

tâche (ou temps morts) disparaissent puisqu'on se déplace sur l'activité n°2 ou 3 dès qu'une pause a lieu dans la première. La simultanisation est une tendance forte du fonctionnement social actuel (voir plus bas, l'analyse des « anthropomoments »).

**Trois évolutions** sont caractéristiques du bouleversement de notre rapport au temps : la transformation du rapport à **l'espace**, aux **autres** et aux **choses**, ont bouleversé notre rapport au temps.

L'accélération a trois origines :

- **l'accélération des transports** qui a transformé le rapport à l'espace ;
- **l'accélération des communications** qui a transformé le rapport aux autres ;
- **l'accélération de la production** qui transforme le rapport aux choses (obsolescence programmée, mais aussi « mode » et « modernité », le moteur de la nouveauté étant un puissant stimulant pour l'économie / développement).

Rosa distingue cinq formes de **décélération** qui sont associées, sur le plan de l'action des individus ou du système social, au processus global d'accélération :

1. **limites de vitesse naturelles** (le jour et la nuit, la lumière) et anthropologiques ; ce sont des domaines où l'accélération ne peut se poursuivre à moins de détruire des processus *qualitatifs* ; cela concerne le fonctionnement du corps humain, sa physiologie, la vitesse de traitement des perceptions dans notre cerveau, les rhumes, les grossesses (même si la technologie tente des accélérations parfois remarquables dans ces domaines également, ça résiste) ;

2. **Les oasis de décélération**. Ce sont des « niches » territoriales ou culturelles, qui ne sont pas encore touchées par la dynamique de modernisation ; dans de tels endroits le temps semble s'arrêter, comme chez les Amish (Rosa mentionne tous les produits « du terroir » qui exploitent la nostalgie pour de telles niches) ;

3. **La décélération comme une conséquence dysfonctionnelle de l'accélération** : l'embouteillage, par exemple (mais aussi la dépression), ou certaines formes de chômage ; c'est un résultat involontaire de l'accélération ;

4. **La décélération intentionnelle** – ce sont des mouvements sociaux, idéologiques, qui s'opposent à l'accélération et à ses effets (les mouvements Slow, mais aussi certaines formes de résistance aux innovations techniques qui produisent de l'accélération, des machines) ; cette quatrième forme se décompose en deux variétés différentes : la décélération fonctionnelle (accélérateur) – par exemple pour des cadres stressés, des retraités dans des monastères pour leur permettre de retrouver de l'énergie et d'accélérer encore davantage, ou d'augmenter le volume de l'apprentissage en un temps donné ; la décélération idéologique (ou oppositionnelle) qui s'inscrit dans une vision du monde fréquemment antimoderniste ; l'argument ici est de dire que la modernisation elle-même s'est appuyée sur certaines formes sociales dotées d'inertie (telles que la famille, ou l'école), pour simplement pouvoir se produire (donc, l'utilité fonctionnelle des institutions qui ralentissent au sein même de la modernité) ;

5. **La décélération par inertie structurelle / culturelle** : contrairement aux apparences (d'accélération), on rencontre le sentiment que dans nos sociétés plus aucun changement n'est possible (Rosa cite Virilio et Baudrillard pour cette position), une immobilisation générale à la mesure de l'accélération ayant pour résultat la fin des utopies (et, nous pourrions ajouter, de l'alternative).

Pour l'individu, l'accélération des rythmes de vie, en dépit des nombreux efforts pour s'y adapter, entraîne une **désynchronisation** entre trois horizons de vie : la vie quotidienne, la

durée de l'existence humaine, l'époque. Cette désynchronisation est à l'origine d'un sentiment d'**aliénation** multiforme. Le futur n'est plus porteur de sens. La densité des innovations techniques entraîne de son côté une obsolescence des expériences individuelles, l'individu étant de plus en plus sommé de « se mettre à niveau ». Le sentiment de manque de temps naît de la différence entre la complexité du monde, l'horizon des possibles et les capacités de traitement du système. La désynchronisation perpétuelle entre les sous-systèmes qui se transforment en permanence exige beaucoup d'efforts d'adaptation et d'ajustement (femmes, rapports intergénérationnels, ville).

Nous allons le voir dans la partie empirique de notre recherche, si ces « hypothèses » sont (au moins partiellement) confirmées dans les discours et les expériences de nos interviewés. **Mais pour nous, la principale question sera : est-ce que l'intensification de l'expérience de l'accélération est perçue ? Et si oui, est-ce qu'elle entraîne des changements significatifs de style de vie ?**

## II. Problématiques du ralentissement et styles de vie alternatifs

Nous présentons dans cette section les principes et définitions qui ont guidé notre protocole de terrain, que l'étude des apports de l'enquête « Emploi du temps » et l'état de l'art ont permis de cadrer dans les grandes lignes.

### II.1. Les tactiques de ralentissement

Toute la discussion sur les styles de vie alternatifs se concentre autour de l'interprétation des formes de « privation » qui y sont mises en œuvre pour rompre avec la société de consommation. Il faut rappeler ici que l'absence d'action, le refus ou la décision de ne pas agir, relèvent également de la catégorie de **l'action sociale**. L'abstention ou l'abstinence (pour des raisons morales), la privation, sont certes des formes « négatives » d'agir. Mais, du point de vue de la définition de la sociologie de Max Weber (*Economie et Société*, 1921), par exemple, l'action sociale n'est pas obligatoirement un comportement *actif*, mais celle qui répond aux critères de la sociologie compréhensive : être orientée vers autrui, avoir une signification qui peut être comprise par autrui, manifester une compréhension des attentes d'autrui (qu'elle décide d'y répondre ou non). Or, ce retrait vaut condamnation lorsqu'il s'agit de style de vie. Si je ne fais pas comme il est attendu de moi que je fasse, si je me retire du confort et des manières d'agir qui sont la norme, je *manifeste* ce faisant mon désaccord avec mes semblables. Et ce désaccord traverse les classes sociales, et il traverse en particulier, de l'intérieur, les manières de vivre de la classe moyenne. Est-ce une raison de penser que ces choix de vie alternatifs, orientés vers la simplicité volontaire, resteront nécessairement minoritaires ? On ne peut pas se prononcer sur un tel diagnostic.

Nous avons supposé que des pratiques de « résistance ordinaire » (Dobré, 2002 ; 2009) pouvaient se traduire par une attitude différenciée par rapport au temps quotidien, à la consommation (marchande) et aussi à l'environnement.

**Les tactiques de ralentissement** que nous tentons de repérer dans les styles de vie seront à considérer comme autant de stratégies pour « résister » à la perte de contrôle sur la conduite de sa propre vie, qui serait une conséquence de l'accélération du quotidien. Cette perte de contrôle, que des auteurs comme André Gorz ont appelée « hétéronomie », est antinomique avec l'idéal d'autonomie de la modernisation culturelle. La « résistance ordinaire » (Dobré, 2002) repère des pratiques infra-quotidiennes dont certaines sont devenues visibles notamment dans le champ des **styles de vie alternatifs** dans la constellation culturelle écologique ou décroissante. Mais l'alternative, quelle que soit la définition qu'on lui donne, n'a pas le monopole des pratiques résistantes. C'est pourquoi nous avons privilégié le contraste (si tant est qu'il se fait jour) entre les deux types de styles de vie, alternatif et « standard ».

Il est cependant difficile de définir les pratiques « alternatives » a priori. C'est pourquoi il faut rester prudent, dans la composition de l'échantillon des entretiens, sur les caractéristiques (alternatif / standard) des individus interrogés. Avec des résultats d'autres recherches que nous avons menées parallèlement (TERESA, Ademe « Déchets et Société »), nous pouvons proposer une définition des styles de vie alternatifs qui sera à corroborer et à étayer ex-post, dans le profil des interviewés effectifs.

Nous avons donc procédé à une première approximation au moment du recrutement des interviewés, qui sera à affiner par la suite, si notre échantillon doit être complété du côté des styles de vie alternatifs (par définition plus rares que les « standard »).

### II.1.1. Définition provisoire du ménage adepte du style de vie « alternatif »

Les « styles de vie alternatifs » sont constitués de choix individuels de rupture avec la grande consommation, qu'il s'agisse de consommation engagée, de consommation « verte », de moindre consommation (simplicité volontaire) ou de privation (vivre « sans »), modes alternatifs d'habiter ou de pratiquer des arbitrages entre travail et argent, et temps libre (*downshifting*). A ces traits s'ajoute « l'unité de style », qui signifie à la fois cohérence et aspect final, résultat des choix de style. Reprenons la définition que l'historien Paul Veyne donne du style, qui résume bien **la dimension volontaire du choix**, et l'esthétique du résultat (une « manière d'être ») :

*« Mais pourquoi parler de style à propos de ces relations ? Parce qu'un style est arbitraire. Nul esthétisme ici : l'esthétique n'est qu'un cas particulier du style, voire une vulgaire rationalisation. "Style" veut dire présupposé et finitude. Veut dire que l'homme est un être indéterminé, inachevé ; rien ne lui indique impérativement ce qu'il doit faire, dire et croire ; il n'a ni nature, ni infrastructure, ni raison qui ne soit vulgaire rationalisation du monde humain comme il va. Il ne sait pas comment se tenir. Alors ce dormeur éveillé se décide à prendre une posture et, tant qu'il la conserve, il n'en connaît pas d'autre [...] Or, quand une posture ne s'explique ni par sa fonction (car l'homme dort aussi bien sur le dos que sur le côté), ni par une infrastructure (car les changements de posture sont dus moins à des causes qu'à une fondamentale incertitude) ; quand il n'existe pas non plus de posture absolue, totale, définitive et qui soit par impossible toutes les postures à la fois ; quand, enfin, le dormeur est tout entier sa posture de chaque moment, y croit dur comme fer et refuse ou plutôt ignore les autres postures (puisqu'il ne peut en avoir qu'une à la fois), en ce cas on peut prononcer le mot de style sans risquer d'être mal compris : **le style est un choix non imposé dans les limites duquel on se cantonne et qui informe une manière d'être** » (Veyne, 1978 : XXI) [n.s.].*

Le style, « c'est un choix non imposé dans les limites duquel on se cantonne et qui informe une manière d'être ». C'est une très bonne définition du style que l'on doit garder présente à l'esprit surtout dans le jugement synthétique que l'on porte sur un ensemble complexe de choix de style de vie. Mais plusieurs précisions sont nécessaires pour rendre **opérationnalisables** sur le terrain ces définitions générales.

Une première définition du style de vie alternatif mobilisera l'appréciation subjective des intéressés. Il n'y a pas de style de vie alternatif « involontaire ». Alors que le fait de se dire « alternatif » (c'est-à-dire en rupture avec les pratiques de consommation, les modes de vie environnants) ne suffit pas à ce qu'on le soit – il sera bien entendu impossible de trouver un individu ou un ménage « alternatif » qui ignore qu'il le soit. Donc cette **dimension subjective**, dans la mesure où elle résulte d'un **choix conscient** des individus de changer leur manière de vivre en rapport à des convictions ou des valeurs, de ne pas « faire comme tout le monde », est à prendre en considération dans notre définition.

Pour le décrire « objectivement », c'est-à-dire de l'extérieur, notre définition du « style de vie alternatif » se situera dans le champ sémantique du « développement durable », au sens large (non exclusivement écologique, la question du bien-être y a aussi sa place). Pour le développement durable, on retiendra les trois critères décrivant des pratiques « plus durables » (dans le domaine de la consommation de masse, aucune ne l'est complètement) : pratiques qui n'épuisent pas les ressources naturelles non renouvelables ou l'énergie ; pratiques qui ne polluent pas ; et la combinaison des deux. A cela peuvent s'ajouter les pratiques attentives à l'émission de carbone, comme le choix de transports plus durables, etc. – l'empreinte carbone (si une attention à cela est donnée).

Dans la sélection compréhensive des interviewés, le ménage ou l'individu « alternatif » ne peut pas être défini avec précision, il y a forcément un jugement synthétique qui repose sur une impression d'unité de style, qui provient du **degré de cohérence** constaté entre plusieurs pratiques (souvent une seule pratique disqualifie l'individu du qualificatif « alternatif », de même que des pratiques incohérentes ou trop intermittentes).

Nous pouvons donc proposer cette **définition provisoire du style de vie alternatif** : ensemble de choix individuels, conscients et volontaires d'un nombre significatif (*qualitatif*) de pratiques qui se donnent consciemment pour différentes de la « norme » d'un groupe socio-économique, marquées par la volonté de « faire autrement », ne pas faire comme tout le monde. Style de vie marqué par une différence avec ce que l'on peut faire dans la classe moyenne (à la différence de la « distinction » qui serait une stratégie de différenciation avec les classes inférieures pour s'identifier à la couche supérieure).

**Hypothèse** (issue du traitement d'enquêtes antérieures, tel PCV, 1998/2006) : une personne qui adopte une de ces pratiques en adoptera sûrement d'autres. Il existe des pratiques plus intégratives que d'autres. Il s'agit d'une combinaison de ces multiples facteurs. Inversement, l'adoption d'une seule pratique alternative ne définit pas un style de vie alternatif.

**Exemple de pratiques caractéristiques de choix de style de vie alternatif :**

Habitat	Energie solaire, économies d'énergie, maison « froide », écoquartier, choix résidentiel motivé par des critères autres qu'économiques, etc.
Alimentation	Bio, AMAP, Slow, « Ruche qui dit oui », végétariens
Consommation verte	Habillement, produits ménagers, produits d'hygiène, choix de NTIC vertes, frigos AAA, consommation équitable
Autres pratiques	Pratiques de tri, Transport-mobilité (transport en à vélo), écotourisme, engagement associatif pour sauver des objets, pour défendre l'environnement, engagement slow, vivre « sans » (lave-vaisselle, four à micro-ondes, connexion Internet, les « renonçants » à quelque chose), Beaucoup de récupération, peu d'achats ; réutilisation, réparation, don... désencombrement ; vivre de peu (simplicité volontaire)

Le critère du cumul et de la cohérence fait que certaines pratiques, si elles sont assez répandues de manière intermittente, doivent, pour caractériser le style de vie alternatif, se retrouver chez l'individu / ménage à l'état plus radical : 100% bio, 100% médecine douce, choix exclusifs de consommation verte (produits ménagers), locavore, slow life, choisir le mode d'habitat en fonction de critères écologiques, les végétariens (en France).

### II.1.2. Styles de pensée, styles de vie et styles de temps : mise en chantier de la problématique du ralentissement

Dans un ouvrage contemporain de *La distinction* de Bourdieu (1979), M. Douglas avait exploré, avec l'économiste B. Isherwood (1979), les significations de la consommation à l'aide des concepts de la théorie culturelle. Dans le schéma douglasien qui croise la dimension de la hiérarchie à celle de l'intégration dans le groupe (ou, en termes anglo-saxons, de construction communautaire), les quatre types culturels, caractérisés par des valeurs cohérentes spécifiques (notamment par rapport au changement, ou à la compétition – mais aussi à la nature), sont en opposition. Ils se *posent* en s'opposant aux trois autres types. Ils constituent des « styles de pensée » repérables tant dans les pratiques des individus, dans les cultures locales de groupes constituées, que dans les institutions (1987 ; 1996). La notion de « style de pensée » est proche de celle de « mentalité » initiée par Marc Bloch et Lucien Febvre dans l'Ecole historique française. Dans chaque culture, il y a coexistence agonistique des quatre types culturels, quatre « degrés de liberté » que procure, de manière schématique, le croisement de l'axe de l'intégration et de la régulation – mais qui sont tous réalisables dans des formes sociales constituées. La consommation, dans cette perspective, c'est une pratique sociale dont le but est de manifester ce que nous ne sommes pas, « *consume is protest* ». Ne pas consommer, cependant, c'est protester aussi. A partir de là, qui pourrait aujourd'hui trouver que la consommation de masse est répréhensible, et ne pas consommer ? Comment ce comportement de « simplicité » pourrait-il devenir exemplaire ? Le modèle « *grid and group* » est retraduit dans les termes du modèle bourdieusien de la dotation en capitaux, que M. Douglas restreint aux deux seuls capitaux symbolique et économique. Le « grid » (grille) c'est le prix à payer, la « barrière » (littéralement) qui est posée à l'entrée dans le groupe, ce qui structure l'organisation de la communauté. On peut traduire le « grid » par la hiérarchie, la « barrière » ou la norme. Mary Douglas désigne elle-même le « grid » par la notion de « structure ». En termes durkheimiens, le « grid », c'est la *régulation*. Le « group » c'est la communauté (l'appartenance – *l'intégration* en termes durkheimiens). Les deux dimensions croisées du « grid » et du « group » aboutissent à quatre types culturels présents de manière constitutive dans toute société :

1. les **hiérarchiques** (hiérarchie +, groupe + : l'intégration dans le groupe est forte, et le degré d'organisation très élevé, produit de la hiérarchie) ;
2. les **fatalistes** ou **isolés** (hiérarchie +, groupe - : ils subissent la hiérarchie, mais ne sont intégrés dans aucune communauté) ;
3. les **individualistes** ou entrepreneurs (hiérarchie -, groupe - : c'est le marché, caractérisé par la forte compétition, l'absence de solidarité et aussi de hiérarchie *a priori*) ;

4. les **égalitaristes** ou « **sectaires** » (hiérarchie -, groupe + : la solidarité est forte dans le groupe, mais la hiérarchie très faible ou absente) (voir Figure 1).

Dans le modèle « grid and group », les quatre types culturels coexistent dans toute société (et à toute époque), parce qu'aucune société ne peut se passer des deux dimensions fondamentales qui la structurent et qui constituent son système cohérent de valeurs. Les quatre types ne peuvent que **coexister**, et non s'éliminer les uns les autres, parce qu'ils ne peuvent exister qu'en s'opposant aux trois autres. La question de la lutte entre les paradigmes culturels, qui se solde par la victoire de l'un ou de l'autre à différentes époques, ne se pose pas à ce niveau d'analyse, qui correspond, en quelque sorte, aux « formes élémentaires » d'organisation présentes dans toute société.

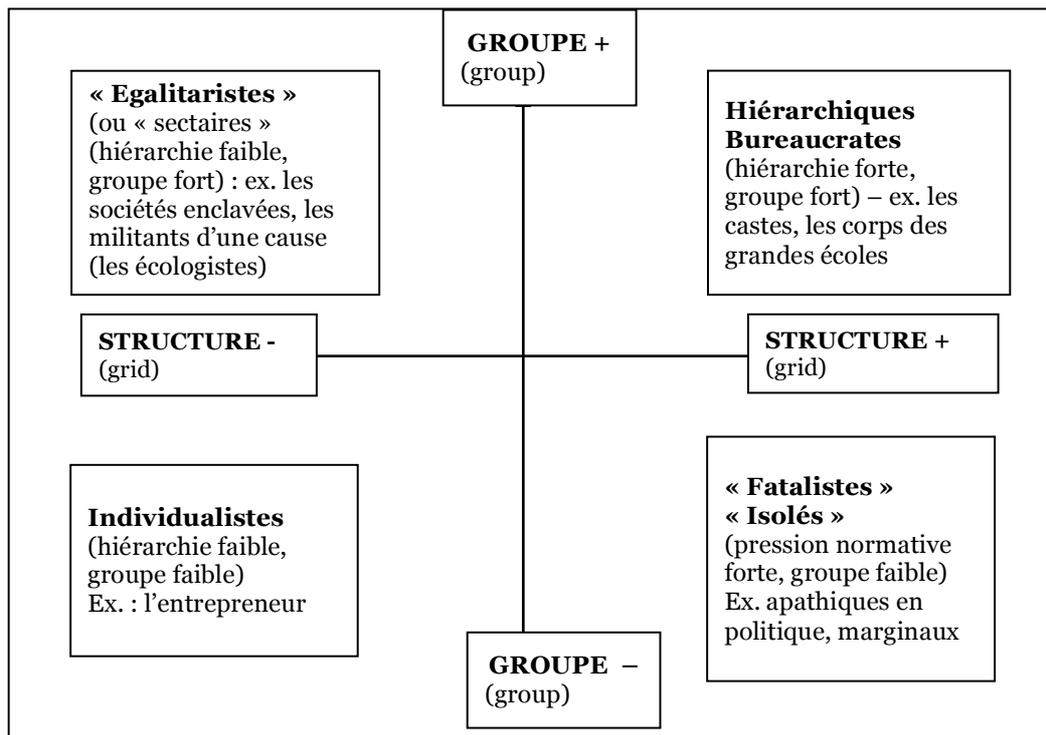


Figure 1 : Une représentation de la « grid and group analysis » de Mary Douglas

Les **modes de vie** sont intimement constitués dans l'un ou l'autre des quadrants culturels et ses ensembles de valeurs. On peut faire fonctionner le modèle grid/group de Mary Douglas sur les représentations de la nature et de l'environnement, comme l'ont fait Michael Thompson (*et al.*, 1998). On constate que les quatre types donnent lieu à des représentations et des attitudes très différenciées de **l'environnement** :

1. tandis que l'environnement est capricieux et imprévisible pour les fatalistes,
2. il est très fragile et instable pour les « égalitaristes » (à protéger : c'est dans ce style de pensée que l'on retrouve des militants écologistes),

3. il est essentiellement « tolérant et pervers » pour les hiérarchiques (d'où, dans les grandes bureaucraties, le besoin – ou l'illusion - de « prévoir » l'imprévisible, de maîtriser les risques),
4. et totalement bienveillant pour les individualistes / entrepreneurs (l'environnement résilient par excellence, pourvu que l'on y œuvre diligemment).

On peut mener le même raisonnement pour les attitudes par rapport à la consommation matérielle, qui correspond aux quatre représentations de la nature et l'environnement (Dobré 2007). Nous allons poursuivre ensuite en essayant de déduire des **rapports au temps (et à l'accélération) correspondant à ces quatre styles de pensée.**

Avec cette même analyse grid/group, M. Douglas distingue **des formes spécifiques de consommation** selon qu'une culture offre un environnement collectif plutôt « individualiste » (groupe faible, hiérarchie faible), ou corporatiste (groupe fort, hiérarchie forte). Dans la « corporation », qui pourrait être le modèle de ce deuxième type d'organisation sociale, le niveau des dépenses est imposé aux individus, c'est le groupe qui définit les valeurs et sanctionne ce qui est considéré comme consommation ostentatoire. L'environnement culturel individualiste, en revanche, favorise l'émergence d'une nouvelle forme de contrôle, **la règle invisible de la comparaison entre les pairs**. L'activité de consommation est une production conjointe, avec d'autres consommateurs, d'un *univers de valeurs*. La consommation « utilise les biens pour engager un certain nombre de jugements fermes et visibles, dans le processus fluide de classement des personnes et des événements » (Douglas, 1993 : 45).

Les actes d'achat des ménages interprétés à travers cette grille n'obéissent pas à la logique « irrationnelle » ou atomisée d'un consommateur infantilisé ou auto-complaisant, mais à des **contraintes culturelles** contenues dans un modèle de référence parmi ces quatre, qui sont inconciliables. On achète telle ou telle chose pour refuser (*protest against*) le modèle culturel inacceptable du point de vue de son propre modèle de référence.

Toute forme d'autolimitation reviendrait en ce sens à « faire de nécessité vertu », en d'autres termes à la rationalisation d'une impossibilité objective ; non pas « volontaire », en tout cas, de même qu'il n'existe d'alternative à la valeur économique (le capital financier) que dans les autres capitaux concurrents. C'est dans le refus de l'ensemble des valeurs qui constituent le modèle culturel adverse que s'exprime un style de vie donné ou une position caractérisée dans un groupe. Dans l'analyse grid/group, l'individualiste-entrepreneur s'oppose au bureaucrate-traditionnaliste, à qui s'oppose à son tour l'égalitariste. L'isolé, dont l'univers de valeurs est éclectique, s'oppose quant à lui aux trois autres, ses attitudes de refus d'auto-définition étant les plus imprévisibles.

**Les quatre visions de la nature présentent des points communs avec les quatre visions du monde qui gouvernent les choix de consommation.**

Si l'on applique le schéma d'analyse des représentations de la nature à la consommation, on aboutit à l'analyse suivante : le champ de la dispute n'est pas la disparition des forêts ou la désertification, c'est le panier de la ménagère ; la dispute porte non sur la manière de persuader les gouvernements, mais sur la manière d'organiser le ménage ; nous entendrons

ici aussi des arguments « infallibles » et des appels à la nature, mais dans ce cas, il s'agit de la nature de la personne, et du contrôle de la personne. On peut envisager les actes de consommation comme autant **d'épreuves** dont l'issue n'est pas le « bien-être matériel » en tant que tel, ou la possession d'objets, mais à travers eux, la définition du statut de la personne<sup>5</sup>.

Peut-on développer les « mythes » (modèles) de la personne qui se trouvent en arrière-fond des quatre modèles culturels ?

- le modèle de **l'entrepreneur-individualiste** prétendra que la nature de la personne est très robuste si on ne la contraint pas ; la vraie nature de la personne est d'être libre ; il s'ensuit, en termes de consommation, une image du consommateur-roi qui a pour valeur centrale sa liberté de choix (et la concurrence, pour baisser les prix) ;

- **l'isolé-fataliste** soutiendra que l'on ne choisit pas : c'est l'éclectisme non-engagé ; en matière de consommation, c'est surtout le prix qui va faire la différence, le scepticisme est de mise pour ce qui est des qualités affichées des produits ;

- le **bureaucrate-hiérarchique** dira que la personne s'épanouit avec l'organisation, que la structure est un support nécessaire pour la personne ; il faut légiférer, comme on l'a vu récemment, par exemple, sur l'auto-médication en pharmacie ; la consommation doit être encadrée au moyen de lois et de règlements (par ailleurs, le niveau général des dépenses est statutaire dans les ménages issus de ce type) ;

- **l'égalitariste-« sectaire »** verra dans la consommation la même fragilité de la nature ; les mêmes structures corrompues et inégalitaires qui produisent la pollution de l'environnement contamineront également l'enfant et l'adulte consommateur ; le consommateur devra être protégé et informé, et devra apprendre à se tenir sous étroite surveillance les affirmations des producteurs et des distributeurs quant à la qualité des produits.

Les quatre mythes de la nature de Thompson correspondent à quatre définitions dans les débats sur ce sujet. Chacun est le résumé du monde **qui justifiera le style de vie dans lequel on est engagé** : « L'engagement n'est pas une intention privée. C'est une partie de la culture avec laquelle nous avons choisi d'être en accord ». (Thompson *et al.*, année : 102 ; traduit par nous).

A travers ce parallèle entre styles de pensée, visions de la nature et visions de la consommation, on peut remarquer **le lien structurel qui unit tous ces champs**. L'association entre la sensibilité écologique et la forme de la consommation n'est pas fortuite. Il ne s'agit pas d'une simple analogie ou de l'application mécanique d'un modèle (trop formel), mais de l'expression d'une commune vision du monde, issue du partage d'un « style de pensée » cohérent. Elle procède d'un mode d'organisation sociale qui, s'il est partagé, portera les individus à la fois vers la critique des excès à l'égard de la nature, et vers la nécessité argumentée d'une réforme des manières de vivre vers plus de frugalité, en

---

<sup>5</sup> Au sens des épreuves de grandeur de Boltanski et Thévenot (1991).

matière de consommation, **et un rapport critique à l'organisation du temps quotidien et social**. Les entraînera-t-elle, pour autant, à mettre en pratique ces ressources critiques ?

Dans la recherche MODERATO nous proposons **d'appliquer le modèle combiné de la théorie culturelle de M. Thompson et de M. Douglas aux attitudes par rapport au temps et à l'accélération, pour en déduire des types d'attitudes par rapport au confort matériel et à la réforme écologique des modes de vie**. Par hypothèse, l'environnement culturel individualiste devra favoriser des initiatives variées de contrôle de l'accélération du rythme quotidien se traduisant par des attitudes plus sobres vis-à-vis de la consommation matérielle. Cela peut aller jusqu'à la pratique de la simplicité volontaire, mais ces pratiques qui restent à **identifier**, ne sauraient se résumer à celles qui sont formalisées dans l'espace public ou politique. Le besoin de contrôle et la compétition de l'environnement culturel individualiste sont des arguments en faveur de cette hypothèse. Cependant, elle est contre-intuitive par rapport à ce que l'on sait des « styles de vie alternatifs », qui sont plus souvent le choix des « égalitaristes » (ou « sectaires », dans la dénomination de M. Douglas).

**Tableau récapitulatif : définition des styles de temps / styles de pensée/visions de la nature/styles de consommation**

<b>Styles de pensée</b> (M. Douglas)	<b>Visions de la nature et de l'environnement</b> (M. Thompson)	<b>Styles de consommation</b>	<b>Styles de temps et rapport à l'accélération</b>  (Expérimental) Moderato
Individualiste/ entrepreneur	environnement bienveillant (crédit de résilience infini)  l'environnement s'ajuste et nous nous adaptons	Nature de l'individu est robuste et libre  Le consommateur roi  Liberté totale de choix	Rapport au temps très tendu. Faire plus vite que l'accélération (attitude active d'accélération ou de décélération)  Le temps comme ressource : le temps c'est de l'argent
Fataliste / isolé	Environnement capricieux et imprévisible (on ne peut rien faire)	On finit toujours par se faire avoir (attitude passive, on n'a pas le choix)	On a toujours un train de retard, on n'arrête pas le progrès (l'accélération subie ; ralentissement par inertie)  Le temps comme ressource : à vau l'eau

Hiérarchique / bureaucrate	Tolérant et pervers (se prémunir contre les surprises, prévoir, calculer)	Satisfaire les besoins. Cadre légal nécessaire pour tous les acteurs.	Vision de long terme. La notion de budget- temps trouve ici tout son sens (planification rationnelle du temps ; ralentissement par la procédure)  Le temps comme ressource : gestion du temps « en bon père de famille »
Egalitariste	Fragile et instable (à protéger)	La consommation est une activité dangereuse  Le consommateur est fragile et manipulable par la publicité  Lutter contre les inégalités est plus important que d'avoir le choix	Revendique la réappropriation du temps « volé » par le système  Freinage collectif : arrêter la course pour réfléchir à la direction  Le temps comme ressource : répartition égalitaire

(N.B.: on ne voit pas dans le tableau comment les styles *s'opposent* les uns aux autres ! se reporter au schéma précédent pour visualiser l'opposition)

Quels styles de pensée sont mobilisés dans les pratiques de résistance à l'accélération du rythme quotidien ? Sont-ils comparables, compatibles avec d'autres conduites alternatives comme la simplicité volontaire, la consommation engagée ? Quels ensembles de pratiques sont liées à la décélération, au ralentissement volontaire du rythme quotidien ? **Une hypothèse** se fait jour concernant l'articulation entre les styles de vie alternatifs et le biais culturel au sens de Mary Douglas (style de pensée) : **et si la reprise en main du style de vie (l'alternative à la consommation de masse) était la manière privilégiée de concilier « individualisme » (dans le grid/group) et sobriété, donc modes de vie plus durables, pour ce qui relève de la société civile ?**

L'hypothèse initiale se complexifie si l'on introduit deux attitudes possibles par rapport au temps dans le style individualiste : la première consisterait à anticiper activement sur l'accélération en accélérant soi-même (cf. stratégies répertoriées par H. Rosa : « rebouchage de pores », *multitasking*) ; la seconde consisterait à envisager tout aussi activement de s'extraire du processus par des **stratégies de décélération** (et là, choisir entre les 5 variétés proposées par Rosa, ou en envisager d'autres ?).

L'arrière-fond de l'hypothèse centrale doit encore être explicité. L'environnement culturel égalitariste est celui qui inciterait le plus, y compris avec des arguments écologistes, à la décélération et à la réappropriation du temps. L'originalité de notre hypothèse c'est est d'ajouter que l'environnement culturel égalitariste ne serait pas le seul susceptible

d'entraîner ce type de pratique. Les tactiques de ralentissement existent dans chacun des quatre environnements. Mais ce serait dans l'environnement individualiste qu'elles feraient l'objet de choix de « style de vie » susceptibles de se diffuser sur un mode plus ou moins esthétique (et donc attirant pour les autres catégories). Tout cela a encore besoin d'être creusé.

Nous verrons comment ces questions et hypothèses ont été déclinées dans le protocole empirique de la recherche (recrutement des interviewés, guide d'entretien et premières analyses).

## II.2. Protocoles de terrain (Echantillons, guide d'entretien)

La partie empirique de la recherche consiste en une monographie qualitative comparant deux grandes agglomérations, Caen et Nice, du point de vue des tensions spatio-temporelles qui s'exercent sur le quotidien de leurs habitants. Une cinquantaine d'entretiens individuels ont été réalisés dans les deux régions, dont 20 avec des hommes et 30 avec des femmes. Avec les entretiens, nous avons également pratiqué la méthode anthropologique de l'observation aménagée sur les lieux d'enquête.

Un accent particulier a été mis sur les pratiques de décélération des **femmes**, dont le rapport au quotidien est notoirement plus contraint. Le rapport entre le temps libre et le temps de travail est au centre de l'interrogation sur les styles de temps alternatifs. A l'intérieur du temps libre, nous nous intéressons à la surabondance d'activités (accélération objective), au sentiment d'accélération du rythme quotidien (accélération subjective) et aux réactions pour se réappropriier le temps (résistance à l'accélération).

### II.2.1. Le recrutement des interviewés

La définition des styles de vie alternatifs n'est pas aisée. Un certain flou accompagne la démarche au moment du recrutement, qui a lieu en « boule de neige », suivant les caractéristiques socio-démographiques (âge, profession) assurant un maximum de variété, avec une sur-représentation des femmes dans l'échantillon, pour nous permettre de travailler sur la dimension du genre dans l'analyse des entretiens. Les **styles de vie alternatifs** ont été catégorisés ex-post, **à la fin du processus d'analyse**, suivant le rapport à l'accélération d'une part, l'intégration de nombre de **pratiques écologiques** et alternatives, d'autre part.

#### II. 2.1.1. Etude des mouvements Slow

Né dans les années 1990 contre l'implantation d'un McDonald dans la ville de Bra (en Italie), le mouvement Slow Food, proposé par Carlo Petrini a pour ambition de prendre le temps de partager et savourer un repas sain, avec des produits essentiellement frais et respectueux des saisonnalités et d'une consommation de produits locaux. Ce mouvement s'est étendu à d'autres domaines, plus particulièrement depuis quelques années. Parmi toutes les déclinaisons possibles des mouvements Slow (qu'ils soient Slow Cities, Slow Management, Food, Drinking, Education, Tourism, Sex, Art, Science, etc.), nous pouvons distinguer au moins cinq principes communs :

- rechercher le **temps juste**
- privilégier la **qualité**

- redonner le temps aux individus (reconquête de la **maîtrise** du temps, projet d'autonomie)
- privilégier le **présent** à partir du passé et en pensant à l'avenir
- avoir un **esprit critique** vis-à-vis de la société actuelle.

Plus qu'un « mouvement social » au sens de Touraine, les initiatives slow sont soit des initiatives politiques (à l'échelle d'une petite ville, par exemple, ou d'une profession), soit des tactiques individuelles qui choisissent un cadre de référence collectif quand il existe (sur internet ou localement). Les initiatives associatives ou collectives reçoivent un écho médiatique favorable, raison pour laquelle leur visibilité dépasse leur assise sociale proprement dite.

Nous avons repéré les initiatives « slow » dans l'analyse des tactiques quotidiennes que nous avons recensées. Force est de constater que la référence à un quelconque « mouvement » slow est très rare, voire inexistante. Si les tactiques quotidiennes pour ralentir sont nombreuses, l'étiquette « slow » n'y est pas souvent attachée. C'est essentiellement une vitrine médiatique.

### II.2.2. Le guide d'entretien

(cf. guide en ANNEXE 1)

A la fin de l'entretien, des dictons ont été proposés aux interviewés principalement pour susciter leurs commentaires et réactions (par exemple : « le temps c'est de l'argent » associé au style de pensée « individualiste », est susceptible de susciter une réaction de rejet très intense chez ceux dont l'univers de valeurs sera principalement égalitariste !). Ce sont donc des phrases-test pour détecter le style de pensée dominant à associer à des styles de temps – mais à elles seules, elles ne suffisent pas. Le style de pensée de la personne a été reconstruit à partir des indications recueillies dans l'ensemble de l'interview, les réactions synthétiques sur les dictons sont restées expérimentales.

### II. 3. Bilan des terrains réalisés

Cf. tableaux des entretiens de Caen et de Nice, en ANNEXE 2.

### III. Structuration de l'analyse

#### III.1. Pistes d'interprétation

La **règle de Tchayanov** (1925, trad. fr. 1990) rend compte d'un équilibre entre temps de travail et temps libre dans les économies paysannes qui limite le temps (et les conditions) de travail par un niveau raisonnable de satisfaction des besoins et par une optimisation du temps libre. La « découverte » de cette règle vaudra à son auteur, Alexandre Tchayanov, économiste-agronome de renom sous Staline, d'être arrêté en 1937 et exécuté le jour de son arrestation. Cette règle a été mise en pratique dans toutes les sociétés traditionnelles, et même « sauvages », si l'on suit les analyses de M. Sahlins ou de P. Clastres. Elle explique les résistances farouches au travail industriel et sa discipline temporelle dans la première phase de la Révolution industrielle : résistance au temps de travail contraint, à l'horloge de l'usine, au sur-travail, d'où mise en place de règlements draconiens, de répressions sévères, cette règle s'observe partout dans le monde. Elle consiste ni plus ni moins à cesser son travail quand le travailleur estime en avoir fait assez pour subvenir à ses besoins. Le travail est donc vécu sur le mode hétéronome (potentiellement aversif), mais en même temps sur un mode défectif, puisque s'agissant d'en minimiser la durée, il était déterminé par deux éléments : le niveau des besoins et la maximisation du temps libre. On s'imagine aisément pourquoi la découverte de cette règle, contraire à l'héroïsation du travailleur, allait faire de son auteur une victime des purges stalinienne.

La modernité a rompu avec cette règle. Par un ensemble de lois et de règlements, elle a institué une durée de travail déterminée par la discipline industrielle, en désaccord flagrant avec la discipline traditionnelle : la durée du travail fixée par la tâche à accomplir et la règle de Tchayanov. Mais de la rupture à l'hétéronomisation complète qu'elle visait, il y a un pas que de nombreuses populations n'ont pas encore franchi. **Si bien que les tactiques et stratégies de résistance au temps contraint peuvent aussi être comprises comme une permanence d'un mode de vie traditionnel.** Dans la mesure où c'est le temps de travail qui fixe le rythme de vie dans la modernité, ces résistances se retrouvent aussi dans le quotidien. On aurait tort, cependant, de les prendre pour des atavismes d'une économie paysanne. Car ce que la règle de Tchayanov met en évidence n'est qu'une forme particulière que prend une aspiration anthropologique universelle qu'est la **recherche d'autonomie temporelle**. Loin d'être un trait marquant de l'économie paysanne, elle souligne que la maîtrise du temps est inhérente à la condition humaine. L'« économie du temps » à laquelle se ramène, selon Marx, toute économie *in fine*, est à la fois du temps épargné et l'unité de base de tout calcul économique (voir plus bas). Même après deux siècles d'industrialisation, après plus de six générations de temps de travail hétéronome, cette maîtrise demeure un invariant qui ne cesse d'orienter les revendications de tous ordres concernant le temps et les conditions de travail en même temps que les rythmes de la vie quotidienne, accompagné de résistances aux visages multiples.

Afin de mieux cerner les tactiques de résistance mises en place, plus ou moins consciemment, par les individus, il nous faut d'abord – et tel était le but poursuivi durant les premiers temps de l'étude MODERATO – définir les cadres de l'accélération supposée. Deux préambules s'imposent alors : **le temps objectif ne s'accélère pas** (les journées durent toujours 24 heures, mais les *temps morts* sont devenus souvent rares) ; **l'accélération n'est pas un fait nouveau.**

A (re)lire les conceptions philosophiques du temps – de Platon à Husserl, en passant par Aristote, Saint Augustin, Hegel ou Kant... –, l'on s'aperçoit que l'accélération supposée n'est pas un fait nouveau. Rousseau ou Tocqueville en témoignent :

« Les hommes disent que la vie est courte, et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps, et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudrait être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vite, ils mentent ; ils payeraient volontiers le pouvoir de l'accélérer ; ils emploieraient volontiers leur fortune à consumer leur vie entière ; et il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très peu d'heures s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étaient à charge, et au gré de son impatience celles qui le séparaient du moment désiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, et d'un quartier à l'autre, qui serait fort embarrassé de ses heures s'il n'avait le secret de les perdre ainsi, et qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, et dont autrement il ne saurait que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, et vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte ; vivre et jouir seront pour lui la même chose ; et, dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurais que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudrait préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Émile pour désirer ni pour attendre, mais pour jouir ; et quand il porte ses désirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du temps. Il ne jouira pas seulement du plaisir de désirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il désire ; et ses passions sont tellement modérées qu'il est toujours plus où il est qu'où il sera » (Rousseau, 1956 [1762] : 193-194) ;

« Il [l'homme démocratique] fait donc toutes choses à la hâte, se contente d'à peu près et ne s'arrête jamais qu'un moment pour considérer chacun de ses actes. Sa curiosité est tout à la fois insatiable et satisfaite à peu de frais ; car il tient à savoir vite beaucoup, plutôt qu'à bien savoir. Il n'a guère le temps et il perd bientôt le goût d'approfondir » (Tocqueville, 2003 [1840] : tome 2, 273).

Néanmoins, une **accélération de la vitesse** dans nos sociétés peut être décelable, à l'instar de nombreux propos entendus en entretiens individuels :

« On a moins de temps parce qu'on est happé par plein de choses » (Cédric, 53 ans, éducateur spécialisé, marié, 3 enfants, Caen)

### III.1.1. Les temporalités sont structurées par l'opposition entre le temps du travail et le temps du non-travail

Deux « événements » peuvent nous aider à pointer une genèse de l'accélération. Le premier, suggéré par Gilles Finchelstein, correspondrait au moment où « après les grandes découvertes, faute de pouvoir encore conquérir l'espace il ne restait plus qu'à conquérir le temps » (2011 : 103). Mais quelque peu flou, compte tenu d'une vision ethnocentrée de ces « grandes découvertes » et de leur étalement dans le temps, le second « événement » retiendra davantage notre attention : le géographe Jean Ollivro suggère que **tout a basculé avec la révolution industrielle**. En effet, pour vulgariser la théorie de l'auteur, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'homme n'avait que sa force motrice (et éventuellement celle de l'animal) pour tout déplacement. Or, depuis plus de cent cinquante ans, **nos déplacements ont été considérablement multipliés**, par 10, 30, voire 100. En ne se déplaçant plus seulement à sept kilomètres par heure, l'homme a également modifié son rapport à l'espace, aux objets et aux autres. En introduisant la vitesse comme principe à l'industrialisation des tâches productives, elle a systématisé le découpage du temps en minutes et secondes dans un souci d'aller non seulement vite, mais de plus en plus vite. Le fordisme en est, semble-t-il, son paroxysme, et **le temps**, selon la pensée de Georges Friedmann (1950), **est ainsi devenu un enjeu de lutte sociale**. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une grève sinon la suspension de la production et du temps de travail si précieux aux dirigeants économiques ? Le temps, de ce point de vue, s'apparente désormais à un objet de contrôle et de discipline induisant concentration et rapidité de production. Le monde rural n'y échappe pas, comme l'a justement souligné Michel Foucault (dans *Surveiller et punir*) : la cloche de l'église est la sirène de l'usine. Elle donne le rythme prescrit de travail et scande les journées. Le temps est discipliné. Pourtant, nombreux sont nos interlocuteurs à adopter une vision quelque peu romantique du monde rural. Pour la plupart, la vie à la campagne est moins « stressante » :

*« Tu prends plus le temps de bien vivre à la campagne. Je pense que le temps est comme ralenti »* (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste, mariée, 1 enfant, Nice).

La mécanisation et l'industrialisation ont imposé un nouvel ordre du temps. La minute puis la seconde (et aujourd'hui, avec ce que l'on a coutume de nommer « troisième révolution industrielle », la nanoseconde et autre picoseconde...) sont venues renforcer le souci de la précision d'une cadence qui allait marquer le **point de départ du capitalisme**. En effet – et la Révolution Française annonçait déjà le triomphe de ceux qui travaillent (le tiers Etat), sur ceux qui prient (le clergé) et ceux qui combattent (la noblesse) –, c'est bien **le temps du travail qui s'est alors imposé à tous**. Tant est si bien qu'aujourd'hui encore (et presque « aujourd'hui, surtout »), les temporalités de nos sociétés sont dictées par le temps du travail auquel s'oppose le temps du non-travail. Il en va ainsi pour la majeure partie des interviews réalisées, où tout emploi du temps est régi par le travail :

*« Le réveil sonne à 6h45. Je sors le chien, je me prépare et je pars vers 7h30 avec la camionnette de l'entreprise [en co-gérance avec un associé] pour arriver au travail vers 8h moins dix au magasin. Je prépare le café et mon associé arrive. On prépare la journée avec les premiers rendez-vous, généralement à 8h30. Je prépare le camion et ce dont j'ai besoin pour la matinée. Je pars voir les clients et je reviens au magasin vers 12h30. Souvent je repasse entre deux rendez-vous ou alors on gère par téléphone. Le retour principal est vers 12h30. On mange et je repars vers 13h30-14h, ça dépend des rendez-vous. L'après-midi, c'est pareil. Je fais des allers-retours chez les clients en emmenant mes fiches [sur*

*lesquelles sont mentionnés les coordonnées et les besoins d'intervention des clients] »*  
(Mike, 28 ans, électricien à son compte, en concubinage, sans enfant, Nice).

Cet accaparement du travail sur le temps objectif (c'est-à-dire le temps des horloges et des chronomètres)<sup>6</sup> a permis au capitalisme de s'imposer *naturellement* dans nos sociétés, et de développer des outils qui, outre l'accompagner d'une façon optimale, le verrouillent : **les technologies de l'information et de la communication font tant partie de notre quotidien qu'il serait devenu impossible de s'en passer**<sup>7</sup> :

*« On doit pouvoir s'en sevrer, mais c'est vrai que cela demanderait un effort considérable. Mon smartphone, il y aurait un long sevrage, mais si je n'étais pas en contexte socialisé, je pourrais m'en passer. Je ne le peux pas parce que si je faisais ça, je m'isolerais radicalement »* (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice).

Pourtant, il est un paradoxe notable à ce propos, paradoxe souligné par différents auteurs (et récemment par Hartmut Rosa) : les TIC ne sont initialement que des outils développés pour nous permettre de *gagner du temps*. Or, il semblerait que **plus ces objets nous entourent, moins nous disposons de temps**. En substance, cela reviendrait à dire que **l'accélération engendre l'accélération**, et que plus nous en faisons, plus nous sommes disponibles pour en faire... :

*« Mais c'est ça le paradoxe de toutes ces inventions : potentiellement, ça peut te donner du temps, mais ça te met aussi dans une position où tu vas en avoir moins parce que tu peux faire plus de choses. C'est mon ressenti. Le tram va me permettre de gagner du temps, mais parce qu'il y a le tram, mes déplacements vont être optimisés. C'est-à-dire que je serais plus tentée de m'arrêter en route pour aller voir tel truc, acheter tel autre dont j'ai besoin et que, en remontant... Au bout du compte, je vais avoir fait plus de choses en ayant dépensé moins de temps »* (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice)

Si les journées ne sont pas plus longues, nos activités qui les remplissent sont plus nombreuses (au détriment d'ailleurs, nous dit l'INSEE, du temps passé à la cuisine et aux repas et au sommeil – les Français dorment deux heures de moins qu'il y a cent ans ! –). Par cette ampleur pressentie, ce phénomène est récent, et ses limites commencent à se faire

---

<sup>6</sup> Mais le temps, s'il a été absorbé par le seul temps productif, n'est en réalité pas que cela. Le décalage de ce que le temps est en fait (rien, tout, pourrait-on dire pour échapper à une définition impossible) et ce qu'il est devenu en étant maîtrisé, mesuré, séquencé, nous rappelle qu'il doit être aussi perçu dans une acception de multiplicité temporelle (pour reprendre une notion chère à Gaston Bachelard et Maurice Halbwachs).

<sup>7</sup> Disant cela, il s'avère délicat – mais notre posture de chercheur-e-s nous le permet – de n'être ni dans le jugement d'un modèle, ni de céder à la tentation médiatique et prophétique de sa fin annoncée, ni même encore de nous ranger du côté des « théoriciens » du complot. Éminemment politique, ce sujet plus que d'autres requiert une posture scientifique irréprochable : la connaissance théorique du sujet et ses différents points de vue et les enquêtes de terrain nous permettront de conserver une capacité d'analyse fiable. Ces évidences doivent et devront être rappelées car analyser les tenants et aboutissants d'une supposée accélération dans nos sociétés nous oblige à lier ce phénomène à l'organisation sociale qui a permis sa mise en place, en l'occurrence le capitalisme.

sentir : dépressions, stress au travail, *burn out* et suicides au sein des grandes entreprises ont beau ne pas être des faits nouveaux, leur nombre (et conséquences) questionne légitimement. Les raisons sont pourtant connues : les crises de l'emploi obligent à une certaine acceptation de la précarisation de l'emploi, responsabilité managériale, mise sous pression des individus (il est notable que **la réduction du temps de travail a principalement eu pour conséquence l'omniprésence du travail**), et pas seulement des travailleurs puisqu'il est même question d'occuper les chômeurs en leur confiant des missions d'intérêt général (le député des Alpes Maritimes, Eric Ciotti, le préconisait en 2011).

### III.1.2. Tactiques de décélération

**L'oisif est suspect.** Le contemplatif n'a que peu de place dans l'espace public qui s'organise de plus en plus en flux de circulation, transit, passage. Les « inactifs » subissent des contraintes temporelles également fortes. Les personnes au foyer (en premier lieu des femmes...) ont des journées considérablement remplies : travail domestique (et éventuellement emploi à temps complet ou partiel), éducation des enfants (et soumission à leur rythme de travail scolaire et activités extrascolaires), disponibilité pour son ou sa conjoint-e d'après, encore, les rythmes de l'autre... Les inactif-ve-s n'ont jamais si mal porté leur nom. Les enfants non plus n'échappent pas à cette pression palpable : école, devoirs, activités extrascolaires, aides aux tâches ménagères à leur portée remplissent considérablement leur emploi du temps, comme si – et c'est très vrai chez les adultes (on le voit également au gré des entretiens) – **l'ennui était un mal à combattre**, bien que fondamental pour apprendre à vivre avec soi-même... :

*« Ca m'arrive de m'ennuyer. C'est un sentiment que je n'aime pas. Je ne peux pas rester sans rien faire. Il faut que je m'occupe tout le temps. Si je reste à ne rien faire, je culpabilise parce que je ne sers à rien pour les autres »* (Anaïck, 76 ans, retraitée, veuve, 2 enfants, Nice)

Paradoxalement, **l'hyperactivité, chez l'enfant, est un fléau** que nos sociétés tentent de canaliser en développant des *structures adaptées*... Il est intéressant de noter que, à l'inverse, **un adulte hyperactif** (on dit alors « multitâche ») **est érigé bien souvent en modèle**, tel un Stakhanov des temps modernes.

Rien d'étonnant donc que des mouvements (ou des actes individuels) de résistance s'organisent : **les mouvements Slow**<sup>8</sup> y participent (ils feront l'objet d'un intérêt particulier dans le rapport final), tout comme nous pouvons déceler une résistance à l'accélération dans **les mouvements des « Indignés »** (qui, initialement, demandent un nouvel espace-temps – une agora, pour simplifier – pour rencontrer, échanger, débattre, se retrouver). Ces deux mouvements convergent dans la quasi-totalité de nos sociétés occidentales (et capitalistes), et même dans des sociétés économiquement moins riches que les nôtres mais qui aspirent à prendre un certain leadership mondial. Ces mouvements, d'où qu'ils émergent et se

---

<sup>8</sup> Parmi toutes les déclinaisons possibles des mouvements Slow (qu'ils soient Slow Management, Food, Drinking, Education, Tourism, Sex, Science, etc.), nous pouvons distinguer au moins cinq principes qui leur seraient communs : rechercher le temps juste, privilégier la qualité, redonner le temps aux individus, travailler au présent, à partir du passé et en pensant à l'avenir ; avoir un esprit critique vis-à-vis de la société actuelle.

manifestent, semblent **se lever contre le culte instauré de l'immédiat** qui trouve pleinement sa place dans nos « nanocraties »...

Mais les mouvements collectifs n'ont pas le monopole de la résistance à l'accélération. Des individus, parmi lesquels certains de nos enquêtés, mettent en place des **stratégies de décélération** : se rendre à pied de son domicile à son travail, « oublier » son téléphone portable, se déconnecter d'Internet durant un laps de temps, ne pas (ou plus) ramener de travail à son domicile, pratiquer la méditation ou le yoga, etc. Dès lors, ce sont de véritables **styles de vie**, tantôt banalisés, tantôt alternatifs, qui se profilent derrière ces stratégies impliquant une décélération :

*« Si je n'avais pas de portable dans ces moments-là, je perdrais moins de temps. Il m'arrive d'être content de l'oublier des fois. D'ailleurs en vacances, je pense que je vais le stopper. Si des amis ou de la famille veulent me joindre, ils m'appelleront sur celui de mon épouse »* (Roland, 51 ans, gardien d'immeuble, marié, 2 enfants, Nice).

Ces mouvements, qu'ils soient collectifs ou individuels, restent pourtant marginaux. C'est que ce culte très saint-simonien de l'instant, sinon de l'urgence, s'est tant étendu dans nos sociétés, touchant à quelque chose proche du divin s'il en est (un désir sans doute d'éternité du moment présent, un **présentisme**), que les visions et projets à long terme n'y trouvent plus leur place, sans doute faute de temps. La même temporalité du court terme semble s'imposer au plan individuel qu'à celui de la gestion de l'entreprise, ou de la politique – sur le plan collectif. Du coup, les classes politiques inscrivent davantage **l'exercice du pouvoir dans la réaction plutôt que l'action**, dans l'immédiat (pour ne pas laisser s'installer le silence... et la réflexion) plutôt que pour l'avenir. Ces classes politiques semblent elles-mêmes absorbées par la vitesse de l'information et **s'obligent à une réactivité quasi instantanée**. Rien d'étonnant de constater l'influence croissante ces dernières années (et devenue indispensable) de la communication en politique.

Nous le soulignons à l'instant : l'une des limites à l'accélération est que l'immédiateté et la superposition des activités (**le multitasking**) **oblige à prioriser**. Or, prioriser, clament de nombreux analystes et scientifiques, **contraint à moins réfléchir**. L'autre travers de l'immédiateté serait que cette douce habitude de la rapidité technologique entame notre capacité à patienter, à désirer, à aimer.

### III. 1.3. Multiplication des « anthropomoments »

Alors même que l'accélération s'accroît, se multiplient ce que le sociologue Michalis Lianos (2001) appelle des « anthropomoments ». Lianos définit ce terme comme des temps morts liés à la technicité nouvelle, aux routines mises en place et au traitement statistique des usages liés à l'univers numérique contemporain et aux nouvelles formes de contrôle dont il est le vecteur. Attentes interminables au téléphone, injonctions permanentes à la « patience » proférées par des dispositifs enregistreurs (pompe à essence, guichets automatiques, vente à distance, services administratifs, etc.), recherches d'informations par absence de routines clairement définies, « bouchons » en tout genre, délégation de compétences à l'utilisateur, etc. (Dujarier 2008), la vie quotidienne ne cesse de se remplir de **temps d'attente** instaurant ainsi une rythmicité nouvelle. A l'image d'une simple demande

d'informations téléphonique, où les messages enjoignant la patience et les appels réitérés imposent de longues et nombreuses plages de temps morts, dès que l'on est « en ligne » avec un « conseiller », les minutes sont comptées (et souvent aussi tarifées). Il se met en place une temporalité incohérente, faite de plages vides et de stress temporel. Il arrive ainsi qu'au bout d'une heure d'attente pour être « mis en ligne relation avec un conseiller qui fait un le maximum pour satisfaire votre demande » (pour prendre le propos d'une agence de voyages), on pose son téléphone (pour ne pas subir le même « jingle » une énième fois ; certains opérateurs diffusent une radio comme France Info pour meubler efficacement l'attente et la remplir... d'informations) à côté de soi, et qu'au moment précis où ce « conseiller » se met en ligne, on ne puisse réagir immédiatement. Aussitôt le « conseiller » passe au client suivant. Il ne perd pas beaucoup de temps à patienter, lui. Que ce soit pour l'accès aux administrations, le déroulement des formalités administratives ou les demandes de conseil, lorsque la demande d'un usager / client n'épouse pas étroitement la routine de traitement des flux d'individus mise en place, il y a multiplication d'« anthropomoments ».

**L'anthropomoment échange du temps de machine contre du temps humain.** Le temps de « conseiller » ou de l'employé qui traite les clients en face-à-face est très chichement compté. C'est le client ou l'utilisateur humain qui paie de son temps (de vie) la réduction des coûts salariaux dans les entreprises et les administrations auxquelles il doit s'adresser. L'anthropomoment n'est pas seulement un temps « vide », impropre à tout autre usage que l'attente pure, mais d'un morcellement temporel fortement aversif et donc d'une destruction de ressources caractérisée. Ces moments ont tendance à se multiplier indépendamment du processus d'accélération proprement dit. La multiplication des écrans « d'information » dans les espaces de transit (quais de gare, arrêt d'autobus, panneaux publicitaire à défilement électronique dans les villes, caisse enregistreuse) est conçue pour meubler ces temps « morts » (morts à quoi ? au commerce ? à la production ?). Lianos montre aussi comment ces écrans ont une autre fonction, qui est celle de capter le regard (périoptisme) – ce par quoi le nouveau contrôle assoit son emprise invisible. Il ne s'agit plus, comme dans le Panopticon de Bentham, de « voir sans être vu », mais que le regard de chacun soit canalisé, qu'il soit orienté dans une direction qu'il n'aurait pas prise spontanément (définition du pouvoir comme nouveau contrôle par la captation du regard). L'écran qui dispense de l'information dans l'anthropomoment produit en même temps du nouveau contrôle, c'est-à-dire, nous pouvons l'inférer à partir du cadre d'analyse de Lianos - qu'il pré-configue notre manière de découper le temps et l'espace dans les termes du « système », et non pas de l'acteur.

### **Multiplication des obstructions temporelles**

A côté de l'accélération, qui est une contrainte diachronique, il existe tout un ensemble de contraintes synchroniques visant à effectuer dans un laps de temps donné des activités diverses. C'est ce que le philosophe Michel Serres nomme des « temps mêlés ». Alors qu'un mode de vie traditionnel a une temporalité où c'est l'activité elle-même qui fixe la durée et l'écoulement du temps (règle de Tchayanov), **de sorte à ce que  $T = f(A)$** , la modernité se caractérise par l'inversion de ce schéma : à chaque activité une durée est impartie, **si bien que  $A = f(T)$ , ou plus précisément  $A1 = f(T1)$** . Cette inversion est essentielle pour comprendre la modernité. Or, depuis l'invention d'« objets nomades » (Jacques Attali) (baladeur, téléphone portable, écran tactile, etc.), nous assistons à une **compression synchronique des activités de sorte que  $A1 + A2 + An = f(A1)$** . Ce « multitasking » est

complémentaire du processus d'accélération, il en renforce les effets (et donc les conséquences contre-productives), tout en créant une hétéronomie temporelle encore plus grande. Cette compression synchronique a pour particularité – comme c'est le cas de toutes les compressions – de permettre l'association d'éléments hétérogènes. Souvent cette association est porteuse de synergies : lire pendant que l'on prend le métro peut donner des idées inattendues ; rédiger un rapport pendant une réunion de comité de pilotage peut avoir un effet motivationnel bienvenu ; envoyer un twitter poster un *twitt*, tout en écoutant une symphonie de Brahms, alors que l'on enregistre ses bagages à l'aéroport fait faire des trouvailles étonnantes. Mais on remarquera que dans toutes ces pratiques la synergie découle d'une pratique active ou pro-active : lire, écrire, parler, partager, etc. Or, une grande partie de ces compressions n'en comportent pas (on peut en détailler les raisons : prédominance de pratiques passives (écouter, fumer, feuilleter, etc.), mais surtout saturation temporelle : on n'a pas la possibilité de développer une pratique active) ; ce qui pose une fois encore la question de l'allocation efficiente des ressources. En effet, dans de nombreux cas, la somme des actions A1, A2, A3 faites en situation de compression synchronique est inférieure en valeur (en qualité) que si A1 avait pu être réalisé dans le laps de temps qui lui était imparti en propre. Surveiller les devoirs de ses enfants, tout en prenant un rendez-vous chez sa gynécologue, pendant qu'on est en train de mijoter un soufflé au fromage et qu'on doit écouter les plaintes de son mari sur les difficultés de stationnement dans tel ou tel quartier de Paris, alors qu'on songe déjà au cours d'aérobic du soir et à la liste des courses à faire le lendemain entre midi et deux, peut mener à une liste complète d'actions incomplètes – et à un soufflé ratatiné. La multiplication des « objets nomades » et des « durées nomades » (sur lesquelles il faudrait revenir) incite à penser que ce genre de « désynergies » (inefficientes et voraces en ressources) tend à se multiplier.

La *politique de la vitesse* pose la question de la démocratie et, plus profondément encore, celui de la constitution sociétale. La vitesse et l'accélération instaurent un état d'exception permanent contraire au temps long de la délibération et des institutions. De manière plus générale encore, elle opère un désajustement croissant entre structures socioculturelles lentes (le temps de l'histoire et de la construction de société) et des « coups de force » temporels (le temps de l'événement et de l'adaptation situative). Ce désajustement est au cœur même du projet moderne : en effet, ce projet survalorise le nouveau, l'inattendu, l'éphémère (comme par exemple l'obsolescence programmée) et la compétition *en laissant dans l'ombre tout ce qui dans une société a besoin d'un temps long d'élaboration*. Structures sociales, mentalités, modes de vie, valeurs, symboles, institutions sociales et culturelles nécessitent d'immenses ressources temporelles. La transition écologique n'y coupe pas. Les débats internationaux sur les mesures à apporter pour endiguer le bouleversement climatique le montrent à l'envi : jusqu'aux accords (avortés une fois encore) de Doha (2012), il a fallu presque deux décennies d'âpres négociations. Et pendant ce temps, les multinationales mettaient en place de nouveaux *Sachzwänge* (contraintes factuelles), de nouveaux besoins, de nouvelles règles commerciales et de nouveaux gisements de ressources.

### III.1.4. Grille d'analyse des tactiques de résistance à l'accélération

L'analyse des entretiens a été orientée par la recherche des tactiques de résistance à l'accélération dans tous les domaines de l'organisation matérielle de la vie quotidienne.

La grille d'analyse suivante nous a servi de fil conducteur.

#### Tactiques et stratégies de résistance : définition

Par tactiques de résistance, on entendra des réactions ponctuelles plus ou moins spontanées à l'hétéronomie du temps ; par stratégies des projets de vie, des actions communautaires, des mobilisations sociales à moyen et long termes impliquant une organisation, un plan, mais surtout la volonté de vouloir transformer durablement un mode de vie.

#### Tactiques de résistance

Les critères choisis ici correspondent à l'enquête INSEE « Emploi du temps » enrichie. Toutes ces tactiques ne visent pas forcément à « gagner du temps », mais aussi à reconquérir la maîtrise du temps (autonomie temporelle) par des actions parfois anodines ou même insignifiantes.

##### 1 **Consommation**

- Résister aux achats impulsifs
- Payer en liquide (pour réduire la consommation)
- Réduire le nombre d'achats hebdomadaires / mensuels / annuels
- Réduire les quantités de produits achetés (pour moins jeter, moins gaspiller, moins stocker, moins gérer d'emballages)
- Privilégier le commerce de proximité (gagner le temps de déplacement, se déplacer à pied, conversations avec les commerçants)
- Aller au marché de manière régulière (privilégier la production locale, la sociabilité, prendre son temps)
- Réduire les cadeaux (ou faire soi-même)
- Boycoter certains produits
- Planifier / budgétiser sa consommation
- Minimiser les emballages

##### 2 **Loisirs / temps libre**

- Réduire l'usage de TV, PC et Internet (déconnexion, temps d'écran réduit ou contrôlé)
- Réduire l'usage de l'automobile pendant ses temps de loisir
- Réintroduire la sieste
- Privilégier des activités « riches » en temps (cuisine à *l'ancienne*, promenades ou déplacements utilitaires à pied, réparer, reprendre, produire des biens d'usage, flâner, méditer, apprendre ou réapprendre un instrument de musique, enrichir sa sexualité, mieux soigner son corps, prêter plus d'attention aux activités et aux besoins de ses proches, s'engager dans la vie associative, le bénévolat, des actions pour l'environnement, etc.) ; jardinage ; cueillette, etc.
- Style de tourisme / voyage

### 3 **Travail**

- Opter pour le télétravail
- Réduire le temps de travail
- Choisir un lieu de travail pour réduire les déplacements

### 4 **Déplacements**

- Réduire les déplacements inutiles
- Opter pour des moyens de déplacement plus lents (vélo, marche)
- Choisir des déplacements en partage
- Réduire l'aversivité des déplacements par divers moyens (lectures, écoute, conversations)

### 5 **Anthropomoments**

- Boycoter les prestataires producteurs d'anthropomoments
- Eviter les files d'attente, les bouchons et autres « temps morts » en modulant le temps
- « Meubler » les a. par divers moyens (voir plus haut)

### 6 **Divers**

## **Stratégies de résistance**

Les critères choisis ici vont des stratégies les plus lourdes de conséquences pour la vie des acteurs aux stratégies les moins impliquantes de manière à ce que 1>2>3 etc.

- 1 **Mode de vie**
- 2 **Travail**
- 3 **Temporalité**
- 4 **Actions civiques et politiques**
- 5 ...

### **1. Modes de vie**

### **2. Travail**

### **3. Temporalité**

#### **3.1 Mesures comptables**

A l'instar de la vitesse *réelle* calculée pour une automobile (distance parcourue par heures de travail dépensées pour financer cette distance, en km/h), il serait souhaitable d'appliquer le même type de calcul à un ensemble d'activités dévoreuses de temps. Opter pour le ski de fond à la place du ski nordique plutôt « alpin », non ? ; (ré-)apprendre un instrument de musique à la place d'un coûteux équipement hifi ; organiser une randonnée au lieu d'aller dans un « parc d'activités », etc. pourrait être calculé en termes de coûts d'opportunité, créant ainsi une base objective pour les décisions individuelles.

#### **IV.1.2. Observations aménagées**

Une fois les 50 entretiens réalisés, nous pourrions procéder au recrutement (parmi les personnes interviewées) des individus à suivre en observation aménagées (2 à 3 par terrain). Leur recrutement dépendra de l'intérêt qu'ils peuvent susciter pour notre étude et leur disponibilité à cet égard.

## IV. Analyse des entretiens : TYPOLOGIE DES RAPPORTS AU TEMPS, Stratégies de ralentissement

### IV.1. Quand la société accélère

#### IV. 1.1. Les représentations de l'accélération

Au moment de débiter l'analyse des entretiens, il paraît utile, bien que peu habituel dans le cadre d'un rapport de recherche, de faire un retour sur les « lieux communs » – la sociologie « spontanée » – auxquels nous ont donné accès les questions posées autour de l'accélération chez les personnes sollicitées dans le cadre de l'enquête MODERATO. Est-ce que la perception de l'accélération chez les personnes interrogées se rapproche des trois catégories de phénomènes de l'accélération sociale désignées par Hartmut Rosa (2010 ; 2012) ? Cette manière de procéder donnera lieu à une réflexion autour de la porosité entre les réflexions philosophiques, les constats scientifiques évoquant l'accélération, et la tentative profane de mise en ordre des désordres du monde (ce que dit Mary Douglas dans « *Purity and Danger* », à propos de la culture : « *le monde autour de nous est un chaos indescriptible... et la culture des tentatives plus ou moins réussies d'y mettre fin* »). D'emblée, il faut insister sur un point : **les injonctions à la productivité dans la sphère du travail et l'intensification de la vitesse des moyens de (télé)communication** constituent le cœur des propos tenus : s'il y a une « sociologie spontanée », elle ne concernerait donc que le phénomène de l'accélération « technique ».

Gabrielle est assistante commerciale dans le secteur de l'industrie. A ses yeux, l'accélération, ce sont, avant tout, les conséquences de la production à flux tendu sur sa propre activité, mais également, sur celle de l'ensemble de ses collègues :

*« Il y a tout un phénomène de gestion de stock qui a modifié toute la façon de travailler de nos clients. Mais nous, on fait pareil aussi : on est capable de produire en étudiant à la virgule près, ce qui est normal puisque cela coûte de l'argent. [...] Je le comprends, mais, en même temps, cette pression-là retombe sur nous et nos clients qui subissent cette situation. Pour régler ce souci-là, on a mis en place un système « express », où la personne peut être livrée en 24h. On en fait beaucoup : cela dénote de quelque chose d'assez récent. Et puis, tout le monde a faim : avec la concurrence, dès qu'un client attrape quelque chose, il faut faire vite. Il y a toujours cet aspect d'urgence que je ne connaissais pas avant. Je pense qu'il y avait plus de temps de faire des choses... »*  
(Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, une fille, Caen)

Outre la nécessaire adaptation de l'entreprise au traitement de l'urgence – elle-même induite par une politique de réduction maximale des stocks – à travers la mise en place du système « *Express* », Gabrielle insiste sur la nécessité de cette dernière dans un contexte de « *concurrence* » renforcée par la « *famine* » économique. Cela se traduit par une adaptation constante aux à-coups générés par une demande volatile dans un contexte de « *crise* ». Crise économique ou des valeurs. Crise indéfinie et indéfinissable.

*« Par rapport aux nouvelles valeurs, par rapport aux nouveaux impératifs de cette société qui est quand même en crise, qui vit quand même beaucoup de stress, c'est plus une philosophie de vie qui est complètement différente... »* (Sébastien, 35 ans, Caen, Assistant d'éducation, en couple, 1 enfant)

Mais c'est tout de même la crise économique qui reste l'élément moteur de l'accélération pour Daniela, par exemple, ou pour Roland :

**« Et c'est lié à quoi selon vous cette accélération apparente ?**

*Produire plus. Et puis le fait que les emplois ne sont plus sûrs. Donc les gens sont obligés de se donner à 200%, moins l'ouvrir... »* (Roland, 51 ans, Nice, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants)

La crise tisserait une toile de vulnérabilité qui prendrait au piège tous les salariés. Ces derniers subissent une pression supplémentaire qui se traduirait par une hausse de leur productivité : si la lutte était collective à l'âge industriel, si elle visait à obtenir des droits nouveaux, elle s'individualiserait désormais et se donnerait pour objectif de sauvegarder sa place dans le système productif. Pour y parvenir, les salariés se soumettraient au *diktat* de l'accroissement de la productivité réclamé par le système. Dans les représentations, la lutte des places a bien remplacé la lutte des classes au bénéfice de la production. Si le lien entre **crise, pression et productivité** semble direct dans ces deux derniers extraits, dans d'autres cas, une variable supplémentaire complique l'équation :

*« Ouais, je pense qu'il y a une énorme pression au niveau professionnel qui rejaille sur le personnel. Du fait d'une situation économique qui fait que les gens stressent par rapport à leur travail, avec des techniques de management qui poussent vers une productivité en termes de chiffres, mais pas forcément en termes de qualité. Avec un management très agressif qui n'entraîne qu'une sorte de suractivité. En fait, on est plus sur une sorte de suractivité sur la forme que dans une qualité de productivité sur le fond »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant (2 ans), Nice).

Etienne évoque plusieurs éléments. S'il est d'abord bien question d'un rapport entre crise économique et pression sur le travailleur, par l'intermédiaire d'un management « *agressif* », il entame également une réflexion autour de la **qualité du travail** qui ne serait plus la priorité dans ce nouvel univers. Ce n'est pas uniquement le cas dans les entreprises, mais aussi dans d'autres domaines, puisqu'Honorine le déplore également dans le travail social :

*« Tu vois, ça c'est un problème avec nos familles, puisqu'on cherche le changement, l'autonomie, mais pour cela, il faut du temps. Mais maintenant, il faut que tu aies un résultat rapide... Dans le social, maintenant, on a des gens qui ont des techniques de management et qui mettent ça en avant et plus du tout le respect du temps... »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants)

Là encore, les injonctions faites autour de l'intensification obligatoire de la productivité seraient totalement antinomiques avec la réalisation d'un travail de « qualité ». Mais il est intéressant de noter que, dans les propos d'Honorine, les techniques de management cristallisent une grande part des critiques au moment de déplorer les conséquences de l'accélération, comme s'il s'agissait de la pointe « émergée » d'un phénomène beaucoup plus profond. Il n'est pas totalement étonnant qu'il en soit d'ailleurs ainsi aux yeux de deux individus appartenant à des secteurs (le travail social pour Honorine ; le monde du spectacle pour Etienne) qui se sont longtemps pensés à l'écart de l'extension du domaine du management. D'ailleurs, Gabrielle, salariée du secteur privé, ne fait pas explicitement référence au management, mais seulement à la satisfaction du client : la culture de la

performance implantée dans son secteur depuis plus longtemps aurait-elle été suffisamment intégrée pour ne plus être remise en cause à l'image d'une institution qui aurait réussi<sup>9</sup> ?

*« Ces constats sont difficilement révocables : nous sommes dans un temps de crise qui remet en cause l'articulation des temporalités, et mène à la domination de la techno-économie et à l'imposition de normes intenables (tous gagnants, tous performants, tous compétents...) »*

(Claude Dubar, 2011, « Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de Temporalités », *Temporalités*, 13, en ligne : <http://temporalites.revues.org/1504>).

Ensemble, Etienne, Gabrielle et Honorine permettent d'illustrer les conséquences de la domination de la « techno-économie » qu'ils déplorent par ailleurs. Ce qui interpelle parfois les personnes interrogées dans le cadre de Moderato, c'est le caractère **discutable (c'est à dire non nécessaire)** des secteurs où l'accélération se fait ressentir :

*« Je vais te parler de mon travail où il fallait faire vite, très vite, c'est pour moi très révélateur, mais ça c'est à l'échelle micro, alors à l'échelle macro, on ne soupçonne même pas le quart du truc. De plus en plus vite, oui. Pour d'autres choses non, pour trouver des vaccins contre les maladies, non. »* (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, une fille, Caen)

Si l'importance du travail dans la vie quotidienne explique probablement que ce dernier serve de point d'appui à toute tentative de mise au point d'un argumentaire autour de l'accélération, **la vitesse des moyens de (télé)communications** occupent également les esprits.

*« Oui le monde va de plus en plus vite, ça je crois. Par le progrès, enfin si on peut dire, est-ce que c'est vraiment une notion de progrès je ne sais pas. Mais oui le monde va de plus en plus vite dans le sens où on peut se rendre à un endroit très éloigné de nous de manière très rapide. On peut avoir aussi des informations de plus en plus rapidement, donc c'est vrai. »* (Lucie, 60 ans, Enseignante à la retraite, divorcée, 2 enfants, Caen)

La vitesse des transports est le premier élément mis en avant par Lucie au moment de décrire un monde qui « va de plus en plus vite ». Ce n'est que dans un deuxième temps qu'elle évoque la rapidité de l'information :

*« Mais oui parce qu'aujourd'hui si je veux avoir une info je peux l'avoir dans la minute, dans la seconde même. Aujourd'hui avec des trucs comme Twitter, un procès qui a lieu à Washington ou à Pékin tu peux avoir les résultats à la seconde près. Donc voilà, aujourd'hui des chaînes de télévision d'infos 24/24... Donc oui je pense qu'on va plus vite, en fait je pense surtout qu'on est plus rapide. »* (Quentin, 25 ans, Magasinier logistique, en couple, Caen)

La vitesse des réseaux sociaux nourrit le sentiment d'avoir à faire face à un monde qui va de plus en plus vite, incontrôlable et nébuleux.

---

<sup>9</sup> « Une institution est réussie lorsqu'elle a réussi à s'imposer [comme allant de soi]. » (Pierre Bourdieu, 2012, p. 185)

« Tu regardes ce qui se passe aujourd'hui, tu te mets sur BFM TV, le printemps arabe n'en finit plus, la Syrie n'en finit pas et on n'en parle plus, la Turquie, le Brésil pareil. Tu as une sorte de gangrène mondiale, une sorte d'hystérie, de frénésie qui gagne petit à petit, et moi, je trouve ça vachement inquiétant. » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant (9 ans), Nice).

Les propos de Rémy sont intéressants car ils pourraient illustrer, à leur manière, les « pentes glissantes » (*slippery ropes* en anglais) (Rosa, 2012 : 42) sur lesquelles les individus doivent se mouvoir dans une société en proie à l'accélération : à jour dans les informations, ils se verront assaillis par de nouveaux événements qui nécessiteront une nouvelle mise à niveau... La multiplication des informations se traduisant, dans les propos de Rémy, par l'emploi du terme « hystérie » qui laisse augurer que ces événements sont devenus largement incontrôlables : mais qui n'est plus en mesure de les maîtriser ? L'ensemble de la société ? Ou Rémy devant faire face à un flux ininterrompu de nouvelles lancées par « BFM TV » ? D'autres enquêtes reviendront plus prosaïquement sur la qualité de l'information ainsi diffusée :

« Les informations [...], c'est immédiat : il s'est passé ça, clac, on l'envoie à la télé, l'information est là. Est-ce qu'on a eu le temps de la traiter, de la vérifier, de l'analyser ? Non : ça va vite, c'est tout de suite, ça réagit sur Twitter... » (Romuald, 30 ans, Gérant de société audiovisuelle, en couple.)

Romuald ira même plus loin puisqu'il deviendrait impossible de remettre de l'ordre dans ce débordement informationnel : soumis à ce chaos, les individus seraient frustrés de ce qu'ils n'auraient pu savoir.

« Il y avait un truc qui s'était passé dans la journée, je sais plus ce que c'était, je voulais la voir aux infos. Sauf que j'étais en tournage, un truc comme ça donc j'ai pas pu voir les infos de la journée. Je me suis dit je vais mettre le journal le lendemain. Le lendemain impossible d'avoir l'info c'était fini. C'est-à-dire que l'info existait le jour même, tu l'as vu au journal du midi, au journal du soir. Minuit est passé, nouvelle journée : c'est fini t'as plus l'info de la veille. Du coup ça va vite, ça va très vite, ça arrive on t'en parle, clac, c'est reparti, c'est fini. » (Romuald, 30 ans, Gérant de société audiovisuelle, en couple.)

Les personnes ayant répondu à cette enquête, si elles soulignent souvent la frénésie produite par la vitesse à laquelle les informations sont diffusées, n'en essaient pourtant pas moins d'en relativiser la portée : quoi de mieux, pour souligner l'étroitesse de cette problématique que d'avoir recours à métaphore astronomique ? La terre « tourne à la même vitesse, le soleil se couche à telle heure, suivant où tu es placé. » (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice) et sa « vitesse de rotation [...] ne s'est pas accélérée. » (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice) : « la journée fait toujours 24 h... » (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire, Caen).

Les démonstrations réalisées autour de l'accélération « technique » par les personnes interrogées indiquent que cette dernière constitue bien un fait social « pressenti ». Mais la sociologie « spontanée » a ses limites : **la seule décélération possible se situerait à l'échelle individuelle** et non dans une démarche collective.

*« Je ne sais pas si le temps s'est accéléré. J'ai l'impression que tout le monde dit tout le temps qu'il a pas le temps, qu'il court, mais en même temps tout le monde traîne toujours des heures... C'est plus l'utilisation du temps qui a changé. On se fait plus manger du temps pour faire un tas de choses, mais pour moi, c'est une question de décider de prendre du temps pour faire telle chose »* (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice).

Mélissa n'est pas la seule pour qui le fait de « *prendre du temps* » est une décision personnelle puisque Florence pense, quant à elle, que :

*« Ce serait trop simple de dire qu'on en est victimes parce qu'on a tous la capacité de faire des choix »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, un enfant (18 mois), Nice).

#### **IV. 1.2. Le multitasking**

La réalisation simultanée de plusieurs tâches (le « *multitasking* ») apparaît comme un des éléments les plus significatifs de l'accélération du rythme de vie. Si la méthode des entretiens est nécessairement imparfaite pour saisir la réalité du phénomène, elle permet de comprendre qu'être « multitâche », signifie pour la plupart réaliser deux choses simultanément. Que cela soit Anaïck (Retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice) qui, lorsqu'elle part promener son chien, met son « *baladeur* » et « *écoute de la musique* » ; Clara (42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants (16, 8 et 5 ans), Nice) qui met le journal télévisé pendant qu'elle mange ; Honorine (50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants, Caen) qui repasse les chemises de son mari en regardant le « film du dimanche soir » ; Daniel (54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), Marié, 4 enfants) qui prend son « *petit-déj' tranquille en même temps* [qu'il] *regarde des mails* » ; ou dans un cadre plus professionnel, Gabrielle (41 ans, assistante commerciale, divorcée, une fille) qui doit saisir sur son ordinateur la gestion des commandes des clients de son entreprise en même temps qu'elle répond au téléphone, il n'est alors seulement question « que » d'une double activité.

Si au cours des entretiens, il est parfois question de plus de deux tâches réalisées simultanément, il s'agit de critiques portées à l'endroit d'une génération :

*« Je prends l'exemple de mes élèves. Là, j'ai la génération qui est purement Internet et ils sont capables de faire quatre choses en même temps, mais ils les font mal. Donc, en cours, ils ont tous un écran devant eux. Certains jouent, d'autres sont sur Facebook, d'autres répondent à un mail, d'autres tapent le cours... Donc c'est vraiment très... On a la première génération qui a vraiment connu que ça. Ouais, c'est une révolution. Ils n'ont jamais connu que ça »* (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants (21, 17 et 14 ans), Nice).

Ou bien d'une société « malade » :

**« On est quoi, du coup ? On est plus productif ? Plus dans la quantité et moins dans la qualité ?**

*Oui, clairement, oui. Aujourd'hui, tu vas suivre dix trucs à la fois, mais le cerveau est toujours le même. Sauf que tu te mets une dose de stress et de contraintes que tu n'avais pas avant. »* (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant (9 ans), Nice).

Les entretiens font donc apparaître des représentations fortement négatives à l'endroit du *multitasking*. Cependant, ces dernières ne trouvent pas de prolongement dans les pratiques mises à jour dans le cadre proposé par « Moderato » malgré la diversité des personnes interrogées.

#### IV.1.3. Les TIC et leurs paradoxes

Qu'elles aient des conséquences positives sur la vie quotidienne ; qu'elles soient chronophages ou même le symbole du délitement irrémédiable qui toucherait l'ensemble de la société, les nouvelles technologies sont une source intarissable de réflexion pour les participants à cette recherche.

Ce sont d'abord les transformations positives induites par l'arrivée d'internet ou du téléphone mobile au travail, qui sont au cœur des propos :

*« Sinon, Internet a fait gagner pas mal de temps sur beaucoup de choses. Un truc d'immédiateté qui peut faire gagner un temps considérable. Moi, par exemple, quand j'ai commencé à travailler, il n'y avait pas Internet. On travaillait avec les coursiers. Les gens devaient se déplacer pour apporter le travail à faire, sur de grosses disquettes qu'on passait notre temps à s'échanger. Tout un trafic de cassettes, de disques durs. Il fallait apporter des disques durs avec les maquettes pour ensuite les rendre. Il n'y avait pas de fichiers joints, des trucs comme ça... »* (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice)

Carine, outre le gain de temps, insiste également sur la fin du « *trafic de cassettes, de disques durs* » provoquée par l'entrée dans l'ère du numérique (qui devient alors synonyme de désencombrement).

Invention moins récente, mais tout aussi importante pour les enquêtés, le téléphone qui limite le nombre des déplacements :

*« Tout ce qu'est visio-conférence ou conférence téléphonique qui nous permet aussi d'éviter des déplacements justement pour des échanges avec des personnes que ce soit en France, à Caen ou ailleurs : c'est un gain de temps aussi qui permet d'alléger la journée. »* (Caroline, 31 ans, Chargé de mission, célibataire.)

Le téléphone mobile est paré des plus grandes vertus surtout pour ceux dont l'activité induit une mobilité importante à l'image de Mike ou de Pedro :

*« Le téléphone portable. Il fait partie intégrante de notre organisation. Il évite à mon associé de revenir au magasin après chaque intervention. Quand il a fini, il m'appelle et je lui dis ce qu'il y a à faire. C'est un vrai gain de temps »* (Pedro, 56 ans, commerçant, en concubinage, sans enfant, Nice).

Si dans ce dernier cas, la conversation téléphonique permettait de gagner du temps, les « SMS » ont permis de franchir un nouveau cap au niveau de la recherche d'efficacité (de productivité ?) dans la sphère professionnelle et ce, pour tous les types d'activité :

*« Maintenant, avec mon téléphone de boulot, j'envoie des textos aux gens et ça c'est super ! Quand tu as besoin d'une pièce administrative en plus, tu passes moins de temps qu'une conversation téléphonique. »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants)

Même si Honorine, travailleuse sociale, insistera au cours de l'entretien sur le fait que ces relations médiatisées par la technologie sont largement insuffisantes, sa profession, largement soumise à la logique administrative s'est vu transformée par le recours accru aux outils numériques :

*« Avant, on était toujours au téléphone pour chercher des renseignements pour des dossiers, maintenant tu as accès au dossier par des sites spécifiques de la CAF et de la sécurité sociale et puis, il y a aussi les échanges de mails, c'est pratique... Tout ce qui est "imprimés" : avant il fallait, par exemple, aller à la Banque de France, maintenant tu as tout sur ton ordinateur... C'est un gain de temps énorme ! »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants)

Si l'allégement des démarches administratives semble faciliter la tâche des professionnels « partenaires », il concerne plus directement les usagers des organismes concernés :

*« [...] nous, au niveau de pôle-emploi avec l'intermittence, c'est plus simple. Plutôt que d'y aller ce matin, en dix minutes, c'était réglé. »* (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire)

D'autres souligneront également l'avancée représentée par internet dans leur rapport avec les administrations : moins de déplacements (Daniela) ou simplification des relations avec l'administration fiscale (Gabrielle).

Les activités liées à la consommation changent également : les nouvelles technologies seraient la source d'un gain de temps précieux au moment d'éviter de *« pousser un caddie dans un magasin »* pour faire son plein hebdomadaire (Gabrielle), ou d'acheter *« une machine à laver la vaisselle sur Internet plutôt que d'aller dans un magasin forcément loin et forcément un jour où il y aura plein de monde »* (Aurore), ou bien pour des choses *« qu'on ne trouve pas forcément au coin de la rue »* (Roland). Mais, parfois, ce temps libéré de la consommation est réinvesti... dans la consommation :

*« En plus, cela permet de flâner sur d'autres choses : moi qui ne suis pas très "boutiques", "vêtements", etc., je le fais peut-être davantage, ou alors je flâne plus en centre-ville, alors que je ne le faisais pas avant. »* (Gabrielle, 41 ans, Caen, assistante commerciale, divorcée, une fille)

Mais il s'agit alors d'une consommation que les personnes interrogées vont valoriser en insistant sur son côté ludique, voire **producteur de lien social** :

*« Parce que, justement, les moments où tu vas faire du shopping avec les gens, ce sont également des moments de discussions, d'échanges, de moments agréables... »* (Honorine, 50 ans, Caen, assistante sociale, mariée, deux enfants)

Les NTIC constituent une avancée certaine dans le cadre de la consommation « culturelle » comme a pu l'affirmer Françoise, ou bien Sébastien dans l'extrait suivant (même s'il en souligne quelques effets pervers) :

*« On cherche, je ne sais pas, une information sur un peintre, sur un courant philosophique, on peut y accéder vite fait, y'a des sites qui sont très bien fait. Organiser aussi son emploi du temps, ses journées ou ses voyages. Y'a quand même une mine d'informations qu'est quand même importante. Quand on organise nos voyages en Italie ou partout. Donc y'a la notion de découverte qu'est moins importante qu'avant, parce que mine de rien, t'as déjà vu avant d'y aller. »* (Sébastien, 35 ans, Assistant d'éducation, en couple, 1 enfant)

Le téléphone mobile revêtirait un autre aspect positif: *« Le téléphone est très utile en cas d'urgence. Ca fait gagner du temps »* (Gilberte, 89 ans, retraitée (centre des impôts), 2 enfants, Nice). Il n'est probablement pas anodin que ce type de réflexion soit également le fait d'Océane (69 ans) permettant de faire l'hypothèse d'une corrélation entre l'âge et cette vertu prêtée à cet outil.

Malgré le gain de temps, pour les situations d'urgence ou pour le reste, que représentent les avancées technologiques, les critiques portant sur **la consommation de temps par les NTIC** sont nombreuses.

*« C'est-à-dire qu'on reçoit tellement [de mails], surtout que nous, on a une activité réellement de tri d'informations et de rediffusion. Alors est-ce que c'est de la perte de temps, parce que ça fait partie du boulot? Je n'en sais rien. Si je suis pas là une semaine, je vais avoir 150 mails voire 200 mails dans ma boîte. Et là, je vais y passer plus d'une demi-journée à trier, à lire ce qu'est important, à diffuser ce qui doit être diffusé, à retransmettre, à ceci, à cela. Donc ça peut être de la perte de temps mais en même temps ça fait partie du boulot.»* (Fabienne, 37 ans, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant.)

Fabienne éprouve des difficultés à trier les informations qu'on lui transmet, pour d'autres, c'est la richesse des informations disponibles qui rend la quête de la précision et de l'exactitude infinie :

*« Internet permet d'avoir des choses très précises : alors si je veux, par exemple, un discours de De Gaulle, je ne vais pas taper ce qu'il faut dans l'entrée, je ne vais pas l'avoir, je ne vais pas avoir la bonne qualité, je vais chercher la bonne qualité pendant des minutes, des minutes, c'est chronophage. C'est ce qui me donne l'impression que j'allais plus vite pour faire mes cours avant. »* (Eugénie, 31 ans, enseignante, mariée, un enfant)

L'arrivée d'internet dans la sphère professionnelle a eu une autre conséquence fâcheuse selon Honorine :

*« Cela fait 23 ans que je suis là, le changement, c'est internet, l'accès à l'informatique entre ta hiérarchie et toi : aussitôt que ta hiérarchie te demande quelque chose, tu dois répondre aussitôt par retour de mails. On te demande ça, alors que parfois, tu n'as pas le temps et autre chose à faire [...]. Là, on vient d'avoir un mail "priorité de service" où on*

*nous demande d'être à jour de nos stats pour le premier semestre : vous arrêtez tout et vous faites ça... Moi, je dis que c'est de la maltraitance ! »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants)

Le lien direct s'établissant entre la hiérarchie et le personnel supprime les zones tampons et confine, selon cette interlocutrice, à une situation de « *maltraitance* ». Cependant, bien qu'interpellant, les cas de ce type sont plutôt rares (ou n'apparaissent pas comme tels).

Les critiques faites autour de l'usage d'internet ne se limitent pas à la sphère professionnelle : elles atteignent aussi celle du hors-travail.

*« Des inventions qui me feraient perdre du temps... Ouais ! Je dirai bien la même chose ! Je dirai bien internet aussi. Quand tu te retrouves, par exemple, à glander sur le net. Tu commences à surfer et tu vas dans des trucs où tu n'aurais pas besoin eu d'aller parce que tu as appuyé sur dix liens que tu vas regarder : ce temps-là, tu pourrais peut-être l'occuper à des choses que tu aurais besoin. »* (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire)

L'interpénétration des temps sociaux (du travail dans le hors-travail ou inversement par exemple) n'est, par ailleurs, pas totalement laissée de côté.

*« Non car je passe un temps fou à regarder mes mails professionnels qui virent au personnel puisque les gens ne se servent pas à bon escient de la boîte du boulot. Donc, non, ça ne me fait pas gagner de temps. Maintenant, s'il faut bosser en collaboration, oui, mais avant on y arrivait très bien parce qu'on venait et chez les autres. C'était moins dans l'immédiateté... C'était peut-être moins collaboratif parce qu'on venait chacun avec un travail fini, mais, malgré tout, je n'ai pas l'impression que cela me permette de gagner du temps : ça me mine de voir que, même en vacances, je suis obligé de consulter ma boîte presque tous les jours parce qu'il y a des nouvelles du boulot. »* (Eugénie, 31 ans, enseignante, mariée, un enfant)

Outre l'utilisation « généraliste » d'internet, les personnes interrogées focalisent également leurs critiques sur l'utilisation des réseaux sociaux :

*« Parce qu'on peut se perdre sur Internet, sur Facebook, à tchatter avec des copains et on perd du temps. Ça peut aussi en faire gagner, mais c'est selon comment on l'utilise »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants (16, 8 et 5 ans), Nice).

Si, dans cet extrait, la critique de ses réseaux est bien présente, Clara va tenter de ne pas totalement les discréditer en s'engageant sur le thème de la qualité de l'utilisation qui peut en être faite. Voie également empruntée par Fabienne :

*« Réseaux sociaux finalement, ça peut faire gagner du temps mais ça en fait perdre énormément. Quand je vois un peu les statistiques du nombre d'heures que les jeunes passent dessus, je veux dire, c'est du temps qu'il passe la dessus à pas faire autre chose. »* (Fabienne, 37 ans, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant.)

A l'image du *multitasking* (cf. *supra*), Fabienne déporte la question de la mauvaise utilisation des réseaux sociaux vers les plus jeunes générations. Ce procédé comporte un avantage : il permet de ne pas (ou de peu) remettre en cause ses propres usages. Pendant que certains insistent sur le « *comportement addictif* » (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice) qui résulte de leur utilisation, d'autres n'hésitent pas à critiquer leurs propres pratiques :

*« Mais c'est que oui, ça le côté addictif des nouvelles technologies parce qu'on a accès justement facilement et qu'on a envie toujours plus de rapidité, d'accès à l'information, ça oui clairement on perd du temps. Moi je lis beaucoup moins depuis quelque temps. Alors que je suis une grande lectrice. Je passe plus de temps sur un écran qui me donne plein d'informations que sur un livre que j'adore pourtant. Mais voilà, oui ça, ça peut être une perte de temps. »* (Caroline, 31 ans, Chargé de mission, célibataire, Caen)

Le recours à la métaphore addictive peut donner lieu à deux types d'interprétation : d'abord, les personnes interrogées considèrent qu'il s'agit d'une maladie pour laquelle il serait possible de parler de « victime » ; ou bien, elle est une manière de souligner la responsabilité de l'individu dépendant (qui est toujours « un autre »), victime d'un « *attrape-couillon* » (Caroline, 31 ans, Chargé de mission, célibataire, Caen).

Mais il n'est pas seulement question de perte de temps lorsque les nouvelles technologies sont évoquées : c'est plus que cela. Difficile de passer sous silence, à l'heure de cet inventaire, les réflexions sur les conséquences supposées des NTIC sur le nombre d'emplois :

*« Mais quand je vois dans les magasins le temps dont ils ont besoin pour te sortir ta facture... cela prend plus de temps que quand ils le faisaient à la main ! C'est ce que je ressens... Je ne pense pas que cela fasse gagner du temps, mais cela a supprimé beaucoup d'emplois... A l'époque où je travaillais, dans les entreprises, il y avait une secrétaire et une facturière et une comptable : maintenant, tu as une personne pour les trois choses ! Donc cela a supprimé des emplois... »* (Océane, 69 ans, retraitée, veuve, quatre enfants)

Outre ce premier constat<sup>10</sup>, c'est l'évocation de la réactivité, imposée par l'usage d'internet, conduisant à un enfermement dans la cage de l'instantanéité qui est évoquée :

*« Voilà, quand tu faisais un courrier, tu faisais un courrier. Une lettre. C'est-à-dire que quand tu recevais une lettre, tu l'attendais et tu la lisais. Tu préparais ta réponse, tu la tapais à la machine et t'avais pas intérêt à te planter sinon tu recommençais. Tu la réfléchissais, tu la pensais, tu faisais ça à froid. Tu n'étais plus dans l'instant. Aujourd'hui, tu reçois un mail et si tu n'as pas répondu dans les deux minutes, on t'insulte ! »* (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant (9 ans), Nice).

S'il ne serait plus nécessaire d'être « *patient* » (Quentin, 25 ans, Magasinier logistique, en couple, Caen), c'est évidemment la perte, supposée, de lien social qui est au cœur des

---

<sup>10</sup> Que Joseph SCHUMPETER n'aurait probablement pas renié, même s'il aurait ajouté que cette destruction d'emplois aurait été à l'origine de la création de nouveaux dans des secteurs émergents.

éléments le plus souvent soulevés. Médiatisés par les nouvelles technologies, ces derniers auraient rompu avec leur essence même :

*« Ça a changé quand même les relations entre les hommes. Parce que tu envoies un mail, bon c'est vrai qu'y a peut-être la webcam et tout, mais c'est différent. Y'a quand même un appareil entre toi et l'autre. C'est plus le contact duel, réel. »* (Marion, 60 ans, Retraité puéricultrice, marié, 3 enfants, Caen)

A l'image du cinéma où le public ne peut avoir « de relation empathique avec [l'acteur] qu'en ayant une relation de ce type avec l'appareil » (BENJAMIN, 2004 ,38), le lien, médiatisé par le numérique, aurait perdu son essence même : Isabelle (36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, une fille (4 mois), Nice) évoque la perte de rapports sincères, Alexandre (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants, Caen), plus modestement, de « *savoir-vivre* ». Pour lutter contre ces sombres perspectives, certains mettent en place **des stratégies pour résister à la disparition de liens véritables**. Ces tentatives peuvent avoir lieu dans le cadre du travail :

*« Par exemple, envoyer des mails : tu pourrais ne faire que ça, je pourrais ne communiquer avec mes collègues en poste sur d'autres lieux que par mail et ça, je me refuse à le faire. Parfois, tu le fais, mais n'empêche qu'hier, j'ai téléphoné à une collègue avant qu'on ne parte en vacances pour se faire un petit coucou. On se téléphone quand même parce que, justement, au niveau relationnel, cela peut être piégeant... »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants)

Mais ces tactiques peuvent se prolonger ailleurs que dans la vie professionnelle :

*« Ah bah oui, c'est au détriment du contact humain. Clairement pour moi. Et c'est aussi pour ça que les courses en ligne, je refuse, les caisses automatiques dans les supermarchés, je refuse, que je vais plutôt dans les petits commerces que dans les grandes surfaces. »* (Caroline, 31 ans, Chargé de mission, célibataire.)

Caroline semble déterminée à replacer le lien social au cœur de ses actes de consommation. Cependant, elle ajoutera : *« Enfin, clairement, l'achat en ligne, je pratique hein, sur certaines choses clairement. »* : la volonté perpétuelle de gagner du temps aurait-elle eu définitivement raison des déclarations d'intention ?

## IV.2. Temporalités et étapes de vie

Si la meilleure façon d'étudier l'organisation temporelle selon les statuts des individus consiste à analyser les résultats de l'enquête « Emploi du temps » de l'INSEE (malgré quelques limites déjà mentionnées), il n'en reste pas moins que les entretiens ont permis de mettre en relief certains éléments. Ainsi, il sera ici question de voir comme la confrontation des temporalités de « l'autre » impliquent des tensions à l'échelle des individus. Les représentations des personnes interrogées dans le cadre de « Moderato » autour de l'ennui et la vieillesse seront ensuite analysées, avant que la question des « sacrifices opérés » dans un cadre temporel sous tension et les réflexions autour d'un « corps qui dit stop » ne soient évoquées.

#### IV. 2.1. Gestion du temps et interactions

Si la construction de l'identité s'effectue par une confrontation avec « l'autre », il en est de même pour la définition des différentes séquences temporelles scandant la vie des individus : ce sont les frictions avec le temps des autres qui permettent de définir son propre rapport au temps.

*« Mais globalement, je m'accommode plutôt bien avec le temps que j'ai. Bon... C'est pas forcément l'avis des autres vu que je suis toujours en retard... Mais je pense que c'est plutôt les autres qui ont un problème avec l'heure. Ils sont trop crispés sur l'horloge »* (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant (4 ans)).

Les propos de Jules sont intéressants car ils sont rares. En effet, peu de participants ont remis en cause la « norme » temporelle comme lui peut le faire. Relancé autour de cette question par l'enquêteur, Jules développera alors son point de vue :

**Vous voulez dire que vous vous sentez comme discriminé dans une société « à l'heure » ?**

*« Oui, j'aurais pas su le dire comme ça, mais je crois. C'est vrai ça. On me renvoie souvent ça. En même temps, je suis un peu handicapé de l'heure... »* (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice)

Le recours au terme « handicap » (certes suggéré par l'emploi de « *discriminé* » par l'enquêteur) renforce l'idée du décalage entre soi et le reste de la société. Mais il faut se montrer prudent sur l'interprétation qui peut être tirée de cette situation d'entretien : ce décalage peut tout autant être une situation difficile dont on est victime ou bien être une manière pour Jules de se « distinguer », au sens Bourdieusien du terme, dans une société soumise aux injonctions du temps objectif et dont Jules se serait libéré.

Outre le temps subi de l'enfance, sur lequel il sera nécessaire de revenir plus en détail (*cf. infra*), et si l'entrée dans la vie active constitue une étape importante dans l'organisation temporelle individuelle, la mise en couple, représente une mise à l'épreuve plus globale de la gestion du temps :

*« Bah c'est vrai que quand tu es tout seul, que tu n'as pas de concession à faire avec quelqu'un, le temps que tu as, tu l'as vraiment. Je veux dire, tu l'as tout pour toi. En gros. Quand t'es en couple, déjà, tu dois un peu partager le gâteau. Mais c'est normal, ça fait partie du couple. Surtout que, en principe, tu choisis la personne avec qui tu vis. »* (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice).

Même si Jules insiste sur la dimension volontaire de son choix, il n'en demeure pas moins que le « gâteau » du temps doit désormais être partagé : il s'agit d'une concession, et non d'un renoncement, à son indépendance. Cette confrontation à l'altérité, même s'il s'agit de l'être « aimé », conduit également à une remise en cause personnelle de sa gestion de la ressource temporelle :

*« Je l'ai toujours connu comme ça. Au début, cela me surprenait, je ne comprenais pas et puis, maintenant, je sais qu'il fonctionne comme ça, c'est comme ça qu'il peut avoir*

*des moments de rush, de speed... Il fait toujours sa sieste lui, même quand il va bosser, il va s'arranger pour avoir toujours cinq minutes dans sa bagnole... Mais il y a des moments comme ça où il pense et c'est sûrement comme ça qu'il arrive à créer de la musique... Ça ne me pose pas de soucis. En revanche, avec une amie avec qui je suis partie en vacances, on s'était fait la réflexion qu'on tombait sur des mecs qui faisaient souvent ça et on s'est dit que c'est peut-être pas eux qui étaient anormaux, mais nous qui étions plutôt incapables de nous poser. » (Eugénie, 31 ans, enseignante, mariée, un enfant, Caen)*

La confrontation entre, d'une part, la gestion du temps d'Eugénie et, d'autre part, celle de son compagnon, la conduira remettre en cause son propre rapport au temps. Mais de telles situations peuvent également conduire à des tensions importantes au sein du couple :

*« Mais il se trouve que, sans vouloir en dire de mal et je n'ai jamais été trompée par la marchandise parce qu'il a toujours été comme ça, je vis avec un homme pour qui le temps n'a aucune espèce d'importance. Typiquement, il peut faire un plat très bon, mais se lancer dans un truc hyper sophistiqué que l'on mangera trois heures plus tard alors qu'il aurait suffi d'un jambon-nouilles en dix minutes parce que c'était l'urgence du moment... Du coup, on va manger à 22 heures et on va peu apprécier parce que la petite est fatiguée et qu'elle a école le lendemain... Du coup, on est une famille en retard, connue comme ça chez tous les copains, la famille, et pas tellement de mon fait. » (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice)*

Si Mélissa n'a « *jamais été trompée sur la marchandise* », réaffirmant ainsi sa capacité à faire un choix, il n'en reste pas moins que ce n'est pas « *tellement de [son] fait* » si sa famille se voit caractérisée par son manque de ponctualité. Un point commun peut être relevé dans les propos d'Eugénie et dans ceux de Mélissa : le rapport au temps différent de leur compagnon respectif est tout de même qualitativement valorisé. Il permet, dans le premier cas, des élans artistiques et, dans le second, de bien cuisiner.

Le dernier entretien cité permet de voir apparaître une nouvelle figure, celle de l'enfant, dont l'arrivée va fortement marquer l'organisation de la vie quotidienne :

*« C'est sûr que l'arrivée d'un enfant, c'est une partie différente où tu as moins de temps pour toi. Plus de temps superflu. Tu entres dans une ère d'optimisation du temps. » (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant (2 ans), Nice).*

Cette nouvelle « ère » est-elle celle du remplissage d'interstices vides de sa vie « d'avant » ? Ou bien s'agit-il de la substitution d'activités disqualifiées par l'arrivée d'un enfant ? Quoiqu'il en soit, avec le recul, certains n'hésitent pas à remettre en cause cette tension :

*« Je me souviens, quand j'avais trente ans, que j'avais mon bébé, j'avais l'impression que je n'allais jamais y arriver, toutes ses tâches que j'avais à faire, c'était trop : rentrer de la maison, m'occuper de mon bébé, faire à manger, le ménage, je n'y arrivais pas ! Maintenant, ça me fait bien rigoler... » (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants (22 ans et 18 ans), Caen)*

Lorsque l'enquêteur fera remarquer à Honorine qu'elle n'a plus de bébé dont elle doit s'occuper et que cela pourrait être à l'origine d'un allègement des tâches dont elle assumait la charge, cette dernière osera cette réflexion :

*« Oui...Enfin parfois, tu sais... c'est sûr que je n'ai plus de bébé, mais j'ai deux enfants, un mari ! »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants (22 ans et 18 ans), Caen)

Malgré cette déclaration, offrant un contre-point intéressant aux arguments développés par d'autres interlocuteurs, la vie des personnes interrogées reste fortement structurée par le rythme de vie de leurs enfants :

*« Après quand tu as des enfants, là c'est différent. C'est peut-être, sûrement même... C'est sûrement ça qui fait que tu as moins de temps qu'avant. Avant d'avoir des enfants. Parce que toi, tu dors quand tu veux, tu manges ou pas, tu piques ou pas. Mais ton petit, lui, c'est une vraie horloge justement. Il doit dormir à telle heure, manger à telle heure, aller à l'école à telle heure et en sortir à telle heure... C'est vrai ça, les enfants, c'est des horloges »* (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice).

Pour Jules (« handicapé du temps » : cf. supra), l'enfant devient une « horloge », symbole du temps objectif, d'un temps imposé, c'est-à-dire que c'est ce dernier qui va dicter le tempo de la journée, le structurer. Mais, avec des enfants qui grandissent, c'est l'imposition du temps par les adultes qui deviendrait structurant :

*« En général, quand Gretel est là, j'aime bien que le repas soit pris à 19h30 parce que je trouve ça structurant et pour elle, c'est bien et comme ça, à 20h, on peut se poser complètement et se dire "est-ce qu'on regarde un truc ?" »* (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, une fille (14 ans), Caen)

Que cela se produise dans un sens ou dans l'autre, que l'enfant structure le temps ou qu'on cherche à structurer l'enfant par le temps, les conséquences sont identiques puisque ce rythme devient une norme commune à la famille. Le temps est donc un facteur de socialisation : c'est avec lui que le rôle de parent s'apprend, notamment par la confrontation au rythme biologique de l'enfant en bas-âge, mais c'est également celui qui va rappeler à l'enfant, qui commence à se construire en tant qu'individu à part entière, qu'il fait toujours partie d'une institution pour laquelle il doit adapter son rythme.

*« Concrètement, j'ai plus de temps. Parce que, avant, j'avais ma fille tout le temps. Moi, je ne travaillais que quand [ma fille] était à l'école. Depuis qu'on la garde de façon alternée, il doit prendre sur son temps de travail, et moi, pendant ce temps, je peux m'occuper que de moi, de mon travail. Me séparer m'a libéré de ma condition de femme essentiellement au foyer. Maintenant, j'ai au moins la moitié de ma semaine pour moi. »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant (3 ans), Nice)

Le divorce va marquer la fin de la cellule familiale et de sa temporalité propre. Elle va être l'occasion d'une réorganisation de l'emploi du temps de chacun. Si cet extrait permet de comprendre que la séparation, vécue par Noémie, va induire un investissement plus grand dans sa vie professionnelle (délaissée auparavant) et permettre également de prendre du

temps pour s'occuper de soi, celle-ci ajoute que son ex-compagnon a dû lui-même redéfinir son emploi du temps. Quant à sa fille, l'hypothèse selon laquelle la « garde alternée » a modifié la structuration de son temps n'est non seulement pas exclue, mais fortement probable.

#### IV. 2.2. L'ennui

L'ennui est un aspect qui était directement abordé dans le protocole d'enquête des entretiens réalisés. Mis à part quelques cas particuliers<sup>11</sup>, l'ennui est un sentiment fortement associé à un moment précis de la vie des individus :

*« Je crois qu'on sait pas s'ennuyer. Moi je m'ennuie très rarement. Je m'ennuyais beaucoup quand j'étais petite. Donc c'est un truc que je n'adore pas. »* (Fabienne, 37 ans, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant.)

A l'image de Fabienne, d'autres (Eugénie ; Honorine ; Fabienne ; Jules ; Etienne ; Daniela ; Florence) font rapidement le lien entre l'enfance et ce sentiment de désœuvrement qu'ils vont associer à un mauvais souvenir :

*« Si si... Je vois bien avec Hilde [sa fille] qui s'ennuie, mais ça fait partie de la vie, mais, pour moi, ce n'est pas un bon souvenir... »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants (22 ans et 18 ans), Caen)

Honorine considère donc que l'ennui est une épreuve à laquelle personne n'est en mesure d'échapper, même s'il est parfois plus douloureusement ressenti pour certains (dont elle fait partie). Lorsque ce sentiment apparaît à l'âge adulte, il se doit d'être combattu énergiquement :

*« [...] je ne supporte pas de m'ennuyer. Par exemple, le dimanche après-midi, il n'y a personne, je suis toute seule, je viens de finir mon bouquin et il n'y a rien à la télé : là, je peux m'ennuyer, mais je vais faire un gâteau. Je me suis beaucoup ennuyée quand j'étais jeune, quand j'étais ado donc je ne supporte pas l'ennui, ce sont de mauvais souvenirs. »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants, Caen)

Honorine revient sur son expérience d'adolescente pour affirmer qu'aujourd'hui, elle se doit de réagir à l'apparition de ce sentiment. Pourquoi l'ennui doit-il être gommé de sa vie d'adulte ? Car, c'est une hypothèse, il s'agit d'un **temps subi**, une limite visible à la réalisation pleine et entière de l'individu : l'émancipation passe par la maîtrise de son temps.

*« Le plus souvent, tout se passe comme si nous nous interdisions l'ennui. Serait-ce parce que nous ne voulons pas renouer avec cette sensation si présente lorsqu'on est petit [enfant] ? L'ennui fait en effet souvent partie du monde de l'enfance : on s'ennuie en vacances loin des copains, on se « rase » à écouter les profs à l'école les yeux rivés au plafond, on languit de grandir et d'être un jour adulte. S'autoriser*

---

<sup>11</sup> Ainsi, Virginie (46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice) a éprouvé l'ennui à une période où elle se sentait « coupée de la nature ». Cette coupure qui l'a d'ailleurs conduite à avoir l'impression d'être « déphasée ».

l'ennui, une fois devenu "grand", ce serait donc une forme de régression à laquelle nous nous refusons »

(Szerman, Gravillon, 2007 : 35).

L'ennui est discrédité à l'âge adulte car il représenterait une forme de « régression » inacceptable qui va à l'encontre d'une émancipation passant par l'appropriation du temps.

« *Quand tu perds la maîtrise du temps, où tu t'ennuies, le temps ne passe pas vite, pour moi c'est ça. C'est qu'on a perdu la capacité à se gérer, à vouloir faire des choses pour soi ou les autres, ça peut être que pour soi ceci dit.* » (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants)

La perte de « *la capacité à se gérer* », évoquée par Alexandre, et l'abandon de soi qui en résultent permettent d'éclairer le sens profond associé à l'ennui. D'autres représentations sont, par ailleurs, associées à ce dernier :

#### **Et comment vous sentiriez-vous si cela vous arrivait [de vous ennuyer] ?**

« [...] *Mais je me sentirais peut-être mal. Peut-être que je boirais. C'est peut-être aussi par ennui qu'on devient alcoolique, non ? Mais je n'en sais rien au fond.* » (Roland, 51 ans, Nice, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants)

L'ennui serait, selon Roland, la source d'une possible déchéance morale (l'alcoolisme ici) symptôme de disqualification sociale. Sans aller si loin, les entretiens laissent apparaître que certaines étapes de la vie ramènent néanmoins les individus vers le moment où, justement, ils ne maîtrisent plus rien. L'approche de l'inéluctable réduit l'émancipation tant désirée :

« *Avant que mon mari meure, il y a douze ans, je ne me posais pas la question. Je n'avais pas le temps de m'ennuyer* » (Anaïck, 76 ans, retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice).

Est-ce que l'ennui éprouvé par Anaïck vient d'un emploi du temps qu'il a fallu restructurer suite au décès de son époux ? Ou bien cet événement l'a-t-il renvoyée à sa propre mort ? N'éprouve-t-elle pas le sentiment d'une **aliénation** au temps long ? La suite de l'entretien ne permet pas d'apporter de réponse précise, néanmoins, compte-tenu de l'ensemble du matériau recueilli dans le cadre de « Moderato », la seconde option ne peut être exclue.

Il arrive parfois que des enquêtés revendiquent le droit de ne rien faire. Mais, à l'image de Virginie, ils cherchent alors à montrer que cette situation n'est aucunement subie :

#### **En vacances, pouvez-vous ne rien faire ?**

« *Oui, bien sûr. Je crois que c'est un besoin légitime d'être humain. En fait, je crois que je me suis toujours appropriée ce "rien". Il y a plein de moments où je peux ne rien faire. Mais je suis quand même sujet de ma vie* » (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

Il y a donc bien une revendication, celle de montrer que ces « *riens* » sont, finalement, légitimes, mais Virginie cherche tout de suite à signifier à l'enquêteur qu'elle est « sujet » (et non pas objet inerte dévitalisé) dans ces instants, comme si les représentations négatives de l'ennui avaient repris le dessus au fur et à mesure de l'avancée de l'entretien et qu'elle devait

tout de suite développer un argument pouvant apparaître plus légitime. Puisqu'il est si négativement connoté, l'apparition de l'ennui est le signe avant-coureur d'un nécessaire changement à apporter sur l'instant :

*« Dans l'ensemble, je ne m'ennuie pas. Pour le moment en tout cas [...] L'ennui est quelque chose de négatif. Si je m'ennuie, je vais appeler quelqu'un, ma sœur ou mes enfants, par exemple. »* (Gilberte, 89 ans, retraitée (centre des impôts), 2 enfants, Nice).

Ou, s'il s'avère présent sur un temps plus long, l'ennui devient un argument justifiant d'apporter des changements plus conséquents à sa vie dont **le changement d'emploi** est un exemple parmi d'autres :

*« Et à chaque fois que je m'ennuyais, que j'ai commencé à m'ennuyer, pas dans le sens où vous me posiez, mais où je commençais à voir que mon boulot n'allait plus rien m'apporter... J'ai démissionné et j'en ai trouvé un autre. »* (Julie, 51 ans, Médecin, mariée, 1 enfant, Caen)

La question de l'ennui permet peut-être de diviser clairement le champ des réponses et de **repérer ce qui relève du style de vie alternatif** que certains défendent :

*« Ah non j'aime bien l'ennui moi. Parce que c'est un moment, je pense, où on réfléchit beaucoup et on a l'impression de s'ennuyer mais en fait, au final, il y a beaucoup de choses qui se construisent dans la tête. Je pense que c'est un moyen l'ennui, je trouve, qui est vraiment très important dans le sens où on met notre cerveau un peu en veille et même si on a l'impression qui se passe rien là-haut... Bah le fait de pas penser, on pense toujours. Donc y'a toujours une pensée, sur l'avenir, sur le passé, sur la famille... Et souvent des pensées soudaines et inattendues. Justement l'ennui permet peut être de moins contrôler ce qu'on voudrait penser... »* (Sébastien, 35 ans, Caen, Assistant d'éducation, en couple, 1 enfant)

Si l'ennui apparaissait comme une contrainte jusqu'à maintenant, il devient avec Sébastien exactement l'inverse : un temps libéré des contraintes, un temps propice aux élans créatifs, affranchi des limites imposés par la vie quotidienne. Cependant, ne s'agit-il pas alors d'une nouvelle manière de rendre ce temps productif ? Ces propos entrent-ils dans un cadre commun à celui proposé par Pierre Sansot ?

*« Je vous propose un ennui dans lequel on s'étire voluptueusement, par lequel on bâille de plaisir, tout au bonheur de n'avoir rien à faire, de remettre à plus tard ce qui n'est pas urgent. Vous vivez alors dans le sentiment de la non-urgence. »* (Sansot, 2000 : 54-55)

Là où la confrontation des temporalités de l'autre dans le couple représente un choix volontaire de restreindre sa propre liberté temporelle individuelle, l'ennui ne représente pas, quant à lui, un choix et témoigne plutôt d'une situation **d'hétéronomie** qui remet en cause l'adulte « émancipé ». Il pourrait d'ailleurs conduire à un abandon total (l'alcoolisme évoqué par Roland) ou bien à la finitude de la vie.

### IV.2.3. Âge et temps (vieillesse)

Si certains éléments de la vie quotidienne, à travers la question de la structuration des emplois du temps selon quelques grandes étapes de la vie (mise en couple, enfant, divorce) ont été abordés précédemment, il est utile de revenir cette fois sur les représentations du vieillissement. Est-ce que toutes les personnes interrogées « vieillissent » ? Si tel est bien le cas, quels sont les symptômes de ce processus ? Des stratégies de lutte sont-elles envisagées ?

*« Je n'ai pas l'impression de vieillir car je fréquente des gens jeunes : j'ai 42 balais mais j'ai plutôt la vie de quelqu'un qui a 25-30 ans ! Je ne suis pas du genre à me dire "il faut se coucher" et "il faut se lever"... A ce niveau-là, on verra... C'est pareil, tu as l'impression de vieillir quand tu rentres dans une vie "classique", avec des enfants, avec une famille, avec des contraintes d'horaires, etc., que moi je n'ai pas... »* (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire, Caen)

Thibaut affirme qu'il ne vieillit pas. Le raisonnement qui met alors en œuvre consiste à affirmer que ce n'est pas l'avancée dans l'âge « objectif » qui constitue le facteur central du vieillissement, mais plutôt les grandes étapes qui l'accompagnent : mise en couple, enfant, etc.

*« Après, il y aura des choses plus troublantes : ma fille qui grandit, qui a un petit copain, etc. Il y a des étapes fortes comme le fait que ma mère arrête de travailler : il y a d'autres choses qui s'entament, qui arrivent. »* (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, une fille)

Là encore, ce sont les étapes (retraite d'un parent, vie amoureuse de l'enfant) qui caractérisent l'avancée dans la vie qui marquent le vieillissement et non pas l'âge. Ce que Gabrielle va confirmer en évoquant son récent divorce qui l'a conduite à une redéfinition de son rapport à la vieillesse :

*« C'est marrant ça parce qu'il y a deux ans, j'aurais dit oui, mais là, je ne dis pas ça. Même à 42 ans, je pense qu'il y a encore plein de belles choses à faire donc je ne suis plus angoissée par ça. A 40 ans, j'étais angoissée parce que je pensais que tout n'allait pas se faire, malheureusement, c'est un peu le cas, mais là-dessus, j'ai muri : à 40 ans, on peut faire encore plein de choses ! Je suis rassurée par rapport à ça ! »* (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, une fille)

Il faut noter que cette redéfinition arrive aux alentours de 40 ans, comme si cet âge constituait une frontière, une borne symbolique d'importance<sup>12</sup> :

*« [...] 40 c'est assez bizarre. C'est une espèce de truc... Avant tout le monde le dit je crois mais c'est un peu comme si on était à la moitié de sa vie. On est très proche des 25-30 et en même temps on s'en éloigne de plus en plus et finalement ce qu'on a vécu à*

---

<sup>12</sup> Il n'est d'ailleurs pas anodin que certains artistes s'approprient cette borne. Le titre « En quarantaine » dans l'album *Après moi le déluge* (2013) de l'artiste de variété Alex Beaupain, ou celui de Christophe Miossec qui d'intitule également « En quarantaine » dans l'album *1964* (2004) peuvent constituer deux exemples de son importance dans l'imaginaire collectif.

*25 ans c'est loin alors que ça paraît proche. Donc c'est une période de vie assez particulière je trouve, qui n'est pas négative mais assez particulière.* » (Fabienne, 37 ans, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant.)

Même si la référence à quelques bornes « objectives » permet de nuancer le propos, le vieillissement est, avant toute chose, la confrontation avec des « étapes » qui se multiplient, qui s'accroissent au fur et à mesure du temps :

*« Après c'est une perception, mais plus tu avances en âge, plus tu as l'impression que le temps passe vite. C'est lié au fait que tu sais que le terme se rapproche, aux expériences que tu traverses, tu sais que les choses sont irréversibles, que tu avances dans le chemin de la vie. »* (Stéphane, 41 ans, Nice, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice).

L'irréversibilité du processus n'empêche pas certaines personnes d'insister sur les aspects positifs du vieillissement :

*« Non. J'adore vieillir. J'adore me dire que le temps qui est passé m'a apporté une expérience et que je grandis, je progresse. Il ne faut surtout pas que ça s'arrête. Ne pas refaire les erreurs. Que même les échecs deviennent de l'expérience. Et puis c'est voir aussi ses enfants grandir, évoluer, changer. Et puis si on refuse de vieillir, on refuse également de voir un fruit mûrir, une fleur éclore... Que tout soit figé ? Mais si tout est figé, paradoxalement, c'est mort. Si on ne bouge pas, qu'on est figé, c'est qu'on est mort. Le principe de vieillir, c'est changer. Donc ça, oui, j'adore. »* (Alexandra, 40 ans, Nice, formatrice, en concubinage, 4 enfants)

Alexandra transforme ce vieillissement en « expériences » dont la multiplication dans une société soumise à l'accélération est fortement valorisée. Il peut également être la source d'une « tranquillité » nouvelle (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, une fille, Caen) et procurer plus de temps :

*« J'ai l'impression d'en avoir plus qu'avant parce que les enfants grandissent et puis parce que ta relation au temps est différente. Ta relation au travail : moi, le travail ne me pèse plus, les tâches ménagères ne me pèsent plus. Autant elles m'ont pesé à un moment donné, mais elles ne me pèsent plus donc ma relation au temps a changé. »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants)

La crainte du vieillissement n'est pas une peur diffuse, mais un ensemble de problématiques particulières parfaitement identifiées. Il peut s'agir de l'aspect financier :

*« Physiquement, ça ne me fait pas peur. Mais niveau santé, mentale ou physique, d'ailleurs, oui. J'apprends. Aussi, on court toujours pour pouvoir avoir un patrimoine, mettre de côté pour la vieillesse. Est-ce qu'on va pouvoir se nourrir, se loger ? Parce que la retraite, il ne faut pas y compter... Donc, vieillir pour ça, ça m'angoisse. Une sécurité financière, une sérénité »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants (16, 8 et 5 ans), Nice).

Mais ce sont, le plus souvent, les problèmes de santé inhérents au phénomène qui sont mis en avant :

*« J'ai plus peur de la décrépitude, l'affaiblissement physique, pouvoir faire moins de sport, être moins active, avec les pépins de santé, les cachetons et les traitements qu'il faut prendre. Dans mon entourage, dans ma génération, je trouve qu'il y a pas mal de gens avec un truc qui va pas bien : du diabète, un problème au cœur, un mal de dos chronique... Se sentir faiblir et pouvoir de moins en moins vite se remettre de petits tracas. »* (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice).

La problématique du vieillissement du corps est largement **abordée** par les femmes de l'échantillon (Carine ; Jocelyne) comme si, sans que cela ne soit totalement surprenant d'ailleurs, les représentations associées à la féminité se prolongeaient dans celles du vieillissement. Il n'est donc pas totalement étonnant de voir chez les femmes une pression supplémentaire au moment de lutter contre celui-ci :

*« Je fais deux heures de sport par semaine, de la gym. Je crois que, quand tu vieillis, il faut faire davantage de sport. Ce n'est pas que je crois, c'est que tu as besoin de faire davantage de faire du sport. [...] en vieillissant, tu élimines beaucoup moins, avec la ménopause, tu as besoin de faire plus attention à ton équilibre alimentaire et faire plus de sport : tu dois faire deux fois plus de sport si tu veux garder la ligne.»* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants)

La lutte contre le vieillissement « physique » est donc un combat féminin comme l'est celle contre certains de ces stigmates visibles :

*« J'utilise une crème de jour et, aussi, je n'arrive pas à mettre mes cheveux blancs à nu donc je les colore. Mais, à part ces deux trucs-là, je n'ai pas fait de lifting et truc comme ça parce qu'après c'est mon intégrité. Je me vois bien changer physiquement, mais je ne trouve pas ça hideux. »* (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, une fille)

Si Gabrielle remarque bien une transformation sur son propre corps, elle dit ne pas réellement s'en inquiéter.

*« Après les marques du temps, ben certaines personnes disent que c'est bien aussi d'avoir des rides. Des rides de vieillesse, des rides d'expressions. Faut accepter. On est comme on est. Mais lutter absolument contre les marques du temps... C'est reculer pour mieux sauter... »* (Marion, 60 ans, Retraité puéricultrice, marié, 3 enfants)

Marion accepte elle-aussi cette situation. Par contre, au cours de cette enquête, une personne s'est déclarée agressée par la vieillesse... des autres :

*« Oh oui. J'ai déjà horreur de voir des gens âgés. Quand je me promène et que je vois des vieux, ça me déprime. Bon, il y a quelques vieux qui sont présentables, mais la plupart des gens, c'est assez catastrophique... »* (Françoise, 71 ans, retraitée (antiquaire), séparée, 1 enfant (2 petits-enfants), Nice)

L'âge de Françoise (71 ans) permet de faire l'hypothèse que sa gérontophobie est une tentative de mise à distance des « stigmates » de la vieillesse dont elle est probablement la

« victime » également. Il s'agit d'un message envoyé au monde, par le biais de l'enquêteur : « les gens âgés me dépriment et je ne suis pas comme eux ».

#### IV. 2.4. Sacrifices opérés

Les multiples sollicitations de la vie quotidienne nécessitent d'effectuer des choix :

« Considéré dans l'absolu, le problème de la gestion du temps se résume en fait à celui des tâches que l'on va devoir sacrifier » (Bocquet, 2010 : 87).

Les sacrifices opérés peuvent concerner des tâches peu appréciées :

« Bah tu sais, le ménage, je me dis "après moi, la fin du monde" : donc je ne fais que ce qu'il faut ! Je ne suis pas la reine de la balayette et du chiffon... » (Océane, 69 ans, retraitée, veuve, quatre enfants, Caen)

Si Océane ne s'inquiète pas vraiment de ce qu'il adviendra dans cet univers sans propriété, le sacrifice de cet ordre effectué par d'autres est plus difficile à supporter :

« Avant [l'arrivée des enfants], je passais beaucoup de temps à faire le ménage. Je lisais plus aussi. Je repassais tous les vêtements, je lavais les rideaux toutes les semaines, la poussière partout, même au-dessus des placards... »

**C'est plutôt bien, non, de consacrer moins de temps à ce grand ménage régulier ?**

*Oui, mais j'aime bien quand c'est propre. Là, c'est pas comme je veux.* » (Daniela, 37 ans, au foyer, mariée, 2 enfants (10 et 2 ans), Nice).

La contraction des disponibilités temporelles implique des concessions sur ce qui est pourtant « voulu » lorsqu'il est question des tâches ménagères. Mais elle peut également avoir des conséquences plus importantes sur la vie de famille. Ainsi, Rémy (50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant (9 ans), Nice), en acceptant un nouvel emploi sur la Côte d'Azur, alors qu'il vivait avec sa femme et son fils dans une autre région, a vu son couple (et sa famille) se déliter au rythme des allers et des retours qu'il effectuait entre les deux endroits :

«Donc voilà, moi, tout ce que j'ai sacrifié, c'est ça depuis cinq ans. Ma vie de famille, avec mon gamin, c'est ce que j'ai sacrifié le plus. S'il y a sacrifice, il est là. » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant (9 ans), Nice)

A *contrario*, parfois d'autres vont sacrifier leur « carrière » en même temps qu'ils vont trouver un nouveau compagnon ou fonder une famille :

**Qu'avez-vous sacrifié ?**

« Ma carrière. Moi.

**Vous travailliez avant d'avoir des enfants ?**

*Non. Je venais de sortir de la fac. Je me suis mariée et j'ai eu tout de suite des enfants. Donc j'ai sacrifié mon travail. [...] J'ai fait une fac de textile, de création de textile. Imprimerie des tissus, des jacquards, des tapis... Tout ça. J'aurais fait ça. Mais j'ai eu*

*des enfants. C'est bien aussi !* » (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants (16, 8 et 5 ans), Nice).

Il n'est probablement pas anodin que les deux exemples choisis pour caractériser le sacrifice de la vie de famille et celui de la vie professionnelle soient, dans le premier cas, celui d'un homme et, dans le second, celui d'une femme : la nature des sacrifices aurait-elle un genre ? On sait des statistiques que les femmes abandonnent plus souvent leur carrière professionnelle pour se consacrer à la famille, même à niveau d'études égal à celui du conjoint (qui lui, continue et les études, à partir de Bac + 3, et sa vie professionnelle).

Parmi les sacrifices opérés par les personnes enquêtées, **la réduction du temps de travail** trouve une place de choix (en anglais cette pratique est appelée « downshifting »). Elle permet, en effet, de disposer d'un temps plus personnel où des projets pourront être développés :

*« Mais c'est pour ça que j'ai choisi d'être à temps partiel... Pour pouvoir bosser sans rendre de compte. Pour être libre du temps justement que j'occupe à bosser mais qui me convient, sur des choses qui me conviennent »* (Julie, 51 ans, Médecin, mariée, 1 enfant)

Le sentiment de liberté ainsi procuré pourrait trouver quelques restrictions dans les sacrifices financiers opérés. C'est une vision des choses à laquelle s'oppose Thibaut qui a effectué une reconversion professionnelle :

*« Mais le temps que j'ai gagné par le changement d'emploi, je le consacre à ce que j'ai dit précédemment et aussi à ne pas avoir de contraintes horaires. Sinon, j'ai l'impression qu'on me vole du temps... Ce n'est pas le rapport dont j'ai envie avec le temps : je préfère avoir du temps que de l'argent pour faire ce que je veux. Honnêtement, je gagnais vachement mieux ma vie quand je travaillais dans l'industrie. »* (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire)

Julie et Thibaut se réapproprient autoritairement l'usage du temps, de leur temps, de leur vie. Le constat d'une continuité entre ces derniers propos et ceux relevés autour de l'ennui doit être effectué : la revendication d'une maîtrise du temps personnel est bien le corollaire d'une émancipation rêvée, réelle ou fantasmée.

#### **IV. 2.5. Le corps qui dit « stop »**

De nombreux travaux ont souligné les conséquences des modes de vie occidentaux sur la santé physique et mentale des individus.

*« Richard Sennett, in Le travail sans qualités, parle de "corrosion du caractère" pour notamment souligner que l'accélération du temps et la vision à court terme des choses n'a pas que le stress pour conséquence : le changement de caractère (par exemple en plus agressif) en est aussi une résultante et un signe souvent avant-coureur de la dépression. »* (Aubert, 2003 : 132-142)

La dépression, ici, se place dans la continuité du stress résultant de la pression temporelle pesant sur le quotidien.

*« De psychologique hier, l'état suicidaire peut dès lors devenir sociologique, si le mode d'emploi du temps et des rythmes se dérègle au point d'entraîner l'anxiété, l'angoisse permanente des collectivités, comme c'est déjà le cas dans les entreprises de télécommunications, avec les ravages du stress devenu mortel » (Virilio, 2010 : 67-68).*

Le suicide, relié au stress de l'emploi du temps, notamment dans le cadre du travail, selon Virilio (il évoque probablement la « *mode du suicide* » décrite par le PDG de France Télécom Didier Lombard en 2009 dans son entreprise) deviendrait une problématique touchant l'ensemble de la société<sup>13</sup>. Cette question n'est que peu abordée dans les entretiens menés dans le cadre de « Moderato ». Il est certes question de stress et d'angoisse :

*« Parce que quand on est tout le temps pressé, en tout cas on précipite ce que je disais tout à l'heure, le stress, l'angoisse etc., et qu'effectivement ça a des répercussions physiques sur la santé qui nous amène dans la tombe beaucoup plus vite. Donc je suis plutôt d'accord. » (Fabienne, 37 ans, Caen, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant.)*

Ce stress serait la cause d'un vieillissement prématuré, voire d'une mort plus rapide pour Fabienne. Le fait d'être soumis aux pressions temporelles au quotidien peut mettre à mal les rythmes physiologiques :

#### **Cette oppression du temps, sur quoi se répercute-t-elle ?**

*« Sur mon sommeil et sur ma qualité de vie, parce que c'est omniprésent. Hormis des temps de vacances, je suis tous les jours, tous les jours, dans un souci de recherche d'argent » (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).*

L'angoisse du temps, pour Louis, provient peut-être plus d'une situation financière exsangue, qui va entraîner une contraction du temps, que de cette dernière en tant que telle. Le stress trop lourdement ressenti peut amener certains individus à faire le choix du ralentissement :

*« Parce que quand tu es pressé ça a des conséquences, forcément, sur ta santé quoi. Quand tu te presses tout le temps, quand tu fais toutes les choses vite avec précipitation etc. Ça a forcément des conséquences sur ta santé. Alors moi je suis quelqu'un, c'est dans ma nature, qui prend les choses avec... Voilà. J'aime bien faire les choses le plus lentement possible. Voilà, c'est comme ça. Je ne me laisse pas happer par la vitesse. Parce que je sais que la vitesse c'est pas bien quoi. C'est pas bien parce que quand tu fais tout trop vite après ça a des conséquences sur ta santé » (Cédric, 53 ans, Educateur spécialisé, marié, 3 enfants)*

---

<sup>13</sup> Même s'il serait bon de nuancer le constat selon lequel le suicide serait devenu « sociologique » seulement à l'époque contemporaine (cf. Durkheim Emile, *Le suicide*, Paris : Puf, 2007 [1897]).

Pour conclure cette partie portant sur les « temporalités et les étapes de vie », il semble nécessaire de rappeler que le temps est le support de l'émancipation de l'individu : la maîtrise de son temps constitue un des éléments forts de la construction individuelle. Que des éléments la remettent en cause, à l'exemple de l'ennui, et c'est l'individu que l'on disqualifie. Cela explique probablement que l'ennui soit systématiquement renvoyé à l'enfance, moment de construction identitaire, seule étape de la vie où la dépendance, aux rythmes des adultes alors, est acceptable.

### IV.3. Le temps à l'épreuve du quotidien

#### IV.3.1. Manger et dormir

Les temps de repas et les temps de repos sont appréhendés de manière paradoxale et complexe. Si nous avons de moins en moins de temps pour dormir ou pour cuisiner, le travail d'entretien montre que certaines personnes considèrent le temps de sommeil et le temps du repas comme une perte de temps, des instants relevant d'une certaine quotidienneté « peu stimulante » que l'on doit réduire :

**« Consommez-vous des plats préparés ?**

*Oui, souvent. C'est plus rapide, plus facile. Gain de temps. Quand on a le temps, on fait nous. »* (Mike, 28 ans, électricien à son compte, en concubinage, sans enfant, Nice)

A côté de cette position nous retrouvons aussi des individus qui, s'ils considèrent l'importance de ces temps, doivent les aménager, les réduire afin de conserver une organisation qui permette de libérer d'autres plages de temps. Libérer ce temps peut permettre de se consacrer à autre chose :

*« En général, je rogne sur le moment du repas. C'est pareil que pour le petit-déjeuner, je n'y passe pas beaucoup de temps. Ce créneau-là, c'est aussi les contacts, les gens à appeler ou rappeler. Ca m'arrive souvent de ne pas allumer mon portable avant midi. Donc c'est aussi ce moment-là qui dure jusqu'à 13h-13h30 »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

Le temps pour cuisiner et finalement souvent en relation avec les autres, les amis, la famille. Le repas organisé est un temps partagé avec les autres et il y a moins d'intérêt à cuisiner seul, « pour soi ». On peut relier ce phénomène aux plats préparés qui permettent de « manger vite fait », de reléguer le temps de préparation lorsqu'on est seul ou lorsque que la préparation du repas ne constitue pas une activité primordiale :

*« Sinon, tout le reste, je mange que des plats préparés. Des trucs 2 minutes au micro-ondes. Ca me va très bien. Je cherche vraiment le côté pratique de la bouffe. Je cuisine extrêmement peu. Je sais faire deux ou trois trucs pour des amis ou de la famille qui viennent chez moi. Mais il faut vraiment que je sois dans l'idée de faire de la bouffe pour les autres et que j'aie tout sous la main. »*

**Du coup, vous cuisinez peut-être davantage en vacances, non ?**

*Il y a une vraie connotation de détente, de partage avec d'autres. Et là, ça me fait plaisir. Mais c'est, allez, cinq fois par an. Mais sinon, tu m'enlèves le micro-ondes... »*  
Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant (9 ans), Nice)

On retrouve l'idée d'un partage au niveau des repas chez Honorine :

*« Je ne cherche pas à gagner du temps... Bah... Je cherche à être bien organisée, à ce qu'il y ait un repas bien le soir pour passer du temps tous ensemble et que cela soit convivial : ma priorité, c'est ça... »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, deux enfants)

On peut noter que l'usage des plats préparés ne rime pas forcément avec un non-temps de repas mais peut s'accommoder d'une table. Cela remet en cause l'idée d'un repas plus individualisé à cause de ces plats préparés. C'est davantage le gain de temps relatif à la préparation qui semble important :

*« Oui. Des pizzas surgelées, mais en général, c'est le plat familial de secours. Les jours de flemme ou de courses pas faites... »* (Alexandra, 40 ans, Nice, formatrice, en concubinage, 4 enfants)

En opposition d'autres pensent que ce sont des temps essentiels qui ne doivent pas être soumis à l'accélération. Ils constituent des temps de partages ou de réajustement, de communication comme souligné clairement pour un interviewé :

*« Je pense que c'est la gestion du temps que l'on a qui est différente parce qu'on est parasité sur un tas de choses et je crois que si il y a une chose sur laquelle, qu'est vitale et qu'il faut se poser pour prendre le temps, c'est celui –là. Celui de préparer à manger, de manger ensemble parce que c'est le moment social qui permet de finalement, qu'est-ce qu'on va faire de notre temps. Sur les projections du week-end, des activités etc. C'est le seul lieu, le seul espace dans la vie que l'on a maintenant, puisque que les gamins vont à l'école, tout le monde part dans son coin et c'est le seul moment qui nous permet, de régulation, qui nous permet de voir ce qu'on fait de notre temps et ce que chacun fait du sien. Alors qu'est-ce que t'as fait à l'école, qu'est-ce que t'as etc. »* (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants, Caen)

Il y aussi la « culture du bon produit », héritage d'une idée de la table à la française qui se méfie du produit préparé ou surgelé. Dans un même ordre d'idée certaines personnes favorisent le faire soi-même que ce soit par rapport à une tradition, par méfiance de ce que peuvent contenir des plats préparés ou par affirmation d'une temps essentiel de cuisine. Le temps de préparation des repas peut en effet être vu comme indispensable, comme un temps quotidien dont on doit s'acquitter et transmettre à la famille. Par exemple Mélissa s'exprimant sur les plats préparés :

*« Très très peu. On peut téléphoner pour se faire livrer une pizza, mais sinon... Mes parents sont exploitants agricoles, donc j'ai la culture du bon. Même quand je travaille la journée à Menton. Je viens avec ma boîte, même remplie de choses peu intéressantes de chez moi – du riz, une tomate... – plutôt qu'un truc préparé. Pour*

*moi, c'est de la nourriture pour les chiens. Je suis un peu bourgeoise sur le goût »*  
(Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice).

Lucie, qui est maintenant retraitée, retrouve le temps de cuisiner et de faire soi-même avec ses petits-enfants :

*« Et là c'est vrai je retrouve ce genre de temps. Donc c'est vrai que je pense que avoir du temps ça permet de consommer différemment. Bon donc je vais pas me précipiter pour aller acheter une pizza toute faite. Je vais préférer la faire moi-même. Puis j'ai donc deux petits enfants que j'ai de temps en temps puisque ma fille travaille de nuit donc il arrive que quand les enfants sont pas à l'école je les ai. Le mercredi par exemple. Et donc là j'aime bien, avec eux, faire des choses, des gâteaux des choses comme ça. »* (Lucie, 60 ans, Enseignante à la retraite, divorcée, 2 enfants, Caen.)

Comme on peut s'y attendre c'est davantage le temps du repas du midi qui est souvent mis en exemple du manque de temps pour manger. C'est un temps rapide en relation avec le temps de pause disponible au niveau du travail que l'on doit réduire :

*« Si pas le temps de manger par exemple. Ça, ça arrive. Rendez-vous qui s'éternise jusqu'à 13h et puis un autre qu'enchaîne à 14h du coup y'a le bus à prendre ou un truc à finaliser pour préparer le rendez-vous d'après et bing. J'ai eu un quart d'heure pour manger quoi. C'est un exemple assez classique on a dire. Après je peux pas le situer quand est-ce que ça s'est passé mais ça arrive régulièrement. »* (Fabienne, 37 ans, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen.)

Au niveau du sommeil nous avons à faire au même paradoxe. S'il est reconnu comme essentiel, vital voire comme source de plaisir, il est tout de même ressenti comme une activité qui consomme du temps. Daniel navigue entre deux avis, le plaisir et l'inquiétude du temps qui passe :

*« Mais voilà ça reste un peu ce paradoxe de à la fois c'est une nécessité physique, mais aussi presque psychique d'être reposé parce qu'après je pense que ça joue beaucoup sur l'équilibre, c'est aussi un plaisir mais en même temps c'est, enfin, c'est pas une perte de temps mais c'est du temps qui s'écoule. »* (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), Marié, 4 enfants, Caen.)

On retrouve cette oscillation chez Louis :

*« Dormir. C'est du temps de perdu, mais en même temps on en a besoin. J'aimerais dormir moins mais plus profondément. Avoir un sommeil beaucoup plus récupérateur »* (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).

Quentin appuie, quant à lui, sur les différences générationnelles et fait l'expérience du manque de sommeil pour constater que les rythmes ont changé et que le temps de repos a diminué :

*« Si, la nuit, j'aimerais bien dormir plus. Après je sais pas comment ça s'explique mais je pense que c'est les générations qui font qu'on dort de moins en moins. Et puis bon la le problème c'est que bosser, en plus quand tu fais les postes, du coup voilà te lever à 4 heures enfin... Moi j'ai 25 ans je me vois pas me coucher à 19 heures ou à 20 heures quoi. J'en suis pas la encore. Déjà se coucher à 22 heures pour moi c'est un mini exploit. En général c'est souvent 23 voire minuit. Donc ça veut dire se coucher à 23 heures ou minuit et se lever à 4 heures derrière. Ça fait dormir entre, allez, 4 et 6 heures, en gros mes nuits, ça se résume à ça. Entre 3 et 6 heures, ça dépend des semaines. Donc c'est vrai que la nuit, j'aimerais pouvoir dormir plus. Après malheureusement, j'ai pas forcément le temps quoi. »* (Quentin, 25 ans, Magasinier logistique, en couple, Caen.)

Alexandre et Katia considèrent par contre la sieste comme une véritable activité. Elle est envisagée positivement et non comme un moment qui n'aurait plus sa place dans une organisation du temps hétérogène, comme un élément d'un passé rétrospectivement vu comme plus lent :

*« « Moi le rien n'existe pas quoi, vraiment, le vide n'existe pas. Se faire une ronflette pour moi c'est une activité ronflette. A partir du moment où elle est calée. »* (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants)

*« La sieste je peux la faire mais tu fais quelque chose quand tu fais la sieste. »* (Katia, 58 ans, Formatrice/Chercheuse, célibataire, 3 enfants.)

#### **IV.3.2. Les femmes premières victimes de l'accélération pressentie.**

Nos entretiens montrent que si le partage des tâches entre les hommes et les femmes tend à s'égaliser c'est encore à la femme qu'incombe, dans les représentations et les pratiques, la plupart des tâches ménagères et la gestion des temps parentaux rendant effective la double journée de travail :

*« C'est-à-dire que socialement, même si les choses ont tendance à s'équilibrer, socialement, dans une famille, c'est encore les femmes qui passent plus de temps aux tâches ménagères etc. Ba je pense que forcément, lié à ça, y'a un rapport différent, parce que sinon y'aurait beaucoup plus de clashes. C'est-à-dire que d'une certaine manière les femmes intègrent plus du temps de contrainte de tâches ménagères que les hommes. Mais c'est parallèle et ça va forcément évoluer avec les habitudes... Donc y'a des couples où maintenant, y'en a plein, où c'est égal, mais au global... »* (Armelle, 29 ans, consultante, en couple, Caen.)

#### **Selon vous, les hommes et les femmes ont-ils une approche différente du temps ?**

*« Oh oui, sûrement. Parce que les femmes quand elles arrivent à la maison, elles ont une deuxième journée. Bien souvent, les hommes travaillent à l'extérieur donc s'occupent moins de l'intérieur. Elles ont du coup plus de tâches à accomplir que nous et elles arrivent à tout faire... Je vois ma mère, elle travaillait 40 heures par*

*semaine, le frigo était toujours plein, la maison était nickel... » (Roland, 51 ans, Nice, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants, Nice.)*

Cette double journée a des conséquences alors sur la possibilité de s'octroyer du « temps pour soi » :

*« Bah le manque de temps, quand je travaillais, j'en avais quand même un petit peu plus parce que les enfants étaient grands mais à une époque c'était un petit peu raide, parce que j'avais trois enfants. Quand les enfants étaient en bas âge, je travaillais à temps plein. Donc j'avais pas de femme de ménage ni rien. Donc fallait que j'organise mon emploi du temps avec... Avec tout cela. Donc y'avait le temps, j'avais le temps qu'il fallait mais bon... J'avais pas beaucoup de temps pour moi, je dirais. » (Marion, 60 ans, Retraité puéricultrice, marié, 3 enfants, Caen)*

Au niveau des représentations, l'homme serait davantage en capacité de se détendre, de savoir être dans le présent, de ne pas être dans l'anticipation :

*« Oui, c'est sûr... Moi, je dois faire tout vite, et je fais régulièrement deux ou trois choses en même temps. Mon mari, et les hommes en général, ne peuvent pas. S'il est au téléphone et que je lui demande quelque chose, il ne peut pas. En revanche, il pense plus avoir de temps que moi. Il fait les choses plus calmement, plus lentement, plus posé, mais précisément. Pour lui, pas de panique, on a le temps, tout sera fait dans la journée, etc. Pour ma part, j'ai l'impression d'en manquer, donc on ne gère pas du tout le temps de la même façon. Sans doute qu'à la fin de la journée, il a fait ce qu'il voulait, mais moi j'ai besoin de faire un emploi du temps. Je l'envie par rapport à ça. Chaque matin, je me fais un emploi du temps et je dis à Marc : « Quel est le programme de la journée ? ». Lui de me répondre : « Il n'y a pas de programme, juste vivre ! ». » (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, une fille (4 mois), Nice)*

*« On a un côté « j'men fous » qui est un peu plus spontané chez les hommes que chez les femmes, je pense. On relativise beaucoup la gravité des choses et la priorité des choses. Plus calme. Même si c'est un bordel noir, t'es plus posé... Alors qu'elles, il faut que ce soit hyper formaté, hyper cadencé » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant (9 ans), Nice)*

Nous retrouvons ici ce type de discours mais il est nuancé par une idée de changement, d'évolution :

*« C'est sans doute moins le cas maintenant, mais, dans le stéréotype, la femme a vraiment besoin d'organiser son temps entre les enfants, les tâches ménagères, le boulot et le peu de temps qui lui reste pour penser à elle, alors qu'un homme va se préoccuper du boulot, parce que lui, c'est sa fonction, mais après du temps libre pour lui. Moins de stress, moins de contraintes au niveau du temps, plus de temps pour penser à lui, au sport, aux potes... Mais ça change... C'est bien » (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant (3 ans), Nice).*

Les femmes s'empareraient alors davantage de la gestion de l'organisation temporelle dans le cadre d'un ménage et de la responsabilité de rappeler les échéances :

*« Mais c'est vrai que j'ai l'impression de prendre plus en charge tout ce qui est de l'organisation temporelle justement. Par exemple, c'est moi qui anticipe sur les habits de la petite le soir pour que le matin ce ne soit pas à faire, qui prépare le cartable, qui pense à laver le tablier pour qu'il soit prêt lundi... Des fois, je me mets dedans, mais c'est toujours moi qui tient le temps, qui dit « Attention, demain il y a école ». Ça demande beaucoup d'énergie de tenir ça. Des fois, j'aimerais bien pouvoir me reposer plus sur lui pour tenir le temps et du coup avoir plus de temps perso, en fait. Mais ça, à mon avis, c'est plus une souffrance commune aux mères plutôt qu'aux pères qui peuvent eux se défendre de prendre d'autres choses en charge. Exemple simple : si on travaille tous les deux, c'est systématiquement moi qui vais organiser le ramassage scolaire de la petite, y compris auprès de sa grand-mère qui peut occasionnellement nous dépanner. Ça m'est arrivé d'être coincée parce qu'il n'était pas là et que personne ne pouvait m'aider à récupérer la petite » (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice). »*

De manière globale la majorité des entretiens converge vers cette conclusion de l'ancrage de rôles partagés de par l'assignation de genre. Ce partage inégal est regretté et les interviewés se font l'écho d'une évolution qui tarde à advenir totalement. Cependant les représentations demeurent et l'homme se donnerait à voir comme hédoniste, profitant de l'instant présent alors que les femmes sont renvoyées à la prévision, à l'anticipation des incidents qui planent sur le foyer. Nous rejoignons ici certains clichés tels que la capacité de femmes à faire plusieurs choses à la fois contrairement aux hommes. En effet les entretiens montrent un commun besoin de prévision entre hommes et femmes, les hommes étant aussi concernés par les phénomènes relevant de l'accélération.

Cependant des avis contradictoires se chevauchent quant à une temporalité féminine et masculine. Car pour Anaïck les femmes ont précisément une plus grande capacité de s'octroyer du temps de détente :

*« Les hommes sont toujours pressés. Les femmes, on est toujours plus relax. Enfin à mon âge. Mais les hommes, même retraités, s'occupent davantage. Ils vont au sport, faire de la marche, de la lecture. Dans ma génération, les femmes n'avaient pas de boulot et pas de loisirs. Les gosses et les repas. Par rapport à la génération de mes enfants, les hommes et les femmes sont autant occupés les uns que les autres. » (Anaïck, 76 ans, Nice, retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice.)*

Anaïck a donc bien ressenti cette évolution, qui selon elle rapproche aujourd'hui la condition des hommes et des femmes dans une commune agitation active.

Les entretiens fournissent ainsi une image d'activités qui seraient plus féminine et d'activités davantage masculine :

*« Au club, les hommes que je vois ne vont pas faire le ménage, c'est vrai, ils ne vont pas faire la cuisine, c'est vrai, mais ils ont leur jardin, ils ont encore leurs activités... Je*

*pense que c'est la même chose... » (Océane, 69 ans, retraitée, veuve, quatre enfants)*

### **IV.3.3. Le manque de temps**

Comment on pouvait s'y attendre une grande majorité des interviewés ressentent un manque de temps dans leur vie quotidienne. D'une certaine façon il manque systématiquement du temps pour tout le monde étant donné le caractère fini de la vie, le manque de temps serait presque constitutif de la nature humaine :

#### **2/ Globalement, pensez-vous manquer de temps ?**

*« On en manque toujours du temps. J'sais pas moi... Juste le fait qu'on soit mortel, forcément on manque du temps. Même si on vivait 300 ans, on continuerait à manquer de temps. Pourquoi ? Parce qu'on veut toujours remplir notre journée, notre vie. Euh... Après il faut savoir ne pas se laisser embarquer dans la spirale. Il faut lutter contre le rythme qu'on s'impose à nous-mêmes en fait » (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant (4 ans), Nice.)*

*« Il manque du temps dans l'infini. Si on pouvait vivre 150 ans, ce serait bien mais encore après il manquerait encore une centaine d'années derrière pour pouvoir refaire tout ce qu'on n'a pas pu faire. Donc en fait il faudrait vivre... Vivre vers l'infini, qu'il y ait pas de limites pourquoi pas. Et la on se poserait plus la question du temps parce qu'il aurait plus d'importance finalement. (Bernard, 57 ans, directeur d'agence, marié, 3 enfants, Caen.)*

Le manque de temps se fait grandement sentir pour certains interviewés à qui *« il manque finalement un temps pour « se poser », profiter d'une avant soirée et d'une soirée prolongée qu'on imagine avant d'être rattrapé par la fatigue ou/et les enfants. »* (Bernard, Caen).

Le travail polarise aussi évidemment ce sentiment de manque de temps. Le travail de terrain a montré que certains interviewés ont le sentiment de ne pas pouvoir accomplir toutes les tâches qu'ils se sont eux-mêmes assignés. C'est le sentiment de ne pas pouvoir boucler un dossier dans les temps impartis, de ne pas pouvoir déployer toutes ses capacités au travail. Cette pression ne s'exprime pas forcément par rapport à une hiérarchie ou à des objectifs mais à un niveau intérieur, personnel. Daniel et Fabienne peuvent représenter ce rapport tendu entre manque de temps et profession :

***« Et est-ce que vous pouvez raconter la dernière fois où vous avez manqué de temps ? Alors c'était un peu ce que vous disiez quand vous êtes rentré la dernière fois à 20h30... »***

*Daniel : Ouais enfin pour moi, c'est presque tous les jours soit parce que j'aurais voulu faire plus par rapport au boulot à faire etc. Et je dis merde j'ai pas tenu le truc ou enfin j'ai pas pu, c'est pas parce que j'ai bullé justement mais parce que c'est trop serré, c'est trop court, puis y'a trop de trucs sur le dos. » (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), Marié, 4 enfants, Caen.)*

*« Manquer de temps... Oui. Essentiellement au travail. Essentiellement au boulot. Trop de dossiers pas assez de temps pour les faire correctement. En gros ça va être ça. Beaucoup de temps entre guillemets presque perdu en, ce que j'appelle le syndrome de la réunionite aigue. Beaucoup de réunions, beaucoup de représentations donc ça c'est pas mal de perte de temps, en tout cas c'est ce qui empêche de bien travailler sur les dossiers. Beaucoup de perturbations, téléphone, mails, quand on est la tête dans un dossier. Enfin pour vraiment me mettre la tête dans un dossier je suis obligé de couper le reste. C'est-à-dire que je vais couper les mails pour pas être tenté d'aller voir si y'en a pas. Et puis on a toujours des petites alertes donc on les voit arriver les trucs. Donc le manque je le subis essentiellement dans la vie travail, dans la vie professionnelle. » (Fabienne, 37 ans, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant.)*

Plus surprenant, le profil d'Alexandre montre un manque de temps au niveau des ses horaires de travail afin de mener des actions en accord avec ses idées. Il doit donc dépasser ce cadre de travail, selon lui, pour arriver à entreprendre ses projets. Il est indéniable que son travail, qui forme un continuum avec sa vie quotidienne est fortement investi :

*« Je manque de temps, je dirais que... Je manque de temps si je reste sur mon cadre 35h professionnelles, sur les objectifs qu'on me demande d'atteindre, je manque de temps. C'est pas possible de tout faire par rapport à ces dernières années, donc dans le cadre de la formation professionnelle, on est obligé de déborder. Donc je manque de temps dans mon cadre professionnel. On se retrouve avec des fiches de tâches supérieures, en termes de production, au temps qu'on nous donne. Voilà la, je manque de temps, donc ça veut dire que je le compense par du bénévolat pour avoir une qualité de prestation parce que mon éthique... Mais je le fais remonter mon manque de temps. On subit, on subit, ce manque de temps, cette charge de travail qui s'accumule si on veut le faire dans une éthique respectueuse. Tout du moins quand on bosse avec des personnes dans le cadre du social quoi. Faut du temps. » (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants)*

*« Donc le plus de temps je l'ai puisque je le fais bénévolement. Plus de temps je dirais sur mes objectifs professionnels, je les dépasse en montant des assos ou étant dans des co-présidence ou dans des CA de différentes associations, qui me permettent d'être sur le terrain en tant que citoyen et de venir aussi alimenter la conviction professionnelle que j'ai, c'est-à-dire que ce choix professionnel et cette idéologie que je défends depuis 20 ans, professionnelle, elle est en lien avec cette activité globale que j'ai. Mais elle est calée dans un temps donné du code du travail. Que l'on explose, donc après on peut dire, « ah tiens c'est super ce que vous faites. » Mais ce qu'on fait c'est parce que, justement, si je reste uniquement dans le temps imparti du temps de travail, il ne serait jamais ce qu'il est aujourd'hui. » (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants)*

En relation avec ce manque de temps professionnel, il s'exprime un manque de temps de détente. C'est le fait ne pas avoir le temps de « profiter », de « flâner ». Parfois envisagé plutôt comme un ressenti, ce manque est parfois savamment calculé. Le manque de temps au travail se conjugue alors fréquemment avec l'absence de ce temps de pause, de déconnexion :

*« Pour lire surtout. Ne rien faire, lire, rêvasser. Mais disons que c'est de ma faute parce que je me mets toujours des choses à faire... »* (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant (11 ans), Nice)

Manquer de temps c'est aussi courir après celui-ci, se sentir continuellement en retard sur la nécessaire maîtrise des rythmes. C'est la vision en terme de spirale qui absorbe le temps et dont on ne peut se sortir. Le manque de temps exprimé par Clara fait aussi écho à ce que nous vu récemment avec la pression temporelle plus importante qui s'exerce sur les femmes :

*« Tout le temps. Il y a tellement de choses à faire toujours, qu'il me manque toujours du temps. Je sais pas. Voilà, mes projets à moi, il me manque du temps. Je voudrais voir aussi la maison toujours nickel. C'est impossible... Donc il me manque tout le temps du temps et c'est les papiers tout le temps, les enfants qui sont en train de me solliciter et de mettre le bazar. Je voudrais que ce soit toujours... Mais c'est jamais bien. C'est impossible d'avoir toujours bien : sa maison, ses enfants, ses papiers à jour. Non. Je me trouve du coup tout le temps en train de courir... »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants (16, 8 et 5 ans), Nice)

Les journées sont aussi « trop courtes » et les interviewés se mettent à rêver d'une journée plus longue, dépassant le cadre naturel des 24 heures. Une journée de 36 heures serait finalement la même qu'une journée de 24 heures, l'organisation temporelle serait soumise aux mêmes arrangements, mais c'est bien le cadre temporel global qui est interrogé, le manque de temps qui est questionné. Est-ce notre corps, la nature ou la société par son découpage des temps qui nous empêche de déployer toutes nos potentialités ?

*« Et donc, si j'avais des journées de 48h, ça me permettrait de gagner plus de sous, sachant que mon corps ne peut pas répondre à cette demande »* (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).

*« j'aimerais que les journées fassent trente-six heures, ça c'est sûr. Pour écrire, c'est un temps qui n'aurait pas de lien avec l'argent ; un temps gratuit »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

Certains interviewés expriment – même si c'est plus rare - une relation relativement tranquille par rapport au temps. Si Cédric reconnaît une accélération, notamment au travers de la circulation importante de l'information, il ne connaît pas le manque de temps et n'a pas globalement cette relation tendue au temps :

*« Alors là globalement je ne manque pas de temps non en fait. Non, non. C'est euh... C'est pas une notion que j'ai en moi. J'ai pas l'impression de manquer de temps. J'ai pas l'impression de courir après le temps non.[...] Non c'est marrant, cette notion de manquer du temps j'ai pas l'impression si tu veux. Parce que je planifie pas, je planifie pas mes journées comme ça en disant ce serait bien que je fasse ci que je fasse ça. En fait j'ai un peu l'impression de vivre au jour le jour. Et donc j'ai pas cette notion de, il me manque du temps quoi. Je me dis pas il me faudrait tant de temps pour faire ça et tout. »* (Cédric, 53 ans, Educateur spécialisé, marié, 3 enfants, Caen)

#### **IV.3.4. Les pertes de temps et les anthropomoments.**

La perte de temps, contrairement à l'ennui qui trouve quelques partisans, est essentiellement vécue de manière négative. Le mot « perte » même caractérise ces moments qui sont souvent en dehors de notre portée, sur lesquels nous n'avons finalement aucune prise. Est-ce parce que nous ne pouvons nous les approprier que ces moments sont considérés comme perdus ? Ainsi le phénomène des bouchons de la circulation est massivement évoqué par les interviewés comme une perte de temps. Le bouchon, qu'il soit matériel ou immatériel, apparaît comme une expérience à laquelle tout le monde est confronté, que l'on redoute et dont il faut essayer de se prémunir à l'aide de diverses techniques. A l'instar de « l'encombrement du temps » décrit par J-P. Dupuy (La trahison de l'opulence, 1976 ; Valeur sociale et encombrement du temps, Editions du CNRS, 1975), le bouchon est la figure métaphorique par excellence de la perte de contrôle sur le temps ; le précurseur encore vigoureux de l'anthropomoment, l'effet pervers de l'augmentation de la vitesse des flux de circulation. La rançon de la vitesse et de l'intensité des déplacements, c'est l'immobilité forcée dans le bouchon. Le bouchon de la circulation automobile est la métaphore de toutes les sortes d'encombrements et d'immobilité forcées, comme la file d'attente (au supermarché, dans les administrations), ou l'encombrement ou bouchon dû au surcroît de circulation de l'information (mails).

Un temps d'attente semblable est représenté par le moment des courses qui cristallise aussi le sentiment de perte de temps, dans la file d'attente (un autre type de bouchon) :

*« Ce qui nous fait le plus perdre de temps ? Ba... Les courses. Ouais supermarché. Ca c'est une perte de temps, attendre à la caisse. Ca ça sert à rien. »* (Deborah, 35 ans, Professeur de lettres classiques, pacsée, 1 enfant, Caen.)

*« Les courses. C'est une vraie chienlit. Je les fais en général le jeudi. Je ne sais pas pourquoi, mais les courses, c'est le jeudi après-midi »* (Anaïck, 76 ans, Nice, retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice.)

*« A La poste, je m'assois et j'attends mon tour. Quand c'est trop long, ça me barbe. Je suis une femme impatiente. Si je fais des courses et que je dois attendre à la caisse, ça me bouffe !... »* (Gilberte, 89 ans, retraitée (centre des impôts), 2 enfants, Nice.)

Les NTIC, comme vu précédemment, sont aussi considérés comme exigeantes en temps. Elles peuvent faire perdre du temps si on se perd dans les méandres de ses nombreuses utilisations :

*« Peut-être Internet. Parce que j'y vais pour regarder mes mails, dans mes mails, il y a toujours des choses qui sont désuètes. Tu cliques dessus, tu ouvres une fenêtre et tu navigues d'un site à l'autre en t'égarant. Donc oui, je peux y passer du temps pour en fin de compte tout fermer et ne rien en faire. Je me suis juste perdue dans le dédale d'Internet. C'est clairement du temps que je pourrais prendre pour lire un bouquin. »* (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice.)

L'utilisation du mail intempestif ressort aussi lorsque l'on identifie les pertes de temps. A l'instar des paradoxes des NTIC le mail peut servir à se décharger d'une information en la transmettant de manière massive et parfois déraisonnable :

*« L'incapacité des interlocuteurs à trier les informations qu'ils vont t'envoyer. Parce que à partir du moment où ils se sont débarrassés d'une info, ils considèrent qu'ils ont fait leur travail alors que toi tu n'en avais pas particulièrement besoin. L'utilisation massive du mail par exemple » (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant (2 ans), Nice).*

On retrouve cette réflexion chez Fabienne :

*« Le mail évidemment c'est pareil quoi. Ca on perd, nous on travaille, on est un réseau donc on est censé créer de la rencontre, de l'échange entre les structures, entre les acteurs, entre les personnes, on a de plus en plus de mal, les gens sont de plus en plus noyés sous l'info. Trop d'info tue l'info. Ils sont de plus en plus noyés, on est dans un secteur associatif du coup y'a la spécificité de baisse des moyens etc. On a de plus en plus de mal à créer ces temps physiques d'échanges et de rencontres qui sont pourtant ultra importants. Et on a tendance à jouer la facilité, je balance l'info, tout le monde l'a, je me dégage de ma responsabilité et la je pense qu'on perd énormément, ouais. » (Fabienne, 37 ans, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen)*

D'une certaine manière l'accélération de la transmission de l'information crée une pression de l'échange, une impossibilité de trier, une inflation de messages ou la responsabilité de celui qui envoie est tout de même mobilisée.

*« Donc voilà, ces inventions-là, le mail et... Il y a beaucoup de gens qui l'utilisent à mauvais escient : et dans les délais et dans leur capacité à t'envoyer un flow inutile d'informations. Ca masque un manque d'efficacité » (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant (2 ans), Nice).*

La sphère de l'administration et l'obligation de passer par des conduits virtuels semble aussi faire perdre du temps aux interviewés. L'incapacité à se rendre directement sur les lieux même, souvent à cause d'horaires conflictuels, est aussi souvent mobilisée comme ressenti de perte de temps. La technique qui permettrait de gagner du temps en évitant les déplacements ne semble pas apporter une solution convenable, et surtout, elle dépersonnalise les rapports avec l'administration tout en les compliquant :

*« Y'a de plus en plus de manipulations qu'on ne peut faire que par internet maintenant. Donc t'as tout les services administratifs. Ouais des inscriptions à des trucs et télécharger le PDF, et imprimer le PDF et c'est tout un système qu'est devenu numérisé sous prétexte d'être plus rapide et j'ai le souvenir que parfois j'ai passé plus de temps à le faire que si on avait utilisé peut être une méthode plus ancienne où ça passait au téléphone et où y'avait quelqu'un dont le métier c'est le secrétariat. Qui prenait les informations en compte. Qui était chargé de ça. Donc je dirais ouais les processus administratifs par internet. D'inscription, t'as les comptes*

*EDF... La CAF, le pôle emploi... Y'a d'autres trucs encore... Où on perd du temps... » (Brigitte, 27 ans, Assistante d'éducation/Étudiante, en couple, Caen.)*

Cette réflexion est partagée par Isabelle :

*« Ce qui pourrait aussi m'en faire perdre, c'est tout ce qui est administration au téléphone. Perte de temps de fou car tu n'as jamais personne, tu pètes un plomb. Peut-être que si tu te rendais sur place, tu en perdrais aussi, mais tu es au moins sûre d'avoir quelqu'un » (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, une fille (4 mois), Nice).*

Au niveau du travail les temps « improductifs », les réunions et les temps morts sont aussi mobilisés. Au niveau professionnel il ne faudrait pas, idéalement, perdre de temps. Dans le cas suivant nous sommes face à un extrait qui montre à la fois les paradoxes des modes de communication rapides et la difficulté qui se fait jour à sortir, lorsque cela pourrait s'avérer nécessaire, de la médiation technique :

*« Là où je travaille on est équipé d'un truc interne, intranet. Et au tout début qu'on était équipé de ça pour se donner un rendez-vous ba y'avait 10000 mails alors qu'on était au bureau d'à côté. Ba du coup ça mettait des heures et des heures à trouver une date commune alors qu'il aurait suffi de prendre l'agenda papier et d'aller se retrouver. Mais je veux dire deux portes hein, c'est quand même pas, c'est même pas monter trois étages. Et ça, ça m'avait fait beaucoup rire. » (Katia, 58 ans, Formatrice/Chercheuse, célibataire, 3 enfants, Caen.)*

Si nous sommes loin d'une utilisation très spécifique et complexe des NTIC, cet extrait donne une représentation d'une prolifération presque procédurière d'informations.

Par moment l'idée de perdre du temps prend un tour plus philosophique. Perdre du temps peut être perdre son temps à gagner sa vie ou à exercer une activité qui ne nous correspondrait pas.

*« La perte de temps par excellence... La perte de temps par excellence... Ba ça va être un peu philo comme réponse mais la perte de temps par excellence c'est essayer de rentrer dans ce que les gens attendent de nous quoi. Suivre une carrière pour faire plaisir à quelqu'un d'autre qu'à soi-même. Ca c'est la perte de temps par excellence. » (Brigitte, 27 ans, Assistante d'éducation/Étudiante, en couple.)*

Agir sans détermination dans un monde soumis à l'accélération et à la pression temporelle est finalement aussi une perte de temps. Il peut être important de se dégager des rythmes incessants :

***Quelle est, selon vous, la perte de temps par excellence ?***

*« Pour moi, c'est l'agitation, de courir, d'être dans le rush. Courir, c'est perdre du temps » (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).*

On peut aussi de manière plus surprenante perdre son temps à cause d'autrui ou avec autrui :

*« La perte de temps par excellence... La perte de temps si tu veux c'est, par exemple, passer son temps à table... Des repas interminables où tu parles avec des gens pour raconter des choses, des banalités. Finalement être invité à une fête de famille ou des choses comme ça ou à un mariage et tout. Et tu te retrouves en présence de personnes avec lesquelles t'as pas vraiment de points communs et t'es obligé de parler pour parler. Faire des conversations, parler pour parler parce que finalement t'es à table et c'est des choses qui se font, c'est de conventions. Tu restes à table avec ces gens-là parce que c'est comme ça quoi. Et ça pour moi c'est une perte de temps. Je préférerais plutôt que de rester à table et il faut aller de l'entrée au dessert, je préférerais aller sur la piste de danse et puis m'éclater au mariage, faire la fête quoi. Ce genre de choses, oui c'est une perte de temps. C'est un exemple hein. Mais y'en a d'autres... »* (Cédric, 53 ans, Educateur spécialisé, marié, 3 enfants)

Cette figure du diner revient dans cet extrait et rejoint quelque peu la perte de temps envisagée comme action qu'on entreprend alors qu'elle ne nous ressemble pas :

*« Mais c'est vrai que je suis pas quelqu'un qui apprécie le temps de prendre une bouffe quoi. Un repas ça me fait chier, les trucs un peu organisés. Autant on se fait une bouffe vite fait, enfin vite fait, je vais pas passer trois plombes à préparer, à cogiter machin et tout. Et puis surtout à se retrouver autour d'une table, on fait passer les plats enfin tout ça... Je me souviens de ces repas de famille quand on était gamins, quelle horreur. Dans le rapport aux autres c'est marrant parce qu'il y a quelque chose... Il arrive, notamment dans les repas, on mange ensemble...Là j'ai une impression de perte de temps... »* (Julie, 51 ans, Médecin, mariée, 1 enfant, Caen)

La télévision, classiquement, est convoquée comme perte de temps. Les programmes sont jugés comme pauvres mais permettent de souffler, de ne plus réfléchir. Le rapport à la télévision est encore une fois paradoxal car c'est peut-être la simplicité des programmes qui permet d'opérer cette pause qui est, tout de même, non déconnectée car prise devant un écran. Peut-être est-elle aussi condamnée afin de relayer un avis conformiste sur la télévision :

*« La grosse perte de temps par excellence, c'est la télé, mais ça dépend quoi. Si c'est regarder un bon DVD de temps en temps, non. Mais les conneries télévisées... »* (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, une fille (4 mois), Nice)

*« La télé. C'est vrai que ça peut vider l'esprit, mais des fois, ça rend tellement bête. On regarde quelque chose et on se dit : « Mince, je vois de voir quelque chose sans intérêt. Ça m'a fait perdre une heure et sans m'en rendre compte ». Avec les télérealités, typiquement. On est comme hypnotisé, et c'est bête.*

***Et vous regardez souvent la télé ?***

*Oui. Quand je suis toute seule, non. Pas trop. Plutôt la musique. De temps en temps, le journal à midi »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants (16, 8 et 5 ans), Nice).

#### IV.3.5. L'organisation et le gain de temps

Il ressort sans surprise dans les entretiens qu'une bonne organisation, qu'une gestion du temps cadrée ou que la dénomination de plages horaires spécifiques permettent de gagner du temps :

**« Oui quelle activité peut te faire gagner le plus de temps ?**

*Je sais pas... [Interruption] S'organiser quoi. S'organiser. Et puis être efficace quoi. T'apprends à être efficace quand t'as plein de choses à gérer. C'est une contrainte, c'est une perte de temps également mais c'est également un gain de temps, quand tu t'organises. Sur le coup t'as l'impression de perdre ton temps, mais le fait de t'organiser, t'en gagnes quoi. »* (Sébastien, 35 ans, Assistant d'éducation, en couple, 1 enfant, Caen.)

On peut remarquer aussi que, paradoxalement, s'organiser prend du temps.

Dans l'organisation du temps personnel, on peut noter une analogie entre l'organisation professionnelle et le temps du quotidien, notamment à travers l'utilisation de la notion de « logistique ». Alors qu'on imagine le quotidien comme un lieu d'autonomie, il se retrouve lui aussi configuré par des logiques organisationnelles. La sphère du temps quotidien est indéniablement influencée par des logiques de travail :

*« Mais ce qui va faire gagner du temps, c'est si je respecte toute la logistique de l'organisation et qu'il n'y a pas de grain de sable qui va se mettre dedans. Des trucs très bêtes, mais à partir du moment où le matin je dois accompagner ma fille... Même si la veille, j'ai fait toute la vaisselle qui devait être faite, si j'ai préparé les affaires un petit peu à l'avance... Tout à coup, tout roule, je vais la poser, ça va rouler aussi. Ça va être la même chose sur le travail. Il faut arriver à ce que je ménage... Que je m'organise assez bien afin que des imprévus – et il y en a beaucoup dans mon métier – et des demandes pour avant-hier soient dans mon organisation. Voilà. C'est respecter la chaîne de logistique, tant pour l'organisation domestique que professionnelle. A partir de là, tout roule. Et être énormément dans l'anticipation. Mais ça, c'est vraiment inhérent à notre mode de vie et au travail. Parce que justement, il n'y a pas une journée qui ressemble à l'autre en termes d'aménagement, d'horaires et de tâches »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant (2 ans), Nice).

On retrouve ce phénomène chez Etienne où l'agenda est envisagé de manière professionnelle et personnelle :

*« Oui, il y a une chose que j'ai en commun avec ma femme : on est hyper-organisé. Dans mon agenda, j'ai mon emploi du temps, celui de ma femme et celui de ma fille, avec toutes les strates professionnelles et personnelles. Toutes ces strates avec lesquelles je jongle tout le temps »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant (2 ans), Nice).

Ce qu'apporte une bonne gestion du temps n'est pas immédiatement perceptible mais se gagne au long cours. Nous avons là une représentation commune qui fait la différence entre le gestionnaire et le dilettante pour qui sa désorganisation fait au final son malheur. Mieux

vaut être la tortue ou la fourmi plutôt que le lièvre ou la cigale ( ?). Plus qu'une organisation, il faut savoir hiérarchiser les priorités :

*« Après comme je te disais c'est vraiment un problème d'organisation. Enfin c'est souvent, je vais me dire bon ba tien allez, à 10 heures du matin, quand je suis d'après-midi, à 10 heures du matin je décolle, et puis je faire des papiers, t'as toujours des papiers à faire. Je vais aller voir, la on a des soucis d'internet, donc je me dis, je vais aller voir l'opérateur. Et puis du coup à 10 heures, oh non je reste encore un peu, machin et tout. Donc voila je me dis pas, je pas le temps de faire, j'ai pas le temps de faire ça... Ou alors y'a que au boulot. Au boulot effectivement je me dis, j'ai pas le temps, j'ai pas le temps. C'est pas le temps en lui-même, c'est vraiment la charge de travail qu'est trop importante. Mais sinon pour moi c'est vraiment une question d'organisation. C'est parce que je suis mal organisé que je trouve pas le temps. » (Quentin, 25 ans, Magasinier logistique, en couple, Caen.)*

Et pour certaines personnes, plus que l'organisation, c'est aussi laisser la place à l'imprévu qui fait gagner du temps, se dégager par moment d'une rigidité :

*« Mais je sais que si quelqu'un vient, que ce soit amical ou professionnel, d'une façon inopinée, je peux prendre une heure pour discuter avec lui. Ca fait partie du processus de la journée. Je le regretterais sans doute à la fin de la journée parce que je vais me dire « j'ai pas fait ci, j'ai pas fait ça », mais en même temps, j'assume complètement mes propres incohérences à me dire que j'ai pas assez de temps, et en même temps à pouvoir le prendre quand bon me semble. Si je fais quelque chose à un moment, c'est qu'il m'a semblé que c'était le bon moment pour le faire. J'assume ça » (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant (2 ans), Nice).*

Se laisser le temps cela peut être aussi une forme de revendication, d'aller contre un système global qui voudrait sanctuariser la planification :

*« Moi je pense que une vision du temps qui se veut rationnelle, efficace, scientifique, machin est totalement contreproductive. Parce que ça laisse pas le temps de la rencontre et que chacun trouve sa place dans une action qui peut émerger. C'est paradoxal... » (Katia, 58 ans, Formatrice/Chercheuse, célibataire, 3 enfants, Caen.)*

Quitte parfois à être confronté aux jugements :

*« Et même moi, tout le monde me dit que je suis bordélique, je planifie pour que justement l'inattendu puisse arriver[...] » (Katia, 58 ans, Formatrice/Chercheuse, célibataire, 3 enfants, Caen.)*

Les individus qui perdent cette capacité le regrettent par ailleurs :

*« Et en même temps, on a perdu cette capacité d'improvisation, du style ma femme qui arriverait au studio à l'improviste et de me dire « on va boire un verre ? », « ah tiens, si on mangeait dehors ? ». La spontanéité, sans se poser de question. De même que ce degré d'organisation nous oblige à une logistique, par exemple en termes de nourriture puisqu'on fait tout nous-mêmes... On pourrait très bien ne pas*

*se poser la question et acheter les choses au jour le jour. Là, avec ma fille, il en est hors de question »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant (2 ans), Nice).

A mesure que le temps est entendu en terme de calcul et se transforme en valeur la capacité de se détacher, d'improviser semble plus difficile à atteindre pour certains individus soumis à une organisation rigide. Il nous semble que la désynchronisation des temps sociaux marque ici son empreinte d'une manière détournée en imposant des contraintes auxquelles on ne peut échapper qu'en ayant l'impression de payer un prix, de devoir sacrifier une tranquillité.

#### **IV.3.5. Que faire de plus de temps ?**

Si majoritairement les individus interrogés expriment leur manque de temps, d'autres ne ressentent pas ce phénomène. Si à un niveau global ils reconnaissent une accélération du temps, à un niveau personnel ils ont du temps ou ont une relation apaisée par rapport au temps :

*« Ca existe de perdre son temps ? On peut en gaspiller, mais pas en perdre. Et encore, gaspiller du temps... Des gens peuvent avoir besoin de ce temps pour faire quelque chose que tu aurais mis trois fois moins de temps à faire, mais... De la même façon que le soleil brille pour tout le monde, ce n'est pas parce que tu vas mettre plus de temps que de toute façon ça va forcément te ralentir si tu es dépendant d'elle. Mais est-ce que tu vas avoir perdu du temps ? Non, ce temps permettra peut-être de prendre du recul... C'est comme « gagner du temps », je n'y crois pas. Le temps passe. »* (Alexandra, 40 ans, Nice, formatrice, en concubinage, 4 enfants)

Il est symptomatique de noter que la question d'un surplus de temps amène automatiquement la question de l'argent. Disposer de davantage de temps impliquerait des moyens financiers supplémentaires pour en jouir confortablement. La relation au temps disponible est pensée en fonction de l'argent. Même si, au niveau des représentations, avoir l'un ou l'autre (seulement) ne suffit généralement pas :

*« Si j'avais plus de temps ? Je dirais "si j'avais plus de temps et plus de moyens"... J'irais me promener : j'irais visiter des musées. Par exemple, je viendrais sur Caen pour voir l'exposition sur les peintres impressionnistes au musée de Caen. Mais venir sur Caen, cela fait des kilomètres, il y a l'essence à payer, l'entrée du musée, tu vois ? Parce que j'ai encore ma maison à payer... Mais si j'avais plus de moyens, voilà ce que je ferais ! J'irais plus au musée, voir des expositions... Ici, il n'y a rien... »* (Océane, 69 ans, retraitée, veuve, quatre enfants, Caen.)

*« Moi dans la question, si j'avais plus du temps, j'entends un peu, « si l'argent n'existait pas » quoi. »* (Brigitte, 27 ans, Assistante d'éducation/Étudiante, en couple.)

Lorsque le manque de temps n'est pas exprimé, la question de « quoi faire de plus de temps » n'a que peu de sens, même si la question de l'argent reste posée :

*« Pas grand-chose je pense. Non la même chose que maintenant, je sortirais peut être plus mais dans ces cas la y'aurait un frein plus financier à un moment donné. Non je pense que je saurais pas quoi faire du temps supplémentaire honnêtement. »*  
(Caroline, 31 ans, Chargé de mission, célibataire, Caen.)

Mais ne pas pouvoir remplir son temps ou avoir du temps peut parfois rimer avec culpabilité. Avoir du temps est-ce un privilège ou montre au contraire que l'on en fait pas assez ? :

**« Et vous parliez d'un désir de combler le temps libre qu'on a, et vous pensez qui vient d'où ce désir ?**

*Peut être d'une culpabilité que rester à rien faire, c'est pas bien. Voila c'est peut être ça. Un fond de culpabilité. Après je pense aussi le fait que certains aient bataillé pour qu'on ait ce temps disponible, pour que notre temps de travail soit réduit autant. Donc c'est une manière peut être, justement, de valoriser ce temps, cette bataille qui a eu lieu et de se dire, ils l'ont pas fait pour rien, on s'en sert vraiment. Y'a peut être de ça. La j'arriverais pas à dire pourquoi moi, si ça fait partie de mes moteurs ou pas. »*  
(Caroline, 31 ans, Chargé de mission, célibataire.)

Un temps que l'on s'imagine comme libéré serait aussi davantage dirigé vers des loisirs. Nous sommes dans la continuité de la vision du manque de temps en tant qu'économie prise sur le temps de détente et de loisirs, parce que l'organisation du quotidien consomme tout le temps et n'en laisse pas pour le « loisir » proprement dit :

*« Je manque pas de temps de repos, je manque pas de temps de boulot, je manque d'un peu de temps de loisirs parce que j'aimerais bien faire quelque chose tous les jours en plus de la journée de boulot par exemple. J'aimerais bien avoir deux heures le soir pour me dire voila, aujourd'hui je vais faire du sport, je vais au ciné, je vais faire ci, je vais faire ça, et la je les trouve pas ». (Bernard, 57 ans, Directeur d'agence, marié, 3 enfants, Caen.)*

Fabienne désirerait aussi du temps de loisir voire d'éloignement:

*« Je crois que je pourrais m'en servir pour ça et pour mieux cadrer le côté administratif perso et certainement aussi pour prendre des moments de détente plus longs, aller sur le marché prendre un café, pour faire ces petites choses là qui sont fortes agréables. Même sur des moments courts mais qui permettent de vraiment se détendre quoi. Je crois que j'en ferais ça en fait de ce temps là. Et puis peut être aussi des week-ends plus longs pour carrément partir en week-end en fait. Chose qui m'arrive assez peu de fois. » (Fabienne, 37 ans, Coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen)*

A noter que pour les personnes en retraite la question **se** pose différemment, même si à un moment donné de leur vie elle a pu être prégnante.

*« J'ai pas besoin de plus de temps. Actuellement j'ai le temps de tout faire ce que j'ai à faire. Bon y'a des trucs un peu plus pressé, mais c'est pas grave. Mais en fait sur douze moi disons, j'ai rien en retard. Même des impôts, je les paye à l'heure. »*  
(Florian, 80 ans, Retraité, marié, 3 enfants, Caen)

Marion se situe de même dans une période transitoire, au lendemain de son entrée dans l'âge de la retraite et la question du temps nouvellement accordé rencontre une inquiétude :

*« J'en ferais quoi... Ben je sais pas, j'ai jamais eu l'expérience d'avoir plus de temps. Maintenant je vais avoir plus de temps, mais du coup il faudrait que je comble peut être ce temps que je ne connais pas. Et je ne veux pas non plus m'ennuyer, donc je veux faire encore des choses. Je ne veux pas ne rien faire. Donc c'est pour ça que même à la retraite, là, je vais chercher des activités un petit peu en rapport avec ce que je faisais avant au niveau professionnel. »* (Marion, 60 ans, Retraité puéricultrice, marié, 3 enfants, Caen.)

Le temps libéré pourrait aussi servir à rééquilibrer le raccourcissement historique du temps pris pour s'occuper de soi, le temps physiologique, des apports plus vitaux tels qu'ici le sommeil :

*« Ba c'est sur, comme je te disais, dormir. C'est sur. Parce que je trouve que je dors pas assez. Euh ça se voit. Non mais c'est horrible parce que tu vois direct au bout de deux, trois jours, tu vois on est mardi, allez j'ai dormi même pas cinq heures la nuit dernière, j'ai vite une tête de déterré. Donc c'est vraiment dormir. Après ce serait pour de la détente. En gros c'est les moments où tu fais rien où juste tu vas te balader. Pas forcément avoir un but précis mais juste se dire, tiens j'ai rien à faire et ça c'est vrai, ça peut être du temps qui manque. Parce que tu rentres l'après-midi, le temps que je mange, que je prenne une douche etc. Ba tien il est déjà 16 heures. Ba si tu veux aller faire les magasins, les trucs comme ça, ba la il fait nuit à 17 heures. T'as vite l'impression que c'est la nuit. Donc c'est un peu ça. Après j'ai pas spécialement une tâche où je me dis, tiens j'aurais besoin de plus de temps. C'est plus voila pour glander, du temps pour glander... »* (Quentin, 25 ans, Magasinier logistique, en couple, Caen.)

Un temps nouvellement retrouvé peut aussi recouvrir un désir d'évasion, de découvertes :

*« Voyager. Voyager, bouger. En fait j'ai l'impression que la notion du temps elle a tellement été happée par la création de la boîte et la boîte pendant 3 ans que là où je peux avoir une certaine frustration c'est de manquer de temps de loisirs, de bouger, d'oisiveté ou découvertes. Ça me manque ça. »* (Romuald, 30 ans, Gérant de société audiovisuelle, en couple.)

Plus de temps aussi pour être disponible pour les autres, pour maintenir ses relations sociales :

*« Et puis plus de temps pour sortir, plus de temps pour être disponible pour les autres, pour voir les amis... Ça c'est quand même ... »* (Sébastien, 35 ans, Assistant d'éducation, en couple, 1 enfant, Caen.)

#### **IV.3.5. Du temps pour soi**

Le temps pour soi est une expression assez différemment entendue par les interviewés. Il s'agit d'un temps que l'on consacre pour « sa » personne d'une manière

physique, en faisant du sport par exemple, ou psychique en s'accordant une pause par rapport aux activités quotidiennes :

*« Oui, j'essaie de prendre du temps pour moi. Le matin, déjà, avant que tout le monde se lève, en faisant mon sport. C'est important, je sens que j'en ai besoin pour bien commencer ma journée. »* (Roland, 51 ans, Nice, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants)

A l'inverse le temps pour soi peut être vu comme un temps où « on ne fait rien » en opposition avec l'agitation qui peut parfois nous animer :

*« C'est-à-dire que le repos c'est avoir du temps pour soi-même. Voilà, c'est ça »* (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants (21, 17 et 14 ans), Nice).

*« Pas trop. Ca ne me manque pas tellement dans les faits, mais physiquement, ce serait bien que je le prenne, notamment en ne faisant rien car je suis dans une perpétuelle agitation qui fait qu'il n'y a pas assez de repos par rapport à ma vie d'avant »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, un enfant (18 mois), Nice).

Le temps pour soi peut aussi être lié à des convictions, à des projets, à des idéaux que l'on souhaite avoir le temps de défendre. Alexandre fournit une réponse atypique à la question du temps pour soi :

*« Ba j'ai pris du temps pour moi, je viens de signer un contrat de travail avec une école, la, donc voilà j'ai pris ce temps là parce que j'avais le choix. J'ai pris ce temps là pour m'occuper d'un territoire et d'une idéologie que je défends en partenariat avec d'autres structures. Voilà je prends le temps, j'ai pris le temps de ma vie. Professionnelle, citoyenne pour aller sur ce nouveau chapitre. »* (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants).

Du temps pour soi c'est aussi du temps volé au système, au stress ambiant ou même à la vie quotidienne :

*« Alors dans ce temps libre, le temps pour moi... A l'intérieur de ce temps libre par rapport à la vie de couple ou des choses comme ça c'est... J'en sais rien. Si se dire tout d'un coup, même à la rigueur un matin, il fait beau, en allant au boulot, tiens je me pose sur une terrasse, je prends un café, 10 minutes, on vole un peu de temps comme ça. Faire des espèces de petites virgules pour souffler. »* (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), Marié, 4 enfants, Caen.)

Les temps pour soi interviennent ici dans la possibilité de maintenir sa sphère personnelle par une médiation sur le lieu de travail :

*« Ba je dirais peut-être en journée y'a des temps qu'on prend pour nous. C'est par exemple quand on fait une pause dans la journée de travail pour regarder sur internet des choses, envoyer des messages aux amis. Ca c'est plus du temps qu'est quand même, on entrecoupe la journée de ça. »* (Armelle, 29 ans, consultante, en couple, Caen.)

Certaines personnes pensent au temps de toilettes qui pourrait s'apparenter à un temps pour soi :

*« Un bain. Les toilettes, c'est un vrai temps pour soi... Une espèce de bulle quoi quand même où normalement on est seul. Et si par exemple je prends un bain avec le sens un peu détente, bon une douche on se lave, je veux dire même si c'est agréable, mais bon bain, ouais on va buller, on va bouquiner, voilà les doigts de pieds en éventail. »* (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), Marié, 4 enfants, Caen.)

Le temps pour soi est aussi une philosophie de vie où l'on retrouve ici l'idée de bifurcation :

*« En fait je prends énormément de temps pour moi. Mais après moi c'est un peu une philosophie de vie. Donc je considère que si ce que je fais, je le fais pas pour moi, j'arrête de le faire. »* Brigitte, 27 ans, Assistante d'éducation/Étudiante, en couple, Caen)

*« Ba dans les réponses, les formes les plus classiques c'est prendre le temps de s'étirer, prendre le temps de venir dans un café lire un bouquin. Un temps complètement gratuit comme ça où voilà. Ca m'arrive de partir marcher. Et puis quand je pars en escapade le week-end je considère aussi que c'est du temps pour moi, quoi. Je le fais souvent plus pour moi que pour les gens que je vais voir. C'est ce que je considère prendre du temps pour moi. Ca peut être ... Ca peut être aussi d'essayer de se mettre dans une situation où y'a rien à faire, y'a rien qu'est attendu. Et voir ce qui se passe. S'obliger à prendre ce temps là. Genre quand je commence à être stressé ou d'une humeur bizarre et que je me sens pas très bien, la ça va être le moment de bifurquer une petite heure, de faire autre chose de façon à évacuer un peu les contraintes et à pas rester dans une situation tendue qui va faire que se tendre encore plus. »* Brigitte, 27 ans, Assistante d'éducation/Étudiante, en couple, Caen)

Caroline envisage le temps pour soi comme un panel d'activités où elle peut s'exprimer et comme une aventure de part la rupture qu'elle opère avec une forme organisée:

*« Alors je prends du temps pour moi le soir, je pratique des activités culturelles donc je fais par exemple du théâtre dans un club, je vais aller au cinéma, j'apprécie aussi d'y aller seule, c'est aussi du temps pour moi des fois d'aller au cinéma toute seule. Je lis beaucoup. Et je regarde quelques documentaires, de plus en plus d'ailleurs. Ca va être ça prendre du temps pour moi. Principalement. Ca va plutôt être des activités non physiques on va dire. Ou non violentes, assez zen. Le théâtre aide aussi beaucoup à libérer l'esprit. C'est du théâtre d'impro donc encore un peu plus peut être même. Donc oui ça va être ça le temps pour moi, je réfléchis... Oui ça va être déambuler dans la ville par exemple ou ailleurs mais déambuler sans but précis. Voilà. Puis s'arrêter parce qu'il y a un truc intéressant ou continuer à marcher. C'est vraiment ne pas programmer quelque chose. Oui je suis assez dans la programmation donc quand je programme pas c'est un peu le repos. C'est l'aventure. »* (Caroline, 31 ans, Chargé de mission, célibataire, Caen)

Souvent le temps pour soi est aussi limité par l'aspect familial. L'arrivée du premier enfant a par exemple changé l'organisation de Deborah dans son rapport à la détente :

*« Ba avant sa naissance oui. J'en prenais, j'allais nager. C'est vraiment ce que j'aime. Soir faire une sieste l'après-midi, soit aller nager pendant une heure. Ou tout simplement bouquiner. Me mettre dans le lit avec un bouquin. Et depuis qu'il est né, c'est un peu plus compliqué. Mais je pense que le rythme reviendra. Donc c'est pour ça, là c'est transitoire en ce moment. »* (Deborah, 35 ans, Professeur de lettres classiques, pacsée, 1 enfant, Caen)

L'arrivée du premier enfant est une période de bouleversement qui demande un réajustement des temps quotidiens.

Romuald a lui aussi dû retrouver du temps pour soi après une période sa vie plus occupée, se réajuster d'une manière analogue :

*« Alors en fait avant j'en prenais pas du tout. Avant j'étais vraiment obsédé par la boîte, par réussir à gagner ma vie. Et en fait quelque part, quand j'étais obsédé par le travail, c'était du temps pour moi parce que... Alors au niveau social et tout, c'était moins, je voyais moins de gens. Par contre j'avais l'impression que c'était du temps pour moi parce que j'avais besoin de construire un truc qui me permette de gagner ma vie et une fois que je gagnais ma vie, j'allais pouvoir de nouveau débloquer du temps. Du coup c'était un peu une spirale parce qu'après, quand t'as commencé à faire du 50-60 heures par semaine, ba du coup tu prends le rythme, tu fais plus que ça. Et puis après ce qu'a changé la donne c'est la rencontre avec ma copine, ça m'a réappris à prendre du temps pour moi, à souffler, à penser à autre chose que le boulot. Et donc là pour le coup maintenant, ouais je prends beaucoup plus de temps pour moi. Le temps que je prends pour moi il est simple, c'est vraiment la fin de journée, c'est-à-dire qu'avant je pouvais bosser jusqu'à 1h, 2h du matin, maintenant c'est vraiment rare, vers 18h je sors. Et c'est là où je vais prendre du temps pour moi, parce que c'est le moment où je vais faire du sport. Genre badminton, piscine, muscu, ça va être sur ces temps là. C'est le moment où je vais voir les amis et prendre le temps de faire à manger aussi. Par exemple avant je bouffais, je rentrais, je prenais que des plats surgelés. Là prendre le temps de faire à manger. Donc voilà, ça va être sport, amis et reprendre le temps à nouveau de faire des choses que je faisais plus quoi. »* (Romuald, 30 ans, Gérant de société audiovisuelle, en couple, Caen.)

#### **IV.3.6. Faire soi-même**

Quelles sont les raisons qui poussent les individus à faire eux-mêmes plutôt que d'acheter les choses toutes faites ? De nombreux domaines sont concernés par ce désir : du bricolage, à la décoration ou aux vêtements. La cuisine est notamment le domaine dans lequel on peut le plus facilement se consacrer au « faire soi-même » comme il a déjà été esquissé en partie 1 :

*« On fait plus la cuisine qu'on achète de plats préparés, puisqu'on n'en achète jamais. Et puis... Bon après le reste... Bon la c'est pas pour gagner du temps, c'est*

*plus pour le plaisir. Mais voilà, tout le reste on l'achète tout fait quoi. Je réfléchis... La couture non. On coud pas. Voilà. On fait quand même un peu de cuisine. On évite d'acheter des trucs tout préparés. Pour des raisons et de plaisirs, puis peut être aussi, de santé. Puisque en principe bon c'est quand même meilleur. Mais la, si on revient sur le temps, on perd pas trop de temps à le faire puisque ça a un côté plaisir donc c'est une bonne utilisation du temps ça. De faire la cuisine ou de s'occuper de trucs comme ça. » (Bernard, 57 ans, Directeur d'agence, marié, 3 enfants, Caen.)*

Les vacances sont un moment où l'on peut retrouver ce gout de faire soi-même qui peut être bridé par la course quotidienne :

*« En revanche l'été, en vacances, souvent quand on part, la on va être beaucoup moins, très peu d'ailleurs, dans les trucs tout préparés, les plats à réchauffer etc. On va plus faire des trucs avec des produits frais. Donc ça renvoie à la question du temps. » (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), Marié, 4 enfants, Caen.)*

Brigitte est aussi globalement adepte de faire soi-même, dans une perspective d'alternative à la consommation courante :

*« Donc je consomme pas de plats préparés. Pareil ça c'est culturel dans ma famille, c'est très rare. Et qu'est-ce que je fais que je pourrais acheter... Ba justement le troc de fringues. Voilà on l'a évoqué. Je porte quasiment que des choses qu'ont déjà servi. Et donc ouais je pourrais acheter tout ça mais en fait je le trouve par moi-même. Et au niveau de la nourriture... Au niveau de la nourriture, j'achète ce que je consomme. Par contre je suis quand même dans une logique où souvent je fais moi-même mes tisanes. Donc je pourrais les acheter en sachets, toutes faites. J'en ai une partie qu'est comme ça, mais ça m'arrive aussi de faire mes propres mélanges. Donc j'ai des amies qui font ça vraiment comme... le ferait des professionnels. Et moi sinon ba j'apprends petit à petit à récolter les fleurs sauvages, qui peuvent se manger aussi souvent en salade. Et d'autre part l'année dernière c'était une récolte d'aubépine. Donc récoltée, séchée puis après ça fait des très bonnes tisanes. Et d'autant plus que plus on apprend à faire ça, c'est aussi une façon de se soigner. Donc je pourrais aussi acheter plus de consultations chez le médecin étant donné que j'y vais pas. Enfin j'ai pas eu le besoin depuis plus de deux ans je pense. D'aller voir un généraliste ouais. » (Brigitte, 27 ans, Assistante d'éducation/Etudiante, en couple, Caen.)*

Le sentiment de manquer de temps est lié au fait de ne pas pouvoir faire soi-même. On peut objectivement ne pas avoir le temps ou avoir l'impression que le temps ne sera pas suffisant. Faire soi-même reste dans les représentations un sacrifice que l'on fait d'une autre activité :

*« C'est un manque de temps. C'est pas un manque de temps, c'est qu'on ne prend pas le temps. Tout est prêt. Il y a plus qu'un peu de terre et des graines à semer, mais jusqu'à maintenant, je n'ai pas pris le temps de le faire. Et puis ça t'engage dans la durée parce que après c'est au moins une heure par jour » (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice). »*

Faire soi même est aussi parfois lié à des pratiques alternatives à la consommation, faire quelque chose de simple mais dont la majorité achète :

*« Je me coupe les cheveux moi-même. Je me fais les ongles, mes préparations d'huiles essentielles. Je me soigne moi-même. Je ne vais jamais chez le médecin. Sans doute des tas de choses dans la cuisine que des tas de gens achètent. La cuisine, oui. Restaurer des meubles. Ramasser des volets et les poncer pour me faire une tête de lit... » (Alexandra, 40 ans, Nice, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice.) »*

Par exemple faire ses propres produits ménagers :

*« Alors non pas de plats préparés justement, plutôt cuisine. Et je congèle mes plats à moi. Alors de temps oui, pas trop plats préparés, mais oui ça m'arrive d'acheter des surgelés chez Picard pour pas le nommer. Encore que ça fait très longtemps. Mais surtout légumes. Mais ce sera pas des plats tout fait, non effectivement ça, ça fait un moment. Donc non. Qu'est-ce que je fais moi-même, mes produits ménagers, produits d'entretien, que je fais moi-même plutôt que de les acheter. Qu'est-ce que je fais moi-même... Dans l'absolu je couds donc un jour je ferais mes vêtements moi-même. C'est juste qu'il faut apprivoiser la machine. Mais sinon c'est en route. Qu'est-ce que je pourrais bien faire que d'autres achètent... Non ça va être ça après... Mes bijoux, je fais mes bijoux. Ouais voilà.*

***Et du coup produits ménagers ça marche comment ?***

*C'est beaucoup, c'est à base de basique, c'est du savon de Marseille souvent, c'est des huiles essentielles, c'est du vinaigre blanc et vous avez à peu près les trois essentiels pour faire tous vos produits, désinfectants, dégraissants.*

***Et c'est pareil c'est pour éviter d'en acheter ?***

*C'est pour éviter d'en acheter et puis pour savoir surtout ce que je mets dans mes produits d'entretien. Après voilà y'a des produits écologiques labélisés mais c'est vrai que quand on lit les composants, ça parle pas trop, moi ça me parle pas, j'ai pas fait science donc voilà c'est du charabia pour moi. Alors que la oui ça va me permettre d'utiliser des produits plutôt basique et que je choisis. Et un truc tout bête mais les huiles essentielles ont des vertus et en même temps une odeur, donc c'est de pouvoir équilibrer entre la vertu de l'huile qui nous intéresse et puis celle qui va donner une odeur intéressante dans l'intérieur. Donc c'est plutôt pour des questions environnementales mais également de savoir ce que je mets dedans, puis du plaisir, enfin satisfaction de dire que je sais ce que j'utilise. Et c'est rapide. C'est pas ce qui me prends du temps quoi. Et puis oui c'est toujours satisfaisant de se dire, oui je fais moi-même. Puis je pense que financièrement je vais aussi m'y retrouver, j'ai jamais fait le calcul mais ça doit être sûrement, parce qu'une bouteille de vinaigre blanc, c'est pas ce qui coute le plus cher. Les huiles essentielles un peu mais pour ce qu'on en met. Donc oui économiquement je pense que c'est aussi intéressant. » (Caroline, 31 ans, Chargé de mission, célibataire, Caen)*

On peut trouver une dimension de transmission du plaisir de faire soi même :

*« Moi j'achète rien de préparé. J'aime pas ça. Je sais pas les boites de... Je sais pas, les pizzas toutes prêtes, je sais pas comment dire ... Avant je pouvais acheter une blanquette de veau en boîte mais ça c'est plus possible. Déjà c'est trop infâme... Avant déjà c'est parce que j'avais pas beaucoup de sous donc forcément ça*

*permettait pas d'acheter les bons aliments et puis tout ce qui faut. Et maintenant après avoir goûté aux bonnes choses je trouve que c'est pas possible. Et puis pour en revenir au petit, il mangera que des choses préparées, pas des trucs en boîtes. »* (Sébastien, 35 ans, Assistant d'éducation, en couple, 1 enfant, Caen.)

En dehors de la cuisine, faire soi même c'est aussi s'approprier et détourner :

*« Sinon non je fabrique tout, je transforme tout comment te dire... Je détourne. Pour moi l'objet il n'a pas un temps donné, celui de sa vie, il a un temps que nous on a défini et il suffit de le réutiliser, de le sortir de son contexte et finalement tu peux fabriquer une multitude de choses qui sont pour ton quotidien, au delà de la déco ou de l'art qui finalement tu détournes quoi. Donc la l'atelier citoyen que je souhaite mettre en place c'est ça. C'est ce qui te semble toi comme déchet c'est, au contraire, on peut lui donner une autre vie, une seconde vie. »* (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants, Caen.)

#### **IV.3.7. Les stratégies de décélération : virgules, bifurcations, parenthèses**

Les entretiens et observations de la recherche Moderato nous ont permis de déceler des pratiques de décélération, des pratiques de « résistance ordinaire » (Dobré 2002 ; 2009) dans le champ de la vie quotidienne à l'accélération sociale. Ces stratégies se déploient parfois sans revendication forte mais par la recherche de moments de relâchement ou d'inertie volontaire, où l'on quitte délibérément l'agitation ambiante. Nous ne sommes pas dans le cadre d'une résistance ordonnée et revendiquée comme telle mais davantage dans des tactiques quotidiennes de décélération :

*« Avec le passage à 80%, je n'ai pas fait du meilleur boulot, loin de là, parce que lorsque je suis prise dans une spirale "boulot", c'est entraînant... Par contre, j'ai pris une journée avec Églantine, ce que je ne faisais pas quand j'étais à 100% : lire des histoires, aller se promener, mais vraiment qu'avec elle. Voilà ce à quoi m'a servi mon 80%. Et je ne bossais pas le week-end, contrairement à l'année précédente donc j'ai pu bricoler un peu plus. »* (Eugénie, 31 ans, enseignante, mariée, un enfant)

D'autres revendiquent une réappropriation des temps, un engagement à la lenteur s'apparentant au *slow tourism* :

*« Alors ça veut dire que, là je vais au Portugal, je prends un avion, j'en ai à peu près pour 3h avec l'embarquement, le débarquement machin. Si j'y vais en bagnole je vais mettre une quinzaine d'heures. Mais si j'y vais en bagnole, même si j'y mets entre guillemets plus de temps, mais de la façon dont je vais me déplacer dans les petits chemins, dans les petits villages et tout ça, j'aurais pas l'impression de perdre mon temps. Du coup il est pas perdu, j'aurais perdu 10h par rapport à l'avion, au contraire j'aurais peut être gagné 10h de découvertes. Voilà. Alors prendre l'avion ça peut être une perte de temps. Parce que finalement je vois rien que les nuages. J'arrive peut être plus tôt à mon lieu de rendez-vous et les heures où je vais découvrir, parce que j'arrive 10h avant ça peut être la même chose. Mais du coup je sais pas. L'avion peut être une perte de temps. Après si tu as que deux jours pour*

*faire...Ba effectivement. La tu n'auras pas assez de temps, le temps il sera pas perdu, t'auras pas assez de temps techniquement donc tu prendras l'avion ».*  
(Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants, Caen.) »

Avoir le temps apparaît comme un privilège, autant qu'un choix de vie. Il est important de souligner à ce stade la dimension du choix. Beaucoup de tactiques de décélération sont mises en place à partir de cette prise de conscience d'un choix possible là où l'on « se laissait faire » auparavant, ou l'on suivait tout simplement la pente.

Bernard quant à lui expérimente un temps pour soi avec une pratique qui nous semble décélétratrice dans notre contexte contemporain c'est-à-dire l'écoute flottante « désinvolté » dans les cafés, qui rappelle la flânerie baudelairienne :

*« Alors du temps pour moi... Oui, oui je prends du temps pour moi ... J'en fais euh... Je me promène... Alors du temps pour moi, à part celui que j'arrive pas à trouver pour lire, je fais des magasins, des trucs de bricolage, de télé, de hi-fi, de vidéos, des trucs dans ce genre là, des brocantes, de la balade, je vais prendre un café, j'aime bien écouter les gens dans un bistrot, écouter des conversations dans cette ambiance là. Donc ça c'est du temps pour moi, pour rien faire que je prends un peu de temps en temps. Ou tout simplement me promener en bagnole. Mais voilà puisqu'il est utilisé à rien mais il me prend jamais trois heures de suite. C'est des petites séquences comme ça. »* (Bernard, 57 ans, directeur d'agence, marié, 3 enfants, Caen.) »

On retrouve ici la nuance de « petites séquences » analogue pour nous à l'idée exprimée par Daniel qui souhaitait « voler un peu de temps » et « *faire des espèces de petites virgules pour souffler.* » Que d'autres ont pu appeler des « parenthèses » aussi.

Florence de même semble avoir besoin de ces « virgules » :

*« J'ai l'impression que quand je prends le temps d'une demi-heure avant de me mettre véritablement à travailler, juste pour respirer ou me poser au sol, je suis beaucoup plus efficace. Aussi quand c'est à moi de prendre en main la répétition, je suis plus efficace et du coup je perds moins de temps, je quitte le studio plus tôt. Oui, ce temps d'écoute et de rien permet de gagner du temps dans une journée. »*  
(Florence, 33 ans, danseuse, mariée, un enfant (18 mois), Nice).

Nous retrouvons ici une ambiguïté des stratégies de décélération qui consisterait à se laisser des instants afin justement de gagner du temps dans un idéal projectif. Elles se caractériseraient alors plus en tant que prévision et organisation.

Brigitte pourrait correspondre à ce modèle. En se projetant et en se permettant une vision en temps long elle évite les urgences et le stress qu'elle juge comme nocifs.

*« Et donc j'ai l'impression que... Que la lenteur... Qu'être lente c'est essayer d'avoir des objectifs qui sont très loin dans le temps. De pas se placer des échéances trop courtes. Et à la fois mon mémoire de deuxième année je l'ai quasiment fini là. Donc j'ai été très vite. Mais j'avais prévu et j'avais commencé en Juillet, donc j'ai été très vite mais j'ai aussi été lente. Parce que ouais je suis rapide dans les échéances et à*

*la fois je me suis pas empêché de faire quoi que ce soit pour lire et écrire. Je pense que pour pouvoir être lente il faut trouver des activités qui nous conviennent. Et qu'on va être dans le speed et dans l'urgence quand on fait quelque chose qui nous ressemble pas tout à fait. » (Brigitte, 27 ans, Assistante d'éducation/Étudiante, en couple, Caen)*

Après se projeter, se centrer sur soi dans une optique de méditation :

*« Oui, les moments où je rentre dans mon temps organique, les moments de centration, car les moments où je rentre là-dedans, ensuite tout ce qui va se faire va être aligné, va couler de source, va se faire avec moins de rupture. Il y a des gens qui disent « ah, mais non, je ne peux pas faire une demie heure de méditation le matin, ce n'est pas possible, ça prend trop de temps ». Moi, c'est l'inverse, je sais très bien que si je ne prends pas ce temps, je vais en perdre derrière, dans le rythme de la pensée, de ne pas faire les choses dans le bon ordre... » (Virginie, 46 ans, psychosociologue, célibataire, sans enfant, Nice) »*

Mais la possibilité d'adopter ces stratégies doit aussi passer par une conscience plus largement partagée du problème des temps.

***« le monde va de plus en plus vite***

*Oui, ça oui. Je le sens vraiment. Mais il y a de plus en plus de gens qui, selon moi, en ont conscience. Et d'en avoir conscience, c'est déjà commencer à le refuser. Du coup, je pense que l'inversion de cette tendance va s'opérer dans les années qui viennent pour beaucoup de gens. Je pense qu'il y a quelque chose de vraiment inscrit dans ce mode de vie. Il faut juste qu'une masse critique devienne suffisamment importante pour débobiner le système » (Jocelyne, 55 ans, retraitée (pharmacienne), divorcée, 2 enfants, 1 petite-fille, Nice).*

Et cette prise de conscience se ressent aussi au niveau individuel avec Aurore qui s'efforce de remettre en causes ses propres pratiques :

*« Ce que j'observe et contre quoi j'essaie de lutter c'est – je ne sais pas pourquoi, hein... – que, maintenant, on veut que tout soit vite fait. Par exemple, mon ordinateur est rempli. Donc quand je me connecte à Internet, parfois c'est lent – il rame comme on dit – et ça rend nerveux. Je m'impatiente. La queue dans un supermarché est forcément trop lente. On veut que tout aille vite tout le temps. On a moins de patience il me semble. J'essaie de lutter contre ça. Tout ne peut pas s'accélérer éternellement et tout ne peut pas être fait tout de suite tout le temps.*

***Qu'est-ce qu'on perd, selon vous, avec cette impatience ?***

*Bah, on est toujours pressé pour que les choses soient faites, mais dans quel sens finalement ? C'est pour basculer plus vite dans une nouvelle activité et ainsi de suite ? C'est ma tendance si je me laisse aller, mais on est toujours à trébucher sur une activité pour se rattraper à la suivante. On n'est jamais dans son temps présent puisqu'on est tellement à vouloir que le temps présent aille vite pour pouvoir être dans celle qui vient... Ca n'a pas tellement plus de sens que d'accepter une marche plus lente finalement. Je lutte contre ça par exemple quand je dois me rendre à Paris. Alors qu'on paie sensiblement le même prix en avion qu'en train – ce qui, soit dit en*

*passant, est un véritable scandale écologique –, je préfère le train. J'aime ressentir le déplacement de mon corps dans l'espace » (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant (11 ans), Nice).*

Au niveau des objets Cédric résiste à l'achat d'un téléphone portable pour rester maître de son temps. :

*« Tu vois par exemple j'ai pas de téléphone portable, là on en parlait tout à l'heure. Et j'ai pas envie d'en avoir. Parce que euh... Voilà le portable est quelque chose qui m'enlèverait une certaine indépendance tu vois. Une certaine liberté. Et j'ai besoin de ça. J'ai besoin de savoir qu'on ne peut pas me joindre. Parce que j'ai vécu ça pendant des années quoi. Le portable n'existait pas et finalement je me demerçais comme ça, j'allais à une cabine téléphonique si j'avais besoin d'appeler. Si on avait besoin de me joindre, j'étais chez moi, j'étais pas chez moi bon. Si j'étais pas chez moi ba tant pis, la personne rappelait. Alors que le portable t'es joignable à tout moment et je trouve ça... Moi quelque part ça me gêne... » (Cédric, 53 ans, Educateur spécialisé, marié, 3 enfants)*

Les expressions employées pour désigner les différentes tactiques de réappropriation du temps sont variées : « petites séquences », « petites virgules », « bifurcations » ; dans tous les cas, ce sont des parenthèses temporelles fonctionnelles (Rosa) au sens où elles rendent supportable des rythmes de vie parfois intenses ; ce sont des tactiques susceptibles de lutter contre le sentiment de dépossession de son propre temps quotidien ; ce sont des « chevaux de Troie » de la réforme personnelle du mode de vie, de la remise en question de la grande consommation, de la vitesse, du style de vie urbain, des NTIC parfois. Ces remises en question se font au nom d'une meilleure qualité de la vie, d'un meilleur rapport à soi-même et du bien-être psychologique, mais le respect de l'environnement apparaît également à l'horizon des préoccupations.

#### IV.4. Le vide et le plein : le rapport aux objets et temps

Dans l'organisation matérielle au quotidien, les objets tiennent une place d'importance. Les objets de grande consommation demandent du soin, de l'attention, de l'entretien, des réparations, au delà du temps dépensé pour comparer, étudier, choisir et acheter. Nous avons pensé qu'une critique pratique de l'accélération devait avoir des implications sur le rapport à la consommation et aux objets.

##### IV.4.1. L'environnement matériel et le désencombrement

Parmi les interlocuteurs rencontrés, certains portent un regard critique vis-à-vis des objets qui peuvent nous entourer, et ce à plusieurs niveaux. L'aspect pratique, l'encombrement de l'espace, est ainsi mis en avant par Brigitte :

*« Après ça rejoint aussi la question de l'argent, moi je suis trop vieille, ma mère a plus vraiment envie de stocker toutes mes affaires. Et donc c'est une question d'espace ouais. Espace, argent, essayer d'être légère pour pouvoir aller vivre dans des*

*endroits assez simplement* » (Brigitte, 27 ans, assistante d'éducation et étudiante, en couple, sans enfant, Caen).

A cet aspect pratique peut s'ajouter une forme de rationalité vis-à-vis des objets, pris comme tels et non chargés d'affect par ceux qui les possèdent :

*« Si je n'en ai plus besoin, je ne m'encombre pas avec »* (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire, sans enfant, Caen).

Dépourvus de toute charge émotionnelle et d'une éventuelle fonction de « prolongement de soi », selon l'expression chère au psychologue Serge Tisseron, les objets, pour ces interlocuteurs, doivent avoir une utilité. Or, pour Mélissa et Virginie, cette utilité matérielle se mesure en gain de temps :

*« Pourtant je n'ai pas grand-chose, mais... J'ai un certain confort. C'est aussi pour mieux organiser mon temps. Certains objets, certaines machines, sont au service de mon temps »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

*« On a un lave-vaisselle parce que mon copain a dit qu'il fallait un lave-vaisselle et que ma mère nous a trouvé un lave-vaisselle d'occas'. Elle est arrivée avec, donc j'ai un lave-vaisselle [elle rit]... En même temps, je pense que j'aurais pu continuer à laver ma vaisselle. Je pense que ça ne me fait pas vraiment gagner de temps. Donc il y a des choses chez moi que je pense superflues. Qui ne sont pas l'essence de ma vie »* (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Même si, à en croire Aurore, il devient compliqué de ne pas acheter les derniers modèles :

*« Oui, oui. Là d'ailleurs, Noël approche. Alors on commence à nous demander ce qu'on veut. Mais on a tout, alors qu'est-ce qu'on va encore demander ? Ca devient vraiment déprimant [...] Ca devient vraiment compliqué d'être toujours à l'affût des derniers objets... Et encore, je suis une originale : mon ordinateur a sept ans et mon téléphone, c'est le iPhone 1... Alors je risque de passer pour une bobo qui recycle tout et qui réagit contre cette société de consommation, mais c'est vrai : j'ai cette tendance »* (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Partisans d'une plus grande simplicité matérielle, certains expriment l'avoir toujours été :

*« Je ne suis pas rentrée dans l'accumulation de ces objets. Je n'ai pas de four à micro-ondes, pas de lave-vaisselle... »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

*« Mais non je suis vraiment pas quelqu'un qui... Non les objets font pas partie de mon monde »* (Katia, 58 ans, formatrice et chercheuse, célibataire, 3 enfants, Caen).

et d'autres le sont devenus :

*« Jusqu'à y a pas longtemps, je gardais beaucoup les trucs. Il y a deux ans, ma frangine qui vit aux Etats-Unis vient me voir. Et dans un coin de l'appartement, j'avais des cartons remplis de babioles et de souvenirs complètement sans intérêt : des places de concerts et de théâtre, des pass de salons, des objets de voyages. Et j'entassais ça en me disant : « ça, c'est un souvenir de ça, de ça ». Une tétra-chiée de souvenirs. Et ma frangine de me dire : « C'est quoi ça ? » ; « Bah, des trucs que je garde » ; « Et ça te sert à quoi ? ». J'lui dis : « Bah, j'sais pas, des souvenirs, quoi ». Elle me dit : « T'es un vrai keeper, toi ». Elle est partie, j'ai réfléchi à ça. Et la semaine d'après, j'ai tout viré. J'ai fait un vide drastique. Avant, j'étais comme ça. Je gardais plein de trucs tout le temps. Et depuis cette conversation banale avec ma sœur, j'essaie d'en garder le moins possible. Mais quand même, t'as tendance à toujours entasser les trucs, tout le temps, tout le temps. Tu sais pas pourquoi, mais tu les gardes. Mais en fait, il faut pas s'attacher à ça » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice).*

« S'attacher aux objets » reviendrait-il à ce que les objets nous attachent ? En posséder ou être possédés par eux ? A quoi bon alors cette accumulation qui pèse comme un boulet et ralentit notre marche quotidienne ? Lucie pense savoir que posséder comble nos peurs :

*« Je m'encombre pas de trop de choses. J'essaye, bah justement ça c'est pareil, c'est la marche qui m'a appris ça. Je viens de lire un livre là, de Rufin, Jean-Christophe Rufin qui a fait justement Compostelle et qui dit, le poids c'est la peur. Et plus on s'entoure et on porte des choses, que ce soit en marchant en sac à dos ou d'objets autour de nous, c'est parce que on a peur. Et je trouve que c'est assez vrai... » (Lucie, 60 ans, retraitée (enseignante), divorcée, 2 enfants, Caen).*

Posséder nous rassure. C'est aussi le cas de Lionel et Gabrielle qui arrivent à cette même conclusion :

*« Ouais, la conso qu'on a, elle est exponentielle et c'est anormal. Mais souvent, c'est un bon exutoire aussi parce qu'on taffe, on a des vies stressantes. Donc ça a un côté rassurant » (Lionel, 35 ans, directeur d'une boutique de luxe (prêt-à-porter), célibataire, sans enfant, Nice).*

*« Quel intérêt ? Je pense que c'est rassurant d'avoir des choses dans ses placards... L'idée de posséder... » (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, 1 enfant, Caen).*

Dès lors qu'on les accepte pour leur fonctionnalité, notre cohabitation avec les objets peut être pacifique, à l'instar des propos de Carine :

*« De temps en temps, même si c'est pas toujours évident, j'arrive à arrêter de faire du sentimentalisme. Mais je ne suis pas une grosse consommatrice. J'ai des trucs que j'ai depuis des années et que j'use jusqu'à la corde [...] Oui, on a sans doute trop de trucs, mais ça ne me gêne pas de vivre dans un appartement saturé d'objets » (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice).*

Remisés « dans un coin », surtout quand on a la place suffisante, les objets devenus inutiles tentent alors « de se faire oublier » :

*« Je suis pas le mec à fond dans la décroissance ou les trucs comme ça, mais oui effectivement on a trop d'objets qui sont complètement inutiles [...] Soit c'est stocké, comme on a la chance d'avoir nos parents et ils ont encore de la place, on stocke ça chez eux et puis voilà quoi. Ou sinon je les vends sur internet, des trucs comme ça. Mais oui c'est vrai qu'on a des trucs qui servent absolument à rien qu'on entasse dans des coins »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen).

*« C'est des trucs qu'on achète en se disant : « c'est pas mal », puis en fin de compte, bah, c'est pas aussi utile qu'on le penserait. Alors quelquefois, ben, on le met dans un coin et on a des scrupules à s'en débarrasser »* (Florian, 80 ans, retraité, marié, 3 enfants, Caen).

Mais les objets, et c'est bien sûr le cœur de notre propos ici, ne sauraient échapper à notre rapport au temps. Ainsi, pour se débarrasser d'objets jugés inutiles, il faut y consacrer du temps. Du temps pour trier :

*« En me séparant du père de ma fille, j'ai emménagé dans cette maison, et dans cette pièce [une sorte de grande buanderie qu'elle me montre en ouvrant la porte], j'ai entreposé toutes les choses de mon passé. Je dois trier. Ça fait des mois que c'est là. Comme je n'ai pas vraiment besoin de cette pièce, je repousse à plus tard. Mais il faudra que je m'y mette... Mais chaque fois que je rentre dans cette pièce je pousse un gros soupir et referme la porte. J'ai toujours mieux à faire, d'autres priorités, avant. Mais le jour où je m'ennuie, je me dirais : « Oh, mais qu'est-ce que je peux faire ? ». Eh ben voilà ! J'attends de m'ennuyer... »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice)

Du temps pour aller les jeter :

*« J'ai des trucs qui sont obsolètes, qui marchent plus, qui vont encombrer mon grenier parce que j'ai eu la fainéantise d'aller à la déchetterie ou j'attends d'en avoir plus pour y aller. Mais voilà vieille chaîne hi-fi des trucs comme ça »* (Fabienne, 37 ans, coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen)

Ou du temps pour les vendre :

*« Foire au grenier, j'ai fait une fois, mais je n'ai pas refait parce que ça m'a gonflé avec le travail que ça demande : je n'ai pas le temps ! Ce n'est pas possible pour moi de passer une journée comme ça... Pour ce que ça rapporte en plus ! »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, 2 enfants, Caen)

Un temps sans cesse repoussé par le fantasme de trouver le moment opportun. Françoise, elle, ne se laisse pas culpabiliser par ce « il faut que » :

*« Les vêtements, non. Je ne les donne plus. Parce qu'il m'est arrivé d'en donner, et après je regrette, alors je garde tout. J'ai horreur de me débarrasser des choses. J'ai des vêtements qui ont cinquante ans » (Françoise, 71 ans, retraitée (antiquaire), séparée, 1 enfant (2 petits-enfants), Nice)*

Tandis que Pedro et Alexandre affirment avoir des stratégies bien rodées :

*« Non, j'évite d'accumuler les choses, ça évite d'avoir à s'en débarrasser... » (Pedro, 56 ans, commerçant, en concubinage, sans enfant, Nice).*

*« Mais non je me débarrasse pas forcément des choses, et si je m'en débarrasse, c'est dans le sens où j'ai un nouvel outil » (Alexandre, 49 ans, éducateur technique, marié, 3 enfants, Caen).*

Néanmoins, si un tel désencombrement exige du temps, ce temps n'étant jamais *perdu*, il peut être valorisé. Le temps ainsi *dépensé* peut, par exemple, engendrer du lien social :

*« Il y a un truc qu'on fait sur Caen qui s'appelle le p'tea troc, et ça doit faire trois ans qu'on fait ça aussi. Moi j'en ai jamais organisé mais j'ai participé à plusieurs. Et donc, encore une fois c'est que des femmes, et on se retrouve et on ramène les fringues dont on se sert plus. On les présente un petit peu, parce qu'y a un moment de partage aussi, assez ludique. « Alors ça c'est le chemisier de ma grand-mère », etc. L'histoire de l'objet et peut-être une remarque : « la couture s'en va là », etc. Ce qui est en fait un moyen super intéressant d'apprendre à se connaître » (Brigitte, 27 ans, assistante d'éducation et étudiante, en couple, sans enfant, Caen).*

#### IV.4.2. Les objets et les arbitrages familiaux

Pour parvenir à se désencombrer, certains interlocuteurs pensent aux biens matériels qui resteront après eux. Anaïck exprime le côté pratique :

*« Quand ça me prend, je vais faire le vide dans mon armoire. Je reviens toujours à la mort et me dis : « quand ils vont avoir tout ça à débarrasser... » » (Anaïck, 76 ans, retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice).*

Et Océane met en avant la **dimension affective** des objets :

*« Par exemple, des vieux pots en grès, c'est inutile, c'est décoratif mais j'en ai trop ! [...] je me dis, j'ai deux filles qui aiment bien ce genre de choses, donc elles pourront les prendre... La troisième pas trop et mon fils non plus... Mais comme les deux premières aiment bien, je me dis que le jour où je passe de vie à trépas, ça n'ira pas à la benne à ordures... » (Océane, 69 ans, retraitée, veuve, 4 enfants, Caen).*

En nous éloignant légèrement de la question du temps, mais pour être relativement exhaustif sur la question de l'environnement matériel, ces deux précédents extraits ne sont pas sans souligner la dimension familiale des objets. Les objets, parties intégrantes du quotidien et donc de notre organisation, révèlent des postures différentes au sein du couple. Tout comme l'on pourrait considérer que, bien souvent, les couples comptent un-e élève-se et un-e

chasseur-se, un-e organisateur-riche et un-e désorganisé-e, etc., il y a aussi un-e accumulateur-riche et un-e ascète :

*« Trop d'objets ? Des objets à moi, non... De ma copine, oui ! Moi, je possède le minimum nécessaire et pas de superflu » (Mike, 28 ans, électricien à son compte, en concubinage, sans enfant, Nice).*

*« C'est vrai que j'acquiers beaucoup d'objets mais je les garde et j'ai du mal à m'en séparer. Au contraire de mon mari qui jette tout lui. Moi je garde tout et lui jette tout » (Marion, 60 ans, retraitée (puéricultrice), mariée, 3 enfants, Caen).*

*« Ah oui, beaucoup trop de choses. Déjà pour la petite, dix fois trop de choses. J'aimerais le vide, le zen. Je le dis souvent à mon mari, mais avec lui qui collectionne tout, c'est impossible. J'aspire au dénuement, mais c'est impossible » (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).*

*« En plus, je vis avec un conservateur. 65% du contenu de l'appartement doit être à lui, tandis que les 35 restants à moi. Il a du mal à jeter » (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).*

Mais les objets dans l'espace domestique ne sauraient concerner que les couples, mais bien aussi, le cas échéant, les enfants et ceux qui partageraient ce même espace. Vivre seul ou en famille dans un même espace n'induit pas les mêmes choix en matière d'environnement matériel. Stéphane, qui vit seul, témoigne bien de cela :

*« Les objets que j'ai ont une fonction pratique, éventuellement esthétique, mais je ne me sens pas spécialement encombré. Ça correspond à mon goût et à mon mode de vie. A savoir que quand tu as des gosses ou une famille, tu as nécessairement tout un tas de choses que tu n'as pas quand tu es seul. C'est aussi un choix. Je n'ai pas envie d'être trop encombré. Comme dans « Les choses » de Pérec, l'histoire d'un couple qui finit par être complètement asphyxié par des objets qui finalement les possèdent. Je n'ai pas envie de finir comme ça... » (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice).*

Et si avoir des enfants modifie notre environnement matériel, il va sans dire que d'autres périodes de vie sont propices à de tels changements.

#### IV.4.3. Objets et périodes de vie

L'arrivée récente d'un enfant a ainsi fait « grandir » Sébastien dans son rapport aux objets :

*« Avant j'étais beaucoup dans l'affectif. Ca veut dire, je pouvais garder n'importe quoi. J'ai l'impression que depuis 2-3 ans parce que j'évolue, je grandis et que je vois peut être les choses autrement, je me débarrasse plus des choses. Avant je le faisais pas, je gardais tout » (Sébastien, 35 ans, assistant d'éducation, en couple, 1 enfant, Caen).*

Quant à Marion, c'est son départ à la retraite qui lui a fait vider ses placards :

*« Par exemple j'ai travaillé 31 ans dans un quartier, j'avais tout accumulé et comme j'avais plein de placards partout, je mettais tout dans mes placards, et j'en mettais... Là j'ai dû tout débarrasser et on a tout jeté, donc ça sert à rien effectivement de garder »* (Marion, 60 ans, retraitée (puéricultrice), mariée, 3 enfants, Caen).

D'une manière générale, tout changement de parcours peut servir de base à de tels changements :

*« Oui, des moments précis. Quand, tout d'un coup, dans ma vie j'ai comme un nouveau souffle, là professionnel. Je suis alors prise de frénésie. Là j'ai refait la chambre de la petite, à trier les vêtements trop petits, etc. »* (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).

Les objets sont alors investis de notre biographie, et nos « ruptures » de vie, positives ou négatives, suscitent l'envie de se dessaisir ou d'idolâtrer nos objets :

*« Je suis plutôt fétichiste... Chaque objet me rappelle quelque chose. Je suis une catastrophe en la matière : « Oh ça, waouh, ça me rappelle ça... » et je repars dans le passé. Mais c'est ça aussi ce à quoi je veux parvenir. C'est me dire que je n'ai plus besoin de ça pour me rappeler de ça. Je n'en ai pas besoin pour me rappeler du passé. Le passé, c'est le passé comme on dit. Mais j'y arrive pas encore. Alors je repose l'objet là où il était jusqu'à la prochaine fois. J'ai du mal à me détacher en fait »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice).

*« Mais les livres, non. J'essaie, mais à chaque lecture correspond une période de ma vie. Des choses de moi, de mon histoire, sont dans ces livres... »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

Et parfois, il arrive que les objets, sans qu'on l'ait choisi, nous soient ôtés. Rémy a ainsi procédé à des désencombrements par... des cambriolages successifs :

*« Quand je suis arrivé il y a cinq ans, je me suis fais cambrioler trois fois la même année. La première fois, ils m'ont piqué des montres, des petits objets. La deuxième fois, ils m'ont piqué plus de trucs : des fringues, des pompes, des objets, mes papiers... Et la troisième fois, ils m'ont piqué d'autres fringues, des iPods, la télé. J'avais une grosse télé. Et j'en n'ai pas rachetée tout de suite. Ca me gavait. Et en fait, tu vis très bien sans tout ça. Mais vraiment très bien. Tu vis très bien avec beaucoup moins de choses »* (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice).

#### IV.4.4. Les moments du tri : déménagements et travaux

Parmi les périodes de vie propices à une remise en cause de nos objets et communément admises par nos interlocuteurs, le déménagement tient une place de choix. Une équipe d'anthropologues, sous la direction de Dominique Desjeux (*Quand les Français déménagent*) l'a d'ailleurs bien analysé. Redistribution de l'espace, redéfinition des fonctionnalités des pièces, désencombrement, mais aussi changement émotionnel voire de

contexte domestique sont autant de raisons avancées pour de tels changements. C'est également l'avis, parmi d'autres, de Jules, Gabrielle, Florence et Aurore :

*« En déménageant ici à la naissance de ma fille, j'ai pas mal trié et viré des trucs inutiles : des bouquins, des fringues, des bibelots, des objets auxquels je pouvais tenir dans ma vie d'avant. Maintenant, j'ai ce qu'il me faut et c'est bien. Bon, c'est sûr qu'on peut toujours en virer encore, mais on verra au prochain déménagement »* (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant, Nice).

*« Comme je suis en train de faire du tri [sa maison est en vente], je m'aperçois qu'il y a des choses que je n'utilise jamais ! Et je peux vider des placards entiers comme ça ! »* (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, 1 enfant, Caen).

*« Mais je me suis débarrassée de beaucoup de choses, notamment un jour où je me suis retrouvée avec mon appartement dans des cartons dans une cave et où je suis allée vivre dans l'appartement d'un ami. Le truc c'est qu'il était déjà meublé. J'y ai donc vécu des mois avec une valise à un point tel que je ne savais plus du tout ce que j'avais dans mes cartons. Au début c'était difficile, mais ça m'a finalement fait réaliser que j'avais plein de choses inutiles. Depuis, je pense vraiment à ce qui m'entoure [...] De par mon métier, je suis, enfin j'étais, amenée à déménager souvent. Du coup, c'est un moment propice pour jeter »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

*« Oui, j'ai fait beaucoup de tri [lors de mon dernier déménagement]. Des vêtements, des objets, des livres que j'ai donnés à la bibliothèque du quartier. J'ai mis à la poubelle des dossiers – tous ces trucs qu'on garde mais qu'on ne rouvrira jamais en fait – et des choses en mauvais état et tout le reste sur le trottoir plusieurs heures avant que les encombrants ne passent »* (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Dans la même veine – et l'idée de devoir déplacer des meubles après les avoir vidés –, les travaux sont également des moments opportuns pour remettre en question certains objets. Honorine et Carine en témoignent :

*« Quand on a fait notre cuisine, on a dû ranger le sous-sol donc on a fait plein de tri, on a porté plein de trucs à la déchetterie. C'est quand il y a des gros travaux, on fait du tri dans le garage... »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, 2 enfants, Caen)

*« Récemment, j'ai refait l'électricité et la peinture chez moi. Du coup, j'ai dû bouger les meubles, faire du rangement, déplacer les choses et réorganiser certaines d'autres, et ça a été l'occasion de jeter des vieux trucs que j'avais au fond des placards, que je ne savais même plus que j'avais. On vide une armoire pour la déplacer et on se rend compte qu'au fond on a une paire de godasses qu'on avait oublié qu'on avait, et qu'en fait on s'en fout de cette paire de godasses qu'on n'a pas mis depuis quinze ans. Elle nous a pas manquée... »* (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice)

#### IV.4.5. Les moments du tri : le nettoyage de printemps

Des périodes calendaires sont également propices à cela, notamment le « ménage de printemps » qui conserve quelques adeptes parmi nos interlocuteurs, interlocutrices en l'occurrence :

*« Dès qu'il commence à faire beau, je fais du tri. C'est véridique. Tout le monde dit « nettoyage de printemps », mais c'est vrai »* (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).

*« Je suis adepte du nettoyage de printemps. Je donne des vêtements à mes belles-sœurs qui ont des enfants plus petits que les miens. Les jouets aussi. Des vêtements à nous pour Emmaüs. Les choses cassées, je les jette. Je vends aussi quelques affaires sur Le Bon Coin : des meubles, des affaires de puériculture. Plein de choses »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).

*« C'est au printemps, à l'occasion d'un grand nettoyage de printemps. Je le fais toujours ce nettoyage »* (Anaïck, 76 ans, retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice)

Et Jocelyne de tenter une explication à ce nettoyage de printemps :

*« Un peu. Oui, dans l'idée de tout ouvrir. Il fait beau, ça me donne l'envie de nettoyer et de trier : je ne m'en sers pas donc si c'est cassé ou inutile, poubelle, si ça peut servir à quelqu'un, je le donne. Je fais ça un peu tous les ans, vers le printemps, quand je le sens. Ce n'est pas une obligation, mais c'est comme un élan, une montée de sève, finalement ! Et ça me fait du bien. Je le sens cellulièrement et pas seulement mentalement. Je sais que ça va me faire du bien de le faire »* (Jocelyne, 55 ans, retraitée (pharmacienne), divorcée, 2 enfants (1 petite-fille), Nice).

Virginie opère également un « nettoyage d'automne » :

*« A l'entrée des deux grandes saisons, c'est toujours un moment de tri. Et puis les voyages, quand il y a un avant et un après. Le fait de préparer un sac, oui »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

Le nettoyage de printemps est une réminiscence laïque des rituels anciens de purification durant le Carême, en l'attente de Pâques chez les chrétiens. Aujourd'hui les rythmes d'entrée et sortie des objets dans l'unité domestique sont scandés par des échéances commerciales comme le moment des soldes ou les fêtes de Noël. Les modes de vie urbains nous détachent du rythme des saisons. Les pratiques à l'égard des objets se transforment dans le temps long : le nettoyage de printemps n'est plus le « grand ménage » annuel, plusieurs moments de désencombrement liés aux échéances commerciales ou aux événements de la vie s'y ajoutent et contribuent à sa probable désuétude (cf. Recherche TERESA, 2014). La fragmentation des rythmes sociaux se traduit aussi par la disparition de ce type de rituel collectif. Les pratiques de désencombrement s'articulent désormais de manière non synchronisée, à une circulation des flux d'objets qu'il reste à étudier.

#### IV.4.6. Le dénuement

Entre ces périodes et ces ruptures de vie ou suivant le rythme saisonnier, les objets s'insinuent dans notre quotidien. Ils occupent de l'espace, ils accaparent du temps, et leur utilité, fonction première d'un objet, n'est pas toujours justifiée. Nombreux sont alors ceux qui disent rêver de dénuement, de vivre avec moins d'objets :

*« Je voudrais en avoir moins. On accumule des choses sans se rendre compte au fil des années. Surtout avec les enfants. On accumule des jouets, on accumule des livres, on accumule des choses, des vêtements. Et des fois, je vois que c'est trop. Je ne trouve pas de place où les mettre donc je me dis qu'il faut s'en débarrasser. Moins on a, moins on est encombré dans sa tête. Il faut donner ou jeter, mais moins, c'est sûr »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).

*« Alors moi je vivrais bien avec pratiquement rien. Avec mes photos sur disque dur, sur un ordinateur. Et puis un petit placard avec mes affaires dedans, puis c'est tout. J'aimerais bien pouvoir me dire à la limite, être pas lié à des objets. Si j'ai besoin de partir, mettre tout dans le sac et puis en quatre minutes être parti [...] J'aime bien les espaces un peu vides »* (Bernard, 57 ans, directeur d'agence, marié, 3 enfants, Caen).

*« C'est tout bête je pense que c'est lié à notre société de consommation et je pense qu'on pourrait vivre avec moins de choses et ce serait plus simple. Mais ça, c'est à cause d'une lecture, je sais pas si tu connais Walden ou la vie dans les bois, de Thoreau. C'est un poète américain du XIX<sup>e</sup> siècle qui a tout quitté, sa famille plutôt bourgeoise, son métier de prof, et voilà. Il avait un petit terrain qui lui appartenait et il s'est construit une cabane en bois... Mais ça c'est peut-être un idéal de ma part, un idéal complètement fantasmagorique, mais c'est essayer pendant six mois de vivre, bah dans une cabane au fond des bois avec le moins de choses possibles »* (Deborah, 35 ans, professeur de lettres classiques, pacsée, 1 enfant, Caen).

*« Ouais, on a beaucoup trop de choses [...] Je pense qu'y a beaucoup de choses qui servent à rien et qui pourraient prendre la porte, sortir de l'appartement »* (Sébastien, 35 ans, assistant d'éducation, en couple, 1 enfant, Caen).

Mais peu nombreux sont ceux à réaliser ce « rêve » restant alors à l'état de fantasme. Ce décalage entre le discours et la pratique, entre le désir et la réalité finalement, illustre bien l'emprise des objets sur notre quotidien, nos espaces et nos temporalités. Et même lorsque l'on interroge Brigitte, qui a expérimenté épisodiquement ce dénuement, l'environnement matériel quotidien est là (« ordinateur avec Internet ») ou brille par son absence signalée (« café, clopes et bières ») :

*« En fait... Moi j'aime beaucoup les expériences où justement on se détache de tout ce à quoi on est habitué. Et quand j'étais nomade, j'habitais dans une petite communauté à un moment où y'avait très peu de technologie, juste un ordinateur avec Internet. Et ce qui me manquait le plus, dans l'idée d'être en autarcie, en autonomie, ce qui me manquait le plus c'était café, clopes et bières... »* (Brigitte, 27 ans, assistante d'éducation et étudiante, en couple, sans enfant, Caen).

Il est à cet égard intéressant de souligner que lorsque Virginie se projette dans un « ailleurs », pendant géographique d'un « plus tard » temporel, c'est toujours « avec moins » :

*« il y a des moments où je me dis que j'ai quand même trop d'objets. C'est vrai que quand j'imagine un autre endroit géographique, c'est toujours avec moins »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

D'autres, à l'inverse, assument un environnement matériel surchargé, à l'instar de Caroline et Françoise :

*« Après, ouais après ça va être des meubles. Où j'ai tendance à avoir besoin ou envie de rangements. J'aime la maison remplie, j'aime pas les ensembles minimalistes en fait. Mais après ça peut être des meubles de récup quoi. »* (Caroline, 31 ans, chargée de mission, célibataire, sans enfant, Caen)

*« Parce que par contre je suis une conservatrice. Du coup je jette très peu et je garde pas mal ouais. Je garde pas mal. Donc voilà »* (Fabienne, 37 ans, coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen).

#### IV.4.7. Des objets indispensables ?

Quand on interroge nos interlocuteurs sur les objets qui leur sont « indispensables », ou ceux dont ils ne pourraient « plus se passer », rares sont ceux qui relèvent la force de la terminologie. Ce qui est indispensable n'est pas aussi neutre que « nécessaire » ou « utile ». On ne peut s'en dispenser pour vivre. Nos objets sont alors davantage que des prolongements de nous-mêmes : ils nous sont quasi vitaux, comme une « béquille qui se fait oublier tellement elle est là » :

*« Sans téléphone portable, je faisais très bien. C'est le problème de ces inventions qui deviennent indispensables [...] C'est addictif [...] Mais quand j'étais enfant, nos parents n'avaient pas de portable et ça ne les empêchait pas de continuer leur journée. C'est comme une béquille qui se fait juste oublier tellement elle est là... Je pourrais très bien vivre sans un certain type de confort. Ça pourrait même me séduire de vivre dans un espace plus simple. Mais c'est vrai que pouvoir se joindre, c'est devenu une dépendance »* (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Le téléphone, pas nécessairement mobile d'ailleurs, sans chercher à quantifier les propos de nos interlocuteurs, est l'une des inventions les plus nécessaires à leur quotidien. Virginie, Alexandra, Florence ou Daniela le citent pour les mêmes raisons : rester liés malgré la distance géographique :

*« Le téléphone, aussi l'ordinateur, malgré tout. L'idée du téléphone, pouvoir contacter quelqu'un qui est loin »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

*« Le téléphone en général. J'aurais du mal parce que je n'ai pas de problèmes d'espaces. Du coup j'ai des amis qui peuvent m'être très éloignés physiquement, mais j'ai besoin d'un lien. Je peux passer ma journée entière au téléphone. Ça peut m'arriver. 4 ou 5 amis dans une journée et une heure trente chacun, ça remplit la journée »* (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).

*« Le téléphone non plus, je ne pourrais plus m'en passer, pour mon boulot, pour ma famille qui vit en région parisienne. Le téléphone est devenu un mode de relation entre nous. Continuer à se parler à distance, j'aurais du mal à m'en passer »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, un enfant, Nice).

*« Le téléphone. Pour moi c'est important. Pouvoir parler avec mes amis, avec ma mère, mon frère... »* (Daniela, 37 ans, au foyer, mariée, 2 enfants, Nice)

Et s'il permet de contacter un autre, ailleurs, en mobile, il permet bien sûr d'être joint et de joindre où que l'on soit. C'est la fonction de ces appareils devenus multi-usages que préfère Lionel :

*« Le téléphone, ça me paraît être le truc le plus... Y a pas 5 minutes où j'ai pas mon téléphone avec moi. On est en train de discuter et je vais quand même répondre. Le téléphone aujourd'hui, je pense que ça nous a bien mis dans la merde, mais putain, qu'est-ce que c'est bon. C'est pratique. Le portable pour moi, c'est un des trucs les plus importants. Tu pars en Italie, t'as besoin d'un truc, hop portable. C'est vraiment révolutionnaire. Dans son usage de téléphone surtout. Le côté « j'ai besoin de parler à quelqu'un maintenant, je l'appelle et je lui parle ou je lui laisse un message sur sa messagerie ». L'information est passée immédiatement. C'est ça. C'est pas pour savoir s'il va faire beau demain. Enfin dans mon cas. Je suis pas sensible aux dernières applis machin... »* (Lionel, 35 ans, directeur d'une boutique de luxe (prêt-à-porter), célibataire, sans enfant, Nice)

Il convient de relever cependant, dans ce dernier extrait, un aspect soulevé par Lionel : « Le téléphone aujourd'hui, je pense que ça nous a bien mis dans la merde ». Objet technologique par excellence, le téléphone portable (que l'on nomme d'ailleurs de plus en plus souvent « smartphone » tant ses fonctions ne se limitent pas à la simple « voix portée au loin » selon son étymologie) est sans doute l'objet central de notre étude sur le temps tant il a réorganisé nos façons d'être au monde en quelques années seulement. Ce « concentré de technologie », selon une terminologie toute commerciale, montre aussi des limites que ne manquent pas de relever certains de nos interlocuteurs. Pour Louis, il peut empiéter sur une vie de famille :

*« Par exemple si on prend le téléphone portable, il se fait au détriment d'une vie de famille parce que tu peux être joignable à n'importe quel moment de la journée, de la semaine ou de l'année. Donc automatiquement, oui. Ça se fait au détriment d'une vie de famille ou d'un bien-être »* (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).

Roland, lui, y voit une déresponsabilisation de l'individu face à la prise de décision :

*« Le mauvais escient du portable c'est que les gens ne prennent plus de responsabilité. Enfin, ceux qui ont des petites responsabilités ne prennent plus de décision : « Ah, bah faut que j'appelle le patron ». Pour une chose ou pour une autre... Ca, je m'en suis rendu compte aussi bien quand j'étais menuisier que quand j'étais marin [...] Le capitaine n'avait pas besoin d'appeler son armateur pour lui demander ce qu'il devait faire... Bonne ou mauvaise, il prenait la décision. Quand j'étais menuisier, c'était pareil. Quand on n'avait pas de portable, on prenait les décisions. Mais quand on en a eu un, on appelait tout le temps le patron » (Roland, 51 ans, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants, Nice).*

Et Rémy se pose la question de savoir si la connexion à l'information permanente, via son smartphone, est-elle vraiment nécessaire :

*« Honnêtement, je pourrais me passer de tout. Mais c'est plus la même vie. D'abord parce que... Voilà, le téléphone, je suis toujours dessus parce que j'ai mes mails et tout. Si demain t'as plus ça, ça va t'emmerder trois jours, mais au bout de trois jours tu n'y penses même plus. Le seul truc qui me manquerait c'est de pouvoir téléphoner où que je sois. Ou les aspects pratiques : GPS pour te retrouver facilement. Avant, on faisait différemment : on demandait aux gens... C'est plutôt la facilité de téléphoner partout, tout le temps. C'est sans doute un truc qui me manquerait peut-être. Et encore, je suis pas un accro du téléphone. J'aime pas téléphoner. Donc ça me manquerait pas. Après, peut-être l'information permanente. Oui, mais est-ce que t'en as vraiment besoin ? Savoir que le président argentin a eu un accident de bagnole ? Tu t'en fous en fait. Donc tout ça me manquerait pas. Du tout » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice).*

Comment faisait-on avant ? Cette question dont les balbutiements en guise de réponse illustrent bien l'ancrage de ces usages dans notre quotidien, comme évidents, comme un « toujours été », est pourtant relevée par Carine qui ne voit pas cet objet comme le « plus dingue du siècle » :

*« Le téléphone, c'est pas mal aussi. Pas le portable, parce que je suis d'une génération où le portable n'existait pas quand on était gamin. Mon premier portable, je devais avoir 30 ans, et on vivait bien sans avant. Je me dis jamais avec le portable « Ohlala, comment on faisait avant ? ». Je m'en souviens très bien comment on faisait avant. C'est super, mais c'est pas le truc le plus dingue du siècle. Loin de là. Non, l'électricité, c'est mieux ! » (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice).*

Nombreux sont celles et ceux qui, parmi nos interlocuteurs, affirment pouvoir se passer de leur téléphone portable. Pourquoi ne le font-ils pas ? A cause des autres, pour ne pas être désocialisés, voire « coupés du monde » :

*« Le téléphone, je pense que je pourrais m'en passer. Mais si je suis seule, non. Mais si, un moment donné, on nous dit à tous : « voilà, on doit se passer du téléphone », je pense que, évidemment, le téléphone, je pourrais m'en passer » (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).*

*« On doit pouvoir s'en sevrer, mais c'est vrai que cela demanderait un effort considérable. Mon smartphone, il y aurait un long sevrage, mais si je n'étais pas en contexte socialisé, je pourrais m'en passer. Je ne le peux pas parce que si je faisais ça, je m'isolerais radicalement » (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice).*

*« Personnellement oui. Plein, mais si c'est pour être coupé du monde, c'est un peu moins évident. Enfin du moins pas très compatible avec une vie active. « Active » dans le sens où tu agis, de l'action. Sinon, t'es un ermite ou un dinosaure. Si je commençais à dire : « j'ai pas de mail » ou « j'ai pas de portable », je risque de faire peur aux autres » (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant, Nice).*

A noter que l'on trouve le même argument lorsqu'il s'agit d'Internet, par la voix de Florence notamment :

*« L'ordinateur, je pourrais m'en passer, sinon que c'est compliqué vis-à-vis des employeurs de dire « désolée, je n'ai pas d'adresse mail ». C'est devenu impossible » (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).*

Internet, l'informatique en général et les ordinateurs tiennent bien sûr une place de choix dans les inventions dont on ne pourrait que difficilement se passer, dicit nos interlocuteurs. Grâce à eux, Isabelle a pu se reconvertir en infographiste :

*« Internet, c'est évident. Surtout avec le chemin que j'ai pris à vouloir faire de la maquette de presse. On reviendrait à la méthode manuelle avec des petites fiches. Inconcevable » (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).*

Des outils « juste exceptionnels » pour Etienne qui devrait travailler tout autrement sans cela :

*« L'ordinateur. Enfin, moi, dans ma partie, j'effectue du travail depuis mon ordinateur que j'aurais été incapable de faire sans. Soit tout ce qui est communication, travail sur l'image, sur le film, voilà. Là par exemple, je vais faire un tournage pendant 5 semaines. Je filme moi-même, j'importe, je vais faire le montage... C'est juste exceptionnel. Un logiciel comme Finalcut, ça ne coûte rien et des cinéastes comme Soderbergh ne travaillent qu'avec ça. C'est incroyable, on a des outils qui font que n'importe qui peut faire ça. Après il y a un regard, mais on a les outils, les informations, les formations. On peut tout faire en autodidacte. C'est super facile. Le flow d'informations que tu peux prendre juste sur Internet. On est loin du temps où gamin, je devais, pour faire un exposé, aller taper à la porte du voisin pour consulter son encyclopédie ou son Larousse illustré en couleurs. C'était le seul livre de connaissance qui nous permettait d'avoir des informations. Les enfants d'aujourd'hui ne peuvent même pas imaginer ce par quoi on est passé. Quand je vois ça, un retour en arrière serait incroyable » (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).*

Moins technologique – encore que... –, l'électroménager est fréquemment cité comme autant d'inventions dont il serait difficile de se passer. Virginie, Clara et Alexandra partagent ce point de vue :

*« J'adore ma machine à laver. Je la bénis, je lui parle... Non, franchement, tous ces objets-là, électroménager... Je ne nie pas tous ces objets du monde moderne. Tout ce qui arrange les tâches quotidiennes absolument nécessaires, c'est fabuleux »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

*« L'ordinateur, le lave-linge, bien sûr. Merci le lave-linge ! Le lave-vaisselle aussi. Oui, lave-vaisselle parce que nous sommes cinq. Je ne vois pas de tout laver, surtout en vacances, les trois services et le goûter, non merci ! Laver, chaque fois laver ! »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).

*« Le lave-linge aussi, ça me serait pénible de vivre sans. Surtout parce que j'aime bien qu'il soit irréprochable. Du coup, j'y consacrerai beaucoup de mon temps si je n'avais pas de machine »* (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).

Et une vie sans lave-linge rappelle de pénibles souvenirs à Anaïck :

*« La machine à laver le linge. Sans, je lavais à genoux. La première je l'ai eue après m'être mariée. J'ai eu ma machine à laver en 64-65. Avant c'était la galère... A genoux dans la cour et puis les couches en tissu... »* (Anaïck, 76 ans, retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice).

L'idée de vivre sans lave-vaisselle est moins pénible à Alexandra qui, malgré une famille de six personnes, vit sans et y trouve plus d'avantages que d'inconvénients :

*« Je n'aime pas le goût du lave-vaisselle et puis j'aime bien l'idée de garder le contact entre se nourrir, de prendre le temps d'aller acheter à manger, de les choisir, de les préparer, de les manger... C'est un peu comme nous en fait. On met des vêtements qu'on lave, mais pour se laver, on ne se met pas dans une machine. On se touche, on se frotte le corps, on va brosser certaines parties, on s'occupe nous-mêmes de nous. C'est important de laver ce qui nous a servi à nous nourrir. Dans mon expérience en plus, le lavage a quelque chose de collectif. Par exemple, moi, quand je prends une douche, la salle de bain se transforme en hall de gare. C'est-à-dire que tout le monde vient, papote, salon de thé comme s'il ne se passait rien. Eh bien quand on fait la vaisselle, c'est pareil. Si l'un fait la vaisselle et qu'un autre est dans la pièce, l'autre va venir aider et une conversation, bien souvent, s'engage. On va discuter... Le rapport à l'eau ne laisse jamais personne indemne. L'eau transforme toujours. Même quand je la fais seule, ça me permet de laver ce que j'ai dans la tête. Comme dans la salle de bain : on ne sort jamais pareil de la douche que quand on y est entré. C'est pareil pour la vaisselle. Le temps de la vaisselle est propice à une méthodologie, une certaine organisation. De mon expérience, en tout cas. Je suis sûre que si on demandait à des gens, avant et après la vaisselle, leurs préoccupations du moment, on aurait des différences... Bref, je ne veux pas de lave-*

*vaisselle, ni me départir de ce rituel de la vaisselle à la main ! » (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).*

Discuter, partager, prendre le temps d'une introspection, s'organiser, sont quelques-unes des vertus que cette dernière trouve au fait de se passer de lave-vaisselle. Bernard n'a pas franchi le pas, mais place « les rapports entre les gens » avant les fonctions de l'objet :

*« On pourrait assez bien, enfin je pourrais assez bien me passer de toutes nouvelles technologies et revenir quelques années en arrière. J'ai toujours un peu la nostalgie des années d'enfance, un peu comme tout le monde et je me verrais assez bien vivre dans les années 50-60. J'ai l'impression que c'était pas mal quoi... Mais bon c'est une idée idiote, c'est forcément moins bien qu'aujourd'hui mais bon... On a l'impression que c'était mieux bon... Mais c'est lié à des clichés... Mais je crois que je pourrais me passer d'un peu tout ça. C'est pas grave, ce qui compte c'est les rapports entre les gens. » (Bernard, 57 ans, directeur d'agence, marié, 3 enfants, Caen)*

Son discours nous interpelle également par l'interrogation qu'il soulève en filigrane : « vivre sans » est-ce nécessairement « vivre avant » ? Peut-on refuser la « modernité » et vivre néanmoins dans son époque ? Les nuances s'imposent : un objet « indispensable » à la norme n'est pas nécessaire à tous. On peut vivre sans une avancée technologique commune sans pour autant embrasser l'hygiène de vie d'un Amish... Florence d'ailleurs pense que l'on peut fonctionner différemment, elle qui a expérimenté une vie sans et une vie avec micro-ondes... :

*« Machine à laver... Après, j'avais un micro-ondes que j'utilisais beaucoup et que je n'utilise presque plus. Fonctionner différemment, c'est possible aussi. Donc la machine à laver... Oui, quand même » (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).*

Mais le mot de la fin de ce chapitre revient à Louis qui va nous permettre de recentrer la discussion sur notre objet d'étude. Pour lui, les objets nécessaires sont ceux « qui permettent de faire autre chose en même temps », une libération apparente pourtant ambiguë dès lors qu'elle nous rend disponible pour faire autre chose :

*« La voiture. Et les outils du quotidien, genre machine à laver et tout ce genre d'outils qui permettent de faire autre chose en même temps... » (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice)*

Il est vrai que ce discours a accompagné le progrès technique proposé essentiellement à la « ménagère » devenue femme salariée à partir des Trente Glorieuses. Libérer du temps en s'entourant d'objets techniques qui, à l'image de la machine à laver le linge, décharge la femme des corvées ménagères pour lui laisser du temps libre, c'est un programme voire un contrat de progrès qui semblait convaincant. L'examen des données de l'enquête *Emploi du temps* (cf. infra, première partie) nous livre un constat moins optimiste. Le temps réellement libre gagné en trente ans, avec un équipement généralisé en appareils électroménagers, est minime, moins d'une demi-heure, et le décalage entre les hommes (qui disposent de plus de temps libre) et les femmes perdure. Comme pour le travail des artisans, une partie des tâches quotidiennes reste non transférable à des machines, tel le soin quotidien aux enfants ou le rangement. Mais l'aspiration à se libérer des corvées ménagères quotidiennes demeure. A moins que la reprise de contrôle sur le temps ne signifie, au contraire, se couler

à nouveau dans ces durées incompressibles, les accepter comme telles à l'encontre du discours du progrès technique « libérateur ». Mettre à profit le temps de ces activités servira alors à d'autres buts, comme de multiplier les interactions, renforcer le lien aux autres membres de la famille, aux amis. C'est ce que disent ceux qui ont choisi de cuisiner soi-même plutôt que d'utiliser des plats préparés pour les repas, par exemple. Mais aussi, comme nous venons de le voir, de faire soi-même la vaisselle.

#### IV. 4.8. Des objets mangeurs de temps : les « pollueurs temporels »

Nos environnements matériels consomment de l'espace, bien sûr, mais aussi du temps. Chacune des étapes de vie d'un objet en consomme : sa fabrication, sa vente, son achat, son entretien, son usage et ses éventuelles réparations, sa revente, son don ou son débarrasage, et autant d'acheminements nécessaires à sa circulation. Tout l'itinéraire d'un objet fait qu'il a une sorte *d'empreinte temporelle* (comme on parle d'une empreinte carbone), plus ou moins ou moins forte. Françoise l'affirme : « chaque objet vous distrait » :

*« J'aimerais ne rien avoir [la salle à manger dans laquelle nous nous trouvons est pourtant très encombrée : meubles en tous genres, bibelots et tableaux remplissent considérablement la pièce]. Moi je crois que les intérieurs japonais ce sont les plus... Oui, ça me fait envie. Avoir des murs nus... C'est-à-dire que chaque fois que vous voyez un tableau, vous êtes distrait. Chaque objet vous distrait »* (Françoise, 71 ans, retraitée (antiquaire), séparée, 1 enfant (2 petits-enfants), Nice).

C'est ici cette empreinte liée aux usages des objets qui nous intéressent plus particulièrement car certains objets de notre environnement sont des « mangeurs de temps ».

Le premier objet chronophage cité par nos interlocuteurs est le premier « loisir » des Français (avec près de 4h par jour par personne) : la télévision. Cet objet cristallise une véritable attraction-répulsion. Noémie, Julie ou Clara, parmi bien d'autres, l'expriment :

*« La télé aussi peut me faire perdre du temps. Ça peut être vite une perte de temps. Mais je ne la regarde pas trop »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice).

*« Par exemple quand j'avais la télévision, c'était y'a très longtemps, le père de mon fils était un grand téléphage, alors là pour le coup, j'avais vraiment l'impression que ça nous faisait perdre notre temps. Si y'a un truc qui fait perdre du temps c'est bien ça. Euh... Donc oui la télé c'est un truc qui fait perdre, mais bon ça fait plus de 20 ans que j'ai plus la télé... »* (Julie, 51 ans, médecin, mariée, 1 enfant, Caen).

*« La télé. C'est vrai que ça peut vider l'esprit, mais des fois, ça rend tellement bête. On regarde quelque chose et on se dit : « Mince, je viens de voir quelque chose sans intérêt. Ça m'a fait perdre une heure et sans m'en rendre compte ». Avec les télérealités, typiquement. On est comme hypnotisé, et c'est bête »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).

Les derniers propos de Clara sont cependant à relever car nombreux sont nos interlocuteurs à établir un lien entre perte de temps et « programmes idiots ». La perte de temps serait-elle le corollaire de la stupidité ? A contrario, ne perd-on pas de temps si, face au même objet, on regarde un programme « intelligent » ? Quentin, Isabelle et Noémie l'affirment :

*« Bah je te dirais la télé parce que au final c'est quelque chose qui t'apporte rien. Enfin entre guillemets qui t'apporte rien. Parce que tu vas regarder un film génial ou un reportage très intéressant, t'auras appris quelque chose, donc ça t'apporte de la culture, du savoir. Après le problème c'est qu'y a 1 ou 2 % des programmes téléés qui sont intéressants ou qui sont culturels. Le reste c'est du divertissement, c'est de la fiction, des choses qui sont, voilà, totalement futiles. Pour moi c'est clairement la perte de temps la plus essentielle, la perte de temps par excellence quoi »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen).

*« La grosse perte de temps par excellence, c'est la télé, mais ça dépend quoi. Si c'est regarder un bon DVD de temps en temps, non. Mais les conneries télévisées... »* (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).

*« La télé. Les trucs où tu te cales et voilà. Après, il y a des émissions intéressantes, mais moi, je ne peux pas rester assise comme ça. Ou regarder un bon film. Mais quand je dis télé, je ne pense pas cinéma »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice).

En « mangeant » ce temps, la télévision limiterait d'autres « loisirs plus actifs », selon Bernard :

*« C'est une activité statique puis on y passe trop de temps, au global. Au détriment de loisirs plus actifs. Plus on regarde la télé, moins on écoute de musique etc. Et donc voilà, ça c'est une invention qu'aurait pu être extraordinaire, ça aurait pu servir de moyen pour découvrir un tas de choses et puis en fait voilà, on découvre pas grand-chose, puis c'est très répétitif [...] Donc je crois que c'est pas une très bonne invention ça »* (Bernard, 57 ans, directeur d'agence, marié, 3 enfants, Caen).

Du temps *perdu* serait-ce alors du temps inactif ? Temps et activités seraient alors les paramètres d'une même équation. Un loisir actif (une pratique sportive par exemple) sera moins perçu comme un loisir chronophage qu'un loisir inactif, passif même. Mais tous les loisirs inactifs ne se valent pas non plus : un « bon » film, une pièce de théâtre ou un livre – il en est pourtant de « stupides » aussi – valent « mieux » qu'une émission de télé-réalité. Il y a de la distinction sociale dans cette équation :

*« Même moi, si je suis pas un gros client pour la télé, je regarde quand même un peu. Et puis c'est du temps qu'on utilise bêtement, j'ai fait une erreur de mettre une télé dans la chambre. Ca aussi, c'est pas bon pour la lecture »* (Bernard, 57 ans, directeur d'agence, marié, 3 enfants, Caen).

La télévision, machine à manger du temps par excellence dans le discours de nos interlocuteurs, peut même s'avérer « nocive », « dangereuse », être un « piège » qui « bouffe » du temps :

*« Je trouve que la télé est assez nocive. Ça prend du temps. On ne fait rien. On ne se pose pas beaucoup de questions [...] La télé est un outil formidable aussi, mais très dangereux quand elle comble le vide ou l'ennui »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

*« C'est vrai que la télé ça peut être vite un piège qui te fait perdre du temps. Enfin moi je sais que ça peut m'arriver de scotcher devant la télé sans forcément regarder mais de... D'être un peu à l'ouest mais d'avoir la télé d'allumé et du coup ça te tient éveillé »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen).

*« Je ne la regarde jamais le matin, parce que ça me bouffe »* (Gilberte, 89 ans, retraitée (centre des impôts), 2 enfants, Nice).

Mais la télévision n'a pourtant pas le monopole des objets mangeurs de temps. Ses cousins à écran sont également souvent cités par nos interviewés. Ordinateur, tablette et smartphone (sur lesquels on peut d'ailleurs regarder des programmes télévisés) ont en toute logique – dans le discours de nos interlocuteurs – une forte empreinte temporelle. Mais à la différence de la télévision, les autres écrans proposent une possible interactivité. Il y a donc deux types de consommation temporelle dans ces écrans : une de type *passif* :

*« Après y a des trucs qui peuvent t'en bouffer du temps. Internet ou la télé, tu peux vite te faire aspirer par le truc »* (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant, Nice).

*« Peut-être Internet. Parce que j'y vais pour regarder mes mails, dans mes mails, il y a toujours des choses qui sont désuètes. Tu cliques dessus, tu ouvres une fenêtre et tu navigues d'un site à l'autre en t'égarant. Donc oui, je peux y passer du temps pour en fin de compte tout fermer et ne rien en faire. Je me suis juste perdue dans le dédale d'Internet. C'est clairement du temps que je pourrais prendre pour un lire un bouquin »* (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).

*« Oh bah oui. Vu que je m'intéresse beaucoup aux nouvelles technologies... Genre mon téléphone. Je vais passer mon temps à regarder des applications. Des Facebook et compagnie. Des fois, tu te sens moins seule avec ça, mais c'est tout »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice).

*« Oh oui... Facebook [elle rit]. Par exemple, ce matin j'ai passé une demi-heure pour regarder les photos des autres. Juste ça. J'ai même pas parlé. En une demi-heure, je lave le sol ! »* (Daniela, 37 ans, au foyer, mariée, 2 enfants, Nice).

*« Alors c'est terrifiant quand on y pense, mais généralement quand je suis seul, j'ai mon iPhone entre les mains. Je regarde L'équipe, Le Figaro, Libé, mes mails, des conneries... Je pense que je consomme beaucoup de temps à ne rien faire »* (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice).

*« Et quand on te parle d'accélération générale, cet accès intégral à tout. Parce que quand tu as accès à tout, tu veux tout consommer. Tu regardes ça, tu es tellement toujours dessus à regarder si tu as des notifications, des e-mails, des posts sur Facebook, des machins... Et finalement, tu perds beaucoup de temps avec ça. Tu t'en rends pas toujours compte parce que c'est égrené sur la journée, mais ça te bouffe un temps dingue. Je sais pas combien de temps précisément je passe sur les réseaux sociaux et les e-mails, mais c'est de la folie. C'est juste insupportable »* (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice).

Une autre de type *actif*, comme trier des mails, jouer à des jeux ou « renseigner la machine » :

*« C'est trier les mails : spam, pas spam, prioritaire ou pas... Ca, c'est une vraie perte de temps. Après, vu que c'est une obligation, je ne peux pas vraiment dire que c'est une perte de temps. Mais je le ressens comme ça. Voilà, j'aimerais consacrer ce temps-là à autre chose »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).

*« Le mail. C'est une heure par jour pour la plupart d'entre nous aujourd'hui. Donc... Consulter les mails professionnels. C'est une perte de temps parce qu'il y en a très peu qui sont intéressants »* (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants, Nice).

*« Un truc qui me vient : les jeux sur ordinateur, comme Spider solitaire où je vais de temps en temps. Ça peut m'engouffrer et c'est totalement idiot, mais en même temps, je me dis : « c'est bien quand même » [...] Donc de temps en temps ; mais aussi par périodes, je vais pouvoir en faire pendant trois quarts d'heure... »* (Jocelyne, 55 ans, retraitée (pharmacienne), divorcée, 2 enfants (1 petite-fille), Nice).

*« Ou alors, dans un contexte purement professionnel, c'est qu'au sein d'entreprises avec un certain nombre d'employés, il faut renseigner des bases de données où tous les systèmes sont interfacés pour pouvoir, prétendument, utiliser tous les process et la communication, c'est qu'en fait ça finit par se retourner et tu franchis un seuil à partir duquel tu passes ton temps à renseigner la machine, à travailler pour la machine, à informer les bases de données, à suivre un certain nombre de protocoles et ça, ça devient du délire ! »* (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice)

Et puis il y a le regard des autres, un regard symptomatique que portent certains parents sur les usages informatiques de leurs enfants. Roland ou encore Jocelyne – qui disait précédemment jouer pourtant sur son ordinateur – se montrent critiques à l'égard de ces pratiques en l'occurrence adolescentes, oubliant que les jeux vidéo ou le *chat* sur informatique contribuent pourtant à la socialisation de leurs enfants :

*« Sinon, les enfants passent trop de temps devant l'ordinateur. On s'engueule souvent à cause de ça, parce qu'ils finissent par ne plus rien faire d'autre que l'ordinateur. Le temps qu'ils y passent est du temps perdu pour vivre. Ici, c'est la plage, les copains, les copines, le sport, lire, communiquer en vrai. Tout ça, ils ne font*

*pas. Trop occupés à l'ordinateur » (Roland, 51 ans, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants, Nice).*

*« Les jeux vidéo sur ordinateur et consoles [sont la perte de temps par excellence]. Quand je vois mon fils et ses copains addicts à faire la guerre et détruire des villages sur une simple manette, je me dis que ces jeux virtuels coupent d'un relationnel. C'est assez symptomatique de ces générations-là qui sont en rupture du monde tel qu'il leur apparaît. Quelque chose comme ça. Mais je ne comprends pas tout ce temps passé à ça. A quoi ça sert ? C'est une vie à côté de la réalité, une sorte de refus de la vraie vie » (Jocelyne, 55 ans, retraitée (pharmacienne), divorcée, 2 enfants (1 petite-fille), Nice).*

La cadence technologique et la vitesse d'exécution des tâches arrivant à un seuil maximal (les machines ne pourront bientôt plus aller plus vite tant l'instantanéité s'impose), quand les machines ou les programmes défontent, les interlocuteurs ragent et disent perdre du temps. C'est le cas d'Isabelle, Virginie ou Rémy :

*« Des fois, Internet pourrait m'en fait perdre. Quand la technologie marche tout se passe bien et c'est génial, mais il m'est arrivé de passer des heures à m'exciter sur Internet alors que ça ne marchait pas » (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).*

*« L'ordinateur peut me faire perdre du temps. C'est fou ça. C'est sûr que c'est parce qu'il y a des choses que je ne maîtrise pas. J'ai gardé cette appréhension-là de prendre le risque de le planter parce que je l'aurais allumé. Mais c'est aussi parce que je n'ai pas trouvé ma bonne position face à lui, la bonne posture. J'ai un peu tout essayé, mais je crois que mon corps n'est pas fait pour ça. J'ai un plaisir immense à écrire, imprimer, mais... » (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).*

*« L'ordinateur, le smartphone... Parce que quand ça marche plus, c'est la merde. Tu l'as tellement intégré dans ton système de vie que, dès que ça marche moins bien, ça devient problématique. Une simple panne de courant, ça devient un problème. Une simple panne de réseau Internet, ça devient un problème. Là, tu n'as pas de réseau, c'est un souci » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice).*

En outre, Internet est devenu un tel champ des possibles que son caractère chronophage peut ressortir dans son propre égarement. Trop de choix exigerait-il du temps ? C'est le point de vue de Mélissa :

*« J'ai l'impression que l'embarras du choix que l'on a sur Internet nous fait perdre plus de temps que si on avait moins de choix. Par exemple, quand je vais à la bibliothèque, je sais que j'y vais une fois pour emprunter tel bouquin. C'est une recherche ciblée, précise, brève. D'ailleurs j'y vais souvent. En plus, on trouve pas tout sur Internet. Oui, c'est vrai que tu as un certain gain de temps, quand tu as besoin d'un article. Mais avant Internet, on s'en sortait quand même... » (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant, Nice).*

Les objets mangeurs de temps, et notamment ces outils technologiques qui font partie de notre quotidien, viennent s'ajouter à nos tâches professionnelles. Ils deviennent alors des pollueurs temporels. Ainsi, les fonctions de Roland, gardien d'immeubles, ou d'Aurore, enseignante, ne se limitent plus à entretenir une copropriété ni à enseigner à des enfants. Le téléphone portable de Roland lui est chronophage, les formulaires scolaires qu'Aurore a à remplir lui sont décourageants :

*« Mais le téléphone portable, des fois, peut me faire perdre du temps parce que tous les coups de fil que je reçois me font perdre du temps. Rien que ce matin, j'ai reçu six appels, juste pour le boulot : le syndic, des gens de la résidence. Au bilan, trente minutes. Si je n'avais pas de portable dans ces moments-là, je perdrais moins de temps »* (Roland, 51 ans, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants, Nice).

*« A la rigueur – mais ce n'est pas une invention – c'est l'administration scolaire. C'est de pire en pire chaque année. On ne peut plus rien faire avec des enfants sans passer des heures à remplir des formulaires, des documents dans tous les sens. La conséquence est dommageable parce que quand on doit rédiger trois pages pour faire une sortie d'une heure au musée d'en face, on n'emmène pas les enfants au musée. Ce n'est pas une caricature, c'est vraiment délirant. Moi, ça fait dix ans que j'enseigne dans le primaire, et je trouve que c'est de pire en pire. Or, c'est très bizarre parce qu'on est censé recevoir de plus en plus d'informations par mail pour éviter tout ça, mais comme on a tellement de papiers à remplir, c'est vrai que c'est décourageant. Je préfère passer du temps à préparer une séance en classe plutôt que d'en perdre à expliquer pourquoi je vais aller au musée Matisse »* (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Enfin, un autre objet mangeur de temps mérite d'être signalé ici, tant il est paradoxal (une machine qui fait gagner du temps, mais qui sait très bien en faire perdre aussi) : la voiture. Julie et Aurore ne la considèrent pas comme un formidable moyen d'évasion... :

*« Et donc je pense que la bagnole fait perdre du temps aussi parce qu'on se crée des besoins. Est-ce qu'il est besoin d'aller là ? Pas si sûr quoi »* (Julie, 51 ans, médecin, mariée, 1 enfant, Caen).

*« Sinon, la voiture est très chronophage aussi. Vous me demandiez la perte de temps par excellence, ce pourrait être la voiture. Même si on y écoute la radio, je ne pourrais plus prendre ma voiture tous les matins et tous les soirs »* (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Pourtant, cet environnement technologique n'a sans doute pas la chronophagie pour vocation. Nous l'avons vu précédemment d'ailleurs : c'est là l'un des grands paradoxes des technologies de l'information et de la communication. Mais outre le sentiment d'accélération qu'ont apporté ces outils, ils ont également changé notre rapport au monde et à autrui. Stéphane pointe cet « irrespect » permis par le téléphone portable. Et l'objet qui mange du temps mange aussi la considération d'autrui :

*« Mais à une époque pas si lointaine, on se fixait un rendez-vous par téléphone. Il y avait des ratés, on y venait ou pas... Mais ça fonctionnait quand même, même peut-*

*être mieux parce qu'on ne pouvait pas tellement annuler au dernier moment. On faisait l'effort d'y aller. Le téléphone portable a permis de voir se développer cette forme d'irrespect finalement. On n'a plus de mémoire, on a Google. Le smartphone est une prothèse, sans laquelle tu es paumé : tu ne connais plus tes codes, tes contacts n'existent plus, tes itinéraires non plus, Internet... » (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice).*

On voit déjà poindre une critique de notre fonctionnement sociétal...

Les différents objets NTIC (ordinateur, smartphone, tablette) sont désignés comme des dévoreurs de temps, pour peu qu'on se laisse engloutir par les nombreuses possibilités techniques, les « choix » proposés. Ce thème de la transformation des rythmes et temporalités du quotidien par l'usage des NTIC devrait faire l'objet de recherches ultérieures. Les nombreuses recherches qui ont lieu dans ce domaine ne se focalisent pas sur la structuration du temps, et sur les implications de ces usages sur les styles de vie. Nous pouvons noter l'exigence d'auto-contrôle qui est pointée dans les entretiens : l'outil propose, l'utilisateur dispose. Si l'on perd son temps sur les applications ou les jeux, nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes, nous sommes théoriquement maîtres de l'usage que l'on fait des outils à notre disposition. Nous aimerions renvoyer sur ce point à des analyses du « nouveau contrôle » proposées par le sociologue Michalis Lianos (*Le Nouveau Contrôle social*, 2001) : et si la forme actuelle du contrôle « social » était, à la faveur des NTIC, le « périoptisme » (par opposition au panoptisme foucauldien) ? A savoir une manière, sociale et technique, de contrôler en amont les cadres de l'action par la captation du regard ? Au niveau individuel, on peut penser qu'il suffit de contrôler ses propres usages. Au niveau social, la captation du regard installe une nouvelle forme de contrôle qui ne passerait plus par la réflexivité ou la négociation, par les cadres sociaux normatifs « classiques », mais par le périoptisme. Il suffit de regarder les interactions, inexistantes, dans un train ou un arrêt de bus où chacun regarde l'écran de son smartphone (ou son regard est tenu captif par son outil) – pour avoir une représentation de ce que le « nouveau contrôle » pourrait signifier. L'individu est-il à même de se lancer à contre-courant d'usages si rapidement devenus universels ? La déconnexion est l'une des tactiques imaginées par certains pour reprendre la maîtrise non seulement de son temps, mais aussi de son regard et de ses interactions avec les autres.

#### IV.4.9. La machine à créer des besoins

L'accélération pressentie de nos temporalités nous fait nous interroger sur les travers de notre système qui semble s'essouffler au contact des crises du monde occidental et de notre société en particulier. Les enfants de l'opulence que nous sommes et l'évolution chaotique de notre modèle socio-économique ne sont pas sans rappeler ce proverbe normand qui dit qu'« il est plus facile de passer des patates au caviar que du caviar aux patates »... Pascale de Lomas le confirme plus prosaïquement : « *Dans l'entreprise comme dans leur vie quotidienne, les consommateurs/salariés contribuent peut-être involontairement à un processus destructeur. La globalisation de l'économie, l'anarchie des surplus agricoles et les scandales alimentaires ont largement démontré les limites d'une société régulée par le seul profit. Le chômage endémique marginalise de plus en plus. Et le malaise gagne cadres et*

*employés, même ceux qui bénéficient largement des avantages du capitalisme producteur de richesses » (de Lomas, 2005 : 12-13).*

Les critiques de ce modèle, dont on est pourtant à la fois victimes et responsables, sont foisonnantes dans le discours de nos interlocuteurs qui ne sont pas sans soulever certains paradoxes. Parmi ces derniers, Jules souligne, en substance, qu'on n'a jamais eu autant de loisirs (des activités, s.e.) alors qu'on n'a jamais eu si peu de temps pour en disposer :

*« Après, nous, les humains, on veut aller plus vite. On veut abattre 25 heures de boulot en 10 heures de temps. On va plus vite parce que techniquement, on a les moyens de le faire. On a Internet, il faut répondre vite. Il faut aller plus vite. C'est exponentiel depuis quelques années. Est-ce que c'est bien ou pas ? Ca, je ne sais pas. Mais oui, ça va de plus en plus vite. Les gens sont plus speed. En fait, c'est une société de loisirs. Enfin une société de consommation basée sur le loisir depuis quelque temps et on n'a pas le temps de profiter des loisirs. Donc, tu fais quatre jours ou un gros week-end en République Dominicaine, pour passer quinze jours en Thaïlande et revenir. Donc ça permet d'aller vite dans ce sens-là » (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant, Nice).*

L'accélération pressentie induit aussi un discours sur les générations. Rémy et Alexandra réservent ainsi un sombre avenir à cette société de consommation nourrie au kérosène :

*« Mais même pour nous qui sommes à cheval sur deux générations, enfin surtout moi, mais nos enfants, aujourd'hui, ils sont baignés de cette instantanéité qui te donne pas de recul, qui te permet pas de relativiser les choses. T'es que dans l'instantané. Et même de les désirer : on te blase de tout. En voyage, le truc qui te frustre, c'est pas de pas y être déjà, c'est de savoir si tu as pas acheté ton billet plus cher parce que tu n'aurais pas regardé le bon truc sur Internet qui t'aurait permis de partir pour moins cher. Ca c'est terrible. Les gosses aujourd'hui sont beaucoup plus blasés qu'avant : ils rêvent moins, les histoires, la lecture... Ca a altéré leur goût de la lecture, de l'écriture, et ça c'est navrant. Moi je suis navré quand je vois mon fils et ses copains qui sont... Alors d'un côté je me dis qu'ils ont accès à tellement de choses qu'on n'avait pas à leur âge, mais d'un autre côté ça les blase et ils n'ont plus envie de faire d'efforts, plus le goût du travail, de la curiosité, la lecture, c'est dramatique. Ca a altéré leur goût de l'extérieur. Ils n'ont plus envie de sortir. Aujourd'hui, tu les mets devant un iPad, un téléphone, un ordi, si tu les arrêtes pas, ils y restent. Tu leur dis : « viens, on faire du vélo, on va courir... ». Ils traînent des pieds, ça les emmerde. Et nous, à l'inverse, on était tout le temps dehors. L'ennui était à l'intérieur. Tu faisais rien. Enfin on avait des jeux, des trains, des soldats, des petites voitures. Mais aujourd'hui, c'est plus ça. Même si les jeux vidéo sont géniaux, mais c'est tellement addictif, ça cannibalise tellement le reste, qu'il y a plus de mesure. C'est un peu ça qui est dommage. Et dangereux... » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice)*

*« Un besoin illusoire, dans notre esprit malade. On se laisse berner par des trucs. Et encore, dans ma génération, on est encore parfois un peu conscients de ça. Les enfants des soixante-huitards ont été les enfants à qui on a tout donné. On a été pourri gâté. Nos enfants, c'est pire, parce que nous on goûtait à la nouveauté avec la*

*conscience de la nouveauté, du fascinant. Nos enfants sont blasés, tandis qu'on était euphorique, comme un gamin qui rentre dans un magasin de jouets. Nos enfants ne sont même pas émerveillés. Ils ont des trucs entre les mains complètement dingues, qu'ils ne devraient pas avoir. Dans la classe de ma fille de 8 ans, il y en a qui viennent avec des iPhones en classe ! Du coup, ils n'ont pas conscience de ce qu'on leur donne [...] Je pense qu'on est dans une espèce de climat proche de l'anarchie. Quand on entend que des gamins en tuent d'autres en se croyant dans un jeu vidéo, c'est n'importe quoi. Les limites je vous dis. A tel point que certains ignorent que les pommes poussent dans des arbres et que les poissons ne naissent pas carrés entourés de chapelle... » (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).*

Dans ce sentiment d'accélération, le traitement médiatique de l'information est, à en croire Rémy, une machine froide, sans état d'âme qui fait de nous « des spectateurs passifs d'un monde qui banalise tout » :

*« C'est sûr, et ça accélère, ça enflamme tout. Des pays s'expriment et des médias exploitent ça en mettant de l'huile sur le feu en permanence. Ce qui est bien et pas bien. Et encore, c'est pas rationnel, c'est pas objectif... Regarde, en Syrie, des populations se font massacrer tous les jours depuis un an maintenant. Bachar el-Assad est toujours là. Tout ça est globalement admis, banalisé, acquis, et puis, d'un autre côté, le parfum du mois, ce n'est plus la Syrie, c'est le Brésil ou la Turquie. Ce que je trouve dommageable, c'est ça : on ne va plus au fond des choses. On devient des spectateurs passifs d'un monde qui banalise tout. Quand on te montre des images d'Istanbul, c'est qu'il y a des lacrymo. Ça se calme une journée et c'est mort, on passe à autre chose. La Syrie, c'est dramatique et tout le monde s'en fout à force. Pourtant ça continue... T'as plus la rationalité objective du jugement. Et je pense que l'instantanéité de l'information fait qu'on papillonne d'un truc à l'autre. C'est plus... C'est de la consommation au même titre que tous ces programmes, ces starlettes d'un quart d'heure. Personnellement, je trouve ça vachement inquiétant parce qu'on n'a plus cette objectivité, cette analyse politique au sens noble du terme, qui construit ton jugement et ton positionnement à toi. C'est limite déprimant. Ça me déprime un peu. Après c'est cyclique » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice).*

Pour nourrir l'accélération, il faut donc zapper. C'est, là encore en substance, le point de vue d'Etienne :

*« On est donc dans une société un peu schizophrène. La société de consommation l'illustre bien : il faut absolument créer des besoins, des envies, nouveaux, que ce soit en termes de vêtements, de consommation en général. Tout change tout le temps. On crée des modèles de célébrités qui changent tout le temps... » (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).*

Or, la douce habitude de la rapidité technologique entame notre capacité à patienter, à désirer, à aimer. Le désir et le besoin ont des frontières de plus en plus perméables, et notre « société de consommation » déploie d'implacables manœuvres pour créer de nouveaux besoins. Alexandra, Marion et Florence le perçoivent ainsi :

« *En Hi-Tech, c'est fou ce que les gens sont prêts à faire pour être à la page. C'est rien de vital pourtant. Il ne s'agit pas de manger un filet de bœuf label rouge à chaque repas. Non, c'est juste un gadget. Un gadget de plus qui fait voler en éclat la frontière entre le désir et le besoin* » (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).

« *Bah on est sollicité, et on a envie surtout de tout et on se crée des besoins, enfin la société nous crée des besoins, les médias nous créent des besoins. Donc comme l'homme est faible, bah on se crée ce besoin-là, alors qu'on n'en a pas spécialement besoin. Donc après faut savoir se limiter quoi. T'as toujours envie de plus, t'as ça et hop enfin. Mais donc il faut se limiter, se canaliser. Sinon on est vite dépassé quoi* » (Marion, 60 ans, retraitée (puéricultrice), mariée, 3 enfants, Caen).

« *Les vêtements, c'est aussi par conviction politique. Des cotons faits en Chine avec des tonnes d'eau qu'on détourne [...] D'une façon plus idéologique, on a créé un besoin qui n'a aucune réalité dans notre quotidien* » (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

Clara, qui vient d'un pays équatorial s'étonne même que nos quatre saisons soient devenues des étapes calendaires du marketing :

« *Vous savez, je viens d'un pays [la Colombie] qui n'a pas de saison. Alors qu'ici, il y a bien quatre saisons, soit quatre étapes de consommation tous les ans... Les soldes. Tout le monde se jette sur des vêtements. Je regarde ça intriguée en me disant que j'ai encore des choses de l'année dernière et que je n'ai pas besoin de nouvelles choses* » (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).

L'avoir avant l'être ; la formule est connue et fait écho aux propos de Florence qui y voit un « vrai malaise » :

« *Je pense qu'il y a un vrai malaise. On nous a beaucoup vendu que le bonheur c'est la possession des choses, l'occupation, l'activité. Les enfants sont surchargés d'activités pour être premier en tout* » (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

Mais pourquoi donc entretenir ce système que l'on condamne ? Louis estime que c'est parce qu'on « a été élevé comme ça » :

« *[Le temps s'est accéléré] parce qu'on est entré dans une société de consommation et qu'il faut aller toujours plus vite pour acheter plus, pour faire plus. On a un modèle et tout le monde veut aller vers ce modèle-là [...] On a été élevé comme ça. En ayant tout, en ayant la possibilité de tout avoir très rapidement [...] On n'a pas la même notion de sacrifice qu'ont pu avoir nos parents ou autres. Pas de guerre...* » (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice)

Et Clara d'y voir la pression de la norme :

*« Il faut toujours avoir la dernière chose qui sort, c'est angoissant. Il y a des choses que si on n'est pas au courant, on a manqué un truc dingue. C'est ça je crois qui fait courir tout le monde. Il faut être dans le coup. Ne pas laisser passer parce que sinon on est un peu mis de côté... »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).

La norme d'une société de consommation, c'est d'être avant tout un consommateur. Tant qu'il le pourra, notre système s'efforcera de préserver son acteur : *« Même si l'on se retrouve un jour dans la rue sans un sou, parce que les impôts, la Sécu, les fournisseurs ou les concurrents ont réussi à tout vous prendre, il y aura encore pour vivre des RMI, des allocations vieillesse, des allocations parentales ou d'autres trucs de la même veine. La société française contemporaine n'a sans doute plus besoin de nous comme travailleur. Mais elle n'a pas les moyens de se passer de nous comme consommateur. Elle se débrouillera donc toujours pour nous offrir un petit pouvoir d'achat (c'est-à-dire un devoir d'achat) même si ne nous lui demandons rien »* (Bocquet, 2010 : 69).

Mais en brouillant les frontières entre responsabilité et culpabilité, notre « société de consommation » (que chacun partage car même à se revendiquer d'une marge, on ne l'est qu'à partir de la norme) rend la remise en question du modèle difficile (sans parler de l'incertitude du lendemain). Virginie assume ce paradoxe, et Etienne l'a bien compris :

*« Il y a des moments où j'aimerais pouvoir me sortir de ce monde productif, ne serait-ce que six mois ou un an pour pouvoir écrire, et en même temps, il y a aussi ce que ce monde productif va apporter pour me nourrir aussi. Donc voilà, c'est un questionnement pour moi »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

*« Il y a un système qui s'est emballé. Comme une espèce de machine qui se dévorerait elle-même... On est... Ca amène vers un... Il y a aussi le fait qu'on est plus nombreux et donc plus nerveux et réactifs par rapport aux autres. On a créé... C'est vraiment le modèle économique, le marketing... On a créé un besoin de satisfaction immédiate. Et cette satisfaction immédiate génère des comportements incohérents, contre-productifs, addictifs, même. Mais j'y contribue aussi, comme tout un chacun. C'est là que c'est pernicieux. L'idée c'est pas de casser la machine, mais comment arriver à l'intérieur, de se mettre en résistance pour arriver aux choses essentielles. Mais en même temps, il y a plus de superflu que de choses essentielles, et le superflu peut devenir, pour certains, essentiel. De ce que j'entends aussi, les gens se plaignent d'avoir perdu ça tout en étant incapables de se réfréner... »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).

Et Florence a beau « saturer dans cette société de consommation », elle rentre chez elle avec un « frigo plein » :

*« Je me pose la question de l'utilité chaque fois que j'achète quelque chose. Je sature dans cette société de consommation. Par exemple, quand je fais les courses au supermarché, mon mari en revient content, l'opulence, la satisfaction, le frigo plein. Moi, ça m'effraie. C'est nécessaire, mais le contentement d'être dans la consommation... »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

Pourtant, certains de nos interlocuteurs mettent en place des stratégies de résistance face au consumérisme (en gardant à l'esprit que notre étude s'intéresse largement à des individus aux styles de vie alternatifs). Ainsi, Alexandra boycotte les grandes enseignes de prêt-à-porter, juste pour elle-même, « pour être droite dans ses bottes » :

*« Mais je commence aussi à faire attention à avoir moins de choses mais de plus belles choses. « Plus belles » dans le sens à ne plus aller dans le sens du consumérisme à outrance, H&M et compagnie. Les Monoprix où on va acheter du beurre pour ressortir avec une jupe, un jean, un soutien-gorge... J'ai vraiment envie d'avoir des vêtements qui soient faits en France, teints en France. Pas par nationalisme, mais dans un souci de consommer local. C'est pas une quête de sauver le monde, mais juste dans le principe de me dire : « je sais que ça fonctionne comme ça, mais je ne cautionne pas cela ». Comme je le sais, pour moi, pour être droite dans mes bottes avec moi, je ne veux pas participer au fait que des gamines pakistanaises soient obligées de bosser quinze heures par jour en dormant à côté de la machine pour me fabriquer un tee-shirt à la con. Je suis responsable de mes actes. Je remplis mon contrat avec moi-même » (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).*

Thibaut, lui, ne dit acheter que ce dont il a « besoin » :

*« Au niveau des objets, les fringues par exemple, c'est le minimum : mon budget fringue s'arrête aux trente euros de la veste de mon association une fois par an et de mon tee-shirt bénévole ! J'exagère, mais je ne vais jamais m'acheter un fut' ou un tee-shirt parce que je craque : si je n'en ai pas besoin, je n'en achète pas ! » (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire, sans enfant, Caen).*

Et Fabienne assure avoir réinstauré des frontières entre désir et besoin, après avoir été une acheteuse compulsive :

*« J'étais avant un peu une fashion victim où je subissais de l'achat compulsif de fringues notamment, en tant que nana qui se respecte. Ca c'est un truc qui m'arrive plus trop voire plus du tout. Le truc « remplacer le vide » ou « se faire du bien au moral en achetant des trucs », ça c'est fini en fait. Maintenant ça m'arrive encore mais je suis dans le plaisir et pas dans le palliatif on va dire » (Fabienne, 37 ans, coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen).*

Et Alexandre est devenu un « éco-consommateur » :

*« Je pense qu'après se débarrasser c'est où t'es dans un état esprit qu'est celui de la consommation. Donc on est plutôt, nous, dans une philosophie d'éco-consommation où ce qu'on consomme on essaye de le diriger tout ça. Et on est sûr, voilà, la récup', la transformation, le don et contre-don et justement dans nos occupations, en tout cas moi, sur un point de vue technique ils ne jettent rien, ils récupèrent tout et on fait des brocs à DD. Développement durable. On fait des cabanes en palettes enfin tout est récupéré, des sculptures, du récup'art. Voilà. Bon après on est plus sur l'art mais l'objet lié au temps que je mets à la poubelle, non je ne jette pas à la poubelle. Si je*

*remplace un outil par un autre qui va me faire gagner du temps non je le donne. Je le donne. »* (Alexandre, 49 ans, Educateur technique, marié, 3 enfants, Caen)

La résistance face à ce couple accélération-consommation qui s'autoalimente, c'est aussi savoir désigner des responsabilités. Alexandra s'insurge :

*« Mais paradoxalement, je ne suis pas une acharnée du tri sélectif. Pour moi, c'est vraiment le bout de la chaîne et vraiment sans intérêt. Quand je vois par exemple que Hewlett-Packard est capable de nous faire racheter une imprimante pour un simple fusible de transfo qui a grillé, sous prétexte que remplacer le fusible coûterait aussi cher que racheter leur dernière imprimante... Je trouve ça scandaleux. Mais ça glisse. Alors qu'on vienne m'emmerder après pour une bouteille en verre dans le mauvais bac... J'y fais un minimum attention, bien sûr. Mais c'est de la culpabilisation du bout de la chaîne. Pareil pour les supermarchés qui désormais vendent les sacs plastiques sans se soucier que la plupart de leurs produits sont emballés dans des emballages, dans des conditionnements, sur des palettes, emballés dans du plastique... Ca me ferait rire si ce n'était pas pathétique. On se trompe de débat... »* (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).

Si ces critiques de notre société nous intéressent dans cette étude, c'est que notre modèle, à notre sens, entretient le consumérisme par l'accélération supposée et inversement. Clara décèle bien ce rapport temps et consommation :

*« Le top de la perte de temps, c'est ça ?... Hum... Je ne sais pas. Peut-être la consommation. Parce qu'on va jamais arriver à se satisfaire. Et on n'est jamais satisfait. Ca, c'est une perte de temps parce qu'on court toujours après sans jamais y parvenir. Il n'y a pas de point final... Consommer les dernières choses qui sortent et qui vont être obsolètes très bientôt, donc à quoi bon dépenser cette énergie pour ça ? Les choses basiques, on les a »* (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).

Pour Patrick Cingolani, c'est « l'envahissement de la sphère quotidienne par l'échange monétaire [qui] raréfie les relations interindividuelles autant que les formes de sociabilité de voisinage, en substituant le marché et l'Etat à l'échange communicationnel » (2012 : 142). Et quand cet échange communicationnel est combiné à l'argent, le « cocktail est explosif », selon Rémy :

*« Le pire truc qu'on ait inventé, c'est le fric. Tout est avide. L'argent domine tout. Pardon pour cette vraie remarque à la con. Mais quand tu combines cette puissance avec l'évolution de la technologie à l'échelle globale de la planète, ce que ça permet de faire, le cocktail est explosif. Et puis y a même plus de valeurs politiques. T'en arrives à te demander où sont les valeurs de base de la vie en société ? C'est pas super encourageant pour l'avenir... »* (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice)

Se « départir de l'emprise de l'argent », pour Alexandra, c'est « avoir plus de temps », contre l'accélération supposée :

*« Non. Je pense que les gens se sont laissés happer par ce temps qu'on a capitalisé en fait. Je ne pense pas que le temps se soit accéléré, non. En revanche, dans nos sociétés dictées par l'argent, on a fait du temps un capital. On a fait une sorte de parallèle entre le temps et l'argent. Mais pour avoir plus de temps, il faut se départir de cette emprise de l'argent. Et c'est la seule façon de se dire qu'on a plus de temps. Se départir de cette contrainte économique, dans le consumérisme que j'évoquais, où il faut le dernier iPhone 5... » (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).*

Car briser ce cycle au rythme soutenu devient une nécessité écologique pour Brigitte :

*« On consomme de plus en plus vite tout ce qui est à notre disposition donc à ce titre-là, ouais, y'a une vraie accélération. Et pas au niveau de l'intelligence ou du savoir-vivre par contre. Mais y'a une accélération de... Enfin si forcément je pense que l'intelligence elle évolue aussi, l'intelligence planétaire en quelque sorte. Mais pas aussi vite que la destruction de la planète. Malheureusement » (Brigitte, 27 ans, assistante d'éducation et étudiante, en couple, sans enfant, Caen).*

Reste à souhaiter, avec Alexandra, que de cette « anarchie » à venir, « naîtra une prise de conscience » :

*« Paradoxalement, je pense que ça permet à une certaine tranche de la population de se réveiller par rapport à ça et de se rendre compte que la valeur du temps n'est pas une valeur d'argent, que l'essence de la vie n'est pas là. Peut-être que de cette anarchie naîtra une prise de conscience de tout cela, de préserver notre planète, de respecter autrui... » (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice)*

#### **IV.5. Les espaces du temps**

Le lien entre le temps et l'espace traverse toute l'organisation de la vie matérielle au quotidien. Les modes de vie urbains sont, de ce point de vue, plus exposés à l'accélération, tout au moins à l'accélération technique. C'est aussi un stéréotype d'imaginer la vie à la campagne moins stressée. Le mode de vie en dehors du travail est probablement moins soumis au stress et à l'agitation, mais l'activité agricole dépend du rythme des saisons, de la météo et de bien de facteurs économiques. Par ailleurs, la différence entre la ville et la campagne a tendance à s'estomper dans la société de consommation multi-médias. Disposer de plus d'espace dans l'habitation est l'une des raisons de s'installer dans les zones péri-urbaines et de plus en plus loin des centres urbains. Le « faire soi-même », le bricolage, et bien d'autres pratiques (dont des pratiques écologiques, alternatives), dépendent d'une habitation qui s'y prête, plus souvent en dehors de la ville. Déménager hors de la ville peut donc faire partie des tactiques pour se réapproprier le temps, « changer de vie ». Mais aussi, tout en restant en ville, une réorganisation de l'espace domestique peut conduire au même résultat : une meilleure qualité de vie grâce à la réappropriation des actions au quotidien.

Des espaces-temps difficilement cloisonnables :

*« Présenter ainsi, en une phrase, le domaine de l'activité, est évidemment dicté par la problématique temporelle et sexuée avec laquelle nous l'abordons : les espaces et les temps ne sont pas aussi cloisonnés pour les personnes que ce que voudraient bien dicter les organisations et les systèmes. Le public et le privé interfèrent, et surtout s'interpénètrent. La dichotomie et la hiérarchisation des mondes sociaux, qui se traduit notamment par des catégories de sexes, produisent une gestion différentielle de la manière dont les activités s'ancrent dans le professionnel : les autres dimensions de la vie y sont plus ou moins prises en compte, et n'ont pas les mêmes implications pour les hommes et pour les femmes » (Marc Bessin et Corinne Gaudart, 2009, « Les temps sexués de l'activité : la temporalité au principe du genre ? », *Temporalités*, 9, en ligne : <http://temporalites.revues.org/979>, consulté le 21 juin 2012).*

#### ACTIVITES LOISIRS SELON LES LIEUX

*« Ce temps en plus, je fais plus de sorties, au cinéma, en ville. Enfin par rapport à la Bretagne en tous cas, parce que à Paris, on a tout et aucun prétexte pour ne rien faire. C'est formidable Paris. Tout se passe à Paris ». (Françoise, 71 ans, retraitée (antiquaire), séparée, 1 enfant (2 petits-enfants), Nice)*

#### LE TEMPS PASSE DIFFEREMMENT SELON LE MOMENT DE LA JOURNEE

*« Le soir, tu t'aperçois que tu as la maison à toi. Y a tout qui se calme : le bruit de la ville, les émissions de radio sont plus cool, la maison s'éteint tranquillement. Le temps passe différemment du coup. Vachement moins vite que dans la matinée où tu poses ton enfant à la crèche ou à l'école et sitôt revenu tu dois retourner le chercher à onze heures et demi. Huit heures et demi, tu reviens de l'école, tu passes prendre ou déposer un truc en route. Le temps du trajet, tu reviens à la maison, tu regardes l'heure et tu n'as pas vraiment une heure entière pour faire un truc. Tu te dis : « je m'y mets ou je m'y mets pas ». Alors tu bricoles un truc, tu en ranges un autre et tu te dis « le boulot, je le ferai ce soir ». Et tu repars. Le soir, c'est différent. Tu peux te mettre dedans, dans ton boulot, dans un bouquin, dans un film. Il y a vraiment une atmosphère différente » (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant, Nice).*

#### IV.5.1. La ville et la campagne

L'étalement progressif du tissu urbain et le développement de zones urbaines au détriment de la campagne semblent alimenter, dans nos imaginaires, un mythe de la campagne qui figerait davantage le temps que l'espace. Si la ville est rythmée par l'horloge, la campagne, pour bon nombre de nos interlocuteurs, est rythmée par la saisonnalité et le temps météorologique. Mélissa, Thibaut ou Gilberte, parmi bien d'autres, partagent cette représentation :

*« Oui. En plus mes parents vivaient dans le rural, mais aussi du rural. Donc pour eux, le temps, c'est plus la saisonnalité que l'horloge, le soleil qui se lève, le temps qui fait. En plus, c'est pas le temps du patron, c'est pas le temps de l'entreprise, des vacances scolaires, c'est le temps de la plante qui pousse. Mais on ne court pas moins à la campagne qu'à la ville. Peut-être aussi parce que mon père est incapable*

*de ne pas courir. Mais non. Peut-être que le temps est différent »* (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant, Nice).

*« Chez les agriculteurs par exemple, dès qu'il fait beau avec la moisson où il faut y aller à fond ! Mais, je pense que c'est beaucoup plus vivable à la campagne parce que cela dépend énormément du temps, du temps d'ensoleillement, etc. Ça dépend plus du temps naturel que des contraintes de la vie qui font qu'à la ville, ce seront les horaires de travail, un gamin à récupérer, il faut speeder pour les transports en commun, etc. A mon avis... »* (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire, sans enfant, Caen)

*« A la campagne, on prend le temps de vivre. C'est-à-dire, on a des horaires plus élastiques. A la ville, si vous allez travailler, l'heure, c'est l'heure. On pointe. Comme en usine, par exemple »* (Gilberte, 89 ans, retraitée (centre des impôts), 2 enfants, Nice).

La saisonnalité en ville a, selon Alexandre, une influence bien moindre dans notre rapport au temps :

*« En tout cas quand j'en parle, ce que j'en ai écouté en discutant avec eux, le rural a une échelle du temps en fonction des activités effectivement là, professionnelles qui sont celles de la saisonnalité. Alors que l'urbain la seule saisonnalité qui va... C'est quand il va faire beau, vivement l'été qu'il fasse beau, ils vont avoir ce rapport-là. »* (Alexandre, 49 ans, éducateur technique, marié, 3 enfants, Caen)

La campagne, dans nos représentations du temps, devient rapidement un témoin de notre passé. Il suffirait de s'y rendre pour savoir « comment on vivait en ville il y a quelques années » :

*« Dans le monde rural, on vit aujourd'hui à la campagne comme on vivait en ville il y a quelques années. C'est d'autant plus le cas depuis les années 1950, je pense. Ça dépend de ton activité. Le paysan, malgré le développement de l'agriculture avec l'industrialisation et les pesticides, reste assujéti au rythme des saisons [...] Il suffit de passer un week-end à la campagne pour s'apercevoir que l'on y vit pas tout à fait au même rythme. C'est un temps différent ; ce n'est pas le même rythme »* (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice).

*« J'ai l'impression que le temps est plus sain [à la campagne qu'en ville]... En faisant le jardin, j'ai bien conscience que cela me rapproche de la simplicité, du b.a.-ba de ce que doit être... En faisant du jardin, je pense à plein de choses, ce n'est pas que je coupe, je pense à plein de choses, mais cela me calme, cela m'apaise... A chaque fois, je me dis que c'est comme ça qu'ils se sont nourris pendant des générations, c'est mon côté historienne : à chaque fois, j'ai envie de faire comme ils faisaient avant pour me raccrocher à des trucs simples. J'aime bien avoir un produit que je fais du début à la fin, pas pour tout, seulement pour certaines choses, pour me souvenir comme c'était [...] J'ai l'impression que je réalise plus ce qu'est le temps : tu suis les saisons, ce que tu ne fais pas à la ville finalement, à part les jours de canicule et de neige, à la ville, il y a moins de saison, tu vois le printemps peut-être, alors que là, on*

*colle avec les saisons... C'est vraiment l'expression qui me vient, le temps est plus sain. »* (Eugénie, 31 ans, enseignante, mariée, 1 enfant, Caen)

Daniel envisage même que les gestes d'antan y sont préservés car le campagnard, pour survivre en milieu hostile (sic), doit avoir une bonne capacité à l'autarcie :

*« On dit souvent le développement durable, dans le bon sens, dans l'utilisation effectivement... D'avoir des potagers, d'avoir plus de jardins, ils vont aussi faire plus de choses par eux-mêmes. Et puis c'est aussi une culture. Faut se démerder et ils savent faire des choses qu'on sait plus faire en ville »* (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), marié, 4 enfants, Caen).

D'ailleurs, nous pouvons établir un parallèle entre cette vision romantique du temps de la ville / campagne et du temps des sociétés « traditionnelles » / « contemporaines » : *« Au-delà des particularismes locaux, les représentations du temps se verront soumises, comme les autres, à la règle du grand partage : d'un côté, le temps (lent, circulaire, fermé) des sociétés à « solidarité mécanique », préindustrielles, primitives, archaïques, etc. ; de l'autre, le temps (rapide, linéaire, ouvert) de la modernité »* (Bensa, MCC, 1997 : 7).

Et si les rythmes de la ville et de la campagne sont différents, c'est aussi, selon certains de nos interlocuteurs, parce que la nature qui s'y montre impose son propre rythme. Sébastien, Etienne, Cédric et Brigitte sont de cet avis :

*« Ah oui complètement. Nous, on le voit quand on part [...] C'est complètement différent, puis t'es à l'écoute d'autre chose. T'es à l'écoute de la nature, t'es à l'écoute d'un autre rythme. Justement le rythme de la nature, et justement ça t'imprime complètement. Ça génère forcément un bien-être »* (Sébastien, 35 ans, assistant d'éducation, en couple, 1 enfant, Caen).

*« Après, qui dit « milieu rural », dit également « activité plus proche de la nature », normalement en tout cas. Donc là, il y a une obligation de respecter un temps, saisonnalité, gestation... »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).

*« Oui parce que quand tu es en milieu rural tu es quand même plus au rythme de la nature. »* (Cédric, 53 ans, éducateur spécialisé, marié, 3 enfants, Caen)

*« Quand on parle de ruralité en fait on parle d'espaces qui sont encore sauvages. Ou du moins où la nature est très visible. Et donc je pense que l'influence des saisons et des cycles naturels joue beaucoup. C'est de cet ordre-là le ralentissement du temps, c'est que y'a un contact avec le rythme de la nature, des saisons, des cycles planétaires... »* (Brigitte, 27 ans, assistante d'éducation et étudiante, en couple, sans enfant, Caen).

Du coup, quand les villes entretiennent des espaces verts, mettent en avant des zones « naturelles » – bien que soigneusement maîtrisées voire totalement créées par l'homme –, nous aurions une appréhension plus *romantique* du temps. Aurore nous fait cette confidence à propos de la ville de Dresde :

*« Les parcs, les fleuves, les espaces verts aussi donnent plus de lenteur. A Dresde, qui est pourtant une grande ville, je ne ressens pas cette vitesse de la ville car c'est*

*très vert, très aéré* » (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Et le simple fait de pouvoir scruter l'horizon – et la ville n'en offrirait que de rares occasions – permet même à Virginie de s'« ouvrir », de se mettre « moins la pression » :

*« [A la campagne,] la géographie est moins pressante. Même les bâtiments. La conception du temps ne se fait pas en dehors des espaces. Si on a des espaces où on peut regarder loin... Comme la mer. Pourquoi tout le monde va à la mer ? Parce que l'horizon nous permet de nous ouvrir. Si on recommence à écouter notre corps, on se met moins la pression »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

Aussi, ajoute Françoise, parce que le paysage y serait « moins changeant » qu'en ville :

*« A la campagne, on est moins distrait par les voitures qui passent [elle regarde par la fenêtre qui donne sur la Promenade des Anglais], les gens dans la rue qui passent. A la campagne, le paysage est moins changeant, il y a moins de perturbation »* (Françoise, 71 ans, retraitée (antiquaire), séparée, 1 enfant (2 petits-enfants), Nice).

Tout comme on contemple un paysage, on contemplerait à la campagne un temps qu'on ne pourrait goûter en ville. Lionel l'affirme, et Virginie le dit en substance :

*« Mon sentiment en tout cas, c'est qu'en ville, on a moins le temps de faire des choses. A la campagne, ton esprit est plus ouvert à la flânerie. En ville, tu flânes. Le mec d'à côté il va te klaxonner. A la campagne, tu te balades, tu vas acheter ton pain. Tout est plus détendu. Tu es plus détendu donc tu prends le temps d'apprécier les choses que habituellement tu ne calcules même pas »* (Lionel, 35 ans, directeur d'une boutique de luxe (prêt-à-porter), célibataire, sans enfant, Nice).

*« Et c'est vrai que pour moi, la nature, c'est la lenteur. Surtout la non-attente ; d'être en rapport avec quelque chose qui ne va pas te demander de rentrer dans un moule particulier, de ne pas produire »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

Car si la campagne, dans le discours de certains de nos interlocuteurs, est du côté de la « flânerie », la ville, elle est du côté des « sollicitations », des actions qui exigent un certain temps. Patrick Cingolani l'écrit d'ailleurs : *« Le temps mort comme temps de rêverie ou de flânerie s'estompe à mesure de cette socialisation forte du temps dans l'espace de la ville »* (2012 : 141). Et cette « socialisation forte » de se faire par des sollicitations relationnelles ou marchandes :

*« On est moins dans le stress. On se couche plus tôt à la campagne. Du coup on se lève plus tôt. On profite plus de la journée. La ville, il y a plein de gens, plein de magasins... »* (Daniela, 37 ans, au foyer, mariée, 2 enfants, Nice)

*« Si t'es citadin t'es sollicité, t'as toujours, déjà t'as tout qu'est à côté de toi. Je pense que t'as envie d'aller voir tel objet ou... T'as tel besoin parce qu'il est proche. Si t'es à la campagne, et justement on parlait de tous les objets technologiques, si t'es coupé*

*de tous ces objets, t'as beaucoup moins de tentations et beaucoup moins de sollicitations. Du coup le côté aliénant, il disparaît, pas complètement, parce qu'il y a quand même des besoins, mais la sollicitation est quand même beaucoup moins importante* » (Sébastien, 35 ans, assistant d'éducation, en couple, 1 enfant, Caen).

*« Oui, c'est possible. Ca tient peut-être au fait qu'il y a moins de vie sociale en milieu rural. Du coup on est moins sollicité pour des sorties, faire tout un tas de trucs avec tout un tas de gens. Moins de lieux et de moments de rencontres »* (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice).

C'est déjà dire, avec Isabelle et Jocelyne, que la ville serait du côté de la consommation et des pressions temporelles que cela peut suggérer, bien plus que la campagne :

*« Mais quand tu vis à la campagne, tu as beaucoup moins de tentations pour faire les magasins, pour dépenser. Tu prends plus le temps de bien vivre à la campagne. Je pense que le temps est ralenti ; tu te mets moins la pression qu'en ville. C'est aussi une question de gens qui t'entourent »* (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).

*« Je pense que la pression n'est pas la même, en termes de consommation. Je le vois comme ça en tout cas. La ville a un rythme que n'a pas la campagne. En ville, tu consommes, et si tu consommes, tu as plus de besoins, plus besoin d'argent, de pression du temps. A la campagne, tu troques plus facilement des œufs contre des pommes, en discutant avec lui pendant trente minutes... »* (Jocelyne, 55 ans, retraitée (pharmacienne), divorcée, 2 enfants (1 petite-fille), Nice)

Honorine tient pourtant un discours différent en affirmant que, à la campagne, les activités sont désormais nombreuses :

*« Pour moi « milieu rural », c'est quand j'étais jeune et, quand on était jeune comme moi, on n'avait pas toutes les sollicitations d'aujourd'hui : on se faisait chier car on n'avait pas d'activités culturelles, sportives, on n'avait rien ! [...] Mais maintenant, à la campagne, ils ont autant d'activités que nous... Et puis à la campagne, tu as accès à l'informatique et tout ça... »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, 2 enfants, Caen).

Malgré cet « accès à l'informatique », la campagne, dans le discours de nos interlocuteurs, n'est pas encore gagnée par la « frénésie » que l'on connaît en ville :

*« Là, pour le coup, le fait de vivre à la campagne, ça permet aussi d'être hors du quotidien un peu effréné de la ville. Le week-end, c'est plus reposant : avant, c'était plus un week-end "sorties" »* (Eugénie, 31 ans, enseignante, mariée, 1 enfant, Caen).

Et si la ville est « effrénée », c'est qu'on y court plus facilement :

*« Là, je viens de vivre dix mois à Paris, je vois bien la différence... Un exemple bien précis : je me souviens de m'être promené avec des collègues, des amis, un samedi. On n'avait rien à foutre, on était tranquille, on venait de passer une heure aux Halles*

*pour voir une expo, on allait au resto, mais on avait tout notre temps. On entend un métro dans le couloir : le collègue s'est mis à courir dans le couloir pour avoir le métro ! Moi, je m'en fous, j'ai celui d'après. Donc, ce n'est pas du tout le même rapport... » (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire, sans enfant, Caen).*

*« En milieu rural, les gens prennent plus le temps de vivre. Ils sont moins pressés, je ne sais pas, mais ils prennent plus le temps de vivre. En milieu urbain, même si on a tout à portée de main, on est toujours pressé pour le faire. Mais bon, je ne sais pas ; c'est mon impression » (Roland, 51 ans, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants, Nice).*

*« Alors c'est ce qu'on a toujours dit, que les gens de la ville étaient des gens qui couraient tout le temps. Mais c'est parce qu'ils travaillent souvent alors dès qu'ils sont sortis du boulot, il faut qu'ils aillent faire leurs courses en vitesse et comme c'est généralement loin, il faut qu'ils se dépêchent. Les gens d'ici, bon s'ils ont des courses à faire en rentrant du boulot, c'est vite fait. C'est vite fait. D'abord les magasins sont plus petits donc c'est plus vite fait. Donc ils ont moins besoin de courir. Alors c'est peut être ça qui donne l'impression que les gens de la campagne, des petits villages, des villages, ont l'air moins pressé » (Florian, 80 ans, retraité, marié, 3 enfants, Caen).*

La marche même y est plus rapide :

*« Pour moi, c'est visible au rythme de marche des gens. Clairement, quand tu vas à Paris, tu es dans une espèce de flot où les gens marchent vite vite vite. Alors, ils ont des problèmes d'horaires, je comprends tout ça. Nous, si on marchait très vite comme ça en campagne, ce serait très curieusement perçu : il y a un rythme qui n'est pas le même en milieu urbain qu'en milieu rural » (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, 1 enfant, Caen).*

Et la même distance parcourue en ville et en campagne peut ne pas être de même nature :

*« Pour me déplacer quelque part, il faut que je puisse y porter le regard. Faire 500 mètres en ville ne sera pas la même chose que faire 500 mètres à la campagne. Selon si on est regardé ou vu, on n'agit pas de la même façon » (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).*

Sans doute parce que, comme a pu l'écrire André Wachter, la « ville en continu et en juste à temps » a des « flux pendulaires » importants : « *Flexibilité et vitesse sont devenues les deux mamelles de l'efficacité productive et de l'approvisionnement des marchés. La ville en continu et en juste à temps, comme le décrit François Ascher, illustre une des facettes de la globalisation de l'économie où « il faut rendre possible le déplacement des hommes et des marchandises de nuit, le dimanche, à des heures atypiques »*<sup>14</sup>. Cette désynchronisation des rythmes de la ville trouve son équivalent dans les partages et arbitrages entre temps libre et temps de travail d'une part grandissante de la population. La dérégulation du marché du

---

<sup>14</sup> F. Ascher, *La République contre la ville*, L'Aube, 1998, p. 147.

*travail, amorcée depuis plusieurs années, alimente ce mouvement et se traduit par de nouveaux calendriers d'activité. Temps partiel, horaires variables ou à la carte modifient peu à peu le tic-tac des migrations alternantes aux heures de pointe du matin et de l'après-midi. Globalement, on sait que la baisse du temps de travail accroît l'élasticité de la distance entre domicile et lieu d'activité. Sans encore démassifier vraiment les flux pendulaires, ces nouvelles temporalités préfigurent, à terme, des inversions de tendances et accroissent la diversité des trajectoires et des buts de mobilité » (Pény, Wachter, 1999 : 11).*

Et un tel rythme mêlé à la densité d'une ville donne à celle-ci l'aspect d'une « fourmilière » :

*« Après je pense que l'effet du temps ou en tout cas, ce que le temps peut paraître, enfin on a toujours un peu l'impression qu'en campagne c'est un peu plus à la cool. Que y'a moins la pression qu'y peut y avoir sur une ville ça bouge tout le temps. Voilà que... Ca fourmille, chose qu'il n'y a pas dans un milieu rural » (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen).*

*« Mais pareil encore à cause des éléments extérieurs du bruit, des voitures qui passent vite, voilà l'espèce de fourmilière qu'est la ville que n'est pas la campagne. La campagne peut effectivement apporter des activités du type jardinage etc., qui permettent d'être plus posé » (Fabienne, 37 ans, coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen).*

Bruyante et en mouvement perpétuel :

*« Qui dit milieu rural dit moins de pression, alors par exemple de circulation de voitures, de bruit de voitures, de mouvements, les bus, enfin tout ce qui fait la caractéristique d'une agglomération urbaine. Où là, t'es pressé quoi. T'es happé par tout ça. Forcément, parce que le bruit tu l'entends, le mouvement, tu le vois, tu le vis. Alors que quand tu es en milieu rural, t'as moins de bruits, t'as moins de visions de mouvements et donc voilà. Moi j'ai tendance à dire quand même... Moins de pression ouais » (Cédric, 53 ans, éducateur spécialisé, marié, 3 enfants, Caen).*

Plus prosaïquement, lorsqu'on demande à Clara pourquoi la ville connaît-elle un tel rythme, elle ne nous parle pas de « flux pendulaires », mais de course par mimétisme... :

*« - Non, bien sûr que non. On est plus déstressé à la campagne. Donc on va courir moins. Oui, c'est sûr.*

*- C'est lié à quoi, selon vous ?*

*- Au stress. Dans la ville, on va courir plus parce qu'on voit le voisin qui court vite, donc on se laisse embarquer. S'il court, peut-être dois-je courir aussi ? On lui court après pour lui demander pourquoi il court... C'est absurde, mais la ville entraîne ça, je pense. Tout le monde se met la pression comme ça. Si je le fais pas, un autre viendra et prendra ma place. A la campagne, un fermier fait ce qu'il a à faire et voilà. Ca va plus doucement...*

*- Vous avez déjà vécu à la campagne ?*

*- Non. Toujours en ville » (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).*

D'ailleurs, les différences de « pressions temporelles » sont tellement marquées, dans le discours, entre ville et campagne qu'Alexandra voit même chez ceux qui ont choisi de vivre à la campagne un choix de qualité du temps :

*« La différence est dans les gens. Je ne sais pas si le contexte impacte les gens ou l'inverse. Mais ceux qui ont choisi de ne pas être en milieu urbain ont sans doute déjà fait un chemin dans l'interrogation du temps. Ils ont fait le choix d'un autre temps, d'un autre rythme »* (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).

Mais toutes les villes ne se ressemblent pas (toutes les campagnes non plus d'ailleurs...), et il semblerait que, du moins dans nos représentations, plus une ville est importante et plus son rythme est soutenu. Des villes comme Caen ou Nice peuvent ainsi passer pour des villages comparées à de plus grandes villes en termes de « vitesse de la ville », selon l'expression de Pény et Wachter : *« A l'imposition de la ville de la vitesse, ne faut-il pas préférer la maîtrise de la vitesse de la ville ? »* (1999 : 195).

Florence et Noémie, par exemple, partagent cet avis :

*« Mais même entre Paris et Nice, il y a une différence. Les temps de transports sont plus longs à Paris. Tout prend plus de temps. Ici, il y a le rien autour de toi. Tu peux plus prendre le temps »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

*« C'est peut-être un a priori parce que je n'ai jamais vécu à la campagne, mais la notion que j'ai c'est que le temps ne s'y écoule pas de la même manière. On est moins speed, moins à la recherche de ce gain de temps. Par exemple, je peux le comparer entre vivre ici et vivre à Paris où on se met à courir dans un escalator du métro alors qu'il y a des métros toutes les deux minutes... Et à côté de ça, on va y passer trois quarts d'heure dans le métro. C'est absurde. Et c'est vachement stressant. Plus la ville est grosse, enfin je pense, plus son rythme est intense »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice).

Et même au sein des villes, les quartiers auraient des vitesses différentes. Les quartiers financiers, nous dit Jules, imposent une mise en scène :

*« La ville a un rythme plus ou moins rapide. Tu le ressens en voyageant, en voyant les villes. Que tu fasses les capitales européennes ou les villes moyennes en France ou à l'étranger. Même entre Paris et Taïwan, tu le ressens. Paris, ça bouge tout autant, mais il y a moins de stress à Taïwan. Chaque ville a un rythme qui lui est propre. Les gens sont plus organisés sur certains trucs. Ça va vite à Taïwan parce que tout le monde a décidé que ça allait vite, mais c'est moins vite que Paris dans un sens. Il y a beaucoup de gens. Après tu as des quartiers. Les quartiers de travail ont une effervescence liée à ça. Wall Street, La Défense, il faut que ça aille vite parce qu'il faut donner aux gens l'impression que ça va vite. C'est lié à l'activité. Le bout de la rue de ces quartiers, c'est déjà leur travail, alors ils doivent montrer qu'ils sont déjà au travail. Toi, en tant que touriste, tu passes sur leur scène, donc quand tu les gênes, tu prends un coup de mallette »* (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Et si les villes plus grandes ont un rapport plus soutenu au temps, il n'en demeure pas moins vrai que le temps nécessaire à les parcourir y est conséquent. Ainsi, quand Etienne se rend à Paris, ses « temps de transports se multiplient » :

*« De manière très concrète, quand je vais à Paris, j'ai beaucoup moins de temps qu'à Nice. Parce qu'à Paris, les temps de transport se multiplient »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).

Quand Aurore emprunte le métro, elle ne peut constater que cet empressement :

*« A la campagne, je pense qu'il y a moins de nécessité d'aller vite. Je pense que c'est la ville qui crée l'empressement. Après même entre Nice et Paris, le temps est encore plus soutenu. Je crois que le métro crée beaucoup cet empressement. Ce n'est pas un endroit propice à la déambulation. Dans la mesure du possible, à Paris, j'essaie de prendre le bus ou marcher. Les transports créent cela, clairement »* (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant, Nice).

En revanche, les transports en commun, dont l'offre est toujours plus importante en villes, peuvent contraindre à des itinéraires indirects et des contraintes temporelles fortes. Cela n'a pas échappé à Quentin :

*« Après tu peux avoir l'inverse et se dire, ah bah tiens moi j'habite en centre-ville, faut que je calcule pour aller à mon boulot, faut que je prenne le tram qu'arrive à telle heure, plus le bus qu'arrive à telle heure etc. T'es obligé de te réveiller à je sais pas quelle heure alors qu'en voiture t'aurais pu mettre un quart d'heure »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen).

Mais si la ville offre des solutions multimodales de transports, le trafic y est sensiblement plus important. Les « heures de pointe », souligne Rémy à juste titre, n'existent qu'en ville :

*« Non. Il est plus pressant en ville. Parce que tu as une frénésie générale due au monde, je pense. Et au rythme de la ville qui est lié à la conjonction du nombre de gens qui travaillent et des flux que ça génère. D'ailleurs les heures de pointe n'existent qu'à la ville et pas à la campagne. Les heures de pointe avec une forme de stress où tu te dis : « Putain, c'est bientôt l'heure. Si je loupe le créneau, je vais me prendre une heure... ». C'est un peu... Tu as cette frénésie le matin, le soir, à midi où tout le monde va déjeuner. Comme une fourmilière. Un rythme global, mais qu'on entretient tous parce qu'on y participe et qui fait qu'on a une sorte de séquençage de la journée qui est dicté par le flux, le flux des gens, qui vont, qui viennent, qui circulent, à pied, en voiture, à vélo... Et du coup tu es pris dans ce courant. C'est un peu les images de Tokyo avec les individus qui attendent aux passages piétons. Chaque individu est individuel, mais ensemble, on a ce mouvement de masse et ces flux qui te régulent la journée. Moi je sais que si je pars à 5h et demi qui est l'heure de fermeture des bureaux, pour rentrer chez moi, je vais mettre une demi-heure, parce que c'est blindé, cul à cul tout le long. Si je pars à 7h et demi, c'est fluide, ça roule et je mets 5-10 minutes. Inconsciemment, tu développes des réflexes à te dire : « bon alors, je vais à la boîte à 8h, mais ça va être vite compliqué parce qu'il y a du monde... ». C'est pour ça, je pense qu'en milieu urbain, c'est la conjonction à la fois*

*de la concentration démographique qui génère des flux qui rythment... qui génère des flux, des contraintes qui font que tu te cales sur ces contraintes dans ton emploi du temps qui te font aller, venir, tes rendez-vous. C'est fou, ça. Et c'est toujours la faute des autres alors que tu es dedans aussi. Comme disait Coluche : « On se demande où ils vont tous ces cons » » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice).*

Et ces « heures de pointe » ne sont pas sans générer des embouteillages. Une différence nette constatée également par Pedro :

*« Oui, je le vois bien moi qui vis dans un village et travaille dans une grande ville. Après, c'est peut-être que je suis plus actif en ville car j'y travaille qu'à mon village. Mais j'ai l'impression quand même. Là-bas, les embouteillages n'existent pas. Les gens en retard non plus. C'est comme dans les clichés sur la Provence. Des gens jouent à la pétanque quand d'autres discutent sur un banc à l'ombre d'un pin parasol... » (Pedro, 56 ans, commerçant, en concubinage, sans enfant, Nice)*

Les ruraux, à l'esprit de nos interlocuteurs, ne sauraient donc se passer d'une voiture, car, sans elle, point de déplacement. Et à être « isolé », on augmente les distances à parcourir :

*« Après je pense que déjà une des difficultés en milieu rural c'est l'accessibilité à tout. Quelque part. Après y'a rural isolé et rural à peu près à proximité. Mais le déplacement en voiture est obligatoire donc c'est déjà du temps pris. » (Caroline, 31 ans, chargée de mission, célibataire, sans enfant, Caen)*

*« On a une impression que oui de côté plus paisible d'habiter à la campagne mais on passe plus de temps, même pour les choses quotidiennes quand même. Aller faire ses courses, chercher du pain à 4 km, moi j'ai juste à aller chercher du pain en bas de chez moi » (Fabienne, 37 ans, coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen).*

Et le temps que l'on consacre à ces déplacements, surtout lorsqu'on a des « ados » à accompagner ci ou là :

*« Je crois que le pire c'est les gens qu'ont des enfants ados et qu'habitent à la campagne. Parce que c'est rare que le foot, je sais pas quoi, les trucs, soient dans le coin. Moi je connais des mamans qui passent leurs temps à rouler. Non j'y crois pas à ça » (Katia, 58 ans, formatrice et chercheuse, célibataire, 3 enfants, Caen).*

Au regard de ces précédents témoignages, nous pouvons en fait déduire que les distances à parcourir en milieu rural exigeraient autant de temps que celui que le citadin passerait dans le trafic. Signe encore de la mainmise du temps de déplacement sur notre quotidien : la distance est davantage comptée en temps plutôt qu'en espace. Etienne en a conscience :

*« Bien sûr ! Alors tout dépend de l'activité qu'on a en campagne, mais, rien que les temps de transports... Une ville comme Nice, tu peux traverser d'un bout à l'autre à vélo en une demi-heure. Après, si tu es en périphérie, le temps de transport est tout autre. Les Parisiens passent une heure à une heure et demie en moyenne chaque*

*jour dans les transports, ne serait-ce que pour aller travailler. En milieu rural, on va prendre la voiture, pas de bus, et on va faire énormément de kilomètres. L'aéroport est à 150 bornes, la clinique à 50 bornes et ainsi de suite. Il y a ce truc dans les transports qui revient presque au même » (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).*

C'est d'ailleurs sans doute cela qui fait dire aussi à Mike que le citadin et le rural ont des temporalités similaires dans des espaces qui ne le sont pourtant pas :

*« Aujourd'hui, non. Tout le monde vit très peu différemment. » (Mike, 28 ans, électricien à son compte, en concubinage, sans enfant, Nice)*

En lissant ces temporalités urbaines et rurales, c'est une véritable ségrégation qui se met en place, une ségrégation que devra résoudre l'évolution urbaine : *« Lorsqu'il est subi, le redéploiement à grande échelle de la « force ségrégative », déjà à l'œuvre dans l'immeuble haussmannien ou dans la répartition entre quartiers riches et quartiers pauvres d'une ville, n'est pas sans conséquence sur la spécialisation sociale des villes. A l'évidence, la ségrégation sociale des pauvres ou des riches par la vitesse et l'accessibilité risque de devenir un enjeu majeur de l'évolution urbaine à venir » (Pény, Wachter, 1999 : 192-193).*

Mais l'urbain et le rural ne sont comparables dans leurs temporalités qu'en se concentrant sur les activités – professionnelles en premier lieu – de chacun. Roland, Louis, Michel et Daniel l'ont perçu :

*« Ca dépend des gens, de ce qu'ils font » (Roland, 51 ans, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants, Nice).*

*« En milieu rural, on a l'impression que les gens prennent plus le temps de vivre. Mais ça reste une impression parce qu'ils se mettent des contraintes et au bilan, les barrières du temps sont exactement les mêmes. C'est une question aussi de ce qu'on y fait » (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).*

*« Je crois qu'aujourd'hui la problématique c'est pas tellement rural/urbain, mais c'est un problème de travail et lieu d'habitation. Je poserais plutôt ça comme ça » (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants, Nice).*

*« On voit quand même que les mobilités augmentent, enfin quand je dis « mobilités », c'est les temps de déplacement aussi. Avant, les gens étaient peut-être plus dans leurs bassins d'emploi, en proximité emploi, résidence, alors qu'on voit chaque année l'éloignement lieu de résidence-lieu d'emploi augmente. » (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), marié, 4 enfants, Caen).*

Mais les temps de déplacements n'ont pas le monopole de ce lissage urbain / rural des temporalités. Les agriculteurs, emblématiques de la vie à la campagne en témoignent à travers le discours de Katia, Anaïck, Quentin et Romuald :

*« Dans les gens que je connais qui sont agriculteurs, ma sœur, elle a pas le temps, elle court, court partout [...] En tout cas pour les agriculteurs, c'est vraiment pas un*

*truc cool, d'être agriculteur. Là les heures, tu les comptes pas. Sauf peut-être les gros, gros machins, puis tu fais travailler les gens quoi mais sinon. C'est juste l'enfer* » (Katia, 58 ans, formatrice et chercheuse, célibataire, 3 enfants, Caen).

*« A la campagne, les gens prennent plus le temps que ceux de la ville. A la ville, on court, les transports, le travail... Mais les agriculteurs ont une vie de cinglés. Encore qu'ils n'ont pas le monopole de la campagne... »* (Anaïck, 76 ans, retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice)

*« Mais je vais prendre l'exemple de l'agriculteur : bah, lui, son temps, c'est encore plus pressant. Parce que quand faut aller à la traite des vaches, faut y aller. T'as pas le choix, sinon c'est le gros bordel. T'arrives une demi-heure à la bourre, ton patron il va t'engueuler et voilà. Donc du coup, il peut y avoir certains cas où effectivement c'est plus pressant. Où c'est l'inverse carrément ou le milieu rural impose plus des heures strictes quoi. »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen)

*« Après, quand tu parles avec des agriculteurs ou avec des gens qui bossent la terre, dis leur qu'à la campagne le temps est moins stressant... Ils vont doucement rigoler. Parce que tu te lèves pas, bah comme moi, à 9h, où t'as pas le matin, où t'as raté ta journée et ta matinée, ça ça existe pas. Donc je pense qu'y a une différence entre les gens qui travaillent et ceux qui vont en week-end ou en vacances. C'est sûr que tu vas en week-end ou en vacances, oui le temps est vachement moins oppressant parce que déjà t'es moins agressé par des activités, des choses. Tu vas plus facilement te balader, profiter, prendre ton temps, celui que t'as pas en ville. Ou en tout cas t'es tellement sollicité, t'as tellement de sollicitations que ton cerveau il va faire plein de choses en même temps. »* (Romuald, 30 ans, gérant de société audiovisuelle, en couple, sans enfant, Caen)

Même des activités de loisirs peuvent exiger beaucoup de temps, à en croire Carine ou Océane :

*« Après, la nature peut prendre du temps. On peut avoir un potager, ce qui est plus rare en ville. Et ça prend énormément de temps un potager. On passe des heures et des heures à jardiner. Je le vois bien quand je vais chez ma mère [dans les Alpes du Sud], je passe énormément d'heures dans le jardin, au potager, ou même à tondre, tailler... Ca prend du temps de maîtriser la nature ! En ville, on n'a pas ou très peu ce souci, à part trois engragés sur leur balcon... Oui, globalement quand même, c'est un temps moins speed... »* (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice).

*« En ville, à moins d'être dans une grande ville où tu vas pouvoir aller voir des expos, mais sinon, dans les petites villes, une fois que tu as fait le tour... Alors qu'à la campagne, tu as quand même des choses à faire : tu peux aller dans les chemins aller faire de la balade, souvent les gens ont un jardin, des chiens... A la campagne, il y a plus de choses à faire, pour moi... A part dans les grandes villes où plein de choses à faire, s'ils sont intéressés... »* (Océane, 69 ans, retraitée, veuve, 4 enfants, Caen).

D'autant plus quand il s'agit de rurbains qui vivent à la campagne et travaillent en ville. C'est ce que soulèvent Quentin, Lucie et Katia, parmi d'autres :

*« Mais aujourd'hui le problème quand tu es en milieu rural, ça veut dire que t'es assez loin de ton travail. Donc ça veut dire que t'as plus de trajet, plus de transport. Et du coup que les urbains n'auraient pas. C'est du temps que tu vas perdre. Ton temps il va devoir être mieux calculé, faut qu'il soit mieux calculé. Parce que c'est du temps que t'auras en moins. Donc là en milieu rural, il peut être plus pressant »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen).

*« Les vrais ruraux, en fin de compte, on n'en voit plus beaucoup. Ou alors faut aller sur les chemins comme j'ai fait l'année dernière, dans l'Aubrac ou tout ça. Où vraiment on voit encore des paysans, des cultivateurs qui vivent uniquement de leurs terres. Mais je me sens pas, comment dirais-je, à même de juger s'ils ont plus de temps, non. Mais je pense que ceux qui vont s'installer à 10, 15 km de Caen et qui se disent à la campagne tout en travaillant dans des grandes villes comme Caen ou ailleurs, j'ai pas l'impression que ce soit différent. Il me semble »* (Lucie, 60 ans, retraitée (enseignante), divorcée, 2 enfants, Caen).

*« Un de mes fils est prof par exemple. Bah il passe son temps en bagnole. Alors là pour moi ça fait partie des représentations que à la campagne on se la coule douce [...] Puis quand t'es salarié dans une entreprise et qu'il faut que tu te tapes tes 30 bornes le matin, tes 30 bornes le soir... Tu fais pas le malin »* (Katia, 58 ans, formatrice et chercheuse, célibataire, 3 enfants, Caen).

Enfin, selon Fabienne, les questions de temporalités dans ce contexte ne sont pas les seuls faits des déplacements ou des activités, mais dépendraient aussi de l'âge des individus :

*« Après les gens qui vivent à la campagne aujourd'hui y'a quand même beaucoup de rurbains. Qui quand même doivent avoir un peu des vies de cinglés parce qu'ils travaillent en ville et donc ils se lèvent tôt, font pas mal de trajets, ils ont leurs journées classiques et puis quand ils rentrent il est limite plus tard que quand nous on rentre chez nous. Donc je suis pas sûre. Après ça dépend certainement des âges peut-être que les personnes retraités par exemple qui sont à la campagne ont une vie beaucoup plus zen que un retraité qui habite en ville qui va, mais peut-être aussi avoir un accès plus facile à la culture et donc avoir plus d'activités, accès à du bénévolat plus facilement s'il a envie d'en faire »* (Fabienne, 37 ans, coordinatrice de réseau d'éducation à l'environnement, célibataire, 1 enfant, Caen).

#### IV.5.2. Des temporalités régies par le temps du travail

Nous l'avons vu, nos temporalités sont essentiellement régies par rapport à notre travail. C'est le travail, rémunéré ou non, qui détermine nos autres temporalités (déplacements, loisirs, vie de famille, etc.). D'ailleurs, même si on rejette ce mode de fonctionnement à titre personnel, on ne peut que constater sa réalité. Alexandre en témoigne :

*« C'est là où je suis pas d'accord avec le fonctionnement du travail et tout ce qui se rapporte autour. Le travail, les vacances, le temps libre. Le temps libre c'est à partir*

*du moment où tu sors de ton contexte rémunérateur. Mais tu peux être libre aussi dans ton travail, dans ce que tu défends tu vois » (Alexandre, 49 ans, éducateur technique, marié, 3 enfants, Caen).*

Quand on en a une, notre quotidien est rythmé par notre activité professionnelle. Traditionnellement, nous nous levons le matin pour nous y rendre (ou nous y consacrer si l'on travaille chez soi). Nous parcourons une certaine distance à cette fin. Un luxe temporel est donc d'habiter à proximité de son lieu de travail. Aurore et Thibaut en témoignent :

*« Après, moi, ce qui me fait gagner du temps, c'est que je travaille à côté de chez moi. Par exemple, l'année dernière, j'avais perdu mon poste dans un quartier éloigné, à vingt-cinq minutes en transports en commun. J'ai vu la différence entre le fait d'y aller à pied et ne dépendre que de moi et le fait d'être dépendante d'une organisation liée à d'autres, à la ville, etc. Pour moi, c'est le jour et la nuit. Le temps de trajet pour aller travailler, pour moi, c'est très important. Je refuse d'aller travailler tous les matins à trente minutes de chez moi » (Aurore, 43 ans, photographe et enseignante, en concubinage, 1 enfant, Nice).*

*« Le fait de ne pas avoir de transports pour aller au travail. Par rapport à l'année où j'étais en formation à Paris : l'heure du matin et l'heure de soir où tu es dans le métro, tu as un peu l'impression de perdre ton temps. Tu te dis : "Purée ! Si le centre de formation était au pied de mon appart, je pourrais être en train de bosser mes cours plutôt que d'être dans le métro !" » (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire, sans enfant, Caen).*

Son espace de travail détermine également un rapport au temps. Michel et Lionel l'expriment :

*« Oui. Oui... C'est des étapes de travail. Quand tu as cinq cours différents... Généralement, j'en ai trois voire quatre. C'est difficile de passer du coq à l'âne, en termes d'organisation, de déplacement, d'appropriation de l'espace de travail. Pour moi, le temps, c'est l'appropriation de son espace, comment dire ?, de travail et le temps dépensé » (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants, Nice).*

*« J'ai fait que bosser. J'ai eu la chance de faire des belles rencontres, comme là, mon boss, qui m'a fait voyager. On est parti en Angleterre, en Italie, tout ça. Beaucoup en Italie aussi. Même avant parce que j'ai été majordome pour un couple italien. Et je suis parti aux Canaries, aux Etats-Unis... Donc j'ai la chance, dans mon travail d'avoir toujours bougé. Un bureau, c'est nouveau pour moi. Etre enfermé dans une boutique c'était un peu compliqué parce même en taxi, j'étais toujours sur la route bien sûr. Le fait d'être plus sédentaire fait que j'ai l'impression que j'ai moins de temps qu'avant. Mais si je regarde mon emploi du temps, je travaille beaucoup moins d'heures par semaine que ce que je travaillais quand j'étais taxi. Donc, j'ai l'impression d'avoir un peu moins de temps, même si c'est le contraire. Parce que je me réveille sans réveil alors que je me suis réveillé à 3h45 pendant sept ans. Je pionce plus, oui. Mais je fais pas plus de trucs » (Lionel, 35 ans, directeur d'une boutique de luxe (prêt-à-porter), célibataire, sans enfant, Nice).*

Nous avons une « pause-déjeuner » qui scande la « journée de travail ». Nous parcourons la distance inverse pour rentrer chez soi. Nous « décompressons », à l'instar de Louis et Virginie :

*« Là, je rentre à la maison. Je prends le temps de respirer, voire de faire une micro-sieste. Je ressens le besoin de me détendre pendant un quart d'heure. Essentiellement ce jour-là parce que le vendredi est un jour où je suis beaucoup enfermé dans des salles, sauf pendant la pause déj des collégiens. Mais sinon, je suis enfermé avec un bruit incessant, et donc j'ai vraiment besoin de fermer les yeux pour me vider un petit peu de tout ce bruit »* (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).

*« Quand je termine une consultation et que je rentre à la maison, eh bien la première demie heure où je ne fais rien, c'est un temps important car c'est un moment où je vais repenser à la journée, je vais revoir le film de ma journée, pas dans l'ordre chronologique, mais un temps d'analyse, de digestion. Je laisse les choses venir comme elles ont besoin de venir. Et c'est une liberté importante quand même »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

A moins d'avoir du travail à achever chez soi (ce qui peut être tout le temps le cas quand on y a son espace de travail) :

*« Avoir son travail chez soi, du fait notamment des nouvelles technologies, il n'y a jamais de lâcher prise. Les gens vous appellent à 21h pour le boulot, vous envoient des mails, donc ça n'arrête jamais »* (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants, Nice).

Et ces « décompressions », s'effectuent dans un « temps libre », un temps « hors travail » (plus ou moins long selon les jours de « congés » qui suivent) avant de répéter le même programme la fois suivante. Le « dimanche », entendu comme un jour de non travail, est symptomatique de cette décompression :

*« Le dimanche, c'est grasse mat ! On commence par ça... Jusqu'à 11h parce que je pense qu'il y a besoin de récupérer un peu. Après c'est variable, le petit-déjeuner est pris à cette heure-là et, du coup, le repas du midi saute parce qu'on a trop traîné. Soit, j'ai ce qu'il faut dans le frigo et je n'ai pas besoin de sortir ou alors, je vais faire quelques courses pour compléter à une petite épicerie qui est ouverte. Après, cela dépend. Il y a des petites sorties près de la mer ou aller au ciné, faire des choses qui sortent clairement de l'ordinaire, mais les rituels de coucher, etc., vont rester à peu près les mêmes car le lundi, il faut réattaquer »* (Gabrielle, 41 ans, assistante commerciale, divorcée, 1 enfant, Caen).

La cadence de l'horloge va alors se faire oublier :

*« Pas d'horaires, en laissant passer le temps en fonction de ce qui sort de moi. Le « pas de bruit » va me faire aller dans la nature, même s'il pleut ou s'il grêle, partir loin de Nice, dans la montagne »* (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).

Et l'on pourra faire ce que l'on n'a pas le temps de faire pendant sa « semaine de travail » :

*« Je vais faire des papiers ou lire, répondre à du courrier. Les mails, j'essaie d'éviter. Ca va plus être papiers perso, des choses comme ça. Ou lire ou faire des recherches, lire des magazines »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).

Et selon son niveau de bonheur au travail, le dimanche soir peut être un moment assez pénible :

*« Hervé, le dimanche soir, n'est pas de bonne humeur, il stresse à cause de la reprise du lendemain, Hilde non plus : il y a de la tension le dimanche soir et je trouve que le fait que les amis viennent apaisent les choses. »* (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, 2 enfants, Caen)

Mais il peut aussi être un jour comme un autre, s'il n'est pas férié. Lionel est dans ce cas :

*« Et voilà. Mais finalement, c'est hyper... Moi, j'ai une symphonie, j'ai une partition et je la suis. C'est hyper régulier parce que pour moi, tous les jours, c'est lundi. Moi, j'ai un rythme un peu spécial. Ca fait longtemps, parce que ça fait 5-6 ans que je suis ici. J'étais taxi pendant 7 ans et je travaillais quinze heures par jours. Je commençais le matin à 5h et je finissais à 20h, et je faisais tous les jours aussi. Donc ça fait douze ans que je suis un rythme 7/7. J'ai pas de week-end. Donc du coup, j'ai un rythme un peu particulier. Je me ménage parce que c'est un rythme un peu de marathonien. Tu peux pas faire de pic. Tous les matins, c'est ton lundi... »* (Lionel, 35 ans, directeur d'une boutique de luxe (prêt-à-porter), célibataire, sans enfant, Nice)

Mais lorsqu'on est inactif, le dimanche peut être une journée détestable car les « gens sont en famille » :

*« Ah non. Le dimanche c'est le jour que j'ai en horreur. Parce que le dimanche, tu sais que les gens sont en famille et toi tu te retrouves toute seule. C'est la déprime... Mais je fais la même chose. En déprimant plus, surtout s'il pleut »* (Anaïck, 76 ans, retraitée, veuve, 2 enfants (3 petits-enfants), Nice).

Les « dimanches » n'ont pas le monopole du temps « hors travail ». Les vacances sont à cet égard riches d'enseignement sur ces temporalités.

#### IV.5.3. Les vacances

Parce qu'elles se situent à l'opposé de notre temporalité-étalon qu'est le travail, les vacances et les discours inhérents à ces périodes nous intéressent vivement en matière de gestion du temps. Les vacances viennent récompenser le travailleur pour les compétences et le temps qu'il a engagés le temps du travail : *« Les mêmes individus qui travaillent toute l'année comme des forçats se font naturellement des vacances une idée bien précise. Elles constituent pour eux avant toute chose une occasion de ne rien faire : une occasion de ne pas travailler, de ne pas se presser, de ne pas se prendre la tête. Vous remarquerez*

*l'importance du préfixe « ne pas ». Les vacances en effet se définissent davantage par ce qu'elles ne sont pas que par ce qu'elles sont. « Vacances » vient du mot latin qui signifie « le vide ». Les vacances sont pour beaucoup de gens une occasion de rester allongé sur le sable sans rien faire, de faire la fête tous les soirs (ou pour les plus âgés, de prendre des apéritifs interminables) – dans tous les cas, de penser le moins possible » (Bocquet, 2010 : 33).*

Parmi les discours de nos interlocuteurs, nous pouvons dégager trois tendances majeures qui sont autant de façons d'appréhender les vacances d'un point de vue temporel : ceux qui « déconnectent », ceux qui n'y parviennent pas vraiment et ceux pour qui les vacances n'en sont pas vraiment.

La première « catégorie » aborde donc les vacances comme un temps méritoire durant lequel la déconnexion du travail est évidente. C'est le cas, par exemple, de Clara, Eugénie, Isabelle ou Thibaut :

*« Oui. Oui parce que c'est les vacances. Il faut profiter. C'est le temps de mettre en blanc toutes ses pensées » (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).*

*« Sinon, je ne supporte pas, quand je suis en semaine, en rythme boulot, d'avoir oublié quelque chose. Là, c'est différent. J'ai vraiment le mode "vacances" et le mode "temps de travail" » (Eugénie, 31 ans, enseignante, mariée, 1 enfant, Caen).*

*« Oui, en vacances, tout à fait. Là, on est parti à Barcelone... Bon Barcelone, c'est un mauvais exemple car on n'a pas arrêté de visiter, donc on ne fait pas rien. Mais sinon, non. Au mois de juillet, on va partir un peu à la plage chez ma famille. Clairement, on ne fera rien. On ira à la plage, se balader avec la petite, farniente. Pas de travail pendant une semaine et pas de complexe pour le coup » (Isabelle, 36 ans, violoniste et infographiste indépendante, mariée, 1 enfant, Nice).*

*« A l'ombre d'un palmier, sur une chaise longue avec une petite musique pépère et un cocktail de fruits puisque je ne bois plus d'alcool... Ce n'est pas désagréable... S'il peut y avoir une copine à côté, ce serait encore mieux... Comme tout le monde, ce n'est rien de très original ! [Rires] Mais j'aime bien glander, pas m'emmerder : c'est que j'en ai besoin en fait et je ne m'emmerde pas à ce moment-là » (Thibaut, 42 ans, intermittent du spectacle, célibataire, sans enfant, Caen).*

Mais se déconnecter du travail, c'est également se déconnecter de ses outils et des objets technologiques mangeurs de temps. Florence et Virginie en ont fait l'expérience :

*« J'ai fait sinon un assez long voyage récemment où j'ai rompu avec le portable et Internet. Les mails ne me manquaient pas, mais au bout de trois semaines j'y suis quand même allée voir : j'avais quatre mails de la même personne « Urgent », écrit de plus en plus avec des points d'exclamation. J'étais étonnée de voir que j'étais dans un temps qui grâce ou à cause de ces technologies nous obligeait à être toujours plus réactif. Du coup, être forcément dispo t'oblige à te déconcentrer de ce que tu faisais ou ne faisais pas encore. Donc ça te lie constamment à autre chose » (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).*

*« Et puis sinon en voyage, je n'ai pas de téléphone. Mais pour le coup, c'est un luxe car c'est couper les ponts pour un temps » (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).*

En outre, comme l'heure objective est le propre de la temporalité du travail, l'heure biologique est du côté des vacances. Ainsi les vacances permettent-elles de ne pas se soucier de l'horloge. C'est une opinion que partagent Alexandra, Louis ou Carine :

*« Ne rien faire, c'est profiter de la vie, se lever quand on ouvre les yeux, manger quand on a faim, ne pas être enfermé dans des « il est midi, il faut manger », ne pas être enfermé dans des « il faut ». C'est être ouvert aux opportunités, être à l'écoute des autres et de soi-même, plutôt de soi-même donc des autres... » (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice)*

*« Mais c'est vraiment d'être déconnecté de tout ce monde de toute la vie au quotidien. C'est de ne pas avoir d'horaire pour déjeuner, profiter du temps. Vraiment profiter du temps. Ne plus avoir d'horaire, ne plus avoir de contrainte. Poser la montre, véritablement. En vacances, j'enlève ma montre, ce qui est impensable quand je bosse. Il me faut un rapport avec l'heure hors vacances » (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).*

*« Rien de productif. Regarder la télé, lire, faire une sieste, fumer une clope en rêvassant, discuter avec des gens qui passent. Ca peut être tout ça. Digérer... Un petit café pendant deux plombes » (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice).*

En oubliant l'horloge, il peut alors être plus facile de se consacrer à une tâche qui pouvait, dans la temporalité du travail, s'avérer être une corvée. Roland et Eugénie en témoignent :

*« C'est quand j'ai le temps. Là, je vais être en vacances, donc je vais en profiter pour ranger le garage » (Roland, 51 ans, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants, Nice).*

*« Il y a qu'une fois où cela m'amuse de faire la vaisselle, c'est quand on est au camping. Je me suis toujours fait la réflexion : « c'est marrant, au camping, faire la vaisselle, ça devient un jeu, alors que c'est beaucoup plus compliqué puisqu'il faut aller chercher l'eau, etc. » Faire la vaisselle, ça me rappelle juste ma vie d'étudiante et je me dis "que de temps perdu, que de temps perdu" » (Eugénie, 31 ans, enseignante, mariée, 1 enfant, Caen).*

Néanmoins, à en croire une deuxième tendance de la relation temps / vacances, il n'est pas toujours aisé de casser un rythme. Mike, Pedro et Michel n'y parviennent pas :

*« Quand on part en vacances, généralement on ne les passe pas à la maison. Donc on visite, etc. Ne rien faire, non. Peut-être à dormir si on est fatigué. Mais rester à rien faire, non. » (Mike, 28 ans, électricien à son compte, en concubinage, sans enfant, Nice)*

*« Je ne fais jamais « rien ». Je suis toujours à m'occuper. Et quand je m'occupe, je pense à ce que j'ai à faire après [Même en vacances,] j'en suis incapable. Déjà, j'évite d'être en vacances pour ne pas avoir à risquer de m'ennuyer. Mais par exemple, je suis parti au Canada l'année dernière. Malgré le décalage horaire, j'ai été incapable de rester à me reposer. Sitôt arrivé, il a fallu que j'aille visiter. J'ai fait le tour du quartier pendant que les autres se reposaient. Moi, j'en étais incapable. Il fallait que je reste actif » (Pedro, 56 ans, commerçant, en concubinage, sans enfant, Nice).*

*« Non, je ne peux pas ne rien faire, c'est bronzer au soleil. Je sais pas faire. Je peux pas. Je serais obligé d'aller trouver un partenaire pour aller jouer aux échecs, jouer aux cartes, marcher, nager, fixer des buts ou des défis » (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants, Nice).*

Enfin, une troisième tendance ressort de nos entretiens, constituée de ceux pour qui les vacances et le travail ont des frontières moins nettes. Alexandre, par exemple, pour qui le travail est un plaisir :

*« Donc moi les vacances je sais pas vraiment ce que c'est, si ce n'est celui de faire une activité que tu ne peux pas faire durant l'année parce que ton activité professionnelle t'empêche de le faire. Alors moi je suis à l'envers, c'est-à-dire que je fais une activité professionnelle qui convient à ce que je souhaitais faire. Donc je peux pas dire quand je bosse, je suis en vacances, c'est pas ça, je suis dans une activité de vie, des choix de vie permanents donc j'ai des moments où je fais des déplacements, où je vais dans des lieux où je vais pas forcément autrement » (Alexandre, 49 ans, éducateur technique, marié, 3 enfants, Caen)*

Ce qui rejoint le point de vue d'Alexandra dont le travail ne lui donne pas « l'impression de travailler » car dégagé de contraintes temporelles :

*« En fait, dans ma vie, je n'ai jamais l'impression de travailler puisque j'articule mon emploi du temps comme je l'entends, et ce qu'on appelle les vacances, pour moi, c'est plus quand je m'en vais. C'est un déplacement dans l'espace puisque dans le temps rien ne change. Je peux travailler en vacances et prendre des vacances dans mon travail. Du reste, mes déplacements se font souvent dans un cadre professionnel, mais c'est pour moi des vacances. Pour moi, c'est juste la vie, c'est mon quotidien » (Alexandra, 40 ans, formatrice, en concubinage, 4 enfants, Nice).*

Enfin, en sociologie qualitative, les « tendances » seraient caduques s'il n'y avait pas de marges... Deux propos ici nous interpellent quant à la temporalité des vacances : celui de Quentin pour qui « rester à ne rien faire » suppose que les autres adoptent la même posture :

*« Oui, oui. Moi je pourrais ne rien faire. Le problème c'est les personnes avec qui tu pars en vacances. Mais moi je peux me mettre sur la plage, prendre un bouquin et rester 4-5 heures à ne rien faire. Pour moi, ça, c'est ne rien faire. C'est lire, mais pour moi c'est ne rien faire. Pas me dire, tiens faut aller faire ceci, faut aller faire cela. T'es fixe, t'as une activité fixe. Ouais moi j'en suis largement capable. Le problème c'est*

*que les autres soient aussi capables de le faire. »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen)

Et plus encore celui de Daniela qui, en substance, explique que les vacances ne sont que celles de ses enfants :

*« Enfin si, le plus difficile, c'est quand les enfants sont en vacances. Les moments où B. dort, normalement, j'ai du temps pour moi. Mais en vacances, j'ai N. qui me dit toujours : « Maman, s'il te plaît, je veux ça, reste avec moi... ». Après B. se réveille et on sort pour elles. Et puis le soir, on regarde un film parfois et je m'endors devant... Et puis les vacances, c'est plus de repas, plus de courses. N. demande toujours ce qu'on mange, ce qu'on fait... C'est fatigant... »* (Daniela, 37 ans, au foyer, mariée, 2 enfants, Nice)

On aurait pu ajouter également que les vacances scolaires contraignent les familles à être en vacances dans les mêmes périodes, créant ainsi des saisons hautes et des saisons basses d'un point de vue touristique...

Ceci étant, si les frontières temporelles entre le travail et les vacances ne sont pas toujours nettes, comme nous l'avons vu, il n'en demeure pas moins inexact que cette même perméabilité existe entre vie professionnelle et vie personnelle d'une façon plus large.

#### IV.5.4. Les transports

Selon les usages que l'on en a, les transports, qu'ils soient privés ou collectifs, peuvent être perçus comme des pertes ou des gains de temps. A ces usages s'ajoutent des questions d'espaces (en centre-ville ou en rase campagne), des questions de moments (heures creuses ou pleines), de confort, voire de conditions climatiques...

Intéressons-nous, de prime abord, aux discours de nos interlocuteurs qui perçoivent les transports comme des gains de temps. Les modes de transports pour de longues distances sont plébiscités en ce qu'ils permettent de couvrir un vaste territoire en un temps réduit, ce qui fait d'ailleurs dire à Jean Ollivro que l'« on assiste à l'émergence d'un monde de plus en plus complexe, plus « topologique que topographique »<sup>15</sup>, fondé sur la diversité croissante des rapports temporels de l'homme à son territoire. Jadis l'homme dispose au quotidien d'une portée réduite de déplacement et se retrouve davantage coincé au sein de l'espace proche. Aujourd'hui, le territoire parcouru est en un temps identique beaucoup plus important. Les notions de proche et de lointain n'ont plus grand sens. Il est possible d'aller très loin en un temps court et d'aller très près en un temps très long » (2000 : 7). Certains de nos interlocuteurs notent ainsi que l'avion ou le TGV, en premier chef, sont des machines à gagner du temps :

*« L'avion, le TGV... Les transports en général »* (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants, Nice).

---

<sup>15</sup> M. Savy, « Mutation économique et changement social. Vers le territoire des réseaux ? », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°46, mars-avril 1990, pp. 106-112.

*« Oui, les transports parce que si on devait faire des tournées à pied, on n'irait pas bien loin, mais on partirait longtemps... Le TGV, l'avion, oui. Ça fait gagner du temps. C'est sûr » (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant, Nice).*

*« Tous les moyens de transport, le tram, la voiture, le train, l'avion. Tout ça parce que avant, on passait beaucoup de temps à se déplacer » (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice).*

Mais ces perceptions de gains de temps ne sont pas sans faire évoquer certains inconvénients. Ainsi Carine voit-elle dans ce gain de temps la perte de la « rêvasserie », tout en s'empressant de rationaliser ses propos :

*« Non, je ne pense pas tellement [que ce gain de temps se soit fait au détriment d'autre chose]. Des choses comme la rêvasserie peut-être. Après, on a tellement gagné de temps que c'est plus bénéfique que maléfique. En plus, genre les transports en calèche, c'était hyper inconfortable, j'imagine. Les types se pétaient le dos en deux semaines de route. Enfin de route, plutôt de chemin, parce que les routes... J'imagine qu'on cassait régulièrement des roues qui nécessitaient plusieurs heures de réparations. Il fallait prendre soin des chevaux, faire des pauses. Les intempéries, la gadoue. Donc qu'avons-nous perdu ? Moins confortables que le TGV. Et puis la crainte de se faire dévaliser. Des trajets qui n'étaient sans doute pas de tout repos ! » (Carine, 40 ans, infographiste, célibataire, sans enfant, Nice)*

Pour Cédric, l'impact environnemental du transport aérien est un pendant néfaste de la rapidité de celui-ci :

*« Bah forcément. Si je prends l'exemple de l'avion, ça se fait au détriment de... Bah évidemment quand tu prends l'avion, tu sais que tu pollues, tu sais que tu consommes, tu sais que voilà... Je connais toutes les conséquences. Evidemment. Donc quelque part ça m'emmerde quoi. Mais oui ça se fait à ce détriment-là » (Cédric, 53 ans, éducateur spécialisé, marié, 3 enfants, Caen).*

Rémy, quant à lui, voit dans ce gain de temps une perte de « magie » :

*« Tout ce qui a trait aux transports, la mobilité. Aujourd'hui, tu te déplaces comme ça. Ça, ouais. Mais c'est pervers parce que le monde n'a jamais été aussi petit et la globalisation n'a jamais été aussi importante et du coup... Tu prends le transport, par exemple, la magie du voyage a disparu parce que aujourd'hui c'est tellement banalisé... Tu pars en Australie et tu reviens et à la limite tu râles parce que tu n'as pas les bons films dans l'avion. Tu les as déjà vus. Alors qu'il y a 25 ans, l'Australie c'était un voyage. Trois escales qui duraient de quelques heures à plusieurs jours... Et c'est tellement banalisé. Alors ça t'apporte la facilité. Tu vas à New York, tu as un vol Delta Nice-New York. Je pars de chez moi, un quart d'heure après je suis à l'aéroport et moins de dix heures après je suis à New York. Ce qui est un truc dingue. Donc, à chaque fois tu as un travers. Tu as un truc à payer. Donc voilà... » (Rémy, 50 ans, agent touristique, divorcé, 1 enfant, Nice)*

Le transport sur de longues distances n'est alors plus un voyage, mais un trajet. C'est également ce que décèle Cédric :

*« Ca se fait au détriment que, par exemple, tu vas dans un pays un peu lointain tu prends pas le temps de visiter toutes les régions que tu traverses forcément. Donc voilà. Donc pourquoi l'avion est bien ? Parce que quand tu as peu de vacances, si par exemple tu as une semaine de vacances, tu veux partir au Maroc, c'est bien aussi d'avoir un moyen de transport qui te permet de gagner du temps. Parce que sinon tu consacrerai trois jours de transport et voilà, t'aurais moins de congés sur place. Donc ça je reconnais que voilà quoi. Effectivement... Et oui parce qu'il y a des congés qui sont un peu limités donc du coup si t'as une semaine de congés et t'as envie de te changer un petit peu les idées, c'est pas mal de gagner du temps dans les transports » (Cédric, 53 ans, éducateur spécialisé, marié, 3 enfants, Caen)*

Et le géographe d'imaginer que, avec la fin programmée de la vitesse, nous nous retournerons vers les territoires : *« Née au XIX<sup>e</sup> siècle, l'obsession saint-simonienne de la vitesse, sans doute dominante au XX<sup>e</sup> siècle, touche de manière paradoxale à sa fin si l'on ne peut plus accélérer ou si le gain est marginal. Au-delà du temps, « maîtrisé », l'homme risque peut-être de s'intéresser à l'espace, de se rendre compte que tout voyage trouve paradoxalement sa signification quand on s'arrête. Que la vitesse n'a d'intérêt que pour les hommes et les lieux qu'elle permet de découvrir. [...] Dans la mesure du possible, il risque de plus en plus de se tourner vers des territoires virtuels ou réels dans lesquels il se sent bien » (Ollivro, 2000 : 176).*

Mais en la matière, nous ne pouvons que laisser s'exprimer ce constat des détriments générés par la vitesse tout en conservant une distance critique vis-à-vis de ce romantisme, car si « le lièvre » ne verra pas « la fleur », « la tortue », elle, ne rencontrera personne au « bar du TGV »... :

*« C'est sûr, on rate des choses en allant pas à Marseille à pied. Mais à la limite à partir du moment où on fait un choix, on rate toujours ce que les autres choix possibles auraient pu nous apporter. J'veux dire que, comme le lièvre, on voit pas la fleur, mais la tortue, elle, elle voit pas... J'sais pas moi... Le bar du TGV et les gens qu'on peut y rencontrer. Un truc comme ça » (Jules, 46 ans, musicien, en concubinage, 1 enfant, Nice)*

Même s'ils ont des **inconvénients**, les gains de temps dans les transports ne sont pas le seul fait des transports couvrant de longues distances. A l'échelle de l'agglomération et de sa périphérie, nos interlocuteurs perçoivent aussi des gains de temps que les transports peuvent générer. En faisant l'acquisition d'une voiture, Clara a gagné « énormément de temps » :

*« Il y a quelques années, je ne conduisais pas. Je me disais : « c'est pas grave, je me débrouille autrement ». Mais depuis que j'ai la voiture, je me dis « Whaou, c'est fou le temps que je gagne ». Je n'ai plus à aller jusqu'à l'arrêt de bus à attendre le bus, le temps du trafic, tous les arrêts et les détours du bus. Et là, je vois que je gagne énormément de temps avec la voiture » (Clara, 42 ans, au foyer, mariée, 3 enfants, Nice).*

Quentin éprouve ce même sentiment, lui qui ne travaille qu'à quelques minutes de son lieu de vie :

*« J'ai la chance d'être à exactement 7 minutes de mon travail en voiture. Je sais qu'il y a beaucoup de personnes qu'ont pas la chance d'être à ça de leur travail. Et voilà qui se tape 30, 40 minutes ou 1 heure de transport tous les jours. En plus de ça l'avantage de faire les postes c'est du coup, bah les horaires, à 5 heures du matin, y'a personne sur la route. Donc tu roules tranquille. Pour moi les déplacements en règle générale, c'est ce qui me fait gagner le plus de temps »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen).

Mais ce gain de temps, en agglomération, n'est possible, comme le souligne Quentin qu'aux heures où le trafic est le moins dense, à moins, comme Cédric et Stéphane, de se déplacer à moto :

*« Ouais bah tu vois par exemple les transports je me suis rendu compte que finalement en allant en moto là où je travaille je mets 12 minutes, alors qu'en bus je mettrai une demi-heure bon. Donc ça je l'ai très vite compris, j'ai fait ce choix là et c'est très bien comme ça. Parce que ça sert à quoi de gagner du temps, gagner du temps dans les transports, c'est pas mal parce que tu gagnes un quart d'heure, t'es un petit peu plus chez toi, tu dors un quart d'heure de plus, enfin bon, c'est pas mal quoi... Finalement cette contrainte des transports si on peut permettre que ça aille un peu plus vite c'est pas mal quoi je trouve »* (Cédric, 53 ans, éducateur spécialisé, marié, 3 enfants, Caen).

*« Moi, je n'ai pas de problème de transport puisque je me déplace toujours à moto, enfin dans Nice et dans les alentours, parce que si je vais plus loin c'est le train ou l'avion. Je n'ai pas le sentiment de perdre mon temps »* (Stéphane, 41 ans, éditeur, célibataire, sans enfant, Nice).

C'est déjà souligner que, en matière de transports, le temps prime sur la distance. A. Wachter le précise : *« A l'échelle des agglomérations, la vitesse des déplacements a augmenté, dans notre pays, d'un tiers entre 1982 et 1994. Cette hausse s'est produite malgré la croissance des congestions et du volume des circulations. Pendant la même période, les distances parcourues ont enregistré la même progression. Cette tendance s'est-elle accompagnée d'une baisse du nombre des déplacements et d'une contraction du budget-temps de transport de la population ? Non, affirment les statisticiens, car au contraire, ceux-ci sont restés stables. Le changement s'est opéré du côté du nombre de kilomètres parcourus quotidiennement et de la rapidité des déplacements [...] Les progrès de la vitesse n'ont pas servi à réduire le temps passé dans les transports, mais à accroître la portée spatiale de leurs déplacements »* (Pény, Wachter, 1999 : 10).

Le « maillage territorial » en matière de transports collectifs constitue alors un « gain de temps considérable », selon Caroline, surtout quand ils nous permettent d'éviter, selon Florence, l'encombrement d'une voiture à garer :

*« Mais alors si du coup les transports en commun, fréquents, efficaces, bon je parle pas pour Caen, mais voilà grosso modo, l'évolution des transports en commun, le maillage territorial, pour une personne non véhiculée comme moi ça c'est un gain de*

*temps considérable. Qu'est-ce qui peut être un gain de temps autrement ? »* (Caroline, 31 ans, chargée de mission, célibataire, sans enfant, Caen).

*« Toute la logistique des infrastructures des villes... Le tramway permet de gagner du temps. Plus de voiture à garer, à trouver une place »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

Quitte à se laisser gagner par un certain optimisme découlant du temps de trajet que l'on peut estimer avec plus ou moins de précisions (et grâce à plus ou moins d'outils : « applis », panneaux signalétiques, etc.). Noémie et Etienne sont de ces optimistes :

*« Moi, j'ai plus des problèmes au niveau du temps pour mes déplacements. Je gère mal mon temps là-dessus. Je me dis : « ah, tiens, si je pars maintenant, je vais être en avance, du coup j'ai le temps de faire ça avant... » »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice).

*« Je suis un éternel optimiste par rapport aux transports. C'est-à-dire que la marge que je vais prendre pour me déplacer est extrêmement mince parce que je sais que dans l'optimum, je peux aller de tel endroit à tel endroit en un temps donné et je prends un minimum de marge. Et je sais très bien que je risque soit de me mettre en retard, soit de me mettre un certain stress parce qu'il y a des moments où ça va accrocher. Mais si je veux vraiment arriver à tel endroit une demi-heure en avance, je vais le faire »* (Etienne, 44 ans, chorégraphe, marié, 1 enfant, Nice).

On y gagnerait aussi un certain confort (contre la fatigue que peut engendrer la voiture) :

*« [Les transports en commun permettent] aussi de se détendre, si c'est pas blindé de monde, pendant le temps de trajet. Et puis lorsqu'on conduit, on est toujours à l'affut de ce qui peut nous arriver, donc c'est fatigant aussi »* (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).

*« Oui. Je sais que le temps que je gagne pour aller à Menton en voiture plutôt qu'en train me fait perdre en qualité parce que je prends l'autoroute, qu'il y a des camions et que ça me fatigue trois fois plus que de prendre le train. Je gagne une demi-heure, mais j'arrive plus fatiguée »* (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Il y a alors un arbitrage à effectuer entre le gain de temps possible et son état de fatigue. A moins que, à l'instar de Daniel, la voiture devienne une « bulle » :

*« Et ce temps de voiture quand je suis seul c'est un peu, en fait un temps pour moi parce que pour moi c'est un peu une espèce de bulle. C'est-à-dire que, je sais pas, j'écoute la radio, je pense à des trucs et je gère aussi même le téléphone. C'est-à-dire que si j'ai des coups de fils à passer pour le boulot, je le fais si j'ai vraiment à le faire ou si j'ai envie de le faire. Y'a des fois ça sonne je réponds pas. Enfin je suis dans une espèce de bulle voilà. Personne m'embête en fait. En tout cas je gère ma pression ou les interférences ou les pressions venues de l'extérieur ou les sollicitations plutôt. A priori au bureau, je vais pas renvoyer les gens, le téléphone*

*sonne je décroche. En bagnole je fais ce que je veux. Puis ça permet de s'évader, de penser à des trucs donc c'est la transformation de quelque chose qu'est effectivement un temps de perdu, on fait pas d'activités réelles mais en revanche essayer d'utiliser ce temps pour un peu... Même si y'a une fatigue de la conduite, souffler presque psychologiquement, se laisser aller, être un peu pénard quoi » (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), marié, 4 enfants, Caen).*

Ou que l'arbitrage devient caduc dès lors que nous nous déplaçons à pied :

*« Et donc bah j'ai l'impression de gagner du temps depuis que j'ai un appart en centre-ville. Parce que je peux aller quasiment partout à pieds et que je peux revenir chez moi régulièrement bosser une petite heure ou deux et ressortir. Je pense que là je gagne du temps. Je pense que je gagne du temps à pas avoir de voiture... » (Brigitte, 27 ans, assistante d'éducation et étudiante, en couple, sans enfant, Caen).*

*« Un certain luxe, luxe qui implique pour moi que je ne vais pas traverser une ville bondée, me taper des embouteillages, trois quarts d'heure de tramway ou de vélo... C'est vrai que j'ai mis du temps à trouver ce lieu qui est à 6 minutes à pied » (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).*

Ce que confirme Daniel qui connaît les deux situations (pouvoir se rendre à pied à son travail et devoir, parfois, utiliser les transports) :

*« Bah moi ce qui m'en fait perdre le plus c'est les déplacements professionnels, ça c'est évident. Parce que sinon moi j'habite à 50 mètres, donc c'est pas le déplacement domicile-travail, ça c'est un bonheur total, absolu. Mais ce sont les déplacements longs, ça c'est vraiment les déplacements professionnels, c'est le seul truc qui me fait perdre du temps » (Daniel, 54 ans, consultant (dirigeant d'entreprise), marié, 4 enfants, Caen).*

Mais cette perte de temps en transports, à en croire Honorine, a pourtant une saisonnalité :

*« Les déplacements me font perdre du temps. Au cours de l'année, le soir, quand tu rentres du boulot et que tu es bloquée... Quand tu devrais rentrer en un quart d'heure et que tu es bloquée une demi-heure sur la route... L'été, par exemple, ça ne me gêne pas, c'est agréable puisque, justement, tu n'as pas les bouchons, tu es heureux, tu vas vite et tout, tu en profites ! Là, c'est agréable. » (Honorine, 50 ans, assistante sociale, mariée, 2 enfants, Caen)*

Et si Brigitte **« gagne du temps à ne pas avoir de voiture »**, c'est bien que ce mode de transport, sans doute plus que d'autres, peut être véritablement chronophage. Pour Alexandre, les « bouchons » constituent une perte de temps :

*« Après dans le transport être dans un bouchon c'est une perte de temps. Si on peut s'arrêter, boire un coup avec tous ceux qui sont arrêtés, faire connaissance... » (Alexandre, 49 ans, éducateur technique, marié, 3 enfants, Caen).*

Pour Caroline et Mike, la plus grande perte de temps en voiture, c'est celui que l'on passe à trouver une place de stationnement :

*« Perte de temps par excellence ? Si les déplacements inutiles en voiture qui nécessitent de sortir la voiture, trouver une place de parking éloignée du lieu finalement où vous allez, donc marcher pas mal, revenir, ressortir la voiture, retrouver une place de parking chez vous. Ca va être ce genre de, ça peut paraître anecdotique mais c'est aussi pour ça que je veux pas m'encombrer d'un véhicule. Ca fait partie des raisons. Oui se créer des contraintes non nécessaires pour des raisons de confort. D'avoir le plaisir d'être dans sa voiture. »* (Caroline, 31 ans, chargée de mission, célibataire, sans enfant, Caen)

*« Et les imprévus, les travaux dans la rue qui créent des embouteillages. Ce matin par exemple, j'ai chargé le camion, suis parti chez un client, mais comme il m'était impossible de me garer, je suis revenu au magasin, j'ai déchargé le camion et suis reparti en scooter. Et j'ai pu me garer sur le trottoir, le seul endroit où il y avait de la place. »* (Mike, 28 ans, électricien à son compte, en concubinage, sans enfant, Nice)

Tandis que Quentin est contraint, en voiture, par les transports en commun :

*« Parce que tu te retrouves dans un bon soir de bouchons, là tu regrettes vraiment ta voiture et tu te dis si j'avais mon vélo... J'aurais gagné mon temps. Donc c'est vrai que pour moi **la voiture c'est ce qui fait clairement perdre du temps**. Enfin sur mon trajet appartement boulot je perds pas de temps, mais dès que tu sors, dès que tu prends la voiture pour aller faire autre chose t'as vite fait de perdre du temps. Enfin quand t'habites en centre-ville, encore plus. Entre les feux, le tram, les bouchons, les piétons... Enfin les piétons, on va pas les écraser mais euh... Non le pire c'est le tram. C'est vraiment le tram, pour moi c'est la pire invention que Caen ait créée. Parce que du coup, moi qui fait tout en voiture, c'est horrible. Ca te coupe en plein milieu, t'as des trams toutes les deux minutes, donc t'avances d'un feu, c'est coupé, t'avances du feu, c'est coupé... Donc voilà, c'est du gain de temps pour certains, mais pas pour moi en tout cas le tram. Mais le transport en commun c'est pour moi là où tu perds du temps, je pense quand même. »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen)

Autant que faire **se** peut, il nous faut alors, à l'instar de Florence, rationaliser nos déplacements en voiture, adopter des stratégies de déplacements par rapport à l'offre disponible :

*« Pour les créations, beaucoup par le train parce que c'est ce qu'il y a de plus simple et de plus pratique. L'avion de temps en temps selon les distances. Sinon, à Nice, j'utilise beaucoup le tramway et le bus. J'ai une voiture, mais je ne l'utilise que pour aller faire les courses au supermarché une fois par semaine, aller voir ma belle-sœur et pour monter au conservatoire. Les trois trajets voiture... »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice)

L'« offre disponible », car nous restons inégaux face aux transports. A cet égard, il est important de souligner que les habitants de communes à faible densité sont davantage

motorisés que les habitants des communes fortement peuplées (l'offre de transports collectifs étant moindre voire inexistante). Françoise le conçoit aisément et Michel l'éprouve au quotidien :

*« Mais si j'étais dans un village reculé de Bretagne, je dirais que la voiture c'est indispensable. Ca dépend de là où on se trouve... »* (Françoise, 71 ans, retraitée (antiquaire), séparée, 1 enfant (2 petits-enfants), Nice).

*« Les transports [me font perdre le plus de temps]. Et je me déplace toujours en voiture. C'est le rythme province. Je n'habite pas à côté de mon lieu d'emploi comme beaucoup de mes collègues, donc on a tous à peu près minimum 45 minutes, 50 minutes quand ça se passe mal. Donc ça fait à peu près deux heures par jour, plus après aller chercher un enfant, 20 minutes, minimum, comme j'en ai deux, ça fait encore 20 minutes. Voilà... Et toujours une course à faire... Moi, ce qui me prend le plus de temps, c'est la gestion du transport »* (Michel, 53 ans, professeur d'économie (en ZEP), marié, 3 enfants, Nice).

Et même lorsqu'on est en milieu urbain, mais qu'on a « grandi à la campagne », comme Mélissa, la voiture est une « habitude », aux dires de Louis :

*« Mais on a toujours eu une voiture. On est des gens à voiture, sans doute parce qu'on a grandi tous les deux à la campagne et qu'on était complètement dépendant de transports collectifs improbables pour se déplacer. A la campagne, à 18 ans, tu as une voiture. Parce que tu as un bus toutes les deux heures, que l'arrêt de bus est à quatre kilomètres de chez toi. Dès que tu peux, tu deviens autonome et tu as une voiture. Donc on a toujours eu une voiture, même en étant en ville puisque maintenant on fait les trajets en sens inverse, c'est-à-dire pour sortir de la ville. En général, c'est pour sortir de la ville »* (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant, Nice).

*« En Bretagne, on était en campagne, donc service de bus ou train quasi néant. La gare la plus proche était à 7 kilomètres. Et puis avec l'outillage, on est obligé de prendre un véhicule. Donc, par habitude et par nécessité, je reste en voiture. Et puis à Nice, on habite dans un quartier assez excentré et mal desservi par le réseau de transports. Donc la voiture est une évidence. Même le week-end, pour aller se promener, on prend la voiture. Et puis, même si j'avais une offre de transport collectif plus simple, il y a **mon côté sauvage qui dit « non »**. Me mêler à la foule au quotidien fait que je ne me sentrais pas obligatoirement bien tous les jours. Mais en même temps, il y a un aspect économique et gain de temps aussi »* (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).

Vivre en ville rendrait alors superflu le fait de posséder une voiture :

*« Il y a eu une époque où on s'en servait pour parcourir la ville, mais maintenant plus jamais ou presque. Parce qu'il y a le tram, parce que les transports sont bien organisés, parce que tu ne te gares plus, tu paies cher un parking assez éloigné. Alors que tu peux très bien y aller à pied ou en tram. On ne prend plus la voiture pour la ville »* (Mélissa, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant, Nice).

Mais la voiture n'a pas le monopole des transports en matière de perte de temps. L'épouse de Roland consacre beaucoup de temps aux transports en commun :

*« Mon épouse travaille à mi-temps, mais passe beaucoup de temps dans les transports, de chez un client à un autre [elle est aide-ménagère]. Mais comme tous les mi-temps, elle fait plus qu'un mi-temps et avec les transports, elle est quasi à plein temps »* (Roland, 51 ans, gardien d'immeubles, marié, 2 enfants, Nice).

Davantage que le temps du déplacement, c'est le temps d'attente qui donne à Caroline le sentiment d'en perdre :

*« Donc bah derrière faut assumer le temps passé dans les transports en commun. Ce qui me dérange pas d'ailleurs en soi, c'est plus effectivement la en pleine période d'été où les horaires, c'est plus difficile, enfin on perd plus facilement de temps dans les transports à attendre qu'arriver là où il faut »* (Caroline, 31 ans, chargée de mission, célibataire, sans enfant, Caen).

Et de ne rien faire pendant l'attente, ce temps vide, inactif, ne font qu'augmenter l'impatience. Noémie et Florence partagent ce point de vue :

*« Les trajets. J'ai l'impression de perdre du temps là-dessus. Je ne fais rien concrètement pendant ces temps »* (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice).

*« Oui, dans les transports, oui. J'ai l'impression que ce temps ne sert à rien »* (Florence, 33 ans, danseuse, mariée, 1 enfant, Nice).

En outre, plus que les déplacements en voiture et plus encore que les déplacements à pied, les transports en commun nous détournent spatialement parlant. En effet, nous nous dirigeons bien souvent vers un lieu en prenant, pour y accéder, la direction opposée (stations de métro, gare TGV, détour de distance pour un accès plus rapide...). La vitesse, même si elle nous permet la découverte de territoires différents, nous dissocie aussi des lieux et entraîne une déshumanisation géographique, un éloignement à l'égard de la proximité, une dispersion de nos relations sociales vers des individus plus nombreux. L'éloignement temporel des lieux tend ainsi à prendre le pas sur l'éloignement spatial des lieux ; avec cela se dessine donc une nouvelle géographie modelée notamment sur la vitesse et l'obsession du gain de temps. En d'autres termes, pour aller d'un point A à un point B, le plus court n'est pas la ligne droite (en distance), quasi impossible en ville, mais le trajet le plus rapide (en termes de temps). Gilberte, Noémie et Mélissa élaborent ainsi des stratégies pour leurs déplacements :

*« Parfois je vais en ville en prenant le minibus. Je reviens à pied, bien fatiguée. Dans l'autre sens, le bus fait un grand tour et il met une heure pour rentrer alors que je mets 20 minutes à pied »* (Gilberte, 89 ans, retraitée (centre des impôts), 2 enfants, Nice).

*« Je pourrais prendre les transports [pour me rendre à mon cabinet, à 6 km de chez moi], mais par souci de commodité, je préfère prendre ma voiture. D'autant que pour*

*rejoindre l'arrêt de bus, il faudrait que je prenne la voiture, que je me gare, que je prenne le bus pendant vingt minutes. La voiture me fait donc gagner du temps » (Noémie, 29 ans, ostéopathe, divorcée, 1 enfant, Nice).*

*« Quand je vais à Pasteur [un quartier situé à quelques kilomètres de son lieu de vie], je prends la voiture en revanche, parce que c'est mal desservi. En voiture, je mets un quart d'heure et je pars quand je veux, alors qu'en bus j'en ai pour une heure parce que c'est une ligne qui te trimballe partout. Donc là, clairement, la voiture me fait gagner du temps » (Mélicca, 37 ans, formatrice à temps partiel, en concubinage, 1 enfant, Nice).*

Le relief peut également être un paramètre à prendre en compte dans ses stratégies de déplacements :

*« A pied ou en vélo. En vélo en général, en ville. A part quand je vais, comme ici, à des endroits en hauteur... C'est vrai que, à Nice, la distance géographique va être revisitée en fonction du relief » (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).*

Et le temps qu'il fait également :

*« Je reviens à pied ou à vélo, à pied en poussant le vélo. J'aime prendre le temps de rentrer. Parfois même, pour m'assurer d'avoir une heure avant de rentrer, je vais prendre un verre avec des amis sur le chemin. Enfin, la saison compte beaucoup. C'est sûr que s'il fait froid, je traînerais moins. Mais dès les beaux jours, on me trouve plus facilement dehors » (Virginie, 46 ans, psycho-sociologue, célibataire, sans enfant, Nice).*

Une transition toute trouvée pour aborder à présent les différences Nord-Sud constatées, en matière de gestion du temps, entre les terrains de Nice et de Caen.

#### IV.5.5.Des spécificités N-S (ou Nice-Caen)

A l'issue de notre étude portée sur ces deux terrains de Nice et Caen, les différences de gestion du temps dans ces deux villes ne nous paraissent pas flagrantes, d'autant que nos interlocuteurs n'avaient pas nécessairement une double culture leur permettant d'appréhender ces différences territoriales.

Le seul facteur influent notable tient aux **conditions climatiques** des deux villes. Il serait en effet difficilement envisageable, en plein hiver, d'éprouver un « kif » à déjeuner sur une plage du Débarquement, comme Lionel le fait à Nice :

*« A 13h, je déjeune dans le quartier, ou à la plage en hiver. Ça c'est mon kif. Comme on est face à la mer, je fais ça en hiver. En hiver seulement, parce que c'est magique, sinon en été, y a trop de monde et il fait trop chaud. Donc je vais dans une saladerie et je vais manger mon truc sur la plage » (Lionel, 35 ans, directeur d'une boutique de luxe (prêt-à-porter), célibataire, sans enfant, Nice).*

Les Niçois sont sans doute bien moins « météo-dépendants » :

*« Donc voilà c'est des journées où il se passe pas forcément des trucs de fou. Puis ça dépend des après-midi, un après-midi où il fait beau l'été bah tu vas aller à la plage, un après-midi où il fait moche, tu vois je serais resté chez moi tout l'après-midi jouer à la PlayStation ou prendre un café chez un copain mais voilà quoi. C'est pas... On est vachement météo-dépendant »* (Quentin, 25 ans, magasinier logistique, en couple, sans enfant, Caen).

Et cela, selon Marion, a très vraisemblablement une influence sur nos rapports sociaux :

*« Bah peut-être la relation avec les autres. Moi je pense. Puis c'est vrai, on est dans une région où il fait pas très beau. Alors il paraît que dans le sud ou dans certains pays, les gens sortent sur leurs pas de portes, mettent la chaise, discutent ensemble, ils passent du temps ensemble. Mais là, tout le monde rentre chez eux, ferme la porte à double-tour et on reste un peu isolé plus que dans certaines régions »* (Marion, 60 ans, retraitée (puéricultrice), mariée, 3 enfants, Caen).

Mais ce qui a attiré Louis à Nice, lui qui vient de Bretagne, ce n'est pas seulement l'ensoleillement, mais aussi des opportunités de travail qu'il trouve a priori plus nombreuses :

*« D'abord, la première chose, c'est le climat. Ensuite, ce sont des opportunités de travail. La Bretagne est un désert d'emplois où les plus qualifiés se retrouvent à faire les boulots les plus ingrats. Du coup, c'est vraiment morose comme ambiance. J'ai l'impression que tout le monde ne fait plus qu'un boulot alimentaire, en se rendant malades à faire des choses qu'ils n'aiment pas. Il nous fallait quitter cette morosité. L'histoire de la misère moins pénible au soleil un peu. Mais aussi parce que Nice est une grande ville et se montre assez dynamique. Avec un peu de réseau et d'audace, on peut parvenir à faire des choses ici. Enfin je pense. Je vous le dirai dans quelques mois »* (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).

Une chose est cependant certaine à ses yeux : le climat modifie « automatiquement » notre approche du temps :

*« Automatiquement. Avant le temps, ça change la qualité de vie. Et pouvoir augmenter sa qualité de vie, c'est devenu un luxe »* (Louis, 38 ans, surveillant (Education nationale), marié, sans enfant, Nice).

Le fait que les différences régionales en matière d'expérience de l'accélération ne soient pas marquées est un constat loin d'être anodin. L'hétéronomie temporelle, l'institutionnalisation des rythmes sociaux (malgré la fragmentation individualisante des temporalités) sont des phénomènes culturels si puissants, que les caractéristiques régionales (proches du stéréotype) ne jouent pas à cet égard un grand rôle. En revanche, la distinction entre « grande ville » et « ville moyenne » est plus pertinente que jamais pour la perception de l'accélération. Ce sont le temps urbain (en particulier les transports, les distances), et l'opposition temps de travail/loisir qui apparaissent comme les facteurs les plus structurants pour le rapport à l'accélération, vécue ou perçue. De la même manière, les tactiques de réappropriation du temps quotidien sont extra-territoriales, elles ne dépendent pas de la région (ni, encore moins, de la météo) – elles sont le fruit d'une réflexivité s'insinuant dans l'organisation de la vie matérielle. Elles sont liées à un certain capital culturel, à une

idéologie, à l'aspiration à l'autonomie - mais ne sont que très peu sensibles à l'endroit où l'on habite, au facteur régional.

## V. Typologie des styles de temps et tactiques de ralentissement

Les rapports au temps, à la maîtrise du temps quotidien ou, au contraire, à l'hétéronomie temporelle, sont culturellement configurés. En disant cela, nous nous référons aux « styles de pensée » de Mary Douglas, pour autant qu'ils correspondent à des visions du monde complexes où se mêlent les valeurs, l'histoire, les usages, et les différentes contraintes de la situation socio-démographique de l'individu<sup>16</sup>. Rappelons cette hypothèse intuitive qui consistait à attribuer (provisoirement) aux « individualistes » davantage de stratégies de maîtrise du temps quotidien, y compris au sens d'un style de vie alternatif plus compatible avec la durabilité – alors que, du point de vue de leur idéologie, des convictions environnementalistes et des pratiques quotidiennes, c'est plutôt dans le quadrant des « égalitaristes » que les militants écologistes et les « écolos » ordinaires vont se ranger. Qu'en est-il de ces hypothèses au bout de l'analyse des matériaux, discours et observations de terrain ?

### V.1. Une commune culture de résistance à l'hétéronomie du temps

Quelle que soit l'orientation temporelle ou la coloration spécifique du style de pensée, ou d'ailleurs les conditions de vie de l'individu, un certain nombre de traits communs traversent l'ensemble des discours sur le temps recueillis dans nos entretiens. Ces traits communs peuvent contredire certains de nos présupposés initiaux. Nous baignons parfois dans un climat théorique qui installe des pré-notions aussi sûrement que des stéréotypes. Ainsi de l'accélération, en particulier depuis le succès de l'ouvrage de Harmut Rosa, et les nombreuses occurrences de la thématique « slow » dans les médias grand public.

Nous avons présumé une forme de stress spatio-temporel largement partagé, tout au moins en milieu grand urbain. Cela entrait en écho avec les thèses de Rosa sur l'accélération (cf. infra § 1.3.2.). Face à ces pressions spatio-temporelles supposées, nous avons tenté de repérer les tactiques quotidiennes auxquelles on a recours pour changer la situation. Les alternatifs, a-t-on supposé, ont entrepris une réforme de leur style de vie où la résistance à l'accélération aura servi de **point d'entrée** dans la recherche d'une manière de vivre plus durable. En repérant ces tactiques et ces stratégies (à plus long terme), nous pensions ouvrir la porte d'une meilleure compréhension des leviers de changement, des moteurs qui conduisent à rompre avec des modes de vie non durables et d'opter pour des manières de vivre plus compatibles avec la transition écologique.

Les constats au terme de notre parcours de recherche sont, sur ce plan, en demi-teinte.

---

<sup>16</sup> Avec une approche d'exploration psycho-sociologique (l'échelle des valeurs de Rokeach, 1973), en science du marketing, P Valette-Florence (et al. 2000) ont montré l'existence d'un lien entre les orientations temporelles et les valeurs de l'individu. Les « styles de temps » de P. Valette-Florence sont mis en relation avec les « styles de vie » définis par lui comme la résultante de trois dimensions : système de valeurs, attitudes et activités et modes de consommation. Ils seront orientés vers l'avenir ou vers le passé, l'individu aura tendance à programmer ses activités (et ses achats) ou au contraire, à vivre au jour le jour. A la différence de notre approche qui est qualitative, les « styles de temps » de VF sont obtenus par analyse multivariée à partir de données de questionnaire.

Certes, le contrôle du temps quotidien est un point névralgique pour beaucoup de gens, alternatifs ou non. Certes, de nombreuses tactiques sont mobilisées pour reprendre le contrôle de son temps, se le réapproprier, viser à la maîtrise relative du quotidien, dérober ou détourner du temps, sur le mode de la ruse (« Mètis »<sup>17</sup> est la figure de l'action quotidienne par excellence, tout comme celle de la résistance ordinaire), tenir en échec l'accélération quand elle menace les relations importantes à soi-même ou à autrui. Mais ce sont des tactiques dont seule la pointe émergée pourrait avoir des incidences sur la transition écologique des modes de vie. Ce sont des pratiques « d'adaptation », des tactiques qui permettent de « faire avec », ce qui rejoint la définition de la *résistance ordinaire* (Dobré 2002). A travers les pratiques de résistance on ne s'oppose pas au cours des choses, mais on « fait avec » les données sociales, urbaines, économiques, etc. Si on change de manière de vivre, et quelles que soient les raisons pour le faire, ces changements seront plutôt des **micro ruptures progressives**, inscrites dans la routine du quotidien. Tout le contraire du bouleversement révolutionnaire. La question est dès lors comment, pour agir sur le plan politique, peut-on se greffer sur ces micro-ruptures, et aller dans leur sens.

### **Il n'y a pas de style de vie « alternatif »**

Au demeurant, rares sont les individus qui, au quotidien, n'articulent pas plusieurs registres de pratiques, dont les tactiques temporelles, pour réajuster constamment leur manière de vivre. Nous somme tous, à des degrés divers, des « alternatifs » - dans la mesure où l'on se pose la question des ressources, on trie nos déchets, on limite l'usage de la voiture pour les petits trajets ou l'on choisit de consommer des aliments bios exclusivement. **Le problème ici est lié à la surabondance de pratiques « vertueuses » plutôt que à leur rareté.** C'est leur articulation, leur intégration dans des modes de vie qui seraient plus durables de manière significative, au plan collectif, qui constitue le cœur de la question sociologique. Pour que des pratiques disparates se mettent à constituer de véritables « styles de vie alternatifs » combinant de manière durable et réfléchie des pratiques écologiques sur tous les terrains de la vie quotidienne – le chemin à parcourir est long, qui n'engage pas uniquement l'individu, ses convictions et ses actions – mais aussi l'instance collective et les politiques publiques (cf. section finale infra). Une recherche intéressante à mener devrait pouvoir repérer une expérimentation réunissant ces deux conditions : des individus convaincus de la nécessité de « vivre autrement » pour la transition, et un environnement politique approprié (une ville, un quartier, un pays : Isabelle Cassiers<sup>18</sup> a obtenu les autorisations pour observer l'économie du bien-être au Bouthan – que les journalistes ont surnommé « le pays du bonheur immédiat »). La dimension du style de vie « alternatif »/non alternatif ne s'est pas avérée discriminante pour analyser les pratiques à l'égard du temps.<sup>19</sup>

---

<sup>17</sup> Marília Amorim, *Raconter, démontrer... survivre. Formes de savoirs et de discours dans la culture contemporaine*, Editions Erès, 2007.

<sup>18</sup> Isabelle Cassiers et alii, *Redéfinir la prospérité. Jalons pour un débat public*, Editions de l'Aube, 2011.

<sup>19</sup> Pas davantage que pour différencier les rapports aux objets, cf. Dobré et alii, *Rapport de recherche TERESA/ADEME*, 2014.

Voici, pour résumer, les quelques traits communs que nous avons pu mettre en évidence chez pratiquement tous nos interviewés – avant d’aller dans le détail des profils culturels du temps<sup>20</sup> :

- **l’absence de plainte.** L’accélération n’est pas spontanément un problème dont on parle au présent, ou pour soi-même. Les interviewés constatent, analysent et évoquent les effets systémiques de l’accélération *ailleurs*, plus qu’ils ne l’expérimentent eux-mêmes et au présent. L’accélération, c’est toujours ailleurs (Paris, pour Nice ; Nice, pour Caen ; la ville, pour les néo-ruraux ou les ruraux ; les jeunes pour les plus âgés, etc.). L’accélération est un phénomène global, historique, vécu comme une fatalité, jusqu’à un certain point, un déferlement de la modernité urbaine. De ce point de vue, la teinte culturelle générale par rapport à l’accélération, serait le *fatalisme*. C’est un point commun avec les opinions sur la dégradation de l’environnement tel qu’on les recueille dans les sondages : l’environnement est jugé plutôt en bon état près de chez soi, mais il se dégrade régulièrement au fur et à mesure que l’on s’éloigne du local (très dégradé au niveau planétaire). L’accélération c’est *ailleurs*, le monde va ainsi, mais aussi, pour ce qui est des individus, *dans le passé* (avant que des changements de vie n’aient été entrepris par eux pour mettre fin aux pressions spatio-temporelles dès lors qu’elles étaient devenues critiques). Le résultat est qu’au présent, les gens ont l’air de se concilier le temps dont ils jouent précisément comme d’une variable d’ajustement de leur qualité de vie ; l’environnement culturel général dans lequel nous baignons est individualiste, mais sur le sujet du temps, il est fatalistes ; par ailleurs, la gestion ou le management du temps tend à nous conduire vers un modèle hiérarchique (voir tous les logiciels et applications dites de « productivité », pour organiser le temps de manière rationnelle et bureaucratique) ;
- **le contrôle du temps, variable d’ajustement de la qualité de la vie.** Si « l’accélération, c’est les autres » – c’est parce que chacun, à hauteur de ses possibilités, prend constamment des mesures pour se concilier le temps disponible ; beaucoup de contraintes pèsent sur la définition du temps de travail, du temps de déplacement, des tâches domestiques, des obligations quotidiennes en tous genres – mais c’est aussi, précisément, sur ces domaines de la contrainte que va s’exercer une *créativité* intarissable pour trouver des solutions personnelles aux situations tendues d’un point de vue temporel ; la réappropriation du temps pour une meilleure qualité de la vie est le mieux illustrée dans un exemple qui revient très souvent, celui de la préparation des repas ; devant une offre pléthorique de produits préparés ou semi-préparés, beaucoup revendiquent le plaisir, le besoin et le devoir de fabriquer ses repas soi-même, un étendard dressé contre un style de vie où l’on réduirait le temps passé pour les choses essentielles (et le repas l’est à la fois pour la santé, le corps, et pour la sociabilité) au nom de choses plus urgentes, ou plus importantes, à faire ; la critique du monde marchand s’exprime dans la réappropriation de l’alimentation au rythme choisi (les racines historiques du mouvement « slow » se

---

<sup>20</sup> Nous laissons de côté ici, pour l’avoir traité dans le chapitre IV. 3.2., le temps différent des hommes et des femmes et les autres distinctions que nous avons analysées. Mais nous considérons que les différences sont marquées par tous les facteurs socio-démographiques que nous avons analysés.

retrouvent là), au minimum<sup>21</sup> ; d'autres tactiques s'ajoutent à celle-ci, pour un résultat somme toute satisfaisant ; l'équilibre temporel est plus souvent mis en avant que le déséquilibre ou le stress dû à l'accélération ; mais il est important de souligner que les tactiques de réappropriation se posent contre des tendances inverses du « système » (marché, travail, infrastructures routières, institutions) à s'emparer totalement de notre temps ;

- compte tenu de la variété des recettes individuelles mobilisées pour se concilier le temps – **le niveau de satisfaction est relativement élevé** ; les interviewés ne font pas état de pressions temporelles qu'ils n'arriveraient pas à contrôler – ou alors, par le passé, ou chez quelqu'un d'autre que soi-même ; le degré élevé de satisfaction est *un frein d'importance au changement* (entendu au sens de changement de modes de vie) ; inversement, les tensions, quand elles se manifestent, invitent au changement à court et moyen terme.

## V.2. Les quatre cultures du temps

Nous proposons d'inscrire les différentes attitudes par rapport au temps et à l'accélération dans le schéma (Carte culturelle) ci-après. Les quatre types culturels ne sont jamais présents à l'état pur, et dans aucune culture d'ailleurs. Ils indiquent une orientation générale des valeurs, un « biais » dans la vision du monde social, biais qui s'exprime plus fortement dans certains domaines, comme l'attitude politique, par exemple – que dans d'autres, mais qui s'expriment toujours. Il n'existe pratiquement pas de choix neutre culturellement, quel que soit le domaine considéré. Les types mixtes sont possibles seulement entre des univers de valeurs compatibles (on oublie souvent, dans un contexte idéologique post-moderne du discours de la « tolérance » pour les valeurs différentes des siennes, que les valeurs ont tendance à s'opposer à d'autres valeurs, et deviennent rapidement inconciliables).

Pour affirmer la « couleur » culturelle, les choix se définissent en s'opposant aux choix des autres. Dans les entretiens, on les repère dans l'expression très fréquente « les gens... courent, etc. » (sous-entendu : je ne fais pas comme eux, « les gens »).

Les choix opérés par les individus sont culturellement configurés, dans la mesure où ils s'adressent à autrui (action sociale selon Weber) et sont compris par eux, et proviennent de la culture de groupe à laquelle nous adhérons. Tout choix, du point de vue anthropologique, est un *choix social* (nonobstant son apparence de choix individuel) : « *a choice is an act of allegiance and a protest against the undesired model of society* » (Douglas, 1996 : 43). Dans ce schéma dynamique, chaque type culturel est par définition hostile aux trois autres. Personne ne peut durablement appartenir à deux modèles culturels à la fois, dit encore M. Douglas (voir aussi infra, §II.1.2.). A moins que les contextes (travail/vie domestique) soient compartimentés de manière étanche – ce qui est, il faut le souligner, de moins en moins le cas – les contradictions sont trop nombreuses pour être supportables au quotidien. Nous ajouterons que lorsque ces contradictions se font jour et sont trop vives, *cela engage l'individu à des changements de style de vie pour obtenir un accord relatif entre sa vision du monde, son style de pensée, et sa manière de vivre*. Assez rarement, le réajustement a pour

---

<sup>21</sup> « Celui de préparer à manger, de manger ensemble parce que c'est le moment social qui permet de finalement, qu'est-ce qu'on va faire de notre temps. Sur les projections du week-end, des activités etc. C'est le seul lieu, le seul espace dans la vie que l'on a maintenant, puisque que les gamins vont à l'école, tout le monde part dans son coin et c'est le seul moment qui nous permet, de régulation, qui nous permet de voir ce qu'on fait de notre temps et ce que chacun fait du sien. » (Alexandre, Caen)

résultat un changement de modèle culturel. Pourquoi rarement ? Parce que le prix à payer est très élevé, que ce soit d'un point de vue psychologique, social, économique, ou culturel. Mais la contradiction écologique où nous nous trouvons collectivement, entre le haut niveau des aspirations/discours à la protection de l'environnement – et les pratiques matérielles qui ne sont pas en accord avec ces aspirations, peut pousser de nombreux convaincus à changer leur manière de vivre et aussi, à terme, leur modèle culturel.

Précisons également que M. Douglas a désigné, pour ce qui est du rapport à l'autorité (ou l'ordre social, ou la gouvernance), deux diagonales (cf. schéma 1 ci-après), qui nuancent le principe d'opposition universelle de chaque culture aux trois autres par des alliances possibles. Les cultures entre lesquelles il y a des alliances (diagonale positive) peuvent également conduire plus facilement à des cultures mixtes, qu'elles soient individuelles ou institutionnelles :

- BD : diagonale négative ; c'est la diagonale du retrait et de la contestation (rejet de l'autorité existante), diagonale négative (fatalistes : retrait personnel ; égalitaristes : retrait critique, opposition militante)
- AC : la diagonale positive : alliance des individualistes et des hiérarchiques pour le maintien de la gouvernance en place ; l'autorité est par principe acceptable ;

## Schéma 1 : La carte culturelle des styles de pensée

(adaptée par nous à partir de M. Douglas, 1996, p. 43)

		Grid + (structure)	
<b>A</b>	<b>Isolés/Fatalistes</b>  (isolés par choix ou par force, seuls ou perdus au sein d'une structure complexe, valeurs éclectiques)  <i>évitement du contrôle</i>	<b>Hiérarchiques</b> (corporatiste)  (groupes très intégrés à structure complexe (ex. corps d'Etat, entreprise bureaucratique))  <i>calcul, programmation</i>	<b>C</b>
Groupe-	<b>Individualiste</b> (ou entrepreneur)  Structure faible, Faible intégration dans le groupe (individualisme compétitif)  <i>compétition</i>	<b>Egalitariste</b> (enclave dissidente)  Groupes très intégrés à structure faible (ex. sectes égalitaires, groupes militants, communautés)  <i>spontanéité</i>	Groupe+
<b>B</b>			<b>D</b>
		Grid - (structure -)	

Nous proposons d'appeler les quatre orientations temporelles, les attitudes par rapport au temps et à l'accélération, des **cultures du temps**. Une « culture du temps »<sup>22</sup> sera solidaire d'un style de pensée prégnant et des valeurs qui lui sont associées. Elle s'opposera en principe aux trois autres. Les « conversions » culturelles sont possibles, plus concevables sur la diagonale, négative (AD) ou positive (BC). Il est toutefois peu vraisemblable qu'un individualiste devienne hiérarchique (sauf s'il vieillit et s'il s'enrichit ? si sa fortune l'invite à un style de vie qui relève d'une vision hiérarchique du monde), ou qu'un hiérarchique bascule dans l'individualisme (cela s'est vu dans les anciens pays communistes). Notre environnement culturel individualiste, surtout dans les villes et les centres de décision – contribue à donner l'impression d'accélération. Inversement, au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre, ou que l'on vieillit, une certaine dose de fatalisme s'installe dans la

<sup>22</sup> A distinguer des « styles de temps » au sens de Valette-Florence cité plus haut

perception et l'organisation du temps. Comme nous parlons du temps, les périodes de la vie (la position dans le cycle de vie) sont particulièrement sensibles au changement de perspective temporelle. Un jeune individualiste peut avoir le projet (hiérarchique) d'accumuler suffisamment de fortune avant 40 ans pour cesser toute activité professionnelle et « profiter de la vie » (égalitariste). L'individualisme est la culture la plus « jeune » parmi les quatre (à l'opposé du fatalisme). De la même manière, les institutions se colorent durablement d'une culture parmi les quatre et ne peuvent changer que très lentement de vision du temps (mais cela arrive, avec la pesanteur historique correspondante). Enfin, un changement d'activité (et de situation économique) peut également conduire à un changement de style culturel (ex. un salarié qui démarre une activité indépendante, la perte d'emploi, etc.). Les cultures professionnelles ou les cultures de classe sont également biaisées : on est plus fréquemment fataliste dans les classes populaires, hiérarchiques dans les classes supérieures (ou individualistes quand on y est jeune), plus facilement individualiste chez les intellectuels.

Dans la perspective socio-anthropologique qui est la nôtre, les pratiques de décélération ou de résistance à l'accélération inventoriées devraient relever de cultures du temps particulières. Notons qu'elles ne sont pas universelles, mais, au contraire, liées au style culturel plus complexe, englobant les valeurs, aspirations et pratiques quotidiennes. Suivant le style considéré, nous pourrions parler dans certains cas d'accélération ou de vitesse, plutôt que de « décélération » à proprement parler.

Comment se réorganise notre matériau empirique après analyse ? Peut-on classer les « cultures du temps » et les tactiques de résistance à l'accélération dans les quatre styles de pensée, qui sont aussi les quatre cultures qui coexistent dans notre monde social ?

Précisons que cette typologie est entièrement qualitative, les indices retenus sont d'ordre discursif et n'ont pas fait l'objet de mesures quantitatives<sup>23</sup>. Les noms que nous avons donnés à chaque « culture du temps » sont des métaphores susceptibles de simplifier la compréhension – non des étiquettes.

---

<sup>23</sup> D'ailleurs les tentatives de mesurer l'importance quantitative dans une population, de tel ou tel style de pensée, se sont soldées par des échecs ; les styles de pensée sont des « idéal-types » de visions du monde, il est très difficile, par le moyen d'un questionnaire, de trouver des indicateurs suffisamment précis pour mesurer l'emprise d'un style ; la vertu de cette typologie est avant tout heuristique.

Schéma 2 : La carte des cultures du temps et tactiques de décélération

<b>A</b>		Grid + (structure)	<b>C</b>
	<b>Isolés/Fatalistes</b> « AU FIL DE L'EAU »	<b>Hiérarchiques/corporatistes</b> « QUO VADIS »	
<b>Devise</b>	Etre (laissé) tranquille ; Aller dans le sens du courant	Anticiper	
<b>Valeurs</b>	<i>éviter du contrôle (par les autres, par l'institution)</i>	<i>Maîtrise de l'avenir calcul, programmation</i>	
<b>Orientation temporelle</b>	PASSE	AVENIR	
<b>Structuration du temps</b>	Temps hétéronormé (pas le temps pour les activités propres) Court terme Temps cyclique	- Organisation /planification - Ritualisation (« journées » thématiques) - Calendrier, agenda, - emploi du temps - Long terme/Temps linéaire	
<b>Tactiques</b>	soustraire du temps pour soi au travail, arrêts de travail fréquents, retraite anticipée	- diminuer le temps de travail ou de transports ; choix du lieu d'habitation/travail - Rationalisation des usages du temps	
<b>Groupe -</b>			<b>Groupe +</b>
	<b>Individualiste</b> « FORMULE 1 »	<b>Egalitariste</b> (enclave dissidente) « CARPE DIEM »	
<b>Devise</b>	Maximisation du profit temporel : faire un maximum de choses dans un minimum de temps Ne rien rater (opportunisme)	Profiter du moment présent	
<b>Valeurs</b>	<i>Performance Vitesse Compétition</i>	<i>Autonomie Reprise de contrôle du temps Spontanéité</i>	
<b>Orientation temporelle</b>	INSTANTANEITE	PRESENT	
<b>Structuration du temps</b>	Temps « gagné », pas de « temps mort » Frontière inexistante travail/hors travail Court et moyen terme	- Temps étiré, présent prolongé - Frontière floue travail/hors travail - Présent, moyen et long terme	
<b>Tactiques</b>	- Multitasking - Ralentissement fonctionnel (stage dans un monastère)	- Ralentir (tous domaines) - Donner du sens à ce qu'on fait - Préparer à manger (se focaliser sur le présent) - Réduire la consommation	
<b>B</b>		Grid (structure) -	<b>D</b>

La diagonale « négative » (AD), va de l'hétéronomie à l'autonomie (relatives). Des Fatalistes aux Egalitaristes. La diagonale positive (BC) (acquiescement à la gouvernance/autorité) va des Individualistes (B) au Hiérarchiques (C).

« **AU FIL DE L'EAU** » (fatalistes/isolés). L'horizon temporel des fatalistes (A) est une idéalisation du **passé**, avec plus ou moins de nostalgie (c'était mieux « avant »). La journée type du fataliste est constellée de choses que la personne aurait voulu faire, mais dont elle a été empêchée par : le temps contraint du travail (et les pressions du management), l'aménagement de la ville, le moyen de déplacement, ou le lieu d'habitation, ou simplement son état de santé, ou son âge. Au fur et à mesure que l'on avance en âge, une dose de fatalisme s'ajoute à la culture du temps principale. La constante temporelle pour les fatalistes c'est que le contrôle échappe à l'individu, pour diverses raisons hétéronomes (indépendantes de sa volonté ou hors de son contrôle).

« **CARPE DIEM** » (Egalitaristes) Pour les égalitaristes (D), il n'y a pas d'autre temps que le **présent** – et les différentes tactiques qui sont mises en œuvre sont susceptibles d'augmenter le sentiment de vivre au présent. C'est la recherche d'un maximum d'autonomie qui est le moteur de l'action pour les égalitaristes. Dans la journée type de l'égalitariste nous trouverons un éventail d'activités dont le but concret ou symbolique est de fournir à l'individu le sentiment d'appropriation du temps. Et d'étirer le présent. Des courses dans un commerce de proximité, la réduction du temps de travail ou préparer soi-même des repas ou fabriquer soi-même des cadeaux, toutes sortes de tactiques sont mobilisées pour contribuer à asseoir ce sentiment de réappropriation. L'horizon idéal ici est la conquête d'une plus grande autonomie, qui peut reposer sur des pratiques plus ou moins systématiques d'auto-production alimentaire, de récupération, de transformation ou de recyclage d'objets, de cueillette d'herbes, différentes formes de déconnexion d'écran et de « vivre sans » (organiser la vie quotidienne en se passant de tel ou tel équipement, par exemple le téléphone portable, le four à micro-ondes ou le lave-vaisselle). Les « vivre sans » préfèrent choisir ce « avec » quoi ils vivent, par exemple réinstaller une pratique artisanale (comme la fabrication du pain, ou la cueillette des herbes). C'est dans cette catégorie que l'on trouve un maximum d'« alternatifs » et différentes formes d'écologisme plus ou moins militant.

La diagonale positive oppose les individualistes aux hiérarchiques (BC) dans une commune acceptation de l'ordre normatif existant.

« **FORMULE 1** » (Individualistes). L'horizon temporel des individualistes hypertrophie l'**instant**, avec pour idéal la simultanéité d'un maximum d'actions en un minimum de temps. En réalité, le temps instantané est nié en temps que durée et tend à disparaître. Le moteur ici c'est la recherche de la performance et la compétition : il s'agit de faire plus vite que n'importe qui d'autre considéré comme un concurrent. La journée type de l'individualiste aura combiné des tâches multiples de sorte à gagner du temps (le multitasking : au sens ludique non pas au sens de gestion pressurée des tâches quotidiennes qui est celui des femmes actives avec des enfants) et à tuer tous les temps morts. L'individualiste ou « entrepreneur » se focalise sur le but, qui est le gain (sous toutes les formes). Il est opportuniste et pragmatique, « saisit l'occasion » quand elle se présente et « ne perd pas son temps » en considérations inutiles.

**QUO VADIS.** Hiérarchiques (ou bureaucrates). Dans cette culture, le temps est une ressource à gérer en « bon père de famille ». La projection à moyen et surtout, long terme, permet d'organiser la vie quotidienne, la carrière professionnelle. La prévision est ici le moteur de l'assurance contre l'incertitude. Les événements et l'organisation matérielle y sont rigoureusement planifiés, ainsi que le budget. Un certain nombre de consommations ostentatoires (ritualisées) ont pour but de délivrer le message sur le rang qu'occupe la personne et son groupe proche (famille, ou corps de métier). L'exemple type de cette attitude temporelle est le plan de retraite mis en place dès le début d'une carrière professionnelle. Le temps cyclique qui est celui de la routine quotidienne (et surtout des Fatalistes) revient dans cette culture par le biais des événements ritualisés du type « journée de l'environnement ». Les activités sont longuement préparées et connues à l'avance, le « risque » étant ici associé à l'incertitude. Dans cette culture du temps, les tactiques pour contrôler le temps sont de type rationnel et stratégique (prévoir plusieurs coups à l'avance). Changer de type d'habitation, jouer sur le temps des déplacements domicile/travail ou recourir à la réduction du temps de travail quand c'est possible, organiser les vacances, le « temps mort » n'existe pas dans cette vision (comme dans celle de l'individualiste). C'est un univers de temps ordonné, qui va lutter contre l'accélération en réglementant sur les usages dits « chronophages » (une étude devrait être consacrée à cette seule expression). Si le temps d'écran menace la sociabilité familiale, on établit des priorités et on supprime l'écran. La même attitude pour tout ce qui menace l'ordre bien structuré de la famille ou de l'institution. L'accélération au sens de Rosa va se traduire ici par une anticipation permanente sur les délais (en particulier des autres). Le calcul et la programmation sont les maîtres mots de cette culture du temps. A l'opposé des individualistes, le profit immédiat, qu'il soit matériel ou temporel, n'est pas important. Seul compte le chemin vers l'objectif, qui est défini et affiché. Par exemple : on consulte les prévisions météo et on décide de sortir en pique-nique dimanche prochain. Toute l'organisation qui mènera à l'événement sera découpée en séquences, les tâches distribuées, de sorte que l'action sera d'autant plus réussie qu'elle aura correspondu aux plans pré-établis. Inversement, toute intrusion de l'inattendu est perçue comme une perturbation qui peut mettre en péril la réalisation escomptée. Les bureaucrates seront plutôt des agents de l'accélération (pour les autres), que des pionniers du ralentissement - qui sont à rechercher chez les Egalitaristes et chez les individualistes vieillissants.

## Conclusion et recommandations

Ce sont les deux dimensions du temps urbain (en particulier les transports), et l'opposition temps de travail/loisir qui apparaissent comme les plus structurants pour le rapport à l'accélération. Dans un contexte général de reconfiguration des structures temporelles (désynchronisation des temps sociaux, individualisation des usages, poursuite de l'urbanisation des modes de vie et métropolisation, rationalisation et extension des procédures, via les NTIC, d'occupation des temps de travail et des temps libres), nous avons auscultés les pratiques qui vont à contre courant des tendances à l'accélération.

Au terme de notre parcours de recherche, nous pouvons faire un constat relativement optimiste, qui constitue également un important principe d'action. Le sentiment global de l'accélération est tenu en échec par des tactiques très variées de décélération. Ces tactiques proposent de fait une rupture avec des modes de vie non durables. Il serait regrettable de les ignorer. Les critiques de l'accélération portent essentiellement sur les injonctions à la productivité dans la sphère de la production et l'intensification de la vitesse des (tele)communications. Ralentir, dans ce contexte, c'est rechercher la *qualité* contre la quantité. L'individu est crédité de la capacité à se ré emparer de la maîtrise de son temps quotidien. Le point commun de nombre de ces tactiques est la substitution. On pourrait dire que la **substitution** est la méthode de la résistance à l'accélération, comme elle l'est de la résistance à la société de consommation (par exemple dans toutes les pratiques de seconde vie des objets). Il y a des exemples de substitution que les gens pratiquent dans de nombreux domaines de la vie quotidienne et de la consommation, citons-en quelques exemples pour mémoire :

- substitution de la lecture de livre à la lecture à l'écran (pour s'installer différemment dans le temps) ;
- substitution des courses en petit commerce local plutôt qu'au supermarché ;
- substitution de la rencontre concrète à la communication à distance ; (NTIC) d'une communication téléphonique à la place de mails
- substitution de la vaisselle manuelle à celle de la machine (plus généralement, toute activité manuelle soustraite à la machine)
- substitution de la marche à pied/vélo par rapport à tel moyen de transport collectif ou à la voiture individuelle
- préparation longue des repas (soustraite aux différents gains de temps proposés par les produits semi-préparés ou préparés du marché)
- la réparation et la transformation de meubles plutôt que leur remplacement par de nouveaux
- « vivre sans » : téléphone portable, voiture, lave-vaisselle, télévision, moins d'objets ;
- travailler moins (downshifting), avoir moins d'argent pour moins consommer, et avoir plus de temps
- ...

## Le modèle de la substitution et les micro-ruptures progressives

Nous pourrions étendre cette liste indéfiniment. Le principe de la **substitution** artisanale est suffisant pour indiquer la voie des transformations qui sont recherchées au quotidien pour se réapproprier le temps. Mais les effets de ces tactiques, effets connus et revendiqués, sont surtout recherchés pour renforcer ou retrouver la **sociabilité** mise en danger dans l'accélération. Cette motivation est sociologiquement déterminante pour maintenir le cap des pratiques dans le sens de la durabilité. Mais elle n'est pas suffisante. L'accompagnement politique de ces pratiques est également nécessaire. La micro-rupture progressive, caractéristique de la réforme permanente des styles de vie que les gens entreprennent, pourrait constituer un modèle d'action à tous les niveaux. L'action publique pour l'adaptation (transition écologique ?) est attendue dans de nombreux domaines, comme celui de la promotion de technologies écologiquement viables, mais aussi celui, plus délicat en contexte démocratique, de la transformation des modes de vie. L'acceptation des changements a toutes les chances d'être meilleure si elles suivent la logique des « micro-ruptures » qui est à la fois celle de la résistance ordinaire, et du quotidien.

### **S'appuyer sur les cultures du temps pour la transition écologique des modes de vie**

Les cultures du temps sont plus ou moins propices à une « transition écologique » des styles de vie vers une moindre consommation de matières premières et d'énergie, une transition entendue au sens des différentes pratiques se situant en rupture avec la société de consommation. Ainsi, les Egalitaristes (CARPE DIEM) auront une panoplie quasiment inépuisable de tactiques pour réduire leur consommation, leur dépendance aux NTIC, leur stress des transports, leur manque de temps, tactiques que nous avons passées en revue dans les pages qui précèdent. Toutes ces tactiques peuvent donner lieu à des mobilisations collectives (certaines le font déjà). Mais **leur vocation première est d'aménager pour les individus un quotidien supportable et réduire les contractions et incohérences entre les convictions et les manières de vivre**. Elles relèvent, dans ce sens, de la « résistance ordinaire » (Dobré 2002). Elles constituent une importante capacité d'action au quotidien dont l'orientation vers le maintien des liens va dans le même sens que ce qui est recherché lorsqu'on évoque la « transformation des modes de vie » pour plus de durabilité – dans les discours institutionnels. Cette transformation est appelée « inévitable » dans le dernier rapport du GIEC (2014) pour l'adaptation au changement climatique. L'accompagnement de ces transformations par les instances de politique publique n'est pas fatalement conduit à envisager les mesures autoritaires. Il y a des voies plus proches des pratiques déjà existantes dont les chances de succès (et de popularité) sont plus grandes.

Plutôt que de formuler la question en termes d'« acceptabilité sociale des mesures de sobriété », formulation qui suppose une instance qui impose (et une qui « accepte ou refuse »), nous proposons de s'appuyer positivement sur les aspirations à l'équilibre dans la vie quotidienne, à une meilleure qualité de la vie et au bien-être, qui sont lisibles dans l'ensemble des pratiques de réconciliation avec l'accélération que nous avons étudiées. Loin d'être vécus comme des privations ou des sacrifices, les renoncements que l'on pratique au nom de ces valeurs sont des sources de confort et se situent au bon endroit sur le chemin de la transition écologique des modes de vie.

### **Aider à réduire les tensions spatio-temporelles**

Les contradictions qui émaillent notre quotidien sont nombreuses. Nous aspirons à un environnement sain à léguer à nos enfants. Mais... nous sommes obligés de prendre notre

voiture pour aller à notre travail. Lorsque ces contradictions se font jour et sont trop vives, cela engage l'individu à des changements de style de vie là où il peut agir, pour obtenir un accord relatif entre sa vision du monde, son style de pensée, et sa manière de vivre. Cette remarque est importante parce qu'elle constitue une piste d'action politique : toute initiative qui irait dans le sens d'une réduction des contradictions dans les modes de vie aura de meilleures de chances de réussite.

La question des conditions sociales de réappropriation du temps (de qualité) devrait faire l'objet d'une réflexion et d'un débat politiques. Les « bureaux du temps » que certaines villes ont mis en place ne sont que le symptôme d'un questionnement collectif qui est encore à venir.

S'agissant d'un ensemble de politiques publiques engageant le collectif sur le moyen et le long terme, l'accélération instaure une temporalité de l'urgence précisément là où le « temps de réflexion » devrait être pris, où les nouvelles politiques – souvent expérimentales – devraient pouvoir bénéficier d'un temps d'adaptation et de modification et où les réformes devraient bénéficier d'un temps suffisant pour pouvoir être délibérées. Surtout pour de nouvelles « formes sociales » durables, orientées vers la sobriété.

## Bibliographie

- Albert-Lorca M., 1997, « L'instant et l'éternité. Les bijoux dans la vie des femmes », *Terrain*, n°29, pp. 69-82.
- Algava, E., 2002, « Quel temps pour les activités parentales. », *Études et résultats*, DRESS, n° 162, mars.
- Amorim, M., 2007, *Raconter, démontrer... survivre. Formes de savoirs et de discours dans la culture contemporaine*, Editions Erès.
- Ascher F., 2010, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube.
- Aubert N., 2009, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais ».
- Bensa A., 1997, « Images et usages du temps », *Terrain*, n°29, pp. 5-19.
- Bessin M., Gaudart C., 2009, « Les temps sexués de l'activité : la temporalité au principe du genre ? », *Temporalités*, 9, [en ligne], <http://temporalites.revues.org/979>.
- Bigot R., Langlois S., 2011, « Consommation et privation au sein des classes moyennes au Canada et en France », *L'Année Sociologique*, Vol. 61/2011-N. 1, pp. 21-46.
- Bindé J., 1997, « L'éthique du futur. Pourquoi faut-il retrouver le temps perdu ? », *Futuribles*, n°226, pp. 19-40.
- Birnbaum J. (dir.), *Où est passé le temps ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».
- Bocquet F., 2010, *L'art de perdre son temps et d'en faire perdre aux autres. Précis d'efficacité personnelle*, Hérigny, Éd. Performances.
- Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Bouchain P., 2011, *Construire en habitant*, Arles, Actes Sud, coll. « L'impensé ».
- Bouffartigue P., 2011, « Une course fatale vers l'abîme ? », *Temporalités*, 13, [en ligne], <http://temporalites.revues.org/1501>.
- Bouhia R., Garrouste M., Leduc A., Ricroch L., Saint Pol (de) T., 2009, « Le temps comme ressource : étude de l'emploi du temps des Français en situation de pauvreté », *Document de travail du Crest*, INSEE, n°2009-20
- Bourg D., Roch P. (dir), 2012, *Sobriété volontaire. En quête de nouveaux modes de vie*, Genève, Labor et Fides.
- Bourg D., Rayssac G.-L., 2006, *Le Développement durable demain ou jamais*, Paris, Gallimard.

- Bourg D., 2010, *Vers une démocratie écologique - Le citoyen, le savant et le politique*, Paris, Seuil, coll. « La République des idées ».
- Bouzat Jean-Marc, 1981, *Sur ton précepte de lenteur*, Paris, Clivages.
- Brousse C., 2000, « La répartition du travail domestique entre conjoints reste très largement spécialisée et inégale », *Insee Références France*, portrait social.
- Cantillon G., Frioux D., 2012, *Réinventer l'abondance. Pour une politique de la consommation*, Terra Nova, Contribution n°22.
- Cassiers I. et alii, 2011, *Redéfinir la prospérité. Jalons pour un débat public*, Editions de l'Aube.
- Certeau, M. de, 1990 (1980), *L'invention du quotidien, T.1- Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- Chenu A., 2003, « Les usages du temps en France », *Futuribles*, n°285, pp. 21-32.
- Chenu A., 2002, « Les horaires et l'organisation du temps de travail. », *Economie et statistique*, INSEE, n°352-353, septembre.
- Chenu A. et Herpin N., 2002, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs », *Economie et statistique*, INSEE, n° 352-353, Septembre, pp. 15-38.
- Chesneaux, J., 1996, *Habiter le temps*, Paris, Bayard Editions.
- Cingolani P., 2012., *Le temps fractionné. Multiactivité et création de soi.*, Paris, Armand Colin.
- Collectif, 1997, « Vivre le temps », *Terrain n°29*.
- Comte-Sponville A., 1999, *L'être-temps : quelques réflexions sur le temps de la conscience*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques ».
- Corrèges D., 2012, « La tyrannie de la vitesse », *Sciences Humaines*, juillet, n°239, pp. 33-35.
- Coulangéon P., Menger P-M. et Roharik I., 2002, « Les loisirs des actifs : un reflet de la stratification sociale. », *Economie et statistique*, INSEE, N° 352-353.
- Critical Art Ensemble (collectif), 1997, *La résistance électronique - et autres idées impopulaires*, Paris, Éditions de l'Éclat.
- Cruellas P., 1999, *Le temps autrement : le kit de survie des nouveaux nomades*, Paris, ESF éd., coll. « Formation permanente en sciences humaines ».
- Cuisenier J., 2000, « La manœuvre du temps », *Ethnologie française*, 2000/1, « Pliures, coupures, césures du temps », pp. 5-8 ; Pietro Clemente & alii, « Le gouvernement du temps. Notes sur l'arrivée du millénaire », *idem*, pp. 9-22 ; Nicole Belmont, « Temps continu, temps rompu, temps oublié », *ibidem*, pp. 31-40.

Dastur F., 2012., « Une révolution du temps qui donne priorité du faire sur l'être », *Philosophie magazine*, Dossier : « L'homme débordé. Peut-on retrouver le temps ? », mars, n°57, pp. 45-46.

Degenne A., Lebeaux M.-O., Marry C., 2002, « Les usages du temps : cumuls d'activités et rythmes de vie », *Economie et Statistique*, INSEE, n°352-353.

Della Sudda M., 2009, « Temporalités à l'épreuve de la parité », *Temporalités*, 9, [en ligne] : <http://temporalites.revues.org/999>.

Devetter François-Xavier, 2006, « La disponibilité temporelle au travail des femmes : une disponibilité sans contrepartie ? », *Temporalités*, 4, en ligne : <http://temporalites.revues.org/366>.

Dobré M., Juan S. (dir.), 2009, *Consommer autrement. La réforme écologique des modes de vie*, Paris, L'Harmattan.

Dobré M., 2002, *L'écologie au quotidien. Eléments pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire*, Paris, L'Harmattan.

Dobré M., 2007, *Consommation et frugalité*, Habilitation à diriger les recherches, Université de Rouen.

Donnat O., 2009, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Eléments de synthèse 1997-2008*, Paris, La Découverte.

Donnat O., et Larmet G., 2003, « Télévision et contextes d'usages. Evolution 1986-1998. », *Rezeaux*, La Découverte, N°119, 2003/3.

Dortier J-F., 2012, « Gérer son temps, un art de vivre », *Sciences Humaines*, juillet, n°239, p. 44.

Douglas M., 1988, *In the Active Voice*, Londres, Routledge and Kegan Paul.

Douglas M., 1996, *Tought Styles*, Londres, Sage Publications.

Douglas M., Isherwood B., 1996 (1979), *The World of Goods - towards an anthropology of consumption*, London, Routledge.

Douglas M. 1993, « In defense of shopping » in Reinhard Eisende, E. Miklautz,edits., *Produktkulturen, Dynamik und Bedeutungs-wandel des Konsums*, Kampus, 1992.

Douglas M., 1989, *Ainsi pensent les institutions*, Paris, Editions Usher.

Dubar C., 2008, « Temporalité, temporalités : philosophie et sciences sociales », *Temporalités*, 8, [en ligne] : <http://temporalites.revues.org/137>.

Dubar C., 2011, « Temps de crises et crise des temps », *Temporalités*, 13, [en ligne], <http://temporalites.revues.org/1563>.

Dubar C.,2011, « Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de *Temporalités* », *Temporalités*, 13, [en ligne], <http://temporalites.revues.org/1504>.

- Dujarier M-A., 2008, *Le travail du consommateur*, Paris, La Découverte.
- Dumontier F., Pan Ké Shon J-I., 1999, « En 13 ans, moins de temps contraints et plus de loisirs », *INSEE Première*, INSEE, n°675, Octobre.
- Dupuy J.-P., Robert J., 1976, *La trahison de l'opulence*, Paris, Presses universitaires de France.
- Durkheim E., 2007 (1893) , *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Edgell S., Hetherington K, Warde A. (eds), 1996, *Consumption matters*, Oxford, Blackwell Publishers.
- Elias N., 1996 (1984), *Du temps*, Paris, Fayard.
- Eltchaminoff M., 2012, *Philosophie magazine*, Dossier : «L'homme débordé. Peut on retrouver le temps ? », mars, n°57, pp. 40-41.
- Finchelstein G., 2011, *Le dictature de l'urgence*, Paris, Fayard.
- Foucault M., 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Fraisse P., 1967, *Psychologie du temps*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque scientifique internationale / Section psychologie ».
- Friedmann G., 1950, *Où va le travail humain ?*, Paris, Gallimard.
- Galbraith J.K., 1993, *La république des satisfaits*, Paris, Seuil.
- Galbraith J.K., 1986, *L'ère de l'opulence*, Paris, Calmann-Lévy.
- Giddens A., 1994, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Gleick J., 2001, *Toujours plus vite : de l'accélération de tout ou presque*, Paris, Hachette littératures.
- Gras A., 1992, « Le bonheur, produit surgelé », in A. Gras et C. Moricot (dir), *Les technologies du quotidien. La complainte du progrès*, Paris, Autrement.
- Green A., 2000, *Le temps éclaté*, Paris, Éd. de Minuit, coll. « Critique ».
- Grimaldi N., 2003, *Le désir et le temps*, Vrin, coll. « Problèmes et controverses ».
- Grimaldi N., 1993, *Ontologie du temps : l'attente et la rupture*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Questions ».
- Gros F., 2012, « Ils ont fait le grand slow. » *Philosophie magazine*, Dossier : « L'homme débordé. Peut on retrouver le temps ? », mars, n°57, p. 52.
- Haesler, A.,1986, « Au cœur de la socialité marchande » , P. Watier (dir.), *Georg Simmel : la sociologie et l'expérience du monde moderne*, Paris, Klincksieck, pp. 139-160.

- Haesler, A., 1987, « Der bleiche Engel der Kompression », *Basler Magazin*, No. 44, pp. 18-20.
- Haesler, A., 1988, « Du procès de circulation. Ebauche d'une sociologie critique de l'économique », *Revue européenne des sciences sociales*, t. XXVI, n° 82, pp. 177-214.
- Haesler, A., 1989, « L'électron affolé. Immatériaux, monnaie mondaine et réalité post-moderne », *Société*, n° 5, pp. 153-176.
- Haesler, A., 1991, « Strophe und Katastrophe. Apokryphes zu Jean Baudrillards negativer Phänomenologie in 'La Transparence du Mal' (1990) », *Spuren*, n° 34-35, pp. 71-77.
- Haesler, A., 1994, « Cartologiques. De quelques manières de comprendre l'état de fait postmoderne », *Société*, n° 14, pp. 50-111.
- Haesler A., 1995, « La monétarisation du monde. Une approche simmélienne », *Simmel-Newsletter*, vol. 5, n° 2, pp. 97-111.
- Haesler, A., 2001, « Irreflexive Moderne. Die Folgen der Dematerialisierung des Geldes aus der Sicht der tauschtheoretischen Soziologie », *Leviathan*, n° 21, pp. 177-200.
- Haesler, A., 2012, « Wir sind Pokerspieler unserer Existenzen », *Fluter. Magazin der Bundeszentrale für politische Bildung*, n° 3, pp. 6-12.
- Hawking S., 1989, *Une brève histoire du temps*, Paris, Flammarion
- Honoré Carl, 2007, *Éloge de la lenteur. Et si vous ralentissiez ?*, Paris, Marabout.
- Hossard N., Jarvin M. (dir.), 2005, « C'est ma ville ! ». *De l'appropriation et du détournement de l'espace urbain*, Paris, L'Harmattan, coll. « Dossiers Sciences Humaines et Sociales », série « Consommation et Société ».
- Ignatieff, M., 1986 (1984), *La liberté d'être humain - Essai sur le désir et le besoin*, Paris, La Découverte.
- INSEE, « Les rythmes quotidiens en France », *INSEE Résultats*, n°34-35, 1992 ; « Activités domestiques - faire, acheter, faire faire ou ne pas faire ? », *INSEE Première*, n°109, octobre 1990 ; « Les emplois du temps des Français », *Économie et Statistique*, n°223, 1989 ; « Les activités quotidiennes des Français : différence entre les catégories sociales », *Données Sociales*, 1980 ; Lemel, Y., « Éléments sur les budgets-temps des citoyens », *Économie et Statistique*, n°33, 1972.
- Janet P., 2006, *L'évolution de la mémoire et la notion du temps. Leçons au collège de France*, Paris, L'Harmattan, coll. « Encyclopédie psychologique ».
- Jarrosion B., 2004, *Briser la dictature du temps : comprendre ce qu'est le temps pour mieux le vivre*, Boulogne, Maxima .
- Jonas H., 1998 (1979), *Pour une éthique du futur*, Paris, Editions Payot et Rivages.
- Jonas H., 1990, *Le principe responsabilité*, Paris, Editions du Cerf.
- Josèphe P., 2008, *La société immédiate*, Paris, Calmann-Lévy.

- Juan S., et alii, (dir.) , 1997, *Les sentiers du quotidien - Rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers de la ville*, Paris, L'Harmattan.
- Juan S., 2011, *La transition écologique*, Toulouse, Erès.
- Juan S., 1995, *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France.
- Juan S., 1991, *Sociologie des genres de vie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Jullien F., 2001, *Du temps : éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Grasset, coll. « Le collège de philosophie ».
- Klein E., 2012, « Un mystérieux processus joue le rôle d'accélérateur dans l'expansion de l'univers. », Dossier : « L'homme débordé. Peut on retrouver le temps », mars, n°57, pp. 47-48.
- Kundera M., 1995, *La lenteur*, Paris, Folio.
- Lacroix A., 2012, « Et si la révolution c'était le *swing* ? », *Philosophie magazine*, Dossier « L'homme débordé. Peut on retrouver le temps ? », mars, n°57, pp. 48-49.
- Laïdi Z., 2000, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion.
- Leccardi C., 2011, « Accélération du temps, crise du futur, crise de la politique », *Temporalités*, 13, [en ligne], <http://temporalites.revues.org/1506>.
- Lecomte M., 1943, *Le Règne de la lenteur*, Paris, Éditions Sagesse, coll. « Les Feuilles de Sagesse / anthologique », n°78.
- Lefebvre H., 1968, *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, coll. « Idées ».
- Lefebvre H., 1968, *Le droit à la ville*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points ».
- Lefebvre H. 1992, *Éléments de rythmanalyse : introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Editions Syllepse, coll. « Explorations et découvertes ».
- Lenoir F., 2011, *Petit traité de vie intérieure*, Paris, Plon, coll. « Vie spirituelle ».
- Lhéréte H., 2008, « Changer de vie. Le syndrome de la chambre d'hôte », *Sciences Humaines*, n°193.
- Lianos M., 2001, *Le nouveau contrôle social*, Paris, L'Harmattan.
- Lipovetsky G., 1987, *L'empire de l'éphémère*, Paris, Gallimard.
- Lomas P. de, 2006, *Gagnez moins, vivez mieux : le bonheur retrouvé d'une vie plus simple*, Paris, Hachette pratique, coll. « Réponses pratiques ».
- Maresca B., 2001, « Faites provision de temps libre. L'utopie de la civilisation des loisirs », *Cahier de Recherche*, N° C162, octobre.

- Maresca B., 2003, « Les arbitrages entre les formes d'occupation du temps de loisir », *Cahier de Recherche*, N°C191, octobre.
- Marx K., 1953 (1857), *Grundrissen der politischen Ökonomie*, Berlin, Dietz Verlag.
- Mauss, M., 1968, *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Méda D., 2003, « Manquons-nous de temps ? », *Revue Interventions économiques*, [En ligne], <http://interventionseconomiques.revues.org/920>.
- Molénat X., 2012, « 24 heures chrono », *Sciences Humaines*, juillet, n°239, pp. 44-47.
- Minkowski E., 1995 (1933), *Le temps vécu. Etude phénoménologique et psychopathologique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Moscovici M., 1994, « La lenteur », L'inactuel « Emplois du temps » , Paris, Calmann-Lévy, pp. 37-52.
- Nadolny S. 1985, *La Découverte de la lenteur*, Paris, Grasset.
- Nicole-Drancourt C., 2009, « Un impensé des résistances à l'égalité entre les sexes : le régime temporel », *Temporalités*, 9, [en ligne], <http://temporalites.revues.org/1067>.
- Nowotny H., 1992, *Le temps à soi : genèse et structuration d'un sentiment du temps*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Ollivro J., 2000, *L'homme à toutes vitesses : de la lenteur homogène à la rapidité différenciée*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Ollivro J., 2006, *Quand la vitesse change le monde*, Rennes, Editions Apogée.
- Partiot S., 2008, « La notion de temps chez Gaston Bachelard », *Revue Polaire*, 16 août, [en ligne]: <http://revue-polaire.com/spip.php?article208>.
- Pény A., Wachter S., 2000, *Les vitesses de la ville*, La Tour-d'Aigues, Ed. de l'Aube, coll. « Territoire ».
- Plassard F., 1997, *Le temps choisi : un art de vivre pour partager le travail autrement*, Paris, Charles Léopold Mayer.
- Polanyi K., 1983, *La grande transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard.
- Pollmann C., 2011, « De l'accélération à la frénésie paralysante ? », *Temporalités*, 13, [en ligne], <http://temporalites.revues.org/1564>.
- Poquet G., 2001, « Les attentes des familles des Alpes maritimes dans le domaine des temps libres des jeunes », *Collection des Rapports*, CREDOC, N° R216, octobre.
- Ricroch L., 2012, « En 25 ans moins de tâches domestiques pour les femmes, l'écart de situation se réduit. », *Femmes et hommes – regards sur la parité – INSEE Référence*, INSEE.

- Ricroch L., 2011, « Les moments agréables de la vie quotidienne. Une question d'activité mais aussi de contexte. », *Insee Première*, INSEE, N°1378, novembre.
- Rifkin J., 2012, *La troisième révolution industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie et le monde*, Éditions Les Liens qui libèrent, 2012.
- Romhardt K., 2005, *Ralentissez le rythme ! Faire une pause, prendre le temps, respirer, vivre enfin !*, Paris, France loisirs, coll. « Déclic ».
- Rosa H., 2010, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.
- Rosa H., 2012, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte.
- Rosa H., 2012, « L'accélération est l'équivalent de la promesse religieuse de vie éternelle », *Philosophie Magazine*, Dossier : « L'Homme débordé. Peut-on retrouver le temps ? », mars, n°57, pp. 43-44.
- Rousseau J-J., 1952 (1762), *Du contrat social*, Paris, Editions Sociales.
- Rymarski C., 2012, « Ralentir et vite ! », *Sciences Humaines*, juillet, n°239, pp. 36-43.
- Sansot P., 1999, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Latitudes.
- Sansot P., 1998, *De la lenteur*, Paris, Payot.
- Sennett R., 2001, « La civilisation urbaine remodelée par la flexibilité », *Le Monde Diplomatique* n°563, février.
- Serres M., 2009, *Temps des crises*, Paris, Ed. Le Pommier, coll. « Manifestes ».
- Sivadon P., 1983, *Temps de travail, temps de vivre : analyse pour une psychopathologie du temps*, Bruxelles, P. Mardaga, coll. « Psychologie et sciences humaines ».
- Sloterdijk P., 2011, *Tu dois changer ta vie*. Trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella Maren Sell, coll. « ESS-DOCUM ».
- Stebbins, R.A., 1997, "Lifestyle as a Generic Concept in Ethnographic Research", *QUALITY & QUANTITY*, n°31, pp. 347-360.
- Szerman S., Gravillon I., 2007, *L'art de la lenteur : comment partir à la reconquête de son temps ?*, Toulouse, Milan, coll. « Déclic de soi ».
- Taguieff P-A., 2001, *Résister au bougisme. Démocratie forte contre mondialisation technomarchande*, Paris, Editions Mille et Une Nuits.
- Tchayanov A., 1990 (1925), *L'organisation de l'économie paysanne*, Paris, Les éditions du Regard.
- Thoemmes J., 2008, « Sociologie du travail et critique du temps industriel », *Temporalités*, 8, [en ligne], <http://temporalites.revues.org/92>.
- Thompson M., Ellis R., Wildawsky A., 1990, *Cultural Theory*, Boulder, Westview Press.

Thoreau H.D., 1990, *Walden, ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard.

Tocqueville A. de, 1993 (1840), *De la démocratie en Amérique*, Paris, Flammarion.

Valette-Florence P., Usunier JC., Ferrandi, JM., Roehrich G., 2000, An Exploratory Study of the Links between Personal Values and Temporal Orientations, *Asia-Pacific Advances in Consumer Research*, 4.

Valette-Florence, P. et alii, 1995, Comparaison des systèmes de valeurs et des styles de temps: Une étude exploratoire. *Economies et sociétés : cahiers de l'ISMEA*.

Varro G., 2008, « Temporalité(s) et langage dans l'analyse d'entretiens biographiques », *Temporalités*, 8,[ en ligne] : <http://temporalites.revues.org/123>.

Veyne P., 1978, préface à P. Brown, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Paris, Gallimard.

Virilio P., 2009, *Le futurisme de l'instant*, Paris, Galilée, coll. « L'espace critique ».

Virilio P., 2010, *L'administration de la peur*, entretien avec Bertrand Richard, Paris, Textuel, coll. « Conversations pour demain ».

Virilio P., 1993, *L'art du moteur*, Paris, Galilée.

Virilio P., 1996 (1976), *l'insécurité du territoire*. Paris, Galilée.

Virilio P., 1977, *Vitesse et politique*, Paris, Galilée.

Virilio P., 1978, *Défense populaire et luttes écologiques*, Paris, Galilée.

Virilio P., 1980, *Esthétique de la disparition*, Paris, Ed. Balland.

Virilio P., 1984, *Guerre et cinéma I. Logistique de la perception*, Paris, Cahier du cinéma, Ed. de l'Etoile.

Virilio P., 1984, *L'espace critique*, Paris, Ed. Christian Bourgois.

Virilio P., 1985, *L'Horizon négatif*, Paris, Galilée.

Virilio P., 1988, *La Machine de vision*, Paris, Galilée.

Virilio P., 1990, *L'Inertie polaire*, Paris, Ed. Christian Bourgois.

Virilio P., 1991, *L'Écran du désert*, Paris, Galilée.

Virilio P., 1995, *La vitesse de libération*, Paris, Galilée.

Virilio P., 1998, *La Bombe informatique*, Paris, Galilée.

Virilio P., 1999, *Stratégie de la déception*, Paris, Galilée.

Virilio P., 2003, *Discours sur l'horreur de l'art*, entretiens avec Enrico Baj, Lyon, Atelier de création libertaire.

Virilio P., 2003, *Ville panique: Ailleurs commence ici*, Paris, Galilée.

Virilio P., 2005, *L'Art à perte de vue*, Paris, Galilée.

Virilio P., 2007, *L'Université du Désastre*, Paris, Galilée.

Wallerstein I., 1995, *L'après-libéralisme : essai sur un système monde à réinventer*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube.

Weber M., 1995 (1921), *Economie et société*, Paris, Pocket.

Zaccaï E., 2010, « Pour protéger l'environnement, faut-il abattre la croissance ? », in A. Heering A. et S. Leyens (eds.), *Stratégies de développement durable. Développement, environnement ou justice sociale ?*, Namur, Presses Universitaires de Namur, pp.50-82.

Zaccaï E., 2011, *25 ans de développement durable. Et après ?*, Paris, Presses Universitaire de France.

Zarifian P., 2001, *Temps et modernité*, Paris, L'Harmattan.

## **ANNEXE 1. Guide d'entretien MODERATO**

*Au sein d'une équipe de chercheurs, je mène un travail d'enquête sur le temps, ce qu'on en fait et comment on se le représente. A cette fin, j'aurais besoin de vous poser un certain nombre de questions sur le sujet. Je vous précise que cet entretien, qui va durer entre une heure et une heure trente, sera totalement anonyme (tant les noms de personnes que de lieux que vous pourriez évoqués), que l'enregistrement que j'en fais ne me servira qu'à sa retranscription, et que vous avez toute latitude pour ne pas répondre à des questions qui vous poseraient un quelconque problème.*

1/ Quel est votre emploi du temps sur une journée type (à défaut la journée d'hier) ? Et un dimanche type ?

2/ Globalement, pensez-vous manquer de temps ? Pour quoi faire en particulier ? Y a-t-il un moment dans la journée en particulier où il vous manque du temps (manger, travailler, consacrer du temps aux enfants, lire, etc.) ? Racontez la dernière fois où vous avez manqué de temps.

3/ Si vous aviez plus de temps, qu'en feriez-vous ?

4/ Sur une semaine, quelle activité vous fait-elle perdre le plus de temps ? Quelle activité vous en fait-elle gagner le plus ?

5/ Généralement, à quoi pensez-vous quand vous ne faites rien ?

6/ Vous ennuyez-vous souvent ? Cherchez-vous à vous ennuyer ou le subissez-vous ?

7/ En vacances, pouvez-vous ne rien faire ?

8/ Prenez-vous du « temps pour vous » ? A quelle occasion ? Qu'en faites-vous ?

9/ Selon vous, quelles sont les inventions récentes (ie TIC) qui vous permettent de gagner du temps ?

10/ Selon vous, ce gain de temps ainsi généré se fait-il au détriment d'autre chose (relance : lien social) ?

11/ Y a-t-il, finalement, des inventions qui vous en font perdre ?

12/ Quelles sont celles dont vous ne pourriez-vous plus vous passer ? Comment faisiez-vous sans ?

13/ Globalement, pensez-vous avoir trop d'objets dans votre quotidien ? Vous en débarrassez-vous souvent ? Comment et à quelles occasions ? Qu'emmèneriez-vous sur une île déserte ?

14/ Que faites-vous par vous-même que vous pourriez acheter (vêtements, gâteaux...) ? Consommez-vous des plats préparés ?

15/ Selon vous, avez-vous plus ou moins de temps qu'avant ? Moins : qu'avez-vous sacrifié ? Plus : qu'en faites-vous ?

16/ Craignez-vous de vieillir ? Si oui, que faites-vous pour « lutter contre le vieillissement » (et combien de temps cela vous prend-il) ?

17/ Quelle est, selon vous, la perte de temps par excellence ?

18/ Selon vous, les hommes et les femmes ont-ils une approche différente du temps ?

19/ Selon vous, le temps est-il moins pressant en milieu rural ?

20/ Etes-vous d'accord ou pas (et en quoi) avec les phrases suivantes :

« le temps, c'est de l'argent » (individualiste), « le monde va de plus en plus vite » (égalitariste), « l'homme pressé est déjà mort » (fataliste), « Rome ne s'est pas faite en un jour » (bureaucrate).

## ANNEXE 2a. Tableaux d'entretiens à Nice

	Sexe	Prénom anonymé	Age	Profession	Sit. maritale	Enf.	Rural/ Urbain	
1	F	Noémie	25-30 ans	Ostéopathe	Divorcée	1	Urbain	Alt
2	F	Daniela	35-40 ans	Femme au foyer	Mariée	2	Urbain	Sta
3	F	Florence	30-35 ans	Danseuse	Mariée	1	Urbain	Alt
4	F	Mélissa	35-40 ans	Formatrice à temps partiel	En concubinage	1	Urbain	Alt
5	F	Aurore	40-45 ans	Photographe et enseignante	En concubinage	1	Urbain	Sta
6	F	Alexandra	40-45 ans	Masseuse	En concubinage	4	Urbain	Alt
7	F	Isabelle	40-45 ans	Violoniste	Mariée	1	Urbain	Sta
8	F	Carine	40-45 ans	Infographiste	Célibataire	0	Urbain	Sta
9	F	Clara	40-45 ans	Femme au foyer	Mariée	3	Urbain	Sta
10	F	Virginie	45-50 ans	Psychosociologue	Célibataire	0	Urbain	Alt
11	F	Jocelyne	55-60ans	Retraitée (pharmacienne)	Divorcée	2	Rurbain	Alt
12	F	Françoise	70-75 ans	Retraitée (antiquaire)	Séparée	1	Urbain	Sta
13	F	Anaïck	75-80 ans	Retraitée (au foyer)	Veuve	2	Rurbain	Sta
14	F	Gilberte	85-90 ans	Retraitée (Centre des impôts)	Veuve	2	Rural	Sta
1	H	Mike	25-30 ans	Electricien	En concubinage	0	Urbain	Sta
2	H	Lionel	30-35 ans	Directeur boutique de luxe	Célibataire	0	Urbain	Sta
3	H	Louis	35-40 ans	Surveillant (Educ. Nationale)	Marié	0	Urbain	Sta
4	H	Etienne	40-45 ans	Chorégraphe	Marié	1	Urbain	Alt
5	H	Stéphane	40-45 ans	Editeur	Célibataire	0	Urbain	Sta
6	H	Jules	45-50 ans	Musicien	En concubinage	1	Urbain	Alt
7	H	Rémy	45-50 ans	Agent touristique	Divorcé	1	Urbain	Sta
8	H	Roland	50-55 ans	Gardien d'immeuble	Marié	2	Urbain	Sta
9	H	Michel	50-55 ans	Professeur d'économie (ZEP)	Marié	3	Rural	Sta
10	H	Pedro	60-65 ans	Commerçant	En concubinage	0	Rurbain	Sta

## Annexe 2b. Tableau des entretiens à Caen

	Sexe	Prénom anonymé	Age	Profession	Sit. Maritale	Enfants.	Rural-Urbain	Style de vie
1	F	Armelle	20-35 ans	Consultante	En couple	0	Urbain	Standard
2	F	Brigitte	20-35 ans	Assistant d'éducation	En couple	0	Urbain	Alternatif
3	F	Caroline	20-35 ans	Chargé de mission	Célibataire	0	Urbain	Standard
4	F	Eugénie	20-35 ans	Enseignante	Mariée	1	Rural	Alter
5	F	Déborah	35-50 ans	Professeur de lettres	Pacsée	1	Urbain	Standard
6	F	Fabienne	35-50 ans	Coordinatrice de réseau à l'environnement	Célibataire	3	Urbain	Standard
7	F	Gabrielle	35-50 ans	Assistante commerciale	Séparée	1	Urbain	Standard
8	F	Honorine	35-50 ans	Assistante sociale	Mariée	2		Standard
9	F	Isabelle	35-50 ans	Psychologue	Célibataire	0		
10	F	Julie	50-65 ans	Médecin	Marié	1	Périurbain	Alternatif
11	F	Katia	50-65 ans	Formatrice	Célibataire	3	Urbain	Alternatif
12	F	Lucie	50-65 ans	Enseignante retraitée	Divorcée	2	Urbain	Standard
13	F	Marion	50-65 ans	Retraité Puéricultrice	Mariée	3	urbain	Standard
14	F	Nathalie	65 ans et +	Retraité	Marié	1		
15	F	Océane	65 ans et +	Retraitée	Veuve	4	Rural	Standard
<b>-----</b>								
1	M	Quentin	20-35 ans	Magasinier logistique	En concubinage	0	Urbain	Standard
2	M	Romuald	20-35 ans	Gérant de société audiovisuel	En couple	0	Urbain	Standard
3	M	Sébastien	35-50 ans	Assistant d'éducation	En concubinage	1	Urbain	Standard
4	M	Thibault	35-50 ans	Intermittent				Alter
5	M	Alexandre	35-50 ans	Enseignant	?	?		Alter
6	M	Bernard	50-65 ans	Directeur d'agence	Marié	3	Urbain	Standard
7	M	Cédric	50-65 ans	Educateur spécialisé	Marié	3	Urbain	Standard
8	M	Daniel	50-65 ans	Consultant (dirigeant d'entreprise)	Marié	4	Urbain	Standard
9	M	Florian	65 ans et +	Retraité	Marié	3	Rural	Standard
10	M	Eric	65 ans et +	Artisan	Veuf	2		

